BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIII
C
122
NAPOLI

XXIII
C
B
122-129

HISTOIRE
DES
PHILOSOPHES
MODERNES.

TROISIÉME ÉDITION.

TOME PREMIER.

HISTOIRE DES MÉTAPHYSICIENS.

C.P.R.

A SAVERIEN

vid. lin 4e.

BIBLIOTECA V. EMANUELE

V. 9.

HISTOIRE
DES
PHILOSOPHES MODERNES

Avec leur Portrait Gravé dans le goût du Crayon d'après les Planches in 4°. dessin. par les plus g^ds Peintres.

PAR M. SAVERIEN.

Publiée par François *grav. du Dep.t du Cab. du Roy &c Rue S. Jacques à la Vieille Poste.*

HISTOIRE DES METAPHYSICIENS

A PARIS

de l'Imprimerie de l'Academie — *de Brunet Imprim. Françoise.*

Avec Approbation et Privilege du Roy.

M. D. CCLXII.

3me Edition 1767.

BIBLIOTECA NAZIONALE V. E. MANUELE III

AVIS DES LIBRAIRES

Sur cette troisième Édition.

CETTE troisième Edition ne diffère point de la seconde, qui est semblable à la première. On n'y a corrigé que les fautes d'impression : on corrigera celles de l'Ouvrage dans le dernier Volume : mais il ne faut pas espérer qu'on réponde à des critiques générales qui n'auront point été motivées. Ainsi quand on dira vaguement, comme on l'a fait au mois de Février de cette année 1767, que cet Ouvrage ne contient la vie privée des Philosophes modernes que par occasion, quoiqu'on se soit attaché à écrire exactement cette vie, & qu'on ait fait pour cela des recherches également pénibles & considérables, on ne répondra point. Quand on avancera contre toute vé-

rité, ſans pudeur & ſans fondement, que pour l'expoſition des découvertes de ces Philoſophes, l'Auteur n'a point puiſé dans les Ouvrages originaux, on ne répondra point. Quand on ſoutiendra que cet Auteur, qui cultive les Mathématiques depuis plus de vingt ans, qui a publié en 1753 *un* Dictionnaire univerſel de Mathématique & de Phyſique *en deux grands volumes* in-quarto, *ornés de cent une planches, un* Dictionnaire Hiſtorique, Théorique & Pratique *en deux volumes* in-octavo *en* 1758, *& pluſieurs Ouvrages ſur ces Sciences aſſez connus; qui a préſidé à l'Edition du* Traité des Fluxions *de* Maclaurin, *à celle d'un* Traité des Sections coniques, Fluxions & Fluentes *de M.* Muller *ſon ami; qui à l'âge de* 24 *ans a mérité l'eſtime de l'illuſtre* Jean Bernoulli, *avec lequel il a été en commerce de lettres juſqu'à la mort*

de ce grand Homme ; quand on écrira, diſons-nous, que cet Auteur n'a pas aſſez pratiqué *les Mathématiques* pour aſſigner dans chaque branche les découvertes fécondes & importantes qui doivent immortaliſer les grands Hommes, *on ne répondra point* (*a*).

Nous ſommes encore obligés d'avertir le Public, que pour les trois derniers Volumes l'Auteur continuera de conſulter M. de Fontenelle, *lorſqu'il s'agira de quelques Philoſophes dont M.* de Fontenelle *aura fait l'éloge ; qu'il profitera toujours du travail de*

(*a*) M. *Bernoulli* avoit en 1746 une idée bien différente de notre Auteur que le Cenſeur de ſon Ouvrage. Dans une de ſes lettres, il lui parle de ſa diſpute avec les Anglois ſur les forces vives, comme à un homme qui y avoit pris part dans le temps, quoique l'Auteur fût à peine au monde quand cette diſpute eut lieu. Il eſt vrai que l'eſprit de M. *Bernoulli vit la vérité*, & *que ſon cœur connut la juſtice*, comme le dit M. *de Voltaire ;* & que M. *Bernoulli* n'eſt comparable à perſonne.

Niceron, *de* Bruker, *de* Chaufepié, *&c. & en général de celui des meilleurs Hiſtoriens & des Biographes les plus eſtimés, & qu'il ne s'en rapportera nullement aux* Traités des différens Auteurs qui ont écrit poſtérieurement, *ſoit parce que la plupart de ces Auteurs n'ont écrit que pour s'amuſer, ou parce qu'ils n'ont pu que copier les Ouvrages originaux.*

Il eſt ſans doute permis d'avoir mauvaiſe opinion d'un Livre, quel que ſoit l'accueil qu'il ait reçu du Public; de ne pas rendre juſtice à ſon Auteur, quelque droit qu'il ait acquis à l'eſtime des Savans par ſon dévouement abſolu aux progrès des Sciences, par le ſacrifice qu'il leur a fait de ſon état & de ſa fortune, par ſa conſtance à préférer la ſolitude & le recueillement aux places qu'il a eues, & auxquelles il pourroit encore prétendre; & enfin, nous pouvons le dire, par ſes Ouvrages &

par ſon déſintéreſſement : mais il ne faut jamais l'inſulter, ſoit en publiant qu'il n'a pas lu des Livres qu'il dit avoir lus, parce qu'il les a lus, ſoit en prenant à ſon égard un ton de ſupériorité qu'on ſait bien n'avoir point droit de prendre ; ou ſi on oſe le faire, ce doit être ſous ſon propre nom : car il n'eſt pas juſte de rendre reſponſable d'un procédé injurieux de véritables Savans, dont l'ame honnête & élevée ne connoît ni les injuſtices ni les perſonnalités.

PRÉFACE.

LA raiſon eſt l'apanage de l'homme; mais il n'acquiert la perfection de cette faculté, qui le diſtingue des bêtes, qu'en apprenant la ſcience d'en faire uſage. C'eſt ce qu'ont compris ces Génies privilégiés qu'on appeloit Sages autrefois, & qui ſe ſont nommés plus modeſtement eux-mêmes Philoſophes, c'eſt-à-dire amateurs de la ſageſſe. Scrupuleuſement attentifs ſur leurs premiers ſentimens, ils les ont ſuivis, & en ont fait une chaîne d'idées ſimples. Avec ce ſecours, ils ont paſſé aux idées compoſées. Aidés ainſi par des lumières toujours plus abondantes à proportion qu'ils ont plus réfléchi, ils ont jetté les fondemens du grand art de former

l'homme. L'entendement humain a été analyſé, ou même *anatomiſé*. On a développé ſes opérations ; & après les avoir mûrement examinées, on a donné des règles pour être juſte & ſenſé ; pour fortifier ſon jugement, & étendre ſes connoiſſances ; pour ſaiſir l'eſprit de chaque choſe, démêler la vérité de la vraiſemblance, la certitude des probabilités, l'évidence des fauſſes lueurs ; enfin pour être raiſonnable dans tous les événemens de la vie. Il a fallu dans ce travail dévoiler les paſſions ; les faire taire d'abord, afin de s'en rendre maître, & les diriger enſuite conformément aux vues actuelles. Parvenus à cette eſpèce de perfection, les Philoſophes ont ſenti que ce qui pouvoit contribuer à la félicité de l'homme, c'étoit d'occuper ſon eſprit en l'éclairant, & de calmer les tempê-

tes qui agitent ſon cœur. L'étude de la nature a paru la plus propre à cette fin, & parce qu'elle ſatisfait la curioſité, qui eſt un beſoin de l'ame, & parce qu'elle nous rapproche ſans ceſſe de l'Etre ſuprême, qui nous occupe continuellement.

L'Homme & la Nature, voilà l'étude des Philoſophes. Elle ſe ſoudiviſe cette étude en bien des parties; car l'eſprit humain ſe modifie en une infinité de manières; & les détails de la nature ſont immenſes. On appelle Ethice *, ou généralement Métaphyſique, tout ce qui concerne l'entendement humain; Mathématiques pures, toutes les connoiſſances qu'on peut acquérir ſans le ſecours des ſens ſur la Gran-

* Le mot *Ethice* ſignifie *Philoſophie morale*, laquelle renferme la *Métaphyſique* proprement dite, la Morale & la Légiſlation. C'eſt cette facilité d'exprimer tout cela dans un ſeul mot, qui m'a fait employer le terme *Ethice* ici, & celui d'*Ethicien* dans le ſyſtême figuré.

deur ou la Quantité; & on donne le nom de Phyſique & d'Hiſtoire naturelle à la ſcience des choſes que les ſens peuvent nous faire connoître.

Pour réunir tout cela ſous un ſeul point de vue, le Chancelier *Bacon* conſidère la Philoſophie comme une grande pyramide, qui a pour baſe l'Hiſtoire naturelle; au ſecond étage, l'expoſition des puiſſances & des principes qui opèrent dans la nature, c'eſt-à-dire la Phyſique & les Mathématiques; au troiſième, la Métaphyſique; & il met au ſommet ce qui tient le premier rang dans la nature : *Opus quod operatur Deus à principio uſque ad finem.* Ainſi, ſelon ce ſavant Homme, la Métaphyſique eſt la première partie de la Philoſophie. Les Mathématiques & la Phyſique viennent enſuite; & l'Hiſtoire naturelle eſt

la dernière partie. Cet arrangement eſt ſans doute très-judicieux. En effet il eſt évident qu'on doit connoître l'eſprit humain avant que d'en faire uſage, & qu'il eſt impoſſible de découvrir les ſecrets de la nature, ſi l'on ignore quels ſont les puiſſances & les principes qu'elle met en œuvre.

Les Métaphyſiciens doivent donc tenir le premier rang parmi les Philoſophes. Suivent ces grands Génies, qui onr eu aſſez de ſagacité pour appliquer toutes les facultés de l'eſprit & toute l'activité des ſens à l'étude de l'homme & de l'univers, & que j'appelle dans le ſyſtême figuré *Reſtaurateurs des Sciences*. Les Mathématiciens ont le troiſième rang. Les Phyſiciens ſont au quatrième; & les Naturaliſtes occupent le dernier.

Tel eſt l'ordre ſelon lequel on

diſtribue les Philoſophes, & qu'on eſt par conſéquent obligé de ſuivre lorſqu'on veut écrire leur Hiſtoire. Ce n'eſt pourtant pas celui qu'ont adopté les Hiſtoriens des Hommes Illuſtres, ou de quelques Sciences particulières. Contents de ſe conformer à l'ordre chronologique, ils ont écrit ſiècle par ſiècle l'Hiſtoire de tous les Savans ſans diſtinction de genre, ou les parties des Sciences, quelque oppoſées qu'elles fuſſent. Cet arrangement paroît naturel, & on eſt porté à croire qu'on voit fort bien de cette manière le progrès des connoiſſances & la marche de l'eſprit humain : mais cette apparence n'eſt qu'une illuſion. Afin d'en juger, ſuppoſons qu'on écrive l'Hiſtoire des Philoſophes ſuivant cette méthode. Un Philoſophe aura paru au commencement d'un ſiècle, & il aura écrit ſur la Méta-

phyſique. A celui-ci aura ſuccédé un Phyſicien. Un Géomètre ſera venu enſuite, &c. De ſorte que dans un ſiècle cette ſucceſſion aura été ainſi croiſée, ſelon l'aptitude propre de chaque Philoſophe, ou conformément à ſon goût.

En écrivant leur Hiſtoire de ſuite ſiècle par ſiècle, on ſera donc obligé de parler d'abord de la Métaphyſique; après cela de la Phyſique, de la Géométrie, &c. c'eſt-à-dire, de renverſer l'ordre de nos connoiſſances. On en fera autant dans le ſiècle qui ſuivra. Et que peut-il réſulter de ce renverſement ſucceſſif, ſi ce n'eſt beaucoup d'obſcurité & de confuſion? Il y a plus: il ſera difficile de connoître par ce moyen les progrès de chaque partie de la Philoſophie. On lira dans une Hiſtoire ainſi ordonnée, la vie d'un Métaphyſicien & ſes penſées mé-

taphyſiques. On paſſera enſuite à un Phyſicien & à ſes ſyſtêmes ; delà à un Géomètre & à ſes découvertes, &c. Or ces ſauts de matières oppoſées fatigueront premièrement l'eſprit, & en ſecond lieu ne procureront que des notions imparfaites de chaque partie de la Philoſophie. On aura donc lu l'Hiſtoire d'un ſiècle, ſans tenir encore l'Hiſtoire particulière d'aucune ſcience. En liſant l'Hiſtoire du ſiècle ſuivant, on reviendra ſur les mêmes matières ; & pour lier ce qu'on lira actuellement avec ce qu'on aura lu, il faudra ou qu'on ſe rappelle ce qui a été dit déja dans le ſiècle précédent ſur le ſujet qui occupe, ou que l'Hiſtorien y ait ſuppléé en le rappelant pour mettre le Lecteur ſur la voie : ce qui exigera d'un côté beaucoup de contention de la part de celui-ci, ou de celle de l'Hiſto-

rien des répétitions ennuyeuſes & fatiguantes.

Ce ne ſont pas encore là les ſeuls inconvéniens de cette méthode. Le plus grand eſt qu'on ne peut connoître les progrès d'une partie de la Philoſophie qu'après avoir lu toute l'Hiſtoire. Or quel effort de mémoire ne ſera-t-il pas néceſſaire alors, pour raſſembler mentalement ces morceaux hiſtoriques, afin d'en former un enſemble qu'on puiſſe ſaiſir? Je ne crois pas que la choſe ſoit poſſible; & ſi je ne me trompe point, une Hiſtoire des Sciences écrite ſans diſtinction de genre, ſera toujours un chaos de connoiſſances qui ne peut former qu'une lecture peu utile & nullement agréable.

L'ordre contraire, celui d'écrire l'Hiſtoire des Sciences ou des Hommes Illuſtres en général, & celle des Philoſophes en particulier, en les

les rangeant par claſſes, n'a aucun de ces inconvéniens. On a ſous un ſeul point de vue, l'Hiſtoire de la Métaphyſique, de la Géométrie, de la Phyſique, de l'Hiſtoire naturelle, &c. On voit de ſuite les progrès ſenſibles de ces Sciences; les ſentimens de chaque Métaphyſicien, Phyſicien, Naturaliſte, &c. leurs diſputes, leurs diverſes penſées ſur les mêmes objets, leurs découvertes réciproques; & ce concours de lumières répand une clarté vive ſur les matières les plus abſtraites. On ne quitte point un ſujet qu'on ne l'ait épuiſé. L'eſprit eſt occupé ſans interruption de la même choſe. Il s'en nourrit toujours plus à meſure qu'on avance dans la lecture. Rien n'interrompt la chaîne de ſes idées. Il la ſent s'étendre cette chaîne d'une manière d'autant plus agréable, que ſes progrès ſont

moins ſenſibles; & les connoiſſances qu'il acquiert ainſi, ne peuvent qu'être pleines & complettes.

Il y a encore ici un avantage eſſentiel : c'eſt qu'une perſonne qui ne veut ſavoir que la Métaphyſique & ſon Hiſtoire, n'eſt pas obligé de lire pluſieurs volumes, & de faire une acquiſition conſidérable. Elle a dans un Livre raiſonnable tout ce qu'elle ſouhaite. Les Géomètres, les Phyſiciens, les Aſtronomes, &c. ſatisfont de même leur goût avec une égale facilité d'attention & une pareille économie, parce que l'Hiſtoire d'une claſſe de Philoſophes eſt auſſi parfaite que l'Ecrivain a pu la faire, & que cette Hiſtoire n'a aucun rapport direct avec celle d'une autre claſſe. C'eſt enfin la ſomme de ces Hiſtoires particulières qui forme l'Hiſtoire générale des Philoſophes.

Ces raiſons ne m'ont pas permis de balancer ſur le choix que j'avois à faire de ces deux méthodes qu'on peut ſuivre en écrivant l'Hiſtoire des Philoſophes. Celle de les ranger par claſſes ne m'a pas paru ſeulement la meilleure, mais la ſeule à laquelle je devois me conformer. Je viens d'expoſer l'ordre de la diſtribution de ces claſſes d'après les principes de nos connoiſſances, & c'eſt celui auquel je me ſuis aſſujetti. Je ſuivrai toujours pour la ſuite de l'Ouvrage le ſyſtême figuré que je donne à la fin de cette Préface.

Au reſte, il ne s'agit ici que des Philoſophes modernes, c'eſt-à-dire de ceux qui ont fleuri depuis la renaiſſance des Lettres, & qui forment juſqu'à nos jours le quatrième âge de la Philoſophie, dont il convient de fixer l'époque.

On diviſe la Philoſophie en quatre âges. Le premier comprend tout ce qui s'eſt paſſé depuis le Déluge, juſqu'au temps que les Grecs allèrent en Egypte pour y puiſer le goût des Sciences. On ne connoît guères les Philoſophes de ces temps. Seulement on ſait qu'il y avoit des hommes en Egypte, en Lybie, en Perſe, dans l'Aſſyrie & dans les Indes, qui s'étudioient à reſſerrer de plus en plus les nœuds de la Société, & qui par leurs mœurs, autant que par leurs lumières, jouiſſoient des plus grandes diſtinctions. Le ſecond âge eſt mieux connu, & c'eſt ſans contredit celui où la raiſon a été le plus reſpectée. On doit aux Philoſophes Grecs non-ſeulement des découvertes importantes, mais encore l'exemple des plus grandes vertus. Auſſi étoient-ils ſi eſtimés, que

ce qui émanoit de leur Tribunal étoit redoutable aux Souverains même, & aux Généraux d'Armée, qui ſe faiſoient un devoir de s'y ſoumettre. Les Sages de la Grèce diſoient les plus fortes vérités à *Périandre*, Roi de Corinthe. Ils lui repréſentoient ſes devoirs, le reprenoient de ſes vices, le ſoulageoient dans la pénible fonction de gouverner les hommes; & *Périandre* étoit tout glorieux de ſuivre leurs conſeils. Eh! de qui les Rois peuvent-ils en attendre de bons, ſi ce n'eſt de ceux qui s'occupent ſans ceſſe de la recherche de la vérité; qui connoiſſent les ſources de nos erreurs & de nos foibleſſes, la cauſe de nos illuſions & de nos préjugés; qui s'étudient à ne marcher jamais qu'avec le flambeau de la raiſon; & qui plus ſoigneux d'éclairer leur eſprit que de ſatisfaire aux beſoins

du corps, ont contracté une ſorte d'habitude de ne juger des choſes qu'après l'examen le plus rigoureux & les connoiſſances les plus étendues?

Cette haute conſidération à laquelle les Philoſophes étoient parvenus, fut nuiſible à la Philoſophie. Perſuadé qu'on ne pouvoit rien ajouter à ce qu'ils avoient publié, on ne s'occupa plus qu'à les commenter. On crut même ne devoir penſer que d'après eux. On ſe para de leur eſprit; on négligea de cultiver le ſien propre, & de lui donner l'eſſor. De-là naquirent la puſillanimité & le découragement. Les forces de l'eſprit humain dépérirent auſſi inſenſiblement, pour n'être pas exercées. L'imagination s'affaiſſa, & elle perdit juſqu'à la faculté d'exprimer ce que le jugement lui ſuggéroit. Dès-lors on de-

vint inintelligible, & cette obſcurité fut un tombeau pour le bon ſens.

Tous les excès ont leur terme. On étoit trop ſtupide pour qu'on pût le devenir davantage. C'étoit véritablement le temps du triomphe de la barbarie & de la déraiſon. Les plus clair-voyans s'en apperçurent, & voulurent ſecouer le joug de cette eſpèce d'eſclavage. Ils donnèrent le ſignal de la révolte, & la révolution ſe fit. C'eſt aux Grecs qu'on en fut redevable. Quelques-uns d'entr'eux s'étant expatriés volontairement, ou fugitifs de Conſtantinople, dont *Mahomet II* s'étoit emparé, vinrent en Italie vers le milieu du quinzième ſiècle, & déclamèrent hautement contre l'ignorance & contre les vices qu'elle traîne à ſa ſuite. De l'Italie, ce renouvellement paſſa en Allemagne,

& de-là il gagna toute l'Europe.

C'eſt là l'époque de la renaiſſance des Lettres, & du quatrième âge de la Philoſophie, lequel eſt celui des Philoſophes modernes dont je me propoſe d'écrire l'Hiſtoire. Il eſt naturel de penſer que cet âge eſt compoſé des plus beaux jours de la Philoſophie. Montés ſur les épaules des Sages de l'antiquité, pour me ſervir d'une expreſſion de M. *de Fontenelle*, les Philoſophes modernes ont vu beaucoup plus loin qu'eux. Ils ont corrigé ce qu'ils avoient établi de défectueux; ils ont profité de ce qu'ils ont laiſſé de bon, & l'ont perfectionné: aux découvertes qu'ils avoient faites, ils ont ajouté les leurs; & l'eſprit échauffé par cette double clarté, a preſque oſé fixer les limites de nos connoiſſances. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les grands coups ſont frappés.

frappés. Les Sciences exactes touchent à leur terme. Les ſens ſont auſſi perfectionnés qu'ils peuvent l'être. Et quoique l'étude de la nature ſoit immenſe, les forces de l'entendement humain ſont déterminées.

On doit donc s'attendre à trouver dans cette Hiſtoire des Philoſophes modernes, les choſes les plus curieuſes & les plus tranſcendantes. Tout ce que la Métaphyſique a de plus ſublime & de plus ſenſé, la Morale de plus vertueux, les Mathématiques de plus utile, la Phyſique de plus curieux, & l'Hiſtoire naturelle de plus rare, en forme le riche tableau. Les matériaux en ſont auſſi très-abondans; & la principale difficulté conſiſte ſans doute à faire un bon choix, à ſaiſir l'eſſentiel des choſes, à le préſenter avec netteté, & à concilier

l'élégance & la clarté avec l'érudition & la critique. Je ne me flatte pas d'avoir réuni toutes ces qualités dans cette Hiſtoire. Ce ſeroit penſer que j'ai fait un Ouvrage parfait; & bien loin d'avoir cette penſée, je ſens qu'il ne m'eſt pas même permis de l'ambitionner. Je rends compte ici de mon travail : je pourrois ajouter du déſir que j'aurois de plaire au Public : du reſte c'eſt aux Savans à juger de l'un & de l'autre. Mais je dois dire que j'ai conſulté tous les Ouvrages, Mémoires, Eloges, Notices, &c. qui ont paru ſur les Philoſophes modernes, & que je me ſuis attaché ſur-tout à puiſer leur morale, leurs ſyſtêmes, & leurs découvertes dans leurs propres Ecrits. Parmi ces Ouvrages, il en eſt un trop eſtimable, & qui m'a été trop utile, pour n'en pas faire une mention particulière. Il eſt

intitulé : *Jacobi Brukeri Hiſtoria Critica Philoſophiæ à mundi incunabulis ad noſtram uſque ætatem deducta*, en cinq Volumes *in*-4°. C'eſt un Livre très-ſavant, qui contient des recherches immenſes, & une critique preſque toujours judicieuſe, & qui laiſſeroit peu de choſe à déſirer, ſi l'Auteur n'eût pas ſuivi le plan dont je viens de faire voir les inconvéniens ; (je veux dire l'ordre des ſiècles, ſans diſtinction de claſſes de Philoſophes ;) s'il étoit moins diffus ; s'il ne coupoit pas ſans ceſſe ſa narration par des digreſſions aſſommantes, & ſi ſon Latin ſe reſſentoit un peu de celui du ſiècle d'*Auguſte*.

J'ai cité au bas de la page où commence l'Hiſtoire particulière d'un Philoſophe, les Mémoires d'après leſquels j'ai compoſé ſa vie ; mais je n'ai indiqué que les prin-

cipaux, pour ne point faire parade d'une érudition faſtueuſe. J'ai ſupprimé par cette raiſon les citations des Ouvrages où j'ai puiſé pluſieurs anecdotes; parce que ces Ouvrages ont un rapport trop éloigné avec l'Hiſtoire des Philoſophes, & j'ai cru ne devoir nommer que ceux qui les concernent particulièrement. Cela m'a paru ſuffiſant pour mériter la confiance du Lecteur: car un bon choix ſuppoſe & une connoiſſance très-étendue de la matière que l'on traite, & une grande juſteſſe d'eſprit. Auſſi quand on eſt aſſez heureux que de le faire, on eſt ſûr d'avoir des traits vrais & en grand nombre. Avec un peu d'attention, on n'avance que des faits qu'on ne peut révoquer en doute, & on connoît aiſément ceux qui n'ont pas une authenticité ſuffiſante. A cet égard, je crois qu'il

vaut mieux encourir le reproche de n'avoir pas été assez crédule, que celui de l'avoir trop été ; & c'est le parti que j'ai pris.

Ce seroit peut-être ici le lieu de parler de l'utilité de cette Histoire ; de faire sentir que nous n'avons encore que l'Histoire des anciens Philosophes ; que celle des Philosophes modernes manque absolument ; & qu'une composition dans laquelle on doit présenter les pensées, les systêmes, & les découvertes des plus grands Génies, ne peut former qu'un Ouvrage extrêmement curieux, & très-important pour le bien de l'humanité. Cette utilité frappera toujours les personnes qui pensent ou qui voudront y réfléchir. Il est néanmoins un avantage essentiel à relever : c'est qu'en exposant en grand & avec soin les sentimens des Philosophes, le Pu-

blic connoîtra enfin leur véritable doctrine. Nous avons, il eſt vrai, beaucoup de Livres où l'on en trouve des Extraits ; mais bien loin que ces morceaux ayent donné une juſte idée des Philoſophes, ils n'ont ſervi qu'à les faire décrier. Cela devoit être. Toutes les fois qu'on en jugera par quelques lambeaux ramaſſés par-ci par-là, & ſouvent même pris à contre-ſens, on s'abandonnera (ſuivant la remarque d'un Auteur judicieux *) en invectives contre la Philoſophie ; » & » par les antithèſes qu'on en fera » avec la Religion, on ſe perſuadera qu'on eſt bon Chrétien à proportion qu'on eſt peu raiſonnable, » comme ſi la ſageſſe évangélique » conſiſtoit à s'éloigner de la raiſon » & du bon ſens «. C'eſt auſſi ce

* M. *Crouſaz* dans ſa *Logique*, Tom. II, L. III, Chap. I, de la ſeconde Edition.

qui eſt arrivé. On s'eſt même abuſé au point de prendre ombrage de leur doctrine. Un peu de méchanceté & de jalouſie a achevé de les faire paſſer pour des gens ſuſpects à ceux qui gouvernent, quoique perſonne n'ait autant d'intérêt que les Philoſophes à la tranquillité publique (*a*). S'il y a quelqu'un dont on doive ſe défier, dit M. *Crouſaz* (*b*), » c'eſt de ceux qui affectent une » plus aveugle dépendance, un dé» vouement plus abſolu, & qui pa» roiſſent ſe plaire le plus dans l'eſ» clavage. Les hommes (ajoute cet » Auteur) ne ſe rendent point ainſi » eſclaves pour rien; ils ont leurs

(*a*) Voici ce que dit *Seneque* à ce ſujet: *Errare mihi videntur, qui exiſtimant, Philoſophiæ fideliter deditos, contumaces eſſe ac refractorios, & contemptores Magiſtratuum ac Regum, eorumve per quos publica adminiſtrantur. E contrariò enim, nulli adverſus illos gratiores ſunt: nec immeritò; nullis enim plus præſtant quàm quibus frui tranquillo otio licet*, &c. Seneq. Ep. LXXIII.

(*b*) *Ubi ſuprà.*

» vues; c'eſt de la fortune, c'eſt
» de leurs intérêts qu'ils le ſont vé-
» ritablement: voilà leurs vrais maî-
» tres auxquels ils ſont prêts de ſa-
» crifier tous les autres.

Ceci ne convient aſſurément à perſonne; & mon deſſein n'eſt point qu'on l'applique à qui que ce ſoit, pas même aux ennemis de la Philoſophie. Il faut aimer les hommes, quelqu'injuſtes qu'ils ſoient. Quand on connoîtra bien les Philoſophes, leur véritable doctrine, leurs vues & leur vie, on rendra ſans doute plus de juſtice à leurs intentions & à leurs veilles. Avec un peu de bonne foi, on avouera que des mortels qui ont toujours vécu dans la retraite, qui ſe ſont refuſés conſtamment aux plaiſirs des ſens pour faire un meilleur uſage de leur eſprit, dont les mœurs ſont irréprochables & les travaux infinis, mé-

ritent bien quelque part à notre eſtime, ajoutons auſſi à notre gratitude, lors même qu'ils payent un tribut à l'humanité par l'erreur. Car ſi des gens qui s'occupent ſans ceſſe de la recherche de la vérité ſe trompent, quel fond doivent faire ſur leurs lumières les perſonnes qui vivent dans une diſſipation continuelle? Ah! qu'on connoît bien peu le cœur humain, lorſqu'on décrie la ſcience des Philoſophes! Elle convient cette Science, a dit anciennement le Prince de l'Eloquence (*a*), & peut-être mieux encore un des Auteurs les plus eſtimés de notre temps (*b*); » elle convient, dit-» il, à tout le monde; la pratique » en eſt utile à tous les âges, à tous » les ſexes, & à toutes les con-» ditions; elle nous conſole du

(*a*) *Cicero pro Archiâ Poëtâ*, n. 16.
(*b*) La Bruyère, *les mœurs de ce ſiècle.*

» bonheur d'autrui, des indignes
» préférences, des mauvais ſuccès,
» du déclin de nos forces, & de
» notre beauté ; elle nous arme con-
» tre la pauvreté, la vieilleſſe, la
» maladie & la mort, contre les
» ſots & les mauvais railleurs ; elle
» nous fait vivre ſans une femme,
» ou nous fait ſupporter celle avec
» qui nous vivons.

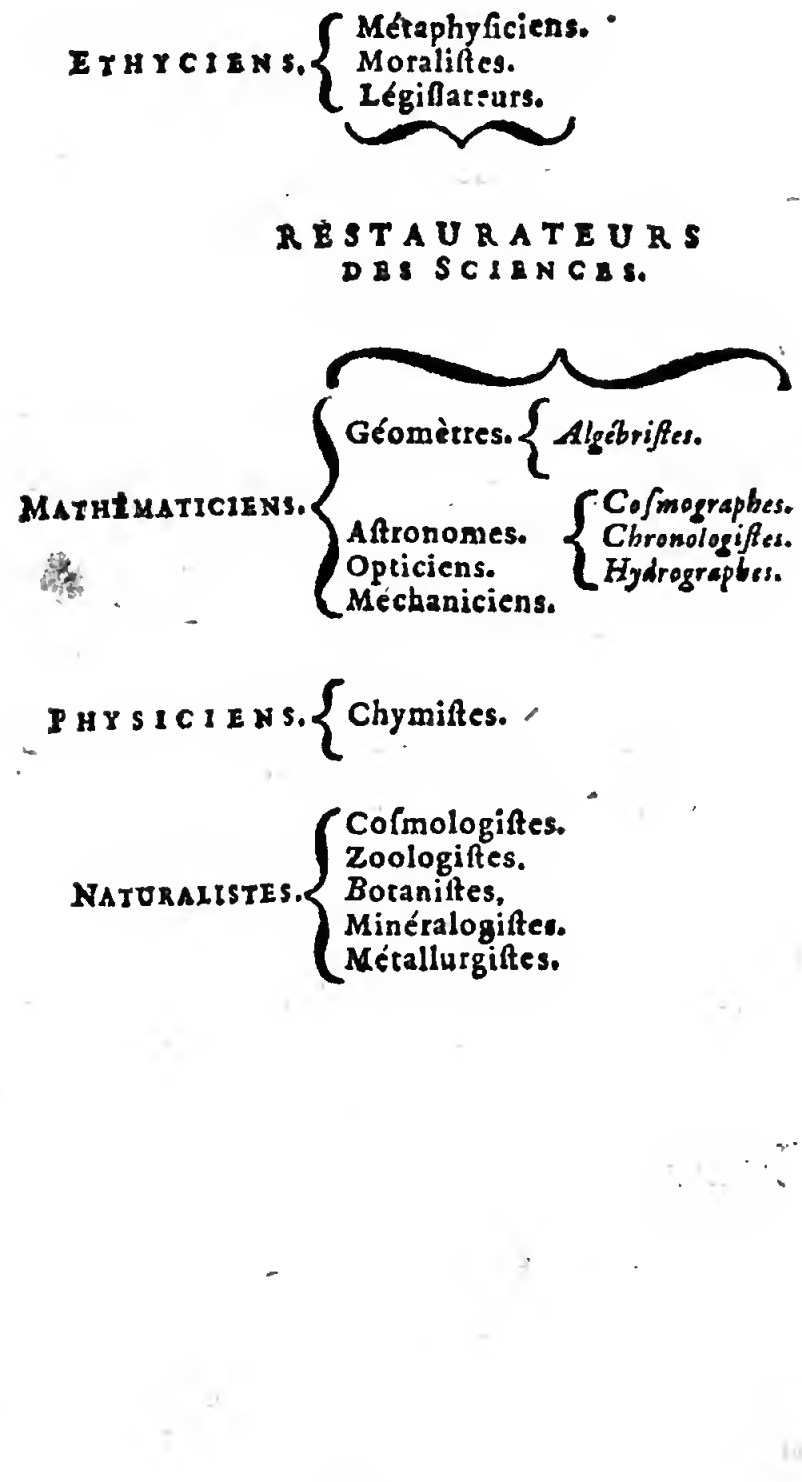
Enfin la Philoſophie nous affranchit des ſentimens pénibles ou peu agréables ; nous élève au-deſſus de ceux qui paſſent trop vîte pour nous en procurer de plus doux & de plus ſolides, & nous rend par là auſſi heureux que nous pouvons l'être dans ce monde. *Omnis autoritas Philoſophiæ conſiſtit in beatâ vitâ comparenda* (c).

(c) *Cic. de Fin. Lib. V.*

Nota. Je ne parle pas de l'utilité dont peuvent être les Planches qui entrent dans cet Ouvrage. Je renvoye à la Lettre de M. *François*, qui eſt à la fin de ce Volume.

SYSTÊME FIGURÉ

Des Philoſophes.



DISCOURS
PRÉLIMINAIRE
SUR LA MÉTAPHYSIQUE.

UN des plaiſirs des plus délicats dont on puiſſe jouir, c'eſt celui que cauſe l'acquiſition d'une vérité pure, qui eſt abſolument étrangère aux ſens. Il ſemble que l'ame ſoit alors détachée du corps. Elle eſt uniquement occupée. Rien ne trouble ſa jouiſſance. Entièrement livrée à elle-même, elle ſent qu'elle exiſte véritablement; & cette conviction d'être bien aſſurée qu'elle eſt, & de le comprendre, eſt ſans doute la plus grande félicité qu'il ſoit poſſible d'éprouver. Les plaiſirs des ſens ne ſont vifs qu'autant que l'ame eſt émue. Eh! en quoi cette

émotion peut-elle être agréable, ſi ce n'eſt parce qu'elle procure à l'amé le ſentiment de ſon exiſtence, en la mettant en action? L'ennui n'eſt ſans doute qu'une privation de ce ſentiment, comme le bonheur en eſt la poſſeſſion.

Cela étant, une ſcience qui n'a pour objet que les opérations & les affections de l'eſprit, doit être extrêmement précieuſe à l'homme, qui tient au monde par le plaiſir. Telle eſt celle de la Métaphyſique. Dieu, l'entendement, & les êtres en général; voilà les ſujets ſur leſquels elle s'exerce. Elle apprend à penſer, à réfléchir, à ſe connoître, à connoître les hommes, à jouir de ſoi-même, & à s'élever vers le Souverain-Etre, dont la contemplation forme la ſatisfaction la plus complette. L'art de penſer eſt la principale partie de cette Science,

puiſque la penſée eſt la première opération de l'eſprit. La réflexion n'eſt que la ſuite de la penſée, ou pour mieux dire, ce n'eſt que la penſée continue. C'eſt par elle que nous jugeons preſque de tout, & que nous parvenons à paſſer une vie douce & tranquille, en dévoilant & les biens actuels & les maux à venir. Ainſi lorſque ces maux ſont la ſuite de la jouiſſance de ces biens, la réflexion nous avertit, ou de n'en pas faire uſage, ou de les modifier de façon qu'il n'en réſulte aucun accident fâcheux. Cet acte de l'entendement par lequel nous comparons les avantages d'une choſe avec ſes déſavantages, eſt ce qu'on appelle la raiſon. C'eſt une faculté dont le Métaphyſicien s'occupe continuellement. Il s'en ſert pour décompoſer toutes les affections de l'ame, ſes perceptions, ſes paſſions

& ſa liberté, & pour découvrir la ſource de ſes illuſions, de ſes préjugés, de ſes erreurs & de ſes perfections. Par là il parvient à ſe connoître & à ſavoir ce dont il eſt capable, & cette connoiſſance doit intéreſſer toute créature qui eſt ſupérieure à l'animal.

L'homme ainſi développé peut demander ce que c'eſt que Dieu, & de quelle nature ſont les êtres que contient ce vaſte univers, & répondre à cette queſtion. Ceci eſt ſans doute très-hardi & très-élevé; mais quand les forces de l'eſprit humain ſont en jeu, il eſt permis de tenter les plus grandes choſes, parce qu'on ne paſſera point les bornes qui lui ſont preſcrites. Ce ne ſera jamais que pour n'avoir pas bien dépouillé ſes forces, qu'on s'égarera dans cette étude, & qu'on donnera dans des erreurs. Cela n'eſt

malheureuſement que trop arrivé. De-là le décri dans lequel la Métaphyſique étoit tombée, il y a quelque temps, quoiqu'elle ſoit la ſcience propre de l'homme. En effet, il importe eſſentiellement à un être raiſonnable, d'être équitable & judicieux dans toutes ſes actions, dans tous ſes diſcours, dans toutes ſes affaires ; car il n'y a rien de plus eſtimable, ſuivant la belle remarque du ſavant Auteur de l'*Art de penſer*, que le bon ſens & la juſteſſe de l'eſprit dans le diſcernement du vrai & du faux. On pourroit ſe paſſer à la rigueur de toutes les autres ſciences ; mais l'exactitude de la raiſon eſt généralement utile dans toutes les parties & dans tous les emplois de la vie *. D'ailleurs il eſt impoſſible de faire du progrès dans

* *La Logique ou l'art de penſer*, premier Diſcours.

aucune

aucune ſcience, ſans faire uſage de cette raiſon. Sans la Logique, point de raiſonnemens juſtes. Sans l'analyſe des idées, point de progreſſion de connoiſſances. Je dis plus. La théorie de toutes les ſciences eſt fondée ſur des propoſitions métaphyſiques. Ce n'eſt qu'en méditant, qu'en réfléchiſſant, qu'en raiſonnant, qu'on établit les principes & qu'on découvre les cauſes. On ne paſſe point autrement les effets & les phénomènes. Simple ſpectateur des ouvrages de la nature, on ne peut devenir ni le confident ni le détracteur de ſes ſecrets. La Métaphyſique ſeule en éclaire & en éclaircit l'hiſtoire. Enfin il eſt évident que l'eſprit guidant les hommes dans toutes leurs actions, ſes opérations doivent former leur première étude; & que celui qui connoît les facultés de l'entendement,

& l'art de les mettre en œuvre, eſt capable de former toutes ſortes d'entrepriſes. Premièrement il eſtime les hommes, & leur capacité réciproque. Il eſt en état de décider de leur mérite, d'apprécier leur ſagacité, de prononcer quelle eſt la ſcience parmi celles qu'ils ont étudiées, qui exige plus de lumières; en un mot de les juger, parce qu'il ſait démêler ce qui eſt purement méchanique, c'eſt-à-dire ce qui dépend uniquement des ſens & de l'habitude, de ce qui eſt fondé ſur le raiſonnement, & qu'il voit ſi l'objet d'une ſcience ou d'un art demande des idées ſimples ou des idées compoſées. C'eſt principalement en ceci que conſiſte ſa ſupériorité ſur les autres hommes; car toute la force de l'eſprit humain ſe réduit à remonter des idées ſimples aux idées complexes; & plus une

ſcience renferme de ces dernières, plus elle eſt difficile à apprendre.

En ſecond lieu, un Métaphyſicien tient en main les principes de toutes les ſciences, ces principes étant dépendans de la Logique.

Troiſiémement, les principes étant connus, il ſait la méthode qu'on doit ſuivre, pour en déduire des propoſitions qui conduiſent aux vérités les plus ſubtiles ou les plus cachées. Il faut pour ce dernier article un génie ferme & vigoureux. Rien n'eſt plus difficile que d'obſerver les règles d'une ſaine dialectique, quand on forme une chaîne d'idées complexes un peu longue. Si l'on n'eſt point accoutumé à une ſolide méthode de raiſonner, on devient obſcur & inintelligible; on s'embarraſſe dans ſes idées; & le fil du raiſonnement étant continuellement rompu, on ſe trouve ſans ceſſe

en défaut. Ce ſont toujours de nouveaux ſophiſmes qu'on imagine pour ſe rallier. L'imagination s'échauffe ; & ou l'on s'entête des plus grandes chimères, ou l'on ſe perd dans un labyrinthe didées, dont on a d'autant plus de peine à ſortir, qu'on ne s'apperçoit pas qu'on eſt dans un mauvais chemin. C'eſt auſſi ce qui eſt arrivé à ceux qui ont voulu pénétrer dans les profondeurs de la Métaphyſique ſans en avoir la capacité ; & c'eſt ce qui a produit ces ſyſtêmes ridicules qui ont fait tant de tort à cette ſcience. Tels ſont ceux entr'autres de M. *Berkeley*, Evêque de Cloyne, & de M. *Brunet*, connu par ſon Hiſtoire des progrès de la Médecine, & par pluſieurs ſyſtêmes de Phyſique. Le premier a fait un Livre, où il ſoutient que nous ne pouvons juger de rien. Pour le prouver, il

s'égare dans des raiſonnemens qui le conduiſent enfin à cette propoſition : L'étendue, la ſolidité, la figure & la grandeur ne ſont point dans les objets. Il n'y a rien, dit-il, de ſenſible que ce qu'on apperçoit immédiatement. Ce qu'on apperçoit eſt une idée qui ne peut pas exiſter dans un être inſenſible tel que le corps; car une idée ne peut reſſembler qu'à une autre idée : par conſéquent ce que nos idées nous repréſentent ne peut pas exiſter dans un autre corps, mais dans un autre eſprit. Et la raiſon de cela eſt, qu'un corps incapable d'agir, ne peut être la cauſe d'aucun effet. D'où M. *Berkeley* conclut, qu'il n'y a qu'un eſprit qui ſoit capable d'avoir lui-même des idées, qui puiſſe en faire naître dans un autre eſprit. On comprend aiſément que toutes ces illuſions viennent de ce que ce Méta-

phyſicien a raiſonné ſur nos idées, ſans les avoir auparavant bien définies. Après une erreur ſi conſidérable, il a dû tirer des conſéquences plus qu'abſurdes de ſes raiſonnemens. En voici un échantillon. Quand on approche d'un objet, à chaque pas qu'on fait, c'eſt un autre objet qu'on voit. L'objet qu'on ſent n'eſt pas le même que celui qu'on voit. Le bâton dont on ſe ſert pour frapper quelqu'un, n'eſt pas celui qu'on tient à la main. Le voleur qu'on voit pendre n'eſt pas celui qui a fait le vol. Enfin on ne peut parler à perſonne, ſans qu'un eſprit infini n'intervienne pour faire naître dans l'eſprit de celui à qui l'on parle, les idées qu'on y veut exciter *.

M. *Brunet* a fait un abus encore plus étrange de la Métaphyſique.

* *Dialogue entre Hylas & Philonoüs*, &c.

Il prétend que lui ſeul exiſte dans le monde; que ſa penſée eſt la cauſe de l'exiſtence de toutes les créatures; & quand il ceſſe d'y penſer, elles ſont anéanties (*a*). Cette idée que je ne crois pas devoir analyſer, eſt ſans doute très-extravagante, & c'eſt par cette raiſon que je l'ai rapportée, afin de donner deux exemples remarquables des écarts qu'on a fait dans la Métaphyſique, lorſqu'on s'y eſt livré avec trop de confiance. Quand on juge de cette Science d'après de pareils ſyſtêmes, on a pitié avec raiſon des Métaphyſiciens, & on eſt fondé à mépriſer l'objet de leur occupation. Mais ſi on conſidère qu'elle n'eſt qu'une Logique, que l'art de la Dialectique eſt ſans ceſſe employé dans les ſpéculations même les plus

(*a*) *Pièces fugitives d'Hiſtoire & de Littérature ancienne & moderne*, ſeconde Partie.

déliées, on conviendra qu'elle ne contribue pas ſeulement à former le jugement, mais à rendre l'eſprit plus ſubtil & plus pénétrant; à le détacher des ſens, & à le mettre en état de ſaiſir les choſes les plus fines ou les plus imperceptibles. Bien loin, dit le P. *Buffier*, que la Métaphyſique s'occupe de vaines ſubtilités, elle les diſſipe; puiſqu'en montrant à l'eſprit diſtinctement tous les côtés & toutes les faces d'un objet, elle peut aiſément faire un diſcernement, par lequel on juge avec la dernière juſteſſe tout ce que ſont les objets, & tout ce qu'ils ne ſont pas (*a*). C'eſt en effet à quoi ſont parvenus les Philoſophes qui ont connu l'objet véritable de la Métaphyſique. Ils ont analyſé l'eſprit humain, décompoſé ſes affec-

(*a*) *Élémens de Métaphyſique*, par le P. *Buffier*, page 32.

tions,

tions, réglé ſes opérations, expliqué la nature des êtres, & par une Logique toujours ſoutenue, démontré l'exiſtence & les attributs du Créateur.

Tout cela développé forme un champ très-vaſte, une ſorte de labyrinthe intellectuel d'une grande étendue, dans lequel les eſprits diſtraits & peu pénétrans s'égareront toujours. Auſſi le nombre des vrais Métaphyſiciens eſt fort petit ; & la choſe peut-être la plus difficile que j'ai trouvée dans la compoſition de cette Hiſtoire des Métaphyſiciens modernes, a été de ne rien confondre, & de bien diſtinguer ceux d'entre les Métaphyſiciens modernes qui ont cette rare qualité, d'avec les autres qui l'ont uſurpée. Pour ne rien faire au haſard, j'ai réduit toute la ſcience de la Métaphyſique à ſes principaux objets,

qui ſont 1°. L'analyſe de l'homme, de ſes paſſions & de ſes écarts, conſidéré ſoit en particulier, ſoit en ſociété; ce qui forme un tableau de l'humanité, & dans lequel ſont renfermés les fondemens de toutes les Loix. 2°. La nature & les facultés de l'eſprit humain; l'origine, le progrès & l'étendue de ſes connoiſſances. 3°. L'art de penſer & de raiſonner, & de diriger toutes les opérations de l'eſprit. 4°. L'uſage de la raiſon dans tous les événemens de la vie. 5°. L'art de connoître la vérité en évitant les illuſions & les erreurs auxquelles l'homme eſt ſujet dans la recherche qu'il en fait. 6°. Enfin la nature & les attributs du Créateur, & ceux des êtres en général.

J'ai cherché enſuite parmi les Métaphyſiciens ceux qui ont traité le mieux ces matières. Et j'ai trouvé qu'*Eraſme* avoit peint l'homme avec

la plus grande vérité; que *Hobbes* avoit approfondi les principes qui lient réciproquement les hommes, & qui les maintiennent en ſociété; que *Nicole* & *Bayle* avoient établi des règles ſolides pour bien penſer & bien raiſonner, & en général pour diriger toutes les opérations de l'eſprit; que *Loke* avoit développé ſupérieurement la nature de l'entendement, ſes facultés, l'origine, les progrès & l'étendue de ſes connoiſſances; que *Malebranche* avoit fait une analyſe exacte de nos erreurs, de nos illuſions & de nos préjugés; qu'il avoit indiqué des moyens ſûrs pour les éviter dans la recherche de la vérité, & qu'il avoit donné une bonne méthode pour ſe conduire dans cette recherche; qu'*Abbadie* avoit écrit ſur la connoiſſance de ſoi-même & ſur celle des hommes, mieux qu'aucun Mé-

taphyſicien ; qu'on ne pouvoit rien ajouter à ce que *Collins* a publié ſur l'uſage de la raiſon, ſur la néceſſité & ſur la liberté ; que le ſyſtême de *Spinoſa* ſur la nature des êtres étoit l'ouvrage le plus ſubtil qui ait paru ſur la Métaphyſique ; & enfin que *Clarke* avoit donné ſur l'exiſtence & les attributs de Dieu la démonſtration la plus complette.

Les autres Métaphyſiciens, dont j'ai lu les Ouvrages, en faiſant ce choix, ne m'ont pas paru avoir rien publié d'important & de nouveau ſur ces matières, ou qui formât un ſyſtême raiſonné ; & j'ai cru qu'une des perfections que je pouvois donner à cette Hiſtoire, étoit de ne mettre au nombre des Philoſophes modernes que ceux qui ont fait des découvertes de conſéquence, ou à qui l'on doit des ſyſtêmes originaux. Ainſi, quoique M. *Crouſaz* ait com-

posé un Ouvrage très-estimable sur la Logique, cependant comme cet Ouvrage ne contient qu'une suite de réflexions, qui peut bien contribuer à la netteté & à l'étendue de nos connoissances, mais qui ne forme pas un art particulier, & dans lequel on ne trouve rien à cet égard qui n'ait été dit par *Nicole*, je n'ai pas cru devoir le compter au nombre des Métaphysiciens modernes. C'est par cette raison que je n'ai point parlé de M. *Huet*, Evêque d'Avranches, Auteur d'un *Traité Philosophique de la foiblesse de l'Esprit humain;* parce que ce Traité, malgré les éloges qu'il a reçus, ne présente rien de transcendant ni même de nouveau, & qu'il ne répond pas à la haute réputation que cet illustre Prélat s'est acquise par ses autres productions. Le but qu'il s'y est proposé, est de renouveler la fameuse

doctrine de *Pyrrhon*, laquelle consiste à douter de tout, en établissant que l'esprit humain ne peut connoître la vérité par le secours de la raison, avec une entière certitude; question que *Loke* & *Bayle* ont savamment résolue. Il y a pourtant dans ce Livre un sentiment particulier qui mérite d'être remarqué : c'est que toutes nos idées viennent des sens. Voici comment l'expose M. *Huet*. » L'entendement est de telle » nature, dit-il, qu'il est fort aisé à » ébranler, lorsque les sens étant » frappés par les objets extérieurs & » les fibres des nerfs, & les esprits » étant émus, le cerveau en reçoit » l'impression..... L'entendement » étant averti par cette impression » du cerveau de ce qui se passe au » dehors, il agite à son tour les es- » prits; & faisant une revue sur les » traits délicats qui sont tracés dans

» le cerveau, ſéparant ce qui eſt aſ-
» ſemblé, & comparant enſemble les
» choſes qui ont du rapport, il con-
» ſidère ce qui eſt préſent, & voit
» ce qui le précède & qui le ſuit :
» d'où dépend la conduite de la vie,
» & l'enchaînement des Sciences *.

Je pourrois citer d'autres Auteurs célèbres qui ont écrit ſur la Métaphyſique ; mais je ne tirerois rien de leurs Ouvrages qui n'ait été mieux dit par les Métaphyſiciens qui compoſent ce Volume. Je dois pourtant excepter ces grands hommes à qui toutes les Sciences ſont redevables, & qui ont embelli toutes les matières auxquelles ils ont heureuſement touché. Ce ſont ces Philoſophes rares à qui rien n'a été caché, ces génies tranſcendans qui ne peuvent entrer dans aucune

* *Traité Philoſophique de la foibleſſe de l'Eſprit humain*, pag. 191.

classe particulière, parce qu'ils brillent également dans toutes. Tels sont *Gassendi*, le Chancelier *Bacon*, *Descartes*, *Leibnitz*, *Newton*, *Volff*, &c. On trouvera donc dans leur classe d'autres idées métaphysiques qui completeront cette sorte de cours que forment les sistêmes compris dans ce Volume. Je dis qu'elles le completeront, quoiqu'il ne soit question ici que des Métaphysiciens modernes; car les anciens ont dit si peu de chose sur la Métaphysique, & l'ont dit si mal, qu'on peut dater l'origine de cette Science du temps de la renaissance des Lettres. Voici en effet à quoi se réduit ce que les Philosophes de l'antiquité pensoient sur la nature de l'esprit humain.

Pythagore, *Tymée*, *Socrate*, *Platon*, *Proclus*, prétendoient que l'homme apportoit en naissant des

idées, & ils prouvoient cette prétention par ces deux raiſonnemens. Si nous n'avions pas des idées innées, nous ne pourrions ramaſſer & concevoir cette variété innombrable de connoiſſances dans un temps auſſi borné qu'eſt celui de notre vie, étant enveloppés & voilés par la maſſe de notre corps. D'où il ſuit que nous n'apprenons pas ce qu'on nous enſeigne : nous ne faiſons que nous en reſſouvenir. On attribue ce raiſonnement à *Socrate*, & le ſuivant à *Proclus*. Il n'eſt pas poſſible que toutes nos idées viennent des ſens, parce que tout ce qui part des ſens eſt ſujet au changement ; & l'homme a des idées ou des eſpèces imprimées dans ſon cerveau, qui ſont éternelles & immuables, telles que les idées des figures, des nombres & des mouvemens, & qui par conſé-

quent ne peuvent être venues des ſens. Car ſi des idées ſi fixes & ſi conſtantes provenoient des ſens, qui ſont ſi foibles & ſi ſujets à l'erreur, l'effet ſeroit plus puiſſant que ſa cauſe.

Démocrite, *Epicure* & *Ariſtote*, rejettent au contraire les idées innées, & ſoutiennent qu'il n'y a rien dans l'entendement qui ne vienne des ſens. Ce ſentiment, ainſi que celui de *Socrate* & de *Proclus*, ſont ſi développés dans le ſyſtême de *Loke*, que je ne crois pas devoir m'y arrêter. Mais pour faire voir comment les anciens écrivoient ſur la Métaphyſique, je vais rapporter la doctrine de *Parmenide* là-deſſus, qui a été très-eſtimée, & par laquelle on jugera de leur capacité en cette Science.

Les idées, dit ce Philoſophe, ont une exiſtence réelle & indé-

pendante de notre volonté. Elles exiſtent en nous & hors de nous. Les unes ſont des appréhenſions de notre entendement : les autres ſont des formes immortelles qui donnent le nom & l'eſſence aux choſes. En chaque idée il y a unité & pluralité. L'unité eſt l'idée originale ou primitive, & les êtres particuliers qu'elle repréſente ſont la pluralité. Toutes les idées ſont indiviſibles : elles ſe terminent à des objets ſemblables l'un à l'autre. La première idée eſt Dieu, c'eſt-à-dire le beau & le bon. Toutes les autres dérivent de celle-là; & comme cet Etre ſuprême gouverne toutes choſes, & que ſon entendement eſt la ſource du vrai, l'origine de ce qui exiſte (parce que lui ſeul eſt abſolument immuable) il renferme toutes les idées, qu'il diſpenſe aux hommes autant qu'il leur en faut

pour ſe conduire pendant leur vie.

Et voilà comment les Philoſophes de l'antiquité raiſonnoient ſur les idées. Toute leur Métaphyſique eſt dans le même goût. Il faut en excepter néanmoins la Logique d'*Ariſtote*, qui contient des choſes véritablement eſtimables. Encore qu'eſt-ce que c'eſt que cette Logique? J'en parle au commencement de l'Hiſtoire de *Nicole*. On n'a qu'à lire ce morceau, & juger. La partie de la Philoſophie dans laquelle les Anciens ſe ſont diſtingués, c'eſt la Morale. Il faut les reconnoître ici pour nos maîtres. Les modernes ont ajouté peu de choſe à la théorie qu'ils en ont publiée, & ils ne ſont guères que des enfans à leur égard pour la pratique. C'étoient des hommes ceux-là. Ils prêchoient encore plus d'exemples que de préceptes. Il eſt

beau de voir dans leur Hiſtoire un *Thalès* appeler les connoiſſances les ſeules richeſſes de ce monde, & diſtribuer le ſuperflu de ſon néceſſaire aux malades & aux pauvres ; un *Diogène* refuſer, malgré ſon indigence, les offres du grand *Alexandre*, & n'appeler héroïſme que cette vertu par laquelle on maîtriſe ſes paſſions ; un *Socrate* remercier le Prince *Archelaüs* des avances qu'il lui faiſoit pour ſe lier avec lui, par cette raiſon délicate qu'il ne vouloit point faire connoiſſance avec une perſonne qui pouvoit l'obliger, & à laquelle il ne pouvoit rendre la pareille, &c. Toute leur vie fourmille de pareils traits, qu'on ne lit point ſans être ému. Qu'on en trouve peu de ſemblables dans celle de nos Philoſophes ! On voit au contraire avec douleur qu'elle eſt ſouvent tachée par des écarts

ou des foibleſſes qu'on ne pardonneroit pas même aux autres hommes. Quelque juſtice qu'on rende aux lumières de *Hobbes*, de *Spinoſa*, de *Bayle* & de *Collins*, on ne peut ſe diſſimuler que ces Philoſophes ne ſoient tombés dans de grandes erreurs. J'en ai gémi pluſieurs fois en liſant & leurs Ouvrages, & les Ecrits dans leſquels on les a relevées & combattues. En les rapportant ces erreurs, je me ſuis ſurtout attaché à faire connoître ces Ecrits, & j'ai penſé que je devois m'en tenir là, puiſque je ne dois conſidérer ces Savans que comme Métaphyſiciens, recueillir dans cette vue ce qu'ils ont publié d'utile pour la perfection des facultés de l'entendement humain, & par conſéquent abandonner toutes les diſcuſſions purement théologiques où ils ſe ſont égarés. Pour me con-

former à ce plan, je n'ai analyſé à la fin de leur vie que leurs ſyſtêmes métaphyſiques, & je me ſuis contenté de donner une idée des ſentimens qu'ils ont eu ſur d'autres matières dans le cours de cette vie même.

Avec cette attention j'ai pu donner à cette compoſition une uniformité & une préciſion qui font le principal mérite d'un Ouvrage. Je dis que j'ai pu le donner; car j'ignore ſi mes intentions ſont remplies. Je réponds bien de ma bonne volonté; mais c'eſt au Lecteur à ſe charger du reſte.

TABLE
DES PHILOSOPHES
Contenus en ce Volume.

ERASME, page 1.
HOBBES, 39
NICOLE, 77
LOKE, 121
SPINOSA, 171
MALEBRANCHE, 195
BAYLE, 233
ABBADIE, 275
CLARKE, 287
COLLINS, 319

HISTOIRE

C.P.R.

ERASME

BIBLIOTECA NACIONAL DE MADRID

HISTOIRE
DES
MÉTAPHYSICIENS
MODERNES.

*ERASME.**

C'EST avec juſtice qu'on place ERASME à la tête des Philoſophes modernes. Avant lui, tout languiſſoit dans la république des Lettres. On ne ſe nourriſſoit

* *Vie d'Eraſme compoſée par lui-même. Vie d'Eraſme* par *Patin*, à la tête de l'*Encomium moriæ. Académie des Sciences*, par *Bullart*, Tom. II. *Hiſtoire d'Eraſme, ſa vie, ſa mort & ſa religion, &c.* par M. *Galaiziere. Vie d'Eraſme, dans laquelle on trouvera l'hiſtoire de pluſieurs hommes célèbres, l'analiſe critique de ſes ouvrages, & l'examen impartial de ſes ſentimens en matiere de religion*, par M. de Burigny. *Dictionnaire de* Bayle. *Hiſtoire Eccléſiaſtique. Eraſmi Epiſt.* Et ſes Ouvrages.

l'eſprit que de choſes abſurdes & ridicules, puiſées dans des livres écrits en un jargon barbare & inintelligible. La Théologie, quoique la ſcience la plus cultivée, étoit traitée d'une manière très-pitoyable. Non-ſeulement les Théologiens n'étoient point en état d'entendre le texte original de l'Ecriture & des Pères Grecs; ils ne connoiſſoient pas même les caractères de la langue grecque. Une ſorte de baragoin, rempli de barbariſmes, qui tenoit autant aux idiomes vulgaires qu'à la langue latine, formoit le langage qu'on parloit, & les queſtions qu'on agitoit répondoient parfaitement à cette façon burleſque de s'exprimer. Dieu peut-il commander aux hommes de faire une mauvaiſe action? Peut-il faire que ce qui eſt fait n'ait point été fait? Peut-il faire l'impoſſible? Eſt-il en ſa puiſſance d'être un oignon ou une citrouille? &c. Tels étoient les ſujets de leurs doctes controverſes. Auſſi ce qu'on pouvoit faire de mieux, après avoir étudié ces belles choſes, c'étoit d'oublier promptement ce qu'à force de châtimens on avoit été obligé d'apprendre. Toutes les nations plongées dans l'ignorance, vivoient comme des barbares. L'Italie ſeule faiſoit cas des ſciences. Quelques Savans de la Grèce s'y étant retirés, leur avoient inſ-

piré cet amour. L'école de *Deventer*, par les ſoins du fameux *Rodolphe Agricola*, & d'*Alexandre Hegius* ſon illuſtre diſciple, fut la première qui ſecoua le joug de la barbarie. Mais ERASME avec de plus grandes vues & des lumières ſupérieures, forma une révolution totale, & changea entierement la diſpoſition des eſprits. Il en reçut la récompenſe qui pouvoit le plus le flatter: ce furent des honneurs & des diſtinctions; & quoique ſa vie ſoit mêlée de ces traverſes que l'envie ſuſcite toujours au mérite, il n'en jouit pas moins dans le monde ſavant de la plus haute conſidération.

Cet heureux mortel étoit fils naturel de *Marguerite Zerenbegue*, fille d'un Médecin, & de *Gerard Helie*, d'une honnête famille de Tergou. Ce *Gerard* étoit le pénultiéme de dix enfans mâles que ſon père avoit eus. Il reçut une bonne éducation, & devint même très-habile dans les Belles-Lettres. Il avoit un caractère gai & porté à la plaiſanterie, qu'il a tranſmis à ſon fils. Ses parens le deſtinoient à l'Etat Eccléſiaſtique: mais comme il étoit paſſionnément amoureux de *Marguerite*, qu'ils s'étoient même donnés mutuellement une promeſſe de mariage, il ne voulut point ſe rendre à leurs ſollicitations, & eux de leur côté mirent toujours obſtacle à la concluſion de ce mariage.

Excédé de ces perſécutions, *Gerard* prit le parti de quitter & ſes parens & ſon pays, & il écrivit à un de ſes frères qu'ils ne le reverroient jamais. Il laiſſa en partant ſa maîtreſſe enceinte, qui, pour cacher ſon état & ſes ſuites, alla faire ſes couches à Rotterdam, où elle n'étoit pas connue. Elle y accoucha du grand ERASME la nuit du 27 au 28 Octobre l'an 1465, ſelon quelques Auteurs, & 1467, ſi l'on s'en rapporte à d'autres. A peine fut-elle relevée de ſes couches, qu'elle revint à Tergou avec ſon enfant. Dans l'embarras où elle ſe trouvoit, elle crut devoir faire part de ſon état à la mère de ſon amant, qui y fut ſi ſenſible, qu'elle ſe chargea de l'éducation du jeune ERASME.

Pendant ces entrefaites, les frères de *Gerard* ayant appris qu'il étoit à Rome, lui écrivirent que ſa maîtreſſe étoit morte. *Gerard* le crut, & il fut pénétré de la plus vive douleur. Par une ſuite de ce grand chagrin, il réſolut de quitter le monde, & d'embraſſer l'Etat Eccléſiaſtique. Il fut ordonné Prêtre, & perſuadé qu'il ſeroit agréable à ſes parens dans cet état, qu'ils avoient toujours ſouhaité qu'il prît, il retourna dans ſa patrie. En entrant à Tergou, il fut extrêmement ſurpris d'y trouver ſa maîtreſſe, qu'il avoit cru morte.

La vue d'un objet qui lui étoit ſi cher, & qui ne s'étoit point effacé de ſon cœur, le combla de joie. Il s'y livra avec tranſport; mais il ne changea en aucune façon les engagemens qu'il venoit de prendre. Il vécut avec elle dans la plus grande régularité; & ſa tendre amitié pour ſa maîtreſſe ſe tourna entierement vers le fruit de ſes amours. Son éducation devint l'unique objet de ſes ſoins & de ceux de *Marguerite*, comme il étoit celui de leurs délices. L'un & l'autre paſſerent le reſte de leurs jours ſans ceſſe occupés de ce cher enfant. On l'appella d'abord *Gerard* comme ſon père; & parce que ce nom en Hollandois a quelque rapport avec le terme latin *deſiderare*, le jeune ERASME ſe nomma lui-même *Deſiderius*, c'eſt-à-dire *Didier*, & il prit pour ſurnom *Eraſme*, qui en Grec ſignifie la même choſe que *Deſiderius*.

A l'âge de cinq ans on l'envoya à un petit Collége que tenoit à Tergou *Pierre Winkel*, lequel fut dans la ſuite un de ſes tuteurs. Il fit d'abord ſi peu de progrès dans ſes études, qu'on le jugea ſans eſprit. On ſe trompoit ſans doute; mais cet eſprit n'étoit point encore développé. Cela ne rebuta point ſes parens. Après l'avoir tenu quelque temps dans ce Collége, ſa mère le

mena elle-même au Collége de *Deventer*, dans les Pays-Bas, qui étoit alors le plus floriſſant. Ce Collége étoit gouverné par des Eccléſiaſtiques, qui ſans faire de vœux vivoient en commun. Parmi ces Eccléſiaſtiques, un nommé *Jean Sinthein* s'étoit acquis une grande réputation en Allemagne par quelques ouvrages ſur la Grammaire, qu'il avoit compoſés. Il fut un des premiers maîtres d'ERASME, & il fut ſi content des premiers progrès qu'il fit, qu'il connut dès-lors ce qu'il ſeroit un jour. Continuez, lui dit il, vous ſerez un jour le plus ſavant homme de votre ſiécle. Le célèbre *Rodolphe Agricola* en porta le même jugement. Etant venu dans le Collége, il jetta les yeux ſur les ouvrages des Ecoliers; celui d'ERASME le charma (on croit que c'étoit une amplification) & également ſatisfait de ſa phiſionomie, il lui prédit que s'il continuoit, il ſeroit un jour un grand homme.

Ce fut dans ce lieu que notre Ecolier apprit la langue latine, les premiers élémens de la langue grecque, la logique, la métaphyſique & la morale. Sa mémoire étoit prodigieuſe. A l'âge d'onze ans, il ſavoit *Horace* & *Térence* par cœur. Il aimoit ſingulierement ce dernier Auteur, parce qu'il le croyoit le plus propre à former le ſtyle.

L'amour qu'ERASME avoit pour l'étude, & ſon attention particulière à remplir ſes devoirs, lui avoient acquis autant l'amitié que l'eſtime de ſes maîtres. Cependant un d'entr'eux voulant éprouver quel effet produiroit en lui la correction, chercha un faux prétexte pour avoir occaſion de le châtier. ERASME fut très-ſenſible à ce traitement injuſte. Comme il n'avoit aucun reproche à ſe faire, cela l'indiſpoſa tellement qu'il perdit l'amour de l'étude, & il tomba dans une ſi grande mélancolie, qu'il en penſa mourir. Le maître comprenant la faute qu'il avoit faite, en devint inconſolable, & n'oublia rien pour la réparer.

Pendant ce temps-là, la ville de Deventer fut affligée de la peſte, laquelle enleva la mère d'ERASME. Son père, pour ſauver ſon enfant, le fit venir à Tergou; mais il fut ſi affligé de la mort de *Marguerite*, qu'il en mourut de douleur quelque temps après. Il chargea en mourant trois de ſes meilleurs amis de la tutelle d'ERASME, & d'un autre enfant qu'il avoit eu avant lui. Quoique ſa ſucceſſion ne fût pas conſidérable, cependant les effets qu'on trouva après ſa mort, étoient ſuffiſans pour procurer à ſes enfans un éta ſuivant leur inclination: mais les tuteurs

répondant mal à la confiance de leur commun ami, ne ſongerent qu'à ſe débarraſſer de leurs pupilles. Dans cette vue, ils mirent tout en uſage pour les forcer à embraſſer l'état monaſtique. ERASME ſouffrit des perſécutions de toutes les eſpèces qui le firent à la fin ſuccomber. En vain il repréſenta à *Winkel*, l'un des tuteurs, que ſon frère & lui étoient trop jeunes pour prendre le parti qu'on leur propoſoit; qu'ils ne connoiſſoient pas aſſez ni le monde ni les couvens pour ſavoir s'ils devoient entrer dans l'un ou dans l'autre, & qu'il étoit bien plus raiſonnable qu'ils attendiſſent encore quelques années, afin d'être en état de ſe déterminer avec plus de connoiſſance de cauſe, ſur une affaire dont leur bonheur & leur ſalut dépendoient. Ce diſcours étoit trop ſage pour plaire à un homme paſſionné, tel que *Winkel*. Auſſi, bien loin d'y répondre, il entra en fureur, & chargea ERASME d'injures. A la colère il joignit encore des menaces; de ſorte que notre jeune pupille ayant fait des réflexions ſérieuſes ſur les ſuites de cet emportement, crut devoir entrer, malgré lui, dans le noviciat de Stein: ce qu'il fit en 1486.

Heureuſement il trouva dans le couvent où il entra *Guillaume Herman*, de

Tergou, qui avoit beaucoup de goût pour les Belles-Lettres, & qui contribua infiniment à le conſoler. Sa paſſion pour l'étude ſervit auſſi à calmer ſon chagrin. Il s'y livra entierement conjointement avec ſon ami; & dans cette occupation ſi agréable pour lui, il parut oublier les dégoûts qu'il avoit pour le cloître. Il ſe diſſipoit encore en cultivant les arts. Il peignoit même aſſez bien, & il reſte encore un tableau repréſentant un crucifix, au bas duquel on lit ces mots: *Ne mépriſez pas ce tableau; il a été peint par Eraſme, lorſqu'il étoit Religieux au Monaſtère de Stein.*

On dit auſſi que notre Philoſophe ne ſe contentoit pas de ces délaſſemens, & qu'il divertiſſoit encore ſon ennui par le commerce des femmes. Ce reproche eſt apuyé ſur quelque fondement. ERASME ne ſe défend pas d'avoir été ſenſible aux charmes de l'Amour: mais il aſſure qu'il n'a jamais été eſclave de Venus, & qu'il a toujours ſu modérer ſon tempérament, quoiqu'il ne le réprimât pas toujours.

Ce fut dans ce couvent qu'il compoſa ſon premier ouvrage *du mépris du monde*, ſous le nom de *Thierri de Harlem*. Il avoit alors 20 ans. Il publia preſqu'en même temps un *Diſcours touchant le bonheur de la paix contre les factieux*. Il fit enſuite l'éloge fu-

nèbre d'une Dame de Tergou, à laquelle il avoit des obligations. Et ces ouvrages, quoique précoces, puiſqu'il n'avoit encore que 21 ans, firent concevoir de lui les plus grandes eſpérances.

Ces travaux n'occupoient pas tellement ERASME, qu'il ne ſentît quelquefois le dégoût qu'il avoit toujours eu pour l'état monaſtique. Cet état ne convenoit ni à ſon eſprit ennemi des cérémonies, & ami de la liberté, ni à la foibleſſe de ſa ſanté. Il penſoit donc ſérieuſement à trouver quelqu'expédient pour en ſortir, lorſque *Henri de Bergues*, Evêque de Cambray, ayant oui parler de lui avec éloge, ſouhaita l'emmener à Rome, où il devoit aller. A cette fin, il écrivit au Général des Chanoines Réguliers, & au Prieur de Stein, pour avoir la permiſſion de faire ſortir ERASME de ſon couvent, & de le faire venir dans ſon Palais: ce qu'il obtint. Notre Philoſophe partit donc pour Cambray, & ſe ſépara avec peine de ſon cher ami *Guillaume Herman*, qui de ſon côté fut extrêmement ſenſible à ſon départ.

L'Evêque de Cambray ne fit point le voyage qu'il s'étoit propoſé; mais il ne conſerva pas moins ERASME chez lui. Notre Philoſophe y auroit mené une vie

fort douce & assez agréable, si elle eût été moins isolée & plus variée.

Cette solitude & cette uniformité lui déplurent. Pour les faire cesser, il fit entendre à l'Evêque qu'en attendant son voyage à Rome, il convenoit qu'il allât à Paris, afin de se perfectionner dans les sciences, & sur-tout dans la Théologie, l'Université & la Faculté de Théologie de cette Capitale étant alors en très-grande considération. *Henri de Bergues* goûta ce projet, & lui promit une pension qu'il ne paya pas.

Sur cette promesse, ERASME vint à Paris en 1496. Il descendit au Collége de Montaigu, où on lui avoit obtenu une bourse. Il y fut si mal logé & si mal nourri, que son tempérament en fut altéré pour toute sa vie. Là, sans revenu & sans bienfaiteur, il manquoit souvent du nécessaire. Dans une situation si fâcheuse, il se détermina à tirer parti de ses connoissances. Il donna des leçons de littérature dans sa chambre; & ses instructions furent si goûtées, qu'il fut bientôt accablé d'Ecoliers. ERASME ne désiroit point s'enrichir : il ne cherchoit qu'à retirer de quoi subsister. Il connoissoit trop le prix du temps pour le vendre, lorsqu'il pouvoit s'en dispenser. Il vouloit

jouir de lui-même, & réſerver quelques heures du jour pour ſe livrer à ſes études particulières.

Telle étoit la vie dure qu'il menoit au Collége de Montaigu, lorſqu'un Gentilhomme Anglois, nommé le Comte *de Monjoye*, touché de ce qu'un homme de ce mérite fût réduit à un état auſſi triſte, n'oublia rien pour le déterminer à venir demeurer chez lui. Ses politeſſes & cette manière noble d'offrir que ſavent employer les gens bien nés, le gagnerent. Il quitta le Collége, & alla chez le Comte, où il fut reçu & traité avec beaucoup de magnificence & d'honnêtetés. M. de *Monjoye* tâchoit de prévenir ſes goûts & ſes beſoins, & ERASME de ſon côté n'oublioit rien pour lui marquer ſa reconnoiſſance. Il faiſoit même plus qu'il ne pouvoit; car ſa ſanté s'étant entierement dérangée, il fut contraint de quitter Paris pour retourner à Cambray. Il eſpéroit que le nouvel air le remettroit: mais ce remede n'ayant point operé, M. *Jacques Batus*, l'un de ſes amis, l'invita à venir chez lui à Bergues. Il ſe rendit à cette invitation, & il y recouvra la ſanté. A cet avantage s'en joignit un ſecond: ce fut la connoiſſance de la Marquiſe de *Wéere* (fille de *Wolfard de Borſelle*, Maréchal de France, & de

Charlotte de Bourbon de Montpenſier) qui devint ſa bienfaitrice. Les préſens que lui fit cette Marquiſe, en conſidération de ſon mérite, l'ayant mis en état de faire quelque voyage, il ſe propoſa d'aller en Hollande: mais le Comte de *Monjoye*, qui ne l'avoit pas perdu de vue, l'ayant engagé à paſſer en Angleterre, il partit d'Anvers, où il étoit alors, pour ſe rendre à Oxfort, & de-là à Londres. Il y ſéjourna peu de temps, quoiqu'il parût très-content des connoiſſances qu'il y avoit faites. Il revint à Paris au bout d'un an: c'étoit en 1498. Il y trouva les incommodités qui l'avoient obligé d'en ſortir. Il tomba même dangereuſement malade. Revenu en ſanté, il fit des réflexions ſur la foibleſſe de ſon tempérament; & comme cela arrive ordinairement après une grande maladie, ces réflexions le dégoûterent de l'étude. C'eſt ce qu'il nous apprend dans une de ſes lettres adreſſée à ſon ami *Arnoldus*. » Soyez perſuadé, dit-» il, que le monde m'eſt odieux, & que » je renonce à mes eſpérances.

Les Gens de Lettres ſont comme les Marins, qui jurent, dans le temps de l'orage, de ne plus ſe mettre en mer, & qui ſe rembarquent bientôt lorſque le temps eſt calme. ERASME n'eut pas plutôt repris

ſes forces, qu'il oublia ſa réſolution. Il ſongea à apprendre la langue grecque. Il étudia enſuite la Théologie Scholaſtique, & il ſollicita avec beaucoup de vivacité la Marquiſe *de Wéere* de lui procurer de quoi faire le voyage d'Italie, où il vouloit aller prendre le bonnet de Docteur.

C'eſt une choſe étrange que la manière dont ERASME parle dans cette occaſion de ſa misère. Ce dernier mot ne devoit jamais ſortir de la bouche d'un homme de Lettres. C'étoit acheter un grade trop cher que de le payer à ce prix. Une belle ame peut bien être ſoumiſe & modeſte, mais elle n'eſt jamais ni ſuppliante ni rampante. En vérité ERASME quêtoit trop; & cette foibleſſe ſeroit une tache à ſa vie, ſi l'éclat de ſon mérite ne la faiſoit diſparoître.

Juſqu'à l'âge de trente ans, notre Philoſophe n'employa ſon temps qu'à faire de fréquens voyages à Londres, en Hollande, à Paris; à ſe procurer des connoiſſances, & à compoſer de petites piéces de vers. Mais n'ayant pas reçu de la Marquiſe *de Wéere* ce qu'il ſouhaitoit pour ſon voyage d'Italie, il réſolut de ſe procurer des bienfaiteurs par des hommages. Il traduiſit différens Traités de *Lucien*, de *Plutarque*, de *Libanius*, d'*Iſocrate*, de

Xenophon, &c. qu'il dédia à des Princes & à des Seigneurs, dont il acquit ainſi la protection. Ces traductions lui firent beaucoup d'honneur, & elles inſpirerent dans l'Europe le goût de la littérature grecque : époque infiniment glorieuſe à ſa mémoire.

Cependant notre Philoſophe n'oublioit point le voyage d'Italie. Ce voyage lui tenoit au cœur. Auſſi dès qu'il ſe vit en état de l'entreprendre, il ſe mit en chemin. Juſqu'à ce temps, il avoit toujours porté l'habit de Chanoine Régulier, ou du moins un ſcapulaire blanc qui en tenoit lieu ; mais ce même ſcapulaire, qui étoit en exécration parmi le peuple de Boulogne où il paſſa, ayant failli lui coûter la vie, il obtint du Pape *Jules II* la diſpenſe de le porter. Ce fut à cette occaſion qu'il compoſa une déclamation en deux parties ſur la vie religieuſe, dans laquelle il en diſcutoit les avantages & les déſavantages. Il ſe rendit enſuite à Veniſe, où il fit imprimer pluſieurs ouvrages, & entr'autres ſes *Adages*.

Nous ne ſuivrons point ERASME dans tous les voyages qu'il fit de Veniſe à Rome, de Rome à Londres, &c. qui n'offrent rien d'intéreſſant. Qu'il me ſoit permis ſeulement de remarquer que cet illuſ-

tre Savant ſe laiſſoit trop emporter par la fougue de ſon imagination. Il ſe repréſentoit trop vivement les avantages qu'on lui promettoit, & il ne réfléchiſſoit pas aſſez ſur le cœur des Grands, pour ſavoir qu'on ne doit pas ajouter foi à leurs magnifiques promeſſes. Voilà pourquoi ſa vie ne fut qu'une ſuite de courſes continuelles juſqu'en 1521 qu'il alla ſe fixer à Bâle.

Ses protecteurs & ſes amis voulurent enfin lui procurer un état. On lui propoſa une Chaire dans l'Univerſité de Louvain, qu'il refuſa. A la ſollicitation du Comte de *Monjoye*, le Cardinal *d'York* lui donna un Canonicat, qu'il ne poſſéda pas. Le Chancelier *Sauvage*, qui vouloit le fixer dans les Pays-Bas, lui fit avoir un Canonicat à Courtrai, qu'il ne garda pas long-temps, l'ayant réſigné pour une penſion qui ne lui fut point payée. Enfin le Roi d'Eſpagne, à la recommandation du même Chancelier, voulut lui procurer un Evêché conſidérable en Sicile, qu'il n'obtint point. Tout ce qu'il put avoir, ce fut le titre de Conſeiller du Roi, ſans fonctions & ſans revenus.

Ces altercations firent enfin ouvrir les yeux à ERASME. Il comprit que le mérite ſeul étoit un foible avantage, & qu'il falloit pour réuſſir plus de force & de crédit,

dit, que de talens & de vertus. Preſque dégoûté du commerce des hommes, il refuſa des offres très-avantageuſes que lui fit l'Evêque de Bayeux, pour l'attirer auprès de lui, & réſiſta aux ſollicitations de *François I*, qui le préférant au fameux *Budée*, vouloit lui donner une Chaire de Profeſſeur au Collége royal, qu'il venoit de fonder. ERASME ſavoit que les Rois ne ſont pas toujours obéis, & que les ennemis qu'on a, vous ont écraſé avant qu'ils ayent la moindre connoiſſance de leurs vexations. Malgré cela, *Erneſt de Bavière* ſouhaita l'attirer à Ingolſtad; mais ERASME le remercia.

Ce n'étoit pas ſeulement les ouvrages dont j'ai parlé, qui lui avoient acquis la réputation brillante dont il jouiſſoit; c'étoit ſon *Eloge de la Folie*, ſon Traité des Etudes (*de ſtudio bonarum Litterarum*) ſon *Inſtitution d'un Prince Chrétien*, & ſon *Manuel du Chrétien*. Il compoſa ſon Eloge de la Folie à Londres, à ſon retour d'Italie. Il étoit logé chez *Thomas Morus*, Chancelier d'Angleterre. Forcé de garder la chambre, à cauſe d'un violent mal de reins, provenant des fatigues du voyage, ſes travaux théologiques étoient ſuſpendus. Pour amuſer ſon loiſir & faire diverſion à ſon mal, il imagina de corriger

les vices & les illuſions auxquels preſque tous les hommes ſont en proie, en faiſant faire à la Folie l'éloge de leurs paſſions & de leurs travers. C'eſt la Folie qui parle dans cette ingénieuſe compoſition, & qui ſe loue elle-même. Les fous ſont ſes favoris : elle n'en veut qu'aux ſages. Et avec cette très-ſpirituelle idée, il dit de la manière la plus agréable les plus fortes vérités. Quoique ſon imagination également vive & enjouée y ſoit toujours en haleine, ERASME n'employa que ſept jours à la compoſition de cet ouvrage. Il le dédia au Chancelier *Thomas Morus*, en reconnoiſſance des bienfaits qu'il en recevoit ; & ce fut ſous ſes auſpices qu'il le mit au jour.

Si les livres changeoient les hommes, celui-ci auroit infiniment contribué au progrès de la raiſon. Mais la théorie n'eſt utile qu'autant qu'on la réduit en pratique ; & pour cela il faudroit, ſuivant le mot de *Platon*, ou que les Philoſophes gouvernaſſent, ou que ceux qui gouvernent fuſſent Philoſophes. Il ne dépendoit donc pas d'ERASME que l'*Eloge de la Folie* produisît les fruits qu'il devoit ſe promettre : au contraire ce livre lui procura des ennemis dangereux ſur leſquels il ne comptoit pas : ce furent *les ignorans*, *les faux dévots*

& les Moines, qui le firent pluſieurs fois repentir d'avoir haſardé cette légère inſtruction. C'eſt ce que fit connoître notre Philoſophe dans un écrit adreſſé *A tous les amateurs de la vérité.*

Son Traité de l'étude des Lettres ne lui produiſit que des ſatisfactions, parce que dans cet ouvrage il ne touchoit point aux paſſions des hommes. C'eſt un livre qui contient uniquement des préceptes pour apprendre la littérature grecque & latine. ERASME veut qu'on commence l'étude des Auteurs Grecs par *Lucien*, & qu'on liſe enſuite *Démoſthène* & *Hérodote*; & pour les Poëtes, *Ariſtophane*, *Homère* & *Euripide*. Quant au latin, *Térence* eſt le premier Auteur qu'on doit lire, & enſuite *Plaute*, *Virgile*, *Horace*, *Cicéron*, *Ceſar* & *Salluſte*. Notre Auteur recommande auſſi *Laurent Valle*, *Donat* & *Diomede*.

A l'égard de ſon Traité de l'éducation d'un Prince Chrétien, il fut encore ſi eſtimé, qu'on en publia un extrait ſous le titre de *Codicile d'Or*, ou *petit recueil tiré de l'inſtitution du Prince Chrétien*.

Les ennemis d'ERASME applaudirent bien à ces ouvrages; * mais ils n'ou-

* J'excepte ici *Jules Scaliger*, qui a vomi toutes ſortes d'injures ſur ERASME, parce que ce Philoſophe avoit blâmé la prevention exceſſive dans laquelle

blioient pas l'*Eloge de la Folie*, contre lequel ils s'étoient déja déchaînés. Pour ſe venger ſans doute, ils attaquerent la traduction que notre Philoſophe avoit faite du Nouveau Teſtament & ſon Commentaire. Cette attaque dégénéra en diſputes fort vives, qui durerent long-temps. ERASME fut obligé de ſe défendre contre des écrits d'autant plus dangereux, qu'ils y intéreſſent toujours la religion des perſonnes qui y ſont attaquées. Fatigué par des perſécutions continuelles, & las de ſe juſtifier, il prit le parti de ſe retirer à Conſtance, où il étoit fort ſouhaité. Il y fut reçu avec la plus grande diſtinction. Les Magiſtrats lui firent un préſent de la part de la ville. Les perſonnes les plus notables lui en envoyerent auſſi. Les Muſiciens vinrent lui donner une ſérénade, conformément à l'uſage établi de régaler ainſi les étrangers de la plus haute conſidération. Malgré ces honneurs, ERASME s'ennuya à Conſtance, & quitta cette ville pour aller à Bâle.

on étoit alors en faveur de *Ciceron*, & qu'il avoit remarqué en même temps quelques taches dans les écrits de ce Prince de l'Eloquence. *Scaliger* qui croyoit qu'il n'y a point de ſalut pour le Latin hors des écrits de *Ciceron*, crie au meurtre, au parricide. *Bayle*, article ERASME, a parlé fort agréablement de cette controverſe.

Dans ce temps-là vivoit *Luther*. Son héréſie commençoit à avoir des partiſans. Un des amis d'ERASME s'y étant malheureuſement engagé, voulut l'y entraîner : mais notre Philoſophe non-ſeulement refuſa d'entendre parler de *Luther*, mais encore il ſe brouilla avec ſon ami. Cela n'empêcha pas que ſes ennemis ne ſaiſiſſent cette occaſion pour lui nuire à la Cour de Rome. Ils l'accuſerent d'être d'intelligence avec *Luther*. Un Carme prêcha même contre lui, & l'apoſtropha dans un de ſes Sermons où il étoit, & il fallut que notre Philoſophe mît tout en œuvre pour ſe laver de cette accuſation.

A peine ſorti de cet embarras, il s'en procura volontairement un autre en publiant ſes *Colloques*. Dans cet ouvrage, il parle en termes peu décens des habits des religieux, des vœux que l'on fait aux Saints, des Pélérinages, de la Confeſſion, des Ordonnances de l'Egliſe, de la préférence du mariage ſur le célibat, de la prière pour les morts. Tout cela procura aux Colloques de juſtes & vives cenſures de la part des Théologiens. Elles chagrinerent d'abord ERASME; mais il ſe conſola par les honneurs qu'on lui rendoit d'ailleurs.

Tous les jours il recevoit des témoignages d'eſtime des Têtes couronnées,

qui le combloient de préſens. En 1529 les Luthériens ayant cauſé une révolution à Bâle, ERASME, pour ſe diſpenſer d'y avoir part, en partit ſecretement, & ſe retira à Fribourg. A peine approcha-t-il des portes de la ville, que les Magiſtrats, la Nobleſſe & l'Univerſité allerent au-devant de lui, & lui firent les complimens les plus flateurs, l'appellant l'appui & le protecteur des Etudes. Les Magiſtrats le gratifierent d'un gobelet de vermeil travaillé avec beaucoup d'art. Le Collége lui donna une ceinture dorée, qui ne cédoit en rien au gobelet. On le défraya pendant ſon ſéjour. Et lorſqu'il quitta cette ville, quelques Gentilshommes l'accompagnerent juſqu'aux portes de Bâle. On faiſoit aſſurément beaucoup d'honneur à ERASME : mais l'hommage qu'on rendoit à cette occaſion au mérite, n'eſt pas moins honorable aux habitans de Fribourg.

Notre Philoſophe employa le reſte de ſa vie à compoſer des ouvrages ſur la Religion, parmi leſquels on diſtingue ſur-tout ſon *Traité de l'inſtitution du Mariage*, & celui de la *Veuve Chrétienne*. Il s'occupa auſſi à traduire & à commenter la plupart des Pères de l'Egliſe, tels que *ſaint Jean Chryſoſtôme*, *ſaint Ambroiſe*, &c. Il cou-

loit ainſi ſes jours aſſez paiſiblement. Cependant le Pape *Clément VII* étant mort, ERASME crut devoir écrire à *Paul II*, qui lui ſuccéda, pour prévenir les mauvais diſcours que ſes ennemis auroient pu tenir ſur ſon compte. Le Pape lui fit une réponſe très-gracieuſe, le nomma à la Prevôté de Deventer, & ſongeoit à le pourvoir d'autres bénéfices, pour le mettre en état de ſoutenir avec décence la dignité de Cardinal à laquelle il ſe propoſoit de l'élever. Rien n'étoit ſans doute plus avantageux: mais ERASME étoit accablé d'infirmités, & ne ſongeoit plus qu'à mourir. En effet, depuis 1535 juſqu'en 1536, il fut en proie aux douleurs les plus vives. Il comprit bien que ſa fin étoit proche, & il l'annonça à un de ſes amis. Enfin épuiſé par ſes maux, une diſſenterie l'emporta: il expira à Bâle la nuit du 11 au 12 Juillet de l'an 1536, âgé d'environ 71 ans. Il donna avant de mourir des preuves d'une parfaite réſignation à la volonté de Dieu, & d'une patience vraiment chrétienne.

Sa mort fut un deuil public. Tous les habitans de Bâle accoururent afin de voir pour la dernière fois le corps d'un homme ſi illuſtre. Il fut enterré avec une pompe qui répondoit à l'eſtime qu'on en avoit. Le premier Magiſtrat, les principaux Sé-

nateurs, tous les Profeſſeurs aſſiſterent à ſes obsèques. Ce furent même des Etudians qui le porterent à la ſépulture. Il fut inhumé dans le Chœur de l'Egliſe Cathédrale, au côté gauche.

Pour honorer ſa mémoire, on réſolut de lui ériger une ſtatue de bronze. On chargea de ce travail *Henri de Keiſer*, fameux Statuaire. Et dès que l'ouvrage fut fini, on l'éleva dans la grande place de Rotterdam, ſur un piédeſtal orné d'inſcriptions, où elle eſt encore aujourd'hui. On ordonna auſſi dans cette ville de Rotterdam, dans laquelle ERASME avoit reçu le jour, que le Collége où l'on enſeignoit le Latin, porteroit le nom d'ERASME, & qu'il lui ſeroit conſacré par l'inſcription du frontiſpice.

ERASME étoit petit : il avoit la peau blanche, les yeux bleus, le regard agréable, la voix douce & d'une belle prononciation. Il étoit toujours vêtu fort honnêtement & très-proprement. A l'égard de ſon caractère, beaucoup de ſentiment en formoit le fonds. Il étoit généreux, charitable, doux, poli & conſtant dans ſon amitié. On peut lui reprocher d'avoir un peu trop aimé la plaiſanterie, quoiqu'il raillât très-agréablement.

Perſonne n'a tant écrit que ce Philoſophe.

phe. M. *de Burigny*, qui a compoſé ſa vie, rapporte la liſte de ſes ouvrages, laquelle effraye par ſon étendue. Il eſt ſans doute étonnant qu'un homme, qui n'a jamais eu de demeure fixe, ait tant travaillé. Il falloit que ſon imagination fût auſſi vive que ſa mémoire étoit heureuſe. On reconnoît le feu de cette imagination dans preſque tous ſes écrits. Son ſtyle eſt vif & aiſé, & ſes penſées fines & ingénieuſes. Quant aux choſes, quoiqu'il ne ſe ſoit pas toujours renfermé dans de ſages bornes, il n'a pas laiſſé que de donner des inſtructions très-ſolides. Il avoit un grand jugement, beaucoup d'érudition, & connoiſſoit parfaitement le cœur humain. Cette connoiſſance brille ſur-tout dans ſon Eloge de la Folie. C'eſt un ouvrage original, qui ſe ſoutient encore aujourd'hui avec tout ſon éclat. Ses autres productions ont ſervi de fondement aux Auteurs, qui ont écrit ſur les mêmes matières qu'il avoit traitées, & ceux-ci ont infiniment enchéri ſur ſes autres idées. On peut donc dire que l'Eloge de la Folie eſt le ſeul ouvrage métaphyſique qui nous reſte en entier, & qui forme le titre d'aggrégation d'ERASME dans l'Hiſtoire des Métaphyſiciens.

Etat du Genre Humain ſelon ERASME.

Il ya ſi peu d'hommes qui ſuivent les lumières pures de la raiſon, qu'on peut regarder la race humaine livrée à un délire perpétuel. Le premier âge de l'homme eſt ſans doute le plus gai & le plus agréable. Mais qu'eſt-ce que c'eſt que cet âge? Celui d'imbécillité & de folie. Des riens l'affectent; & il eſt d'autant plus aimable qu'il eſt dépourvu de raiſon: car un enfant ſage n'a plus cette gaieté & cette gentilleſſe qui charment: ſon feu & ſa vivacité s'éteignent à vue d'œil. Pour les conſerver, on prolonge cet âge de l'enfance autant qu'il eſt poſſible, & il eſt peu de perſonnes qui veuillent les ſacrifier à la ſageſſe, parce que les occupations ſérieuſes qui y conduiſent, rendent les mines ſombres & les viſages décharnés. Les femmes ſur-tout ſont encore plus jalouſes de ſe conſerver dans cet état. Encore ſemblables aux enfans dans l'âge mûr par la délicateſſe de leur peau & le ſon de leur voix, elles s'étudient perpétuellement à paſſer pour jeunes. C'eſt là l'unique but des parures, du fard, du bain, de la friſure, des eſſences, des ſenteurs, & de tant d'autres artifices, qu'on met en œu-

vre pour faire valoir la beauté. Leur maintien eſt toujours aſſorti à ces ajuſtemens. Perſuadées qu'elles ne ſont aimables qu'autant qu'elles paroiſſent jeunes, elles imitent preſque toutes les folies des enfans. Les hommes à qui elles plaiſent naturellement par là, cherchent à les imiter; & les uns & les autres vivent ſans y penſer dans une enfance perpétuelle.

Ils ne font point de bons repas, ſi la folie n'y préſide. Au défaut de leur propre délire, ils empruntent celui d'autrui. Un bouffon vient pour de l'argent bannir par ſes bons mots & ſes railleries piquantes, la ſageſſe & la décence. Les alimens pris avec excès ſe joignent à cette invention; & on s'eſt bien réjoui, lorſque la raiſon n'eſt point de la partie. L'amitié, qui devroit ſurpaſſer tous les plaiſirs, eſt empoiſonnée par la politique. On diſſimule les défauts de ſes amis; on s'abuſe volontairement; on s'aveugle ſur leur compte; on aime des vices eſſentiels, & on les admire comme ſi c'étoient des vertus. L'union même de l'homme avec la femme n'eſt ſoutenue que par la flatterie, par une complaiſance ſervile, par les détours, par la diſſimulation. La fin de tout cela eſt de plaire à quelque prix que ce ſoit. Delà l'amour propre, l'orgueil,

la vanité. Otez de tous les talens l'affaiſonnement de la ſotiſe, l'Orateur languira dans ſes diſcours; le Muſicien avec ſes tons & ſes cadences fera pitié. On ſifflera le Comédien & ſon jeu. On tournera le Poëte & les Muſes en ridicule. Le meilleur Peintre ne s'attirera que du mépris. Et le Médecin mourra de faim avec ſes remèdes. Voilà pourquoi chacun ſe cajole, ſe flatte, & ſe remplit de la bonne opinion de lui-même avant que de rechercher celle des autres. On ambitionne pourtant enfin cette dernière, & on fait pour cela mille extravagances.

On a reçu une légère inſulte, un démenti; on eſt deshonoré ſi l'on ne ſe coupe la gorge, c'eſt-à-dire, ſi pour le mal le plus léger on ne s'expoſe au plus grand des malheurs, la perte de la vie. Deux partis s'égorgent, Dieu ſait pourquoi; & tous les deux ne remportent que du mal de leur animoſité. Ceux qui périſſent à la guerre, on les compte pour rien. Cet honneur ſi précieux, qui les met en mouvement, ils le partagent avec les paraſites, les voleurs, les banqueroutiers, les meurtriers, les brigands, & généralement avec tous ceux qu'on nomme la lie du peuple.

En un mot, tout ce qui ſe fait chez les

hommes eſt plein de folie. Ce ſont des foux qui agiſſent avec d'autres foux ; & ſi une ſeule tête entreprend d'arrêter le torrent de la multitude, honi de toutes parts, il ne lui reſte plus que la reſſource de Timon : c'eſt de s'enfoncer dans un déſert, & d'y jouir tout à ſon aiſe de la ſageſſe. Eh ! comment pouvoir arrêter une foule ſi prodigieuſe de folies ? Ici ce ſont des hommes qui courent toute la journée après un animal, lequel ne peut leur être utile, pour avoir le plaiſir de l'aſſaſſiner. Là il en eſt d'autres, dont l'occupation continuelle eſt de faire & de défaire, de conſtruire & d'abattre, de changer le rond en quarré, & le quarré en rond, juſqu'à ce qu'enfin il ne leur reſte plus ni maiſon ni pain. Ailleurs des têtes chaudes pleines de miſtérieux projets, ne viſent pas moins qu'à confondre & à changer la nature par la découverte d'une quinteſſence qui n'exiſte que dans leur chimérique imagination. Dans ce coin de la Terre, des gens furieux ſe brûlent le ſang, pour avoir le plaiſir de remuer des morceaux de carton ou de bois. Dans cet autre ce ſont des hableurs qui ne ſe plaiſent qu'à dire ou à entendre des fauſſetés. Des plus foux encore avec une ame de boue, & les inclinations de la plus vile canaille,

vous étourdiſſent de leur nobleſſe. Ils vous étalent les portraits & les figures de leurs ancêtres. Ils ſont toujours ſur leurs aïeux, ſur les lignes directes & collatérales de leur arbre généalogique ; ils vous citent à tout moment les noms & les ſurnoms de leurs pères ; & avec leurs titres enfumés ou déchirés, toujours pleins de leur naiſſance, quoique fats, ils ne laiſſent pas d'avoir une haute idée de leur perſonne, & de vivre contens.

Près de ceux-ci, on voit ordinairement des eſpèces d'automates qu'on appelle Petits-Maîtres, qui idolâtrent leur petit mérite, & qui adoniſés comme des poupées, céderoient plutôt tout leur patrimoine, qui d'ordinaire eſt fort léger, que de rabattre, en faveur de qui que ce ſoit, de la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Il n'y a que les pédans qui oſent leur diſputer. Enorgueillis de leur érudition, ils ne sèment ordinairement que des impertinences & des ſotiſes. Ils ſont tellement prévenus de leur habileté, qu'ils mépriſent ceux de leur ordre qui ont le plus de réputation ; & ce qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt qu'ils ſe rendent réciproquement louange pour louange, admiration pour admiration, *gratterie* pour *gratterie*.

Qu'arrive-t-il de là ? C'eſt qu'il n'y a

qu'un très-petit nombre de gens de goût ſûr, & que les bons Ecrivains n'ont que fort peu de Lecteurs. Ainſi s'ils prennent beaucoup de peine pour faire un bon ouvrage, ils en ſont très-mal récompenſés. Il n'y a que la vue de paſſer à la poſtérité, qui puiſſe les engager dans un travail pénible, qui ruine leur ſanté, les rend pâles, maigres, & quelquefois aveugles, leur attire beaucoup d'envieux, ſans les tirer de la pauvreté, & avance leur vieilleſſe & leur mort. C'eſt ſans doute acheter bien cher une gloire dont on ne doit pas jouir. Auſſi ceux qui connoiſſent les hommes, ont recours à un moyen de s'attirer de la conſidération par une voie plus aiſée : elle conſiſte à s'approprier les ouvrages des autres. Il eſt vrai qu'on découvre tôt ou tard leur brigandage; mais ils jouiſſent toujours pendant quelque temps; & ſouvent même à force d'intrigues, ils profitent toute leur vie de leur plagiat. Beaucoup d'impudence, d'effronterie & de manége ſuffiſent pour cela.

Ce ſont là des moyens avec leſquels on fait bien des choſes dans ce monde. Des Moines ignorans en impoſent ainſi au Peuple. Des Eccléſiaſtiques du premier ordre jouiſſent auſſi de cette manière, ſans crainte de blâme, de richeſſes im-

menſes, d'une vaſte domination, des diſtinctions mondaines, de charges, de dignités, d'un luxe indécent, d'une ſuite nombreuſe de domeſtiques, & de toute ſorte de délices & de plaiſirs, & concilient cela avec tout ce qu'ils ne pratiquent pas, la pauvreté, l'humilité, & la vie dure de *Jeſus-Chriſt*, dont ils ſe diſent les Miniſtres. » De ſorte que les Officiers du Sanctuai-» re ſe déchargent par modeſtie ſur le peu-» ple du fardeau de la dévotion & de la » piété : le peuple le renvoye à ceux qu'il » nomme *Gens d'Egliſe* ; comme ſi, à titre » de Chrétien, la morale évangélique ne » le regardoit pas, ou comme ſi les vœux » du Baptême n'étoient pour lui qu'une » chanſon. De plus, les Prêtres, qui ſe » qualifient du nom de Séculiers, comme » s'ils étoient initiés au monde, non à » J. C. laiſſent aux *Réguliers* l'ouvrage » difficile de la piété. Les Réguliers en » font l'occupation des Moines. Les Moi-» nes relâchés s'en repoſent ſur les Réfor-» més. Tous prétendent d'un commun » accord que la dévotion n'appartient » qu'aux Mendians ; & les Mendians ren-» voyent la balle aux Chartreux, chez » qui l'on peut dire en effet que la piété » eſt enſevelie, tant ils ont ſoin de ſe ca-» cher au monde. Telle eſt auſſi la con-

» duite des Généraux dans la Milice Clé-
» ricale. Les Papes, gens actifs & infati-
» gables à moiſſonner l'or & l'argent, ſe
» déchargent ſur les Evêques de ce qu'il y
» a de rude dans l'Apoſtolat; les Evêques
» ſur les Curés; les Curés ſur les Vicai-
» res; les Vicaires ſur les Prêtres Men-
» dians; & les Mendians renvoyent l'é-
» teuf aux Bergers ſpirituels, qui ſavent
» bien tondre les brebis & profiter de la
» laine. *

Il en eſt à peu près de même des Souverains; car qui voudroit autrement être Roi? Lorſqu'on réfléchit attentivement ſur les devoirs d'un bon Monarque, loin de chercher à ſe procurer un fardeau ſi peſant, on trembleroit à la vue d'une Couronne. Tels ſont en effet les engagemens d'un homme qui commande à toute une Nation. » Travailler jour & nuit pour
» le bien commun, & ne jouir jamais de
» ſoi-même; ne s'écarter en rien des
» Loix; connoître ou par ſoi-même,
» ou par des yeux bien ſûrs, l'intégrité
» des Officiers & des Magiſtrats; ſe ſou-
» venir qu'on eſt en ſpectacle au-dedans
» & au-dehors; & que, comme un aſtre
» ſalutaire, on peut par des mœurs bien

* *Eloge de la Folie*, pag. 182 & 183 de l'Edition de 1753.

» réglées influer utilement ſur celles des
» hommes, & faire le bonheur des peu-
» ples; ou, comme une comète funeſte,
» cauſer les plus grands maux du monde :
» n'oublier jamais que les vices & les cri-
» mes des Sujets ſont infiniment moins
» contagieux que ceux du Maître : ſe re-
» dire chaque jour, que le Prince eſt dans
» une élévation où, s'il donne mauvais
» exemple, ſa conduite eſt un mal qui ſe
» communique : faire réflexion, que la
» fortune d'un Monarque l'expoſe conti-
» nuellement aux occaſions de quitter le
» ſentier des vertus; qu'il a les délices,
» l'impunité, la flatterie, le luxe à com-
» battre, & qu'il ne ſauroit trop veiller ni
» trop ſe roidir contre tout ce qui peut
» le ſéduire : enfin ſe rappeller ſouvent,
» qu'outre les piéges, les haines, les crain-
» tes, les dangers, auxquels le Prince eſt
» à tout moment expoſé de la part de ſes
» Sujets, il doit tôt ou tard comparoître
» devant le Roi des Rois, qui lui deman-
» dera un compte exact de toute ſa con-
» duite, & avec une rigueur proportion-
» née à l'étendue de ſa domination. *

Auſſi les Rois tâchent-ils de s'étourdir ſur tout cela. Ils ſont admirablement

* *Eloge de la Folie*, pag. 167 & 168.

ſecondés par ceux qui les environnent, nommés Courtiſans, leſquels ſont très-attentifs à leur déguiſer la vérité, & à leur faire oublier leur devoir. Bas & rempans auprès de leur Maître, ou devant lui, ils en ſont plus inſolens à l'égard des autres mortels. Eh! comment vivent-ils? A peine *Monſeigneur* eſt-il éveillé, que ſon Chapelain qui épioit ce moment, lui dit en poſte une Meſſe bien dépêchée. On déjeûne enſuite; on étale ſa ſuffiſance & ſon orgueil, & le dîner ſuit. Au ſortir de table viennent les jeux, les filoux, les bouffons, les courtiſanes, les mauvaiſes plaiſanteries, & tous les autres paſſe-temps appellés plaiſirs. Ces exercices ne ſe font pas ſans quelque intermède de friandiſe. On ſoupe & on paſſe la nuit à boire. Ainſi ſans s'appercevoir de ſon exiſtence, la vie s'envole rapidement, & on meurt dans ce cercle d'illuſions.

Un dernier coup de pinceau va nous convaincre que tous les hommes ſont foux. L'un aime éperdument une femmelette, & moins il eſt aimé, plus l'amour le tourmente & le rend furieux. L'autre épouſe la dot & non pas la fille. Celui-là proſtitue ſon épouſe. Celui-ci poſſédé du démon de la jalouſie, n'a point aſſez d'yeux pour garder la ſienne.

Quelles ſotiſes ne dit-on point & ne fait-on point dans le deuil ? Beaucoup de joie dans le cœur, & de douleur ſur le viſage. L'un ramaſſant de tout côté de quoi ſatisfaire ſa gourmandiſe, donne tout à ſon ventre, au riſque de mourir de faim après s'être contenté. L'autre met ſon bonheur à dormir & à ne rien faire. Il y en a qui, toujours actifs pour les affaires d'autrui, négligent les leurs. On en voit qui empruntent pour s'acquitter, & qui ſe trouvent abîmés de dettes, lorſqu'ils ſe croyent riches. Cet avare, qui vit pauvrement, ne conçoit pas un plus grand bonheur que d'enrichir ſon héritier. Cet affamé de biens court les mers pour un profit léger & fort incertain, abandonnant aux vagues & aux vents une vie qu'il ne peut racheter de tout l'or du monde. Et ce Guerrier qui pourroit jouir chez lui d'un ſûr & agréable loiſir, aime mieux chercher fortune à travers les dangers & les horreurs de la Guerre.

En un mot, tout eſt illuſion, tout eſt folie dans la vie. C'eſt une triſte vérité qu'on ſent d'autant mieux qu'on a une idée plus parfaite du ſage. Car qu'eſt-ce que le ſage ? C'eſt un homme qui eſt ſourd au langage des ſens, lorſque ce langage

n'eſt point naturel; qui n'eſt tourmenté par aucune paſſion; à qui rien n'échappe; qui eſt un linx pour la pénétration; qui conſidère tout avec la dernière exactitude; qui aime la vérité, qui la dit hardiment, & qui ne fait grace ſur rien. Or qu'on voye combien il y a de mortels de cette eſpèce. Le petit nombre qui s'en trouve eſt même rebuté. Qui eſt-ce qui l'invite jamais à ſa table? Peut-il trouver une femme ou un valet? Songe-t-on à l'employer dans les affaires? On choiſira plutôt parmi la plus folle populace quelque fou d'une autre eſpèce, qui ſache commander ou obéir aux foux, quelqu'un qui ſoit du goût de ſes ſemblables, c'eſt-à-dire de preſque tous les hommes.

Ah! le beau ſpectacle, ſi, placé ſur la lune, on pouvoit découvrir les agitations infinies des hommes. On verroit une groſſe nuée de mouches & de moucherons qui ſe querellent, ſe battent, ſe tendent des piéges, s'entrepillent, jouent, folâtrent, s'élevent, tombent & meurent. On ne pourroit jamais imaginer les mouvemens, le vacarme, le tintamarre que l'homme, ce petit animal, qui par rapport à une durée infinie, n'a

qu'une minute à vivre, excite ſur la ſurface de la Terre.

Concluons donc avec l'Italien, que la folie eſt la reine du monde. *La Pazzia la regina del mondo.*

HOBBES

HOBBES. *

LE ſecond Métaphyſicien qui ait fleuri depuis la naiſſance des Lettres, eſt *Thomas* HOBBES, l'un des plus forts eſprits de ſon ſiècle. Il naquit en Angleterre à Malmesburi le 5 Avril 1588. Son père étoit Miniſtre. Il montra dès ſa plus tendre jeuneſſe une ſi grande envie d'apprendre, qu'il excitoit en quelque ſorte ſes Maîtres à l'inſtruire. A l'âge de 14 ans, il ſavoit les langues ſavantes. Il donna même alors une preuve de ſa capacité en ce genre, par une traduction qu'il fit de la Médée *d'Euripide* de vers Grecs en vers Latins. Il étoit toujours le premier de ſa Claſſe, & le modèle qu'on propoſoit ſans ceſſe aux autres Ecoliers. Après qu'il eut appris les Belles-Lettres, on l'envoya à l'Univerſité d'Oxfort, pour y étudier la Philoſophie. Son oncle, *François Hobbes*, qui l'aimoit tendrement, ſe char-

* *Vita Hobbeſii. Relation d'Angleterre*, par *Sorbiere. Dictionnaire de Bayle. Mem of the family of Cavendisch. Dictionnaire de Chauffepié. Brukeri Hiſtoria critica Phil.* Tome premier, *pars altera.* (Cet Hiſtorien a rapporté la liſte de tous les Ecrivains de la vie de *Hobbes*.) Et ſes ouvrages.

gea de ſon entretien; mais une maladie l'ayant mis au tombeau, il lui laiſſa en mourant un petit bien qui ſatisfit à ſes bonnes intentions. Le jeune HOBBES apprit dans cette Univerſité, en cinq ans, la Logique & la Phyſique d'*Ariſtote*. Il ſe diſtingua dans ſes études par différens prix qu'il remporta. Son mérite le fit connoître de *Guillaume Cavendisch*, Baron de Hardwick, & depuis Comte de Devonshire. Ce Seigneur lui propoſa de ſe charger de l'éducation de ſon fils; & HOBBES ayant accepté cette propoſition, il voyagea avec ſon Diſciple en France & en Italie. Il s'attacha pendant ce voyage à viſiter les perſonnes les plus ſavantes, & à examiner les monumens de l'antiquité qu'il tournoit du côté des Lettres & de la Philoſophie.

De retour chez lui, il voulut mettre à profit les lumières qu'il avoit acquiſes. Il examina d'abord la Philoſophie d'*Ariſtote*, qu'il n'approuva pas. Il abandonna cette Philoſophie pour étudier les Philoſophes & les Poëtes Grecs qu'il connoiſſoit, & il fit un extrait de leurs meilleures penſées.

Dans ce temps-là vivoit le fameux Chancelier *Bacon*, & HOBBES en fit la connoiſſance. Il ſe lia par là avec *Édouard Herbert*

Herbert de Cherbury. Ces deux ſavans voulurent l'engager à s'appliquer à la Philoſophie *Eclectique*: * mais ſon génie le portoit à une autre occupation; & ſon goût ſe manifeſta dans une occaſion qui ſe préſenta peu de temps après.

Il ſe forma un parti en Angleterre, qui vouloit favoriſer la Démocratie: ce qui annonçoit de grands troubles. Notre Philoſophe, qui prenoit beaucoup de part au Gouvernement, voulut les prévenir. Il falloit pour cela éclairer le Peuple & faire ceſſer la rumeur. HOBBES crut que rien n'étoit plus propre à cette fin que la traduction de *Thucydide* en Anglois, qui contient les déſordres & les confuſions du Gouvernement Démocratique. Cette traduction qui parut en 1628, lui fit un honneur infini.

L'année ſuivante, HOBBES vint en France pour y accompagner un jeune Seigneur Anglois, nommé *Cliſton*. Il s'attacha pendant ce voyage à l'étude des Mathématiques; & il comprit que cette ſcience étoit très-propre pour découvrir la vérité, en accoutumant l'eſprit à une

* C'eſt le nom qu'on donna dans la naiſſance du Chriſtianiſme à la Philoſophie de *Potamon* d'Alexandrie, laquelle conſiſte à emprunter de chaque Philoſophe ce qu'il a dit de plus raiſonnable.

ſolide méthode de raiſonner & de prouver. Il avoit alors 40 ans. C'étoit ſans doute s'appliquer un peu tard à une ſcience qui ne captive guère un eſprit formé. Cependant le plaiſir qu'il prenoit à l'étudier lui fit ſurmonter les dégoûts des premiers élémens. Ses progrès furent même ſi rapides, qu'en peu de temps il entendit non-ſeulement *Euclide*, mais il fut encore en état d'en donner une nouvelle édition.

Il retourna chez lui en 1631; & la Comteſſe de *Devonshire*, qui étoit veuve, l'ayant prié de ſe charger de l'éducation de ſon ſecond fils, âgé de 13 ans, il fut obligé de l'accompagner en France & en Italie. Il ſe lia dans ſon voyage avec *Gaſſendi*, le P. *Merſenne*, & *Galilée*, tous ſavans du premier ordre. Il s'appliqua pendant ſon ſéjour à Paris à l'étude de la Phyſique, & à la recherche de la cauſe de ſenſibilité des animaux. Il partit en 1637 pour retourner chez la Comteſſe de *Devonshire*; & il entretint un commerce de Lettres avec les Savans qu'il y avoit connus.

Bien différent des Gens de Lettres, il ne travailloit que l'après-midi. Il conſacroit ſa matinée à ſa ſanté, & ſon après-dîné à l'étude. Dès qu'il étoit levé, il

alloit ſe promener, lorſque le temps le permettoit, ou il faiſoit quelqu'exercice violent dans la maiſon juſqu'à ce qu'il fût en ſueur. Il prétendoit que cela étoit fort ſain, quand on eſt dans la maturité de l'âge, parce qu'alors on a, ſelon lui, plus d'humidité que de chaleur, & que l'exercice donne de la chaleur, & expulſe l'humidité ou le trop d'humeurs. Il déjeûnoit à ſon retour, & alloit enſuite faire une courte viſite chez la Comteſſe ou ailleurs. Ces viſites l'occupoient juſqu'à midi. Il rentroit alors dans ſa chambre, où on lui ſervoit un petit dîné préparé pour lui ſeul. Peu de temps après il ſe retiroit dans ſon cabinet. Il y trouvoit dix ou douze pipes pleines de tabac, avec une chandelle pour les allumer. Il fermoit ſa porte, & il fumoit, méditoit & écrivoit pendant pluſieurs heures.

Tandis qu'il jouiſſoit ainſi du plaiſir d'une vie douce & tranquille, il ſe formoit dans ſon Pays & comme autour de lui des troubles qui annonçoient une guerre civile. Deux factions formidables, une pour le Roi, l'autre pour le Parlement, diviſoient toute l'Angleterre. HOBBES craignit les ſuites de cette diviſion. Il voulut l'appaiſer & en faire connoître les malheurs. Dans cette vue, il

compoſa un ouvrage intitulé : *De Cive*, c'eſt-à-dire, *Elémens Philoſophiques du Citoyen*, ou *les fondemens de la ſociété civile découverts*. Cet ouvrage lui fit une grande réputation, & parce qu'il méritoit d'être admiré, & parce qu'il lui ſuſcita beaucoup d'ennemis. Premierement, le principe ſur lequel il eſt établi, indiſpoſa tous les bons eſprits. Ce principe, très-répréhenſible en effet, eſt que tous les hommes ſont naturellement méchans, & que par conſéquent ils ne ſont point portés à la concorde, mais à la guerre. En ſecond lieu, la profondeur des idées métaphyſiques qui en forment le fond, frappèrent tous les Savans. Et enfin il indiſpoſa le parti du Parlement qu'il ne favoriſoit point. On y trouve au contraire que l'autorité royale ne doit pas avoir de bornes, & qu'en particulier l'extérieur de la Religion, comme la cauſe la plus féconde des guerres civiles, doit dépendre de cette autorité. Ce ſyſtême révolta ſi fort les Parlementaires, qu'ils voulurent ſe défaire de notre Philoſophe : ce qui l'obligea à prendre la fuite. Il ſe réfugia à Paris, où le plaiſir d'y voir le P. *Merſenne* & *Gaſſendi* l'attiroit. Il y gagna auſſi l'eſtime du Cardinal de *Richelieu*, qui lui fit quelques préſens. Ses occupations journalières avoient pour objet

quelque difficulté, ſoit mathématique, ſoit phyſique. Il faiſoit auſſi des expériences, & travailloit particulierement ſur l'Optique avec le P. *Merſenne*. Ce fameux Minime lui procura l'occaſion de connoître l'illuſtre *Deſcartes*. Ce grand Homme ayant envoyé au P. *Merſenne* ſes Méditations Philoſophiques ſur la nature de Dieu & ſur celle de l'Eſprit humain, afin de les communiquer aux Savans, celui-ci les fit voir à HOBBES. Notre Philoſophe les lut avec attention, & en les rendant au P. *Merſenne*, il lui avoua qu'il ne comprenoit pas le ſentiment de *Deſcartes*. Comme il croyoit qu'on ne pouvoit pas imaginer une ſubſtance incorporelle, de ce premier axiome que *Deſcartes* a établi, *je penſe, donc je ſuis*, il concluoit que la ſubſtance qui penſe étoit corporelle; parce que les ſujets de tous ſes actes ne pouvoient être compris que ſous une raiſon corporelle, ou ſous une raiſon matérielle. Et cela occaſionna une grande diſpute.

HOBBES en eut une autre, à peu près dans ce temps-là, avec le Docteur *Bramhal*, Evêque de Derry, ſur la liberté, la néceſſité & le haſard, qui a formé un ouvrage imprimé ſous ce titre: *Queſtions ſur la néceſſité & le haſard, entre le*

Docteur Bramhal, Evêque de Derry, & Thomas Hobbes de Malmesburi.

Le ſentiment de HOBBES ſur ces grands objets eſt, que Dieu n'eſt pas plus la cauſe des bonnes actions que des mauvaiſes, & qu'il ne peut y avoir une néceſſité phyſique, parce qu'elle eſt contraire à la liberté. Ces queſtions ne furent imprimées que dix ans après cette controverſe, c'eſt-à-dire en 1656. HOBBES publia avant ce temps pluſieurs autres ouvrages; & il y travailloit à Paris, lorſqu'il fut attaqué d'une fièvre ſi violente, qu'on la jugea mortelle. On inſtruiſit le P. *Merſenne* de ſon état, qui accourut ſur le champ chez lui, tant pour le conſoler, que pour lui faire recevoir les Sacremens ſuivant les rites de l'Egliſe Romaine. Il lui parla d'abord de la part qu'il prenoit à ſa maladie, & ramena inſenſiblement la converſation ſur la vérité de la Religion Romaine. Mais HOBBES peu diſpoſé à l'entendre, lui répondit: *Mon Père, j'ai examiné depuis long-temps tout ce que vous me dites, & il me fâcheroit d'en diſputer maintenant. Vous pouvez m'entretenir de choſes plus agréables...Quand avez-vous vu M. Gaſſendi?* Le P. *Merſenne* comprit par cette réponſe, qu'il n'étoit pas temps de lui parler là-deſſus, & détourna la conver-

ſation ſur d'autres matières. Cependant un de ſes amis, nommé M. *Coſin*, étant venu le voir peu de jours après, s'offrit à prier Dieu avec lui. HOBBES y conſentit, pourvu qu'on fît les prières de l'Egliſe Anglicane. Et après les prières il reçut le Viatique.

Les ſoins qu'on eut de notre Philoſophe furent ſi efficaces, que ſa ſanté ſe rétablit. Il reprit alors ſes études philoſophiques, & compoſa un ouvrage ſur le Corps, intitulé : *Elementorum Philoſophiæ ſectio prima de Corpore.* Il publia enſuite une nouvelle Géométrie, dans laquelle il blâme la méthode des Géomètres, & prétend qu'il y a bien des choſes à ſouhaiter dans *Euclide*. D'après des idées fauſſes qu'il s'étoit formées de la nature de la quantité, de la ligne & des proportions, il quarre le cercle, double le cube, diviſe un arc de cercle ſelon une raiſon donnée, égale la parabole à une ligne droite, &c. en un mot, en accumulant les paralogiſmes, il croit réſoudre les problêmes les plus difficiles de la Géométrie.

S'il n'eût fallu que du génie pour être Mathématicien, HOBBES eût été un des plus habiles. Mais les Mathématiques exigent encore une grande ſoupleſſe ou docilité d'eſprit ; & celui de notre Philo-

ſophe étoit trop formé lorſqu'il commença à les apprendre, pour être ſuſceptible de cette modification. Il ne ſe donna pas le temps de ſaiſir les objets. Entraîné par le feu de ſon génie, il paſſa par-deſſus la difficulté. Sa Géométrie eſt pourtant un ouvrage captieux, ſur-tout pour les petits Mathématiciens, & c'eſt ce qui fit qu'il lui ſuſcita une querelle qui ne fut terminée qu'après ſa mort. Les Géomètres lui répondirent qu'il n'étoit point aſſez habile en Géométrie pour décider de tout cela; que ſes raiſonnemens étoient des paralogiſmes, & qu'il blâmoit des choſes qu'il n'entendoit pas. Le Docteur *Wallis*, grand Mathématicien, publia même en 1655 une critique de cette Géométrie de HOBBES, ſous ce titre : *Elenchus Geometriæ Hobbianæ*, où les termes ſont peu ménagés. HOBBES ne répondit point à cette critique. Il étoit occupé d'un autre objet, dont il ne vouloit pas ſe diſtraire : c'étoit un Traité de l'Homme, (*De Homine*) dans lequel il examina les facultés de l'Eſprit humain, l'imagination, la mémoire, le jugement, le raiſonnement, &c. Il y a dans cet ouvrage une Logique, un Traité d'Optique, & une eſpèce de diſſertation ſur la Politique : ce qui forme un ſyſtême de Philoſophie.

Cette

Cette diſſertation eſt peut-être ici le meilleur morceau; car la Politique étoit la partie favorite de HOBBES. Il avoit déja donné des preuves de ſa capacité à cet égard; mais il conſomma ſa réputation par un nouveau Traité ſur cette matière, qu'il publia en Anglois & enſuite en Latin avec ce titre : *Leviathan, ou la matière, la forme & l'autorité d'un Etat.* Leviathan eſt le nom d'un monſtre marin, ſous la forme duquel notre Philoſophe déſigne le corps politique. Les principes de cet ouvrage ſont tels. 1°. Sans la Paix il n'y a point de ſûreté dans un Etat. 2°. La paix ne peut point ſubſiſter ſans le commandement, & le commandement ſans les armes. 3°. Les armes ſont ſans force, ſi les richeſſes ne les ſecondent pas, & ſi elles ne ſont miſes entre les mains d'une ſeule perſonne. 4°. Et enfin la force des armes ne peut point porter à la Paix ceux qui ſont pouſſés à ſe battre par un mal plus terrible que la mort, c'eſt-à-dire par les diſſenſions ſur des choſes néceſſaires au ſalut.

Ce Traité, qui fit grand bruit, indiſpoſa le Clergé, & ſur-tout les Théologiens de l'Egliſe Anglicane qui étoient en France auprès de Charles II. Ils repréſenterent au Roi, qu'il contenoit pluſieurs

impiétés, & que l'Auteur étoit Parlementaire. Leurs plaintes furent écoutées; & notre Philoſophe craignant les ſuites de cette dénonciation, quitta la France pour ſe réfugier en Angleterre, où il auroit vécu aſſez tranquillement, ſans une aventure qui lui cauſa beaucoup de chagrin.

Un Bachelier ès Arts, du Collége du Corps du Chriſt dans l'Académie de Cambrige, nommé *Daniel Scargil*, génie précoce & bouillant, avança dans un acte public, d'après les principes de notre Philoſophe, que le droit de poſſeſſion eſt fondé ſur la force; que la juſtice morale dépend des inſtitutions civiles, & que l'Ecriture Sainte ne forme une loi que par l'autorité du Magiſtrat.

Ces propoſitions réveillèrent les ennemis de HOBBES, qui ſévirent contre ſon diſciple : ils le dénoncèrent comme Athée. Les Théologiens ſur-tout ſe remuèrent. Ils demandèrent qu'on dépouillât *Scargil* de ſon grade; qu'il fût chaſſé de l'Académie, & qu'on l'enfermât. Quoique cette punition qu'ils exigeoient fût trop rigoureuſe, ils obtinrent encore plus qu'ils ne vouloient. On dépouilla de ſon grade le malheureux Bachelier, on le chaſſa de l'Académie; & avant que de le

mettre en lieu de ſûreté, on lui fit déclarer dans un acte public, que les propoſitions qu'il avoit avancées étoient impies, pernicieuſes à la Société, & dictées par le démon. HOBBES vint au ſecours de ſon diſciple; mais il ne fut pas écouté. Il quitta donc Cambrige pour aller à la campagne, bien réſolu de ne plus venir à la ville, ſon âge & ſa ſanté ne pouvant ſupporter des altercations. Là, pour faire diverſion à ſa douleur, il ſe livra à l'étude de la Poëſie. Il donna même en 1674 la traduction de quelques Livres de l'Odiſſée d'*Homère*. Il renouvella enſuite ſa controverſe ſur la liberté & la néceſſité des actions humaines avec le Docteur *Benjamin Laney*, Evêque d'Eli : & deux ans après il publia dix Livres ſur la Philoſophie naturelle, intitulés *Decameron Phyſiologicum*.

HOBBES étoit alors dans un âge qui exigeoit quelque repos : mais ſon génie ferme & vigoureux avoit encore trop de chaleur, pour qu'il pût ſe paſſer de ſon aliment ordinaire, qui étoit l'étude. Le travail ne le fatiguoit point, & ſon zèle pour le progrès des connoiſſances humaines étoit ſans bornes. Animé par ces motifs, il compoſa un ouvrage qui exigeoit moins de contention que ſes autres productions : c'eſt l'*Hiſtoire de la Guerre Ci-*

vile d'Angleterre. Mais lorſqu'il eut obtenu la permiſſion de la faire imprimer, il ne voulut point la mettre au jour. Ce fut un de ſes amis qui la donna au Public à ſon inſçu.

Notre Philoſophe étoit alors à Londres : il y étoit venu lorſque *Charles II* fut rétabli en l'an 1660, & il reçut de grands témoignages d'eſtime de la bouche de Sa Majeſté. Ce Prince paſſant un jour devant la maiſon où il logeoit, l'apperçut & le fit venir. Il lui donna ſa main à baiſer, en lui demandant des nouvelles de ſes affaires & de ſa ſanté. Quelque temps après, HOBBES étant allé faire ſa cour à Sa Majeſté, elle l'aſſura de ſon affection, & lui promit un facile accès auprès de ſa perſonne. Elle fit faire enſuite ſon portrait par un Peintre habile, & le mit dans ſon cabinet. Enfin elle le gratifia d'une penſion annuelle de cent jacobus.

La protection du Roi devoit ſans doute mettre notre Philoſophe à l'abri de toute inſulte de la part de ſes ennemis ; mais ceux-ci, bien loin d'y avoir égard, devinrent au contraire plus furieux. La jalouſie éguiſa leur méchanceté. Ils étoient toujours offuſqués du mérite de HOBBES, & c'étoit là ſon grand crime. Leurs murmures n'éclatoient pas : ils ſe conten-

toient de le décrier comme Athée. Pendant qu'ils épioient les occaſions où ils pourroient frapper leur coup, il s'en préſenta une qui allarma notre Philoſophe. Le Parlement donna un *Bill contre l'Athéiſme & le libertinage.* HOBBES craignit que ſes ennemis, qui le faiſoient paſſer pour Athée, ne le dénonçaſſent au Parlement; que cette Cour ne le mît entre les mains des Evêques, & que ceux-ci, qui ne l'aimoient pas, ne le condamnaſſent comme Hérétique, & ne le fiſſent brûler. Cette grande frayeur fit beaucoup d'impreſſion ſur ſon eſprit. Il diſoit à tous ceux qui vouloient l'entendre, qu'il n'étoit point opiniâtre, & qu'il étoit prêt à donner ſatisfaction à tout le monde. Son grand principe étoit de ne pas ſouffrir pour quelque cauſe que ce fût. Pour ſe mettre encore mieux à couvert des perſécutions, il compoſa une hiſtoire de l'héréſie & de ſa peine, où il prouvoit que dans le temps qu'il avoit écrit ſon *Leviathan*, il n'y avoit aucune autorité qui fût en droit de décider qu'une opinion étoit hérétique. Il fit encore dans la même vue une apologie de lui-même & de ſes Ecrits, où il donne ce qu'il a avancé dans ſon Leviathan pour des hypothèſes qu'il a ſoumiſes aux Puiſſances Eccléſ-

ſiaſtiques *. Il paroît même par ſes actes extérieurs, que ces déclarations étoient ſincères; car il rempliſſoit exactement tous les devoirs de ſa Religion. Seulement il ſe diſpenſoit d'aſſiſter au Sermon; & quand on lui en demandoit la raiſon, il répondoit qu'on ne pouvoit lui rien apprendre qu'il ne ſût déja. Il ne diſſimuloit point ſa haine pour les Eccléſiaſtiques; mais il paroiſſoit viſiblement qu'elle ne venoit que de leur crédit temporel.

Notre Philoſophe fut ſi frappé du danger qu'il croyoit courir après le Bill du Parlement, qu'il ne s'occupa le reſte de ſa vie qu'à ſe mettre à couvert de tout danger. Il ne pouvoit ſe réſoudre à reſter ſeul dans une maiſon. Et lorſque le Comte de *Devonshire*, chez lequel il s'étoit retiré, ſortoit, il le ſuivoit. Il voulut même l'accompagner dans un voyage que le Comte fit à Hardwick, quoique ſon âge de près de 92 ans, & les douleurs que lui cauſoit une rétention d'urine, duſſent le faire déſiſter de ce deſſein. Mais ſes craintes étoient encore plus grandes que ſes infirmités. Malgré cet état chancelant où il étoit, il

* Les Ouvrages de HOBBES ſont imprimés en deux volumes *in-quarto*, ſous ce titre : *Thomæ Hobbes Malmesburienſis Opera Philoſophica, quæ Latine ſcripſit omnia : antè quidem per partes, nunc autem poſt cognitas omnium objectiones, conjunctim accuratius edita.*

fit faire un lit dans un caroſſe du Comte, & alla ainſi avec lui juſqu'à Hardwick.

Les fatigues qu'il eut en chemin altérèrent tant ſes maux, qu'il ne fut pas poſſible de les adoucir. Il ſentit que ſa fin étoit proche, quoiqu'il ne voulût point qu'on lui parlât de la mort. Ayant cependant déſiré de ſavoir en quel état il étoit, on lui fit connoître qu'on pouvoit lui donner quelque ſoulagement, mais non pas le guérir. *Je ſerois donc bien aiſe*, répondit-il, *de trouver un trou où je puſſe me fourrer pour me traîner hors de ce monde.* Et ce ſont là les dernières paroles bien diſtinctes qu'il prononça. Il mourut le 4 Décembre 1679, après une maladie de ſix ſemaines.

HOBBES vécut dans le célibat, ſans en aimer moins le commerce des femmes. Sa converſation étoit aiſée & même agréable lorſqu'il n'étoit pas contredit; mais elle devenoit chagrine & cauſtique dès qu'on le preſſoit, & il renvoyoit alors à ſes ouvrages. Quoiqu'il n'eût pas beaucoup de Livres vers la fin de ſes jours, il liſoit fort peu ceux qu'il poſſédoit, perſuadé qu'il ne devoit plus s'occuper qu'à digérer ce qu'il avoit appris. En général il avoit plus médité que lû. Il diſoit même que s'il avoit donné à la lecture autant de temps que les autres Hommes

de Lettres, il ſeroit auſſi ignorant que la plupart le ſont; parce qu'en liſant beaucoup de Livres, on ne fait que ſe répéter, pluſieurs Livres n'étant que des extraits & des copies des autres.

Il n'aima pas les courtiſans, mais il s'étoit toujours ménagé un ami ou deux à la Cour; parce que, diſoit-il, *il eſt permis de ſe ſervir de mauvais inſtrumens pour ſe faire du bien. Si l'on me jettoit*, ajoutoit-il, *dans quelque puits profond, & que le diable me préſentât ſon pied fourchu, je le ſaiſirois pour en ſortir par ce moyen.* Il chériſſoit ſa Patrie, & étoit fidèle à ſon Roi. Franc, civil, communicatif de ce qu'il ſavoit, bon ami, bon parent, charitable envers les pauvres, grand obſervateur de l'équité, il ne ſe ſoucioit nullement d'amaſſer du bien. C'étoit l'intégrité & la probité même. C'eſt une juſtice que ſes ennemis même lui ont rendue. On lui a ſeulement reproché d'avoir aimé un peu dans ſa jeuneſſe le vin & les femmes, & d'avoir eu la foibleſſe de craindre les fantômes. Ses amis ont toujours traité cette dernière imputation de fable. Ce qui a pu y donner lieu, c'eſt la peur qu'il eut après la publication du Bill du Parlement contre l'Athéiſme, & dont j'ai parlé à la fin de ſa vie.

Mais l'accuſation la plus grave, & ſans

doute la plus importante qu'on a formée contre lui, eſt qu'il étoit Athée. Il doit le fondement de cette odieuſe réputation à ſon Traité *de Cive*. Cependant *Gaſſendi* conſeille la lecture de cet ouvrage à tous ceux qui veulent approfondir la Politique. Et *Pufendorff* avoue qu'il eſt beaucoup redevable à HOBBES, dont l'hypothèſe eſt ingénieuſe & ſaine, quoiqu'elle ſente un peu l'irréligion. *Neque parum debere nos profitemur* Thomæ Hobbes, *cujus hypotheſis in libro de Cive, & ſi quid profani ſapiat, tamen cætera ſatis arguta & ſana.* (*Elementa Juriſprudentiæ univerſalis in præmio.*) On va juger de la vérité de ce ſentiment par l'expoſition de cette hypothèſe ou de ce ſyſtême de HOBBES ſur la Politique. C'eſt un morceau où brille une Métaphyſique également fine & bien liée. Il a pourtant quelques taches, ſi on le décompoſe; mais c'eſt un tout ſolide & bien conçu, ſi on le conſidère dans toutes ſes parties, & qu'on l'adopte comme un pur ſyſtême qui renferme des préceptes très-ſains & très-utiles. Au reſte les erreurs de HOBBES ont été relevées par *Cumberland* (*a*), *Clarck* (*b*), & *Barbeyrac* (*c*).

(a) *Traité Philoſophique des Loix naturelles.*
(b) *De l'exiſtence & des attributs de Dieu, Tome I.*
(c) *Eſſai ſur l'Hiſtoire du Droit naturel.*

Syſtême de HOBBES *ſur la Politique ou les fondemens de la Société.*

L'homme eſt naturellement méchant ; il n'aime pas ſon ſemblable, & il n'en recherche la ſociété que pour ſon utilité particulière. Car ſi les hommes s'aimoient comme hommes, tous les mortels nous ſeroient également chers, par cela même qu'ils ſont hommes : au lieu qu'il y a un choix dans nos amitiés dicté par nos beſoins. Ainſi l'homme n'eſt pas porté naturellement à la Société, & il n'a acquis ce penchant que par la réflexion ou l'éducation. C'eſt donc la crainte de ne pas ſe ſuffire à ſoi-même qui a formé la première Société, puiſque les aſſociés ne s'aiment point. De cette ſource impure ſont venues les tyrannies & les inégalités parmi les hommes, chacun voulant dominer & exiger des autres pour ſes propres beſoins, ſuivant ſa ſupériorité, ſoit en force de corps ou d'eſprit. Car la nature a fait les hommes égaux, & l'inégalité eſt l'ouvrage de la Société ou de la Loi qui en forment le lien : nouvelle preuve que les hommes ne s'aiment pas comme hommes.

Cette tyrannie des plus forts eſt telle, qu'elle eût bientôt déſuni les Sociétés, ſi

l'on ne ſe fût hâté à la contenir : de là la Loi naturelle. Les hommes aſſemblés ont dit : tout ce qui n'eſt pas contraire à la droite raiſon eſt bon ; c'eſt-à-dire tout ce qui eſt néceſſaire à la conſervation de chaque individu eſt bien : & tout ce qui tend à la deſtruction eſt mal : premier fondement de la Loi naturelle. Il importoit donc, pour que la Société pût ſe former, que cette Loi fût obſervée. Or comme chacun avoit le droit de la réclamer en ſa faveur, il falloit choiſir quelqu'un qui pût décider de la contravention : & c'eſt ce qu'on nomme un *Juge*. Mais ce Juge n'avoit pas plus de droit de juger un autre, que celui-ci en avoit de le juger lui-même, puiſque la nature a formé tous les hommes égaux : d'où il réſultoit que ce droit, parce qu'il étoit commun à tout le monde, ne devenoit utile à perſonne. Chacun vouloit s'arroger la déciſion de la conteſtation ; & de-là la guerre, qui n'eſt autre choſe que le temps où les raiſonnemens ne ſont plus écoutés, comme la paix eſt ce temps où l'on ſe paye de raiſons. La cauſe du plus fort étoit toujours la meilleure ; & c'étoit une viciſſitude continuelle de domination & d'eſclavage : nouvelle cauſe de la deſtruction de la Société.

On comprit qu'il falloit mettre un frein à cette eſpèce de brigandage, en faiſant la paix, ſi elle étoit poſſible, ou en établiſſant une défenſe, pour repouſſer les efforts de ceux qui voudroient la troubler. Il étoit néceſſaire à cette fin qu'on convînt de ſe départir chacun de ſon droit envers un tiers. Sans cela chacun auroit voulu réclamer ce droit, & la conteſtation auroit fini par une guerre. Cette convention ou engagement réciproque devoit être auſſi faite de bonne foi, & de manière qu'on pût y déroger lors d'une contravention manifeſte de la part de celui à l'égard duquel on ſe ſeroit dépouillé. C'eſt ici la ſeconde Loi naturelle. La violation de cette Loi eſt ce qu'on appelle *injure* ou *injuſtice*, comme on nomme *juſtice* ce qui eſt conforme à la Loi. Ainſi celui-là eſt *juſte*, qui fait les choſes conformes à la juſtice, ou juſtes pour l'amour de la Loi même, & les choſes contraires ou injuſtes par ignorance. Et celui-là eſt *injuſte*, qui fait les choſes juſtes pour ſe ſouſtraire aux peines de la Loi, & les choſes injuſtes par pure méchanceté.

La troiſiéme Loi naturelle eſt d'être reconnoiſſant des ſervices qu'on reçoit, afin qu'on puiſſe ſe prêter dans le beſoin de mutuels ſecours. Car c'eſt la quatriéme Loi

naturelle, que de s'aider les uns les autres. Et dans le cas où l'on a obligé quelqu'un, la cinquiéme Loi naturelle veut qu'on ſe prête aux raiſons qu'il peut donner, pour obtenir un délai ou de reſtitution ou de reconnoiſſance; c'eſt-à-dire qu'on ſoit miſéricordieux envers ſon prochain. De-là ſe déduit la ſixiéme Loi naturelle, qui eſt de n'infliger des peines à celui qui a enfin contrevenu à une convention, que pour le corriger & le rendre plus attentif à l'avenir. Il y a de la *cruauté* à agir autrement.

Comme toutes ces Loix ont pour but d'entretenir la Société, en entretenant ou en conſervant la paix, la ſeptiéme Loi doit être de ne haïr & de ne mépriſer perſonne, afin de ne point exciter la vengeance dans celui qui eſt mépriſé: d'où naîtroit néceſſairement la guerre. Et conſéquemment la huitiéme Loi naturelle eſt de ne pas ſe croire plus que les autres: ce qui ſignifie de n'être point vain ou orgueilleux. La vanité eſt un vice, comme la qualité contraire qu'on appelle la modeſtie, laquelle conſiſte à exiger moins que l'on ne peut, eſt une vertu: qualité ſi néceſſaire pour le bien de la paix, qu'elle forme la neuviéme Loi naturelle. Mais comme celui qui auroit cette vertu, pourroit être vexé, ſi on en abu-

ſoit, il eſt important que la juſtice ſoit également diſtribuée à chacun; & cet acte de juſtice, nommé *équité*, eſt la dixiéme Loi naturelle, d'où découle une autre Loi, qui eſt que, lorſque le partage ne peut pas avoir lieu, on compenſe tellement les avantages réciproques, que perſonne ne ſoit léſé par cette compenſation. Et dans le cas où les parties ne s'accorderoient pas ſur le choix, la douziéme Loi naturelle veut que le ſort en décide, & qu'on s'en tienne à ſa déciſion, à moins qu'un des contendans ne ſoit déja en poſſeſſion, ou qu'il n'occupe le premier; car la treiziéme Loi naturelle le maintient dans ſa poſſeſſion.

Malgré toutes ces précautions, il eſt des cas où les Parties ne conviennent point entr'elles de leur droit réciproque. Or il faut alors qu'elles ſe rapportent à des arbitres ſur le ſujet de leurs diſputes; que les arbitres ne ſoient point intéreſſés dans l'objet de la conteſtation, parce que perſonne ne peut être Juge dans ſa propre cauſe; & que ces Parties ou Juges n'eſpèrent point de récompenſe d'une des Parties contendantes: ce qui fait le ſujet de trois Loix particulières.

Dans l'examen de la cauſe, les Juges doivent faire attention ſi les contendans con-

viennent des faits, & s'en rapporter à des témoins lorſqu'ils ne s'accordent pas: dix-ſeptiéme Loi naturelle. Le Juge eſt encore obligé de ne rien faire qui puiſſe déterminer ſa volonté & troubler ſon Jugement. Ainſi il eſt obligé de vivre avec tempérance, & d'éviter toutes ſortes de débauches.

Toutes ces Loix forment la Loi naturelle proprement dite, qui eſt la même que la Loi morale. En effet le but unique de cette Loi eſt de maintenir la paix; & comme tous les moyens qui peuvent la rendre bonne & conſtante ſont utiles à cette fin, il ſuit que la modeſtie, l'équité, la probité, l'humanité, & en général toutes les vertus ſont renfermées dans cette Loi. Or une Loi qui ſuppoſe les vertus, favoriſe les bonnes mœurs. Donc la Loi naturelle eſt la même que la Loi morale. Il reſteroit à faire voir que cette Loi eſt la même que la Loi divine, pour démontrer la néceſſité de la ſuivre. Mais ne ſait-on pas que la Religion renferme la morale la plus pure? Et puiſque la Loi naturelle eſt fondée ſur la morale, elle eſt conforme à la Loi divine. (HOBBES prouve cette conformité par une multitude de paſſages tirés de l'Ecriture Sainte.)

Concluons donc que la Loi naturelle rigoureuſement obſervée, doit contribuer

au bonheur des humains. Mais cette Loi eſt naturellement muette ; elle n'a point de pouvoir, ſur-tout contre la violence. Tout le monde ſait cet axiome de politique : Les Loix ſe taiſent au milieu des armes ; (*inter arma ſilere leges.*) Il s'agit donc de les faire parler en tout temps. Cela ne peut avoir lieu qu'en oppoſant une force ſupérieure à celle de ceux qui refuſent de l'entendre. Il faut par conſéquent que ceux qui veulent la paix ſoient en plus grand nombre que les autres qui demandent la guerre. De-là l'origine de l'*Union* ou de la *Société civile*, qui ne peut ſubſiſter ſans la concorde. Car les hommes n'ont pas les mêmes avantages que les brutes, qui n'ont d'autre cauſe de diviſion que leur propre appétit ; au lieu que les hommes ont des paſſions terribles, telles que la haine & la jalouſie, qui les diviſent perpétuellement. Ainſi cette concorde ne peut avoir lieu que l'accord de leur Société n'ait un lien ; c'eſt-à-dire que leur pacte ou convention ne ſoit entre les mains d'une *Perſonne civile*, (repréſentée par un ou pluſieurs particuliers) qui puiſſe faire uſage de la force commune pour la tranquillité & la propre ſûreté des Membres qui la compoſent ; de ſorte qu'il eſt de l'intérêt de chacun de ces Membres de remettre leur droit

droit entre les mains de cette Perſonne en qui réſide en quelque manière tout le pouvoir des autres.

La Société étant formée, il eſt évident que nul homme ne peut s'arroger aucun droit, à moins que ce droit ne fût pas compris dans la ceſſion de ceux dont on s'eſt dépouillé envers la Perſonne civile. Il eſt auſſi manifeſte que dans une délibération, la queſtion doit être décidée à la pluralité des voix, & que la moindre partie doit céder à la plus nombreuſe. C'eſt pourquoi ſi quelqu'un refuſoit d'adhérer à la délibération priſe de cette manière, il doit être exclus de la Société.

Les choſes réglées ainſi, il faut encore que chaque particulier ſoit protégé contre la violence des autres, afin qu'il puiſſe vivre en ſûreté; car ce n'eſt qu'à cette condition qu'il s'eſt déſiſté de ſes droits. Il eſt donc néceſſaire que la Perſonne civile ait le pouvoir de châtier ceux qui inquiéteroient quelque Citoyen. Et comme les motifs de cette diſſenſion ne peuvent venir que de ce que l'un voudroit ce que l'autre diroit lui appartenir, ou ſur leur différente idée de *juſte* & *d'injuſte*, *d'utile* & *d'inutile*, de *bon* & de *mauvais*, *d'honnête* & de *deshonnête*, &c. il eſt convenable que la Perſonne civile aſſigne ce

qui appartient à chacun ; définiſſe ce que c'eſt que juſte, injuſte, honnête, deshonnête, bon, mauvais, &c. & défende les choſes mauvaiſes, comme le vol, l'homicide, l'adultère, & généralement toutes les injures ; c'eſt-à-dire qu'elle preſcrive ce qu'il faut faire & ce qu'il faut éviter ; en un mot qu'il faſſe des *Loix civiles*.

Outre cela, comme il eſt impoſſible qu'une ſeule Perſonne ou qu'une même aſſemblée de Citoyens puiſſe ſubvenir aux affaires intérieures & extérieures de la Société, pour conſerver la paix au dedans & au dehors, il faut diviſer les Perſonnes prépoſées au gouvernement des Citoyens en deux claſſes, l'une pour l'exécution des Loix civiles, l'autre pour repouſſer ceux qui voudroient faire la guerre à la Société.

Ces Perſonnes une fois établies, on doit ſouſcrire à tout ce qu'elles auront fait, & parce qu'on ne pourroit les punir de leurs fautes, puiſqu'ils ont la force en main, & afin qu'ils agiſſent ſans crainte dans les différentes occaſions. Il eſt auſſi néceſſaire que ces Perſonnes ayent le pouvoir abſolu pour qu'elles puiſſent agir efficacement ; que chaque Membre de la Société ſoit tenu de leur obéir, & qu'elles ayent le

droit de punir de mort ceux qui refuſeroient de le faire. D'où il ſuit, que qui que ce ſoit ne peut ſe rien arroger lui-même, & qu'il n'y a que la Perſonne civile qui doive lui adjuger ce qu'il demande, ſuivant ce que preſcrivent les Loix.

Il s'agit de ſavoir maintenant par qui la Perſonne civile peut être repréſentée, ſoit par une ſeule tête, ou par l'aſſemblée de la Société, ou par une Cour que des Perſonnes choiſies formeront, afin que les Perſonnes prépoſées au maintien de la paix intérieure ou extérieure de la Société, puiſſent s'y réunir comme à un centre commun, & qu'elles en reçoivent le pouvoir de leurs exercices. Si c'eſt le Peuple aſſemblé qui nomme à la Magiſtrature & aux Charges Militaires, le gouvernement de la Société s'appelle *Démocratique*. Lorſque ce ſont des Perſonnes choiſies qui ont ce pouvoir, le gouvernement eſt *Ariſtocratique;* & quand c'eſt une ſeule Perſonne qui en diſpoſe, on le nomme *Monarchique*. Dans le premier le Peuple décide: dans le ſecond ce ſont les Grands: & dans le troiſiéme c'eſt le *Monarque* ou le *Roi*.

Le premier gouvernement eſt établi ſur un commun engagement de chaque particulier. Le gouvernement Ariſtocra-

tique tire ſon origine de celui-ci. C'eſt une ceſſion de ce contrat ou engagement à des Perſonnes choiſies parmi les Membres de la Société. Et le gouvernement Monarchique a auſſi la même ſource, puiſque c'eſt un tranſport des droits du Peuple à un ſeul Chef.

Lorſque cette ceſſion eſt faite, la Société eſt formée, & chaque Membre eſt ſujet de la Perſonne civile, en laquelle réſide le pouvoir ſuprême, ſoit que cette Perſonne ſoit repréſentée par le Peuple, ou par les Grands, ou par le Monarque. Il n'y a que trois cas où il peut recouvrer la liberté; 1°. par l'abdication volontaire de la Perſonne civile; 2°. par la déſunion de la Société par des ennemis qui s'en ſont rendus maîtres; 3°. & dans la Monarchie, par la mort du Monarque, lorſqu'il ne paroît point de Succeſſeur.

Telles ſont l'origine & la conſtitution de tous les Gouvernemens, d'où découlent la diſtinction & la prééminence des Etats. C'eſt la Nation qui a fait les Grands; & cette fierté qui les accompagne ordinairement, eſt l'ouvrage du Peuple. Mais qu'eſt-ce qui a aſſigné des rangs & des propriétés à chaque particulier? Pourquoi celui-ci eſt-il dans l'opulence, celui-là dans la médiocrité, & ce dernier

dans l'indigence ? Par quel pouvoir ce particulier eſt-il maître, cet autre valet, & ce troiſiéme eſclave ? Par la méchanceté des hommes. Pour le comprendre, ſuppoſons qu'il n'y ait point encore de Sociétés formées, les hommes auront pu acquérir une ſupériorité ſur les autres de deux manières. 1°. Par la convention qu'auront fait quelques hommes réunis de s'aider les uns les autres ; de ſe ſoutenir réciproquement lorſque quelqu'un viendroit attaquer l'un d'eux, & de choiſir une ou pluſieurs Perſonnes pour les diriger dans leur Société, en leur promettant de ſe ſoumettre à tout ce qu'elles jugeront à propos de leur preſcrire : première prééminence établie. 2°. Par le ſort des armes, qui aura rendu eſclave du vainqueur ceux qui étoient libres auparavant, & qui n'auront obtenu la vie que par la perte de la liberté.

Mais lorſque la Société eſt formée, il eſt évident que la diſtinction des états vient de la conſtitution propre de la Société. C'eſt la Perſonne civile, qui ayant le pouvoir de diſpoſer de chacun des membres qui la compoſent, pour l'avantage de la Nation, aſſigne les rangs, & rend celui-ci maître, & celui-là valet ou ſubalterne. Un peu d'ignorance ou de méchan-

ceté achève de produire toutes les inégalités des conditions entre les Citoyens.

Il eſt encore une autre ſource de ces inégalités : c'eſt celle qui vient de la naiſſance. Il eſt certain que le père & la mère ſont ſupérieurs aux enfans ; & voilà d'abord une ſubordination bien naturelle & bien juſte : de-là une multitude de diſtinctions. Si le Monarque, pour commencer par la place la plus élevée, abdique ou nomme un Succeſſeur, celui qui d'entre ſes enfans monte ſur le Trône, eſt ſupérieur à ſes frères & à ſes ſœurs, leſquels en deviennent les Sujets. Il en eſt de même de la prééminence des enfans de chaque particulier. Dans une famille, l'un ſera à la tête de l'Etat, tandis que ſes frères ſeront ſerfs. Parmi ces ſerfs d'un même frère, il y aura des diſtinctions, ſelon qu'ils auront été favoriſés de leur père : de ſorte que ſi la famille eſt nombreuſe, il pourra y avoir dans elle des perſonnes qui occuperont les premières places & d'autres les dernières de l'Etat : ce qui étant conſidéré en général, forme l'inégalité de toutes les conditions.

Voilà donc la Société bien établie. Il eſt queſtion de ſavoir comment ceux qui la conduiſent, doivent ſe comporter pour en empêcher la diviſion. Il faut pour cela

en connoître les cauſes. Ces cauſes ſont 1°. Que chaque particulier peut juger de ce qui eſt bon ou mauvais, juſte ou injuſte, jugement qui doit être abſolument réſervé à la Perſonne civile. 2°. Qu'on ne doit point obéir aux Loix qui en émanent, lorſqu'elles paroiſſent injuſtes. 3°. Qu'on peut aſſaſſiner un Tyran. 4°. Que la Perſonne civile eſt ſujette ou ſoumiſe aux Loix. 5°. Que le pouvoir ſouverain doit être partagé. 6°. Que la probité n'eſt pas l'ouvrage de la réflexion, mais que c'eſt un don ſurnaturel. 7°. Et que le bien de chaque particulier eſt abſolument à lui & non point à la Société. Tous ces ſentimens doivent être proſcrits, parce qu'ils ſont ſéditieux. Ceux qui ont la manutention du Gouvernement, doivent auſſi être attentifs à diſtinguer le peuple de la multitude; à empêcher que les particuliers ne deviennent trop puiſſans; à réprimer une ambition démeſurée, & à bannir l'éloquence que la ſageſſe n'éclaire point. C'eſt là ce qu'ils doivent preſcrire aux autres; & voici ce qu'ils ſont obligés de ſe preſcrire à eux-mêmes, & d'avoir ſans ceſſe devant les yeux.

I. Le ſalut du Peuple eſt la première Loi, la Loi ſuprême.

II. Enviſager toujours l'utilité de la

multitude, & non celle d'un particulier.

III. N'entendez pas ſeulement par *ſalut* la conſervation de la vie, mais encore tout ce qui peut contribuer au bonheur.

IV. Souvenez-vous qu'il eſt important d'avoir de bons eſpions qui informent exactement de ce qui ſe paſſe au dedans & au dehors de la Société.

V. Songez, pendant la paix, à former des Soldats; à mettre les armes en état; à amaſſer de l'argent, & à ménager des ſecours, afin d'être prêt à vous bien défendre dans le temps de guerre.

VI. Appliquez-vous à bien diſcipliner les Citoyens, & à conſerver le bon ordre parmi eux.

VII. Sachez qu'il eſt juſte de diſtribuer également les impoſitions publiques, en ſorte que chacun y contribue proportionnellement à ſes facultés.

VIII. N'impoſez point à chaque particulier une taxe proportionnée à ce qu'il poſſéde, mais à ce qu'il conſume.

IX. Puniſſez ſévérement les ſéditieux, & détournez les factions en empêchant les aſſemblées & les complots.

X. Souvenez-vous que le moyen d'enrichir e Citoyen, eſt de favoriſer les arts utiles.

XI.

XI. Ne faites pas plus de Loix qu'il n'en faut pour rendre le Citoyen heureux.

XII. N'infligez point de peines plus rigoureuſes que celles que preſcrivent les Loix.

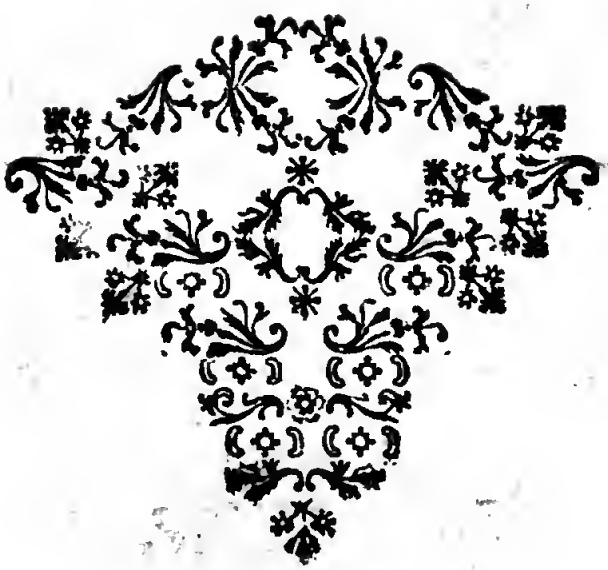
XIII. Enfin veillez exactement à ce que les Perſonnes prépoſées à l'exécution des Loix, ne commettent point d'injuſtice; & puniſſez ceux qui auroient oublié leur devoir en favoriſant un coupable.

Idée de HOBBES *ſur la nature de l'homme.*

La raiſon & les paſſions conſtituent la nature de l'homme. Ce ſont elles qui ont produit les deux Sciences qui les occupent, les *Mathématiques* & les *Dogmatiques*. Les Mathématiques ſont exemptes de controverſes & de diſputes, parce qu'elles conſiſtent uniquement dans la comparaiſon des figures & du mouvement, qui ſont des choſes où la vérité & l'intérêt ne ſe trouvent point en oppoſition. Dans les Dogmatiques, au contraire, tout eſt ſujet à conteſtation, parce qu'il s'agit de comparer les hommes, & que leurs droits & leur intérêt ſe trouvent compromis; & toutes les fois qu'à cet égard la raiſon contredit les paſſions, celles-ci combattent à leur tour la raiſon.

Pour prévenir ce désordre, il faut que la politique & la justice soient établies sur des fondemens dont la raison ne se défie point, & que les passions ne cherchent point à écarter. C'est donc une chose très-essentielle que de bien connoître en quoi consiste la raison & ce qui forme les passions, afin d'y avoir égard. On sait ce que c'est que la raison, qui est une & commune à tous les hommes. Quant aux passions, voici comment on peut les distinguer. Faire des efforts, c'est le *Désir*. Se relâcher, c'est *Sensualité*. Regarder ceux qui sont derrière soi, c'est la *Vanité*. Regarder ceux qui sont devant soi, c'est *Humilité*. Lâcher le pied pour regarder derrière soi, c'est *Orgueil*. S'arrêter, c'est la *Haine*. Retourner sur ses pas, c'est la *Repentance*. Se tenir en haleine, c'est l'*Espérance*. Être las, c'est le *Désespoir*. Tâcher de passer celui qui est devant nous, c'est l'*Emulation*. Vouloir le supplanter ou le renverser, c'est l'*Envie* Se déterminer à surmonter un obstacle qu'on a prévu, c'est la *Colère*. Vaincre la colère avec aisance, c'est la *Magnanimité*. Abandonner une entreprise pour de petits obstacles, c'est la *Pusillanimité*. Tomber tout d'un coup, c'est la disposition à *Pleurer*. Et voir tomber un autre, c'est l'envie de *Rire*. Voir

quelqu'un devancé malgré nos vœux, c'eſt la *Pitié.* Voir quelqu'un devancé comme nous le ſouhaitons, c'eſt l'*Indignation.* Suivre quelqu'un de près, c'eſt l'*Amour.* Faire avancer celui qui nous aime, c'eſt la *Charité.*. Se heurter ſoi-même avec trop de précipitation, c'eſt la *Honte.* Être perpétuellement devancé, c'eſt la *Misère.* Devancer cominuellement ceux qui nous précèdent, c'eſt le *Bonheur.* Renoncer à ſa courſe, c'eſt *Mourir.*



BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE - V.E.

NICOLE.*

LA partie la plus importante de la Métaphyſique a pour objet les opérations de l'eſprit, c'eſt-à-dire l'art de penſer ou la Logique, parce que c'eſt par cet art ſeul qu'on peut découvrir tous les autres. Ainſi les Anciens en avoient fait une étude particulière. La Logique d'*Ariſtote* eſt ſans contredit ſon meilleur ouvrage; & cet Auteur a été généralement ſuivi juſqu'au commencement du ſiècle dernier. Cependant, quoique dans cet ouvrage il établiſſe des principes excellens; qu'il démêle quelquefois la liaiſon des idées, & qu'il les ſuive dans leurs écarts, il s'en faut bien que ſa méthode ſoit eſtimable. Deux points qui en ſont la baſe y forment un grand embarras: ce ſont ſes Univerſaux & ſes Catégories. Il appelle *Univerſaux* toutes les choſes ſemblables: il donne le nom de *Catégories* aux choſes différentes qui ſont dans un même ſujet, & rangées en certains ordres;

* *Dictionnaire* de *Bayle*, Art. *Nicole. Continuation des Eſſais de Morale, contenant la vie de Nicole.* Ses Lettres, & ſes autres ouvrages.

& il prétend réduire par là tous les objets de nos penſées, en comprenant toutes les ſubſtances ſous une claſſe, & tous les accidens ſous une autre. Or tout cela forme une ſcience de mots dont on ne peut ſe faire aucune idée claire & diſtincte.

Il importoit donc beaucoup dans la renaiſſance des Lettres, qu'on compoſât une nouvelle Logique, dépouillée de toutes ces diſtinctions imaginaires, & établie ſur la raiſon & la vérité. C'eſt ce que voulurent faire quelques Philoſophes: mais ils ne s'attachèrent qu'à donner des règles des bons & des mauvais raiſonnemens, & ils négligèrent de rechercher celles qui peuvent empêcher de ſe laiſſer aller à de faux jugemens, dont on tire de mauvaiſes conſéquences. Il falloit compoſer une Logique qui renfermât ces deux règles; & telle eſt celle qu'on doit à *Pierre* NICOLE, né à Chartres le 19 Octobre 1625. Son père, *Jean Nicole*, étoit Avocat au Parlement, & Chambrier de la Chambre Eccléſiaſtique de Chartres; & ſa mère s'appelloit *Louiſe Conſtant*. *Jean Nicole* avoit beaucoup d'eſprit. Il entendoit parfaitement la Langue Grecque & la Langue Latine, & étoit très-éloquent dans ſes diſcours. Il a même publié pluſieurs traductions de quelques Poëtes Grecs &

Latins, recommandables par la fidélité & par l'élégance, mais très-blâmables par des expreſſions licencieuſes. Il étoit auſſi Poëte, & il a laiſſé des Poëſies tachées de ce même défaut.

Notre Métaphyſicien hérita de l'eſprit de ſon père, mais il en fit un meilleur uſage. Une mémoire très-heureuſe, une docilité raiſonnable, & une vive pénétration formoient ſon caractère. Son père fut ſon précepteur, & il étudia ſous lui les meilleurs Auteurs de l'Antiquité, avec une ſatisfaction mêlée d'amertume; car s'il ſentoit le prix de l'élocution de ces Auteurs, & la beauté de leur ſtyle, il ne pouvoit goûter ce qui étoit contraire aux principes de la Religion Chrétienne, qu'il avoit étudiés. Ces ſentimens de Religion éclatèrent dès ſa plus tendre jeuneſſe, & bien loin de retarder ſes progrès dans l'étude, ils les hâtèrent. A l'âge de 14 ans, il avoit achevé le cours ordinaire des Humanités, & lu tous les bons Livres Grecs & Latins, qui étoient en grand nombre dans la Bibliothèque de ſon père. Il avoit eu auſſi recours à celle de ſes amis; & par cette lecture auſſi réfléchie qu'étendue, il avoit acquis un fonds de connoiſſances, dont il a tiré un revenu toute ſa vie: en quoi ſa mémoire le ſervoit ſi merveilleu-

ſement, qu'il lui ſuffiſoit de lire un Livre une ſeule fois pour en retenir tout l'eſſentiel.

Son père, après lui avoir appris tout ce qu'il ſavoit ſur les Belles-Lettres, l'envoya à Paris pour y faire ſa Philoſophie, & paſſer enſuite à la Théologie. Son deſſein étoit premièrement de ſeconder les inclinations de ſon fils, & en ſecond lieu de lui faire prendre des degrés en Sorbonne, de l'élever au Doctorat, & de le mettre en état de poſſéder quelque Bénéfice. NICOLE vint donc à Paris en 1642; & après ſon cours de Philoſophie, il paſſa Maître-ès-Arts le 23 Juillet 1644.

Dans ce temps-là notre Philoſophe donna une preuve éclatante de ſa capacité. Les Théologiens étoient partagés ſur le ſort du fameux Livre de M. *de Barcos*, Abbé de Saint Cyran, intitulé: *La grandeur de l'Egliſe Romaine, établie ſur l'autorité de S. Pierre & de S. Paul.* Comme l'Auteur joignoit beaucoup de ſcience à une grande piété, & que ſon Livre contenoit pluſieurs raiſonnemens ſpécieux, & des autorités ſans nombre très-éblouiſſantes, il avoit des partiſans & même des admirateurs. NICOLE accoutumé à juger de tout ſans prévention, lut cet Ouvrage, & le trouva plein de paralogiſmes

& de conſéquences mal tirées de leurs principes. Quoiqu'il n'eût que 20 ans, il oſa communiquer ſes raiſons par écrit; & elles déſillèrent ſi bien les yeux des partiſans de cet ouvrage, qu'elles donnèrent lieu à une réfutation. Cette controverſe eut des ſuites: mais NICOLE prit le parti que lui dicta ſa modeſtie, celui du ſilence.

Ce fut à peu près dans le même temps qu'il fit connoiſſance avec MM. de Port-Royal. Il faiſoit alors ſon cours de Théologie en Sorbonne ſous MM. *Lemoine de Sainte-Beuve* & *Lemaître*. Il étudioit auſſi l'Hébreux, & il entreprit de lire tout l'ancien Teſtament écrit en cette Langue, de même que la verſion grecque des Septantes: mais cete occupation ayant affoibli ſa vue, il fut obligé de la diſcontinuer. Ce ne fut pas ſans peine qu'il abandonna une étude à laquelle il avoit pris d'autant plus de goût, qu'il y avoit fait de grands progrès. Pour ſe conſoler, il ſe livra tout entier à celle de la Théologie. Il ſe mêla même d'une diſpute qui s'éleva entre ſes Profeſſeurs touchant la Grace, & il prit le parti de l'un d'eux. Ce n'eſt point ici le lieu d'entrer dans cette diſcuſſion théologique trop fameuſe.

Après avoir fini ſes trois années ordi-

naires de Théologie, NICOLE prit le degré de Bachelier. Il ſoutint à cet effet la Thèſe qu'on appelle *la Tentative*, & il la dédia à l'Evêque de Chartres, dont il vouloit conſerver la bienveillance; mais cet acte de complaiſance n'eut point d'autre ſuite. Notre Philoſophe étoit peu courtiſan. Il étoit abſorbé dans l'étude de la plus profonde Théologie, & donnoit le reſte de ſon temps aux petites Ecoles que Meſſieurs de Port-Royal avoient établies. Il y enſeignoit les Belles-Lettres. Entre pluſieurs Ecoliers de diſtinction qu'il avoit, on nomme M. *Lenain de Tillemont*. Il lui apprit la Philoſophie, & lui expliqua ſur la Logique tout ce qui a été donné depuis au Public ſous le titre de *l'Art de penſer*. Il compoſa auſſi pour ces Ecoles un *choix des meilleures Epigrammes des Anciens & des Modernes*, (*Delectus Epigrammatum*) avec des Notes au bas de chaque Epigramme également ſavantes & judicieuſes. Il y traite de la beauté de la Poëſie, & du ſtyle convenable à l'Epigramme.

L'occupation que ces Ecoles donnèrent à NICOLE juſqu'à leur deſtruction, ne l'empêchoit pas de ſe préparer ſérieuſement à la Licence. Son amour pour la Théologie, & l'état eccléſiaſtique qu'il

avoit embraſſé, l'engageoient naturellement à prendre ce parti; mais il en fut détourné par des diſputes qui troubloient la Faculté de Théologie de Paris depuis quelques années, & qui augmentèrent conſidérablement alors (1649) au ſujet des cinq fameuſes propoſitions. NICOLE pénétré de douleur de ces diviſions, crut que la prudence demandoit qu'il continuât à vivre dans l'indépendance dont il jouiſſoit, & à ne point s'engager dans un Corps troublé par des diſſenſions. Il prit donc le parti de ſe contenter du ſimple titre de Bachelier, & de renoncer à la Licence & au Doctorat. Après cette réſolution, il ſe retira à Port-Royal des Champs; & là livré à une profonde ſolitude, il ne s'occupa plus que de l'étude de l'Ecriture Sainte, de celle des Pères de l'Egliſe, & de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique.

Quoiqu'abſolument exilé du monde, le mérite de notre Philoſophe étoit connu des Savans. Particulièrement le fameux M. *Arnaud* en faiſoit un cas infini. Il connoiſſoit la rare facilité que NICOLE avoit d'écrire purement & facilement en Latin. Engagé comme il étoit dans des controverſes théologiques, il crut qu'il lui ſeroit avantageux de l'avoir pour adjoint. Il alla le trouver à Port-Royal, &

lui communiqua ſon deſſein. NICOLE étoit un homme modeſte ; mais il ne faiſoit point myſtère de ce qu'il ſavoit. Auſſi communiqua-t-il ſans réſerve ſes ſentimens & ſes penſées à M. *Arnauld*. Il fit plus dans la ſuite. Non-ſeulement il formoit avec lui le plan des ouvrages que ce Docteur vouloit publier : il écrivoit encore ſur ſes cahiers ſes propres réflexions, ébauchant ce que M. *Arnaud* finiſſoit, ou finiſſant ce qu'il n'avoit fait qu'ébaucher. C'eſt ainſi qu'il le ſecourut de ſes avis & de ſa plume dans les affaires qui lui furent ſuſcitées. Pour être même plus à portée de lui être utile, il vint à Paris à la fin de l'année 1655. Dès-lors il ne s'occupa plus qu'à écrire. Non-ſeulement il donna ſes avis pour la compoſition de preſque tous les Ecrits qui parurent en ce temps-là pour la défenſe de M. *Arnaud* : il en publia même pluſieurs tant en François qu'en Latin.

Ce fut encore par une ſuite de ce zèle pour ce Docteur, qu'il participa à la compoſition des *Lettres Provinciales* de M. *Paſcal* ; qu'il revit & corrigea la 6e, la 7e, la 8e, la 13e & la 14e, & qu'il donna le plan de la 9e & de la 12e. Je dis que ce fut en faveur de M. *Arnaud* ; car on doit ſavoir que la diſpute que ce Docteur

eut en Sorbonne, y donna lieu. Il les traduiſit en Latin dans les mêmes vues, & les publia ſous le nom de *Wendrokius*. Cette controverſe dans laquelle il étoit entré, l'engagea dans des travaux qui furent preſque toujours polémiques; & ſa traduction lui cauſa quelque chagrin, qu'il partagea avec M. *Paſcal*.

C'étoit toujours de concert avec M. *Arnaud*, que NICOLE travailloit. Il demeuroit avec lui *incognito* dans la rue Sainte Avoye, chez M. *Angran*, & il ſe faiſoit appeller M. de *Roſny*. En 1664 ces deux amis ſe retirèrent chez M. *Vanet*, à Châtillon, près de Paris, où ils vécurent dans la retraite. Trois perſonnes ſeulement ſavoient le lieu de leur demeure, & venoient les voir quelquefois. C'eſt là que NICOLE travailla avec M. *Arnaud* au Livre *de la Perpétuité de la Foi ſur l'Euchariſtie*; qu'il compoſa en particulier la *Petite Perpétuité*, les Lettres intitulées, *les Viſionnaires & les Imaginaires*; qu'il fit *l'Apologie des Religieuſes de Port-Royal*, & qu'il écrivit un Mémoire en faveur de quatre Evêques. Tous ces ouvrages devinrent des ſujets de controverſe. Ses Lettres des Viſionnaires furent attaquées par M. *Deſmarets de Saint Sorlin*, de l'Académie Françoiſe, qui étoit le Héros de ces Viſionnaires. C'étoit même à ſon ſujet que

NICOLE les avoit composées. Il le tour-noit en ridicule comme Théologien, & il lui faisoit un crime d'avoir travaillé pour le Théâtre. Ce reproche indisposa M. *Racine*, qui couroit la carrière du Théâtre. Jeune encore, & tout glorieux de ses heureux talens, il ne put souffrir les traits que l'Auteur des *Lettres Visionnaires* (dont il ignoroit le nom) lançoit contre les Spectacles & ses Admirateurs. Pour les repousser & venger en quelque sorte ses confrères, il publia une Lettre contre cet Auteur. Il parut deux réponses à cette Lettre, que NICOLE n'a point avouées. M. *Racine* voulut répliquer par une seconde Lettre à ces réponses : mais ayant montré cette réplique à M. *Boileau Despréaux*, avant que de les communiquer au Public, ce Poëte qui connoissoit l'Auteur des Lettres, lui dit : » Votre Lettre est » bien écrite ; mais en vérité vous prenez » un mauvais parti, & vous attaquez » les plus honnêtes gens qui soient au » monde ». Eh bien, reprit M. *Racine*, celle-ci ne verra jamais le jour.

Les talens supérieurs de NICOLE, & les Ouvrages que je viens de nommer, lui suscitèrent des ennemis redoutables, qui se liguèrent pour l'inquiéter. Madame la Duchesse *de Longueville*, qui l'estimoit, voulut le mettre à l'abri de leurs persé-

cutions. Elle l'engagea à accepter un appartement à ſon Hôtel, rue Saint Thomas du Louvre ; & lorſqu'elle eut acheté l'Hôtel d'Epernon, elle lui donna pour compagnie MM. *Arnaud* & *Lalane*. Il s'occupa avec ces Meſſieurs, & ſous les auſpices de Madame *de Longueville*, à compoſer & publier divers écrits ſur les diſputes qui troubloient l'Egliſe. Dans ce temps-là, le Pape *Alexandre VII* mourut, & ces diſputes ſe ralentirent : elles furent enfin terminées par la paix que donna à l'Egliſe *Clément IX*, ſucceſſeur d'*Alexandre*.

Notre Philoſophe dégagé ainſi & des ſoins & des embarras dans leſquels ces troubles l'avoient jetté, ne ſongea plus qu'à ſatisfaire ſon goût pour la retraite. Il ſe retira au commencement de 1669 à Troyes en Champagne, & forma le projet d'établir des petites Ecoles pour l'éducation des jeunes Filles. Il vouloit faire cet établiſſement à ſes dépens, & il avoit pris pour cela quelques arrangemens néceſſaires, lorſqu'il trouva des oppoſitions qui l'empêchèrent d'aller plus loin. Ce ne fut que dix ans après qu'il put conſommer cette entrepriſe.

Ce deſſein ayant avorté, NICOLE quitta Troyes après quelques mois de ſéjour, & partit pour l'Abbaye de Haute-

Fontaine, où il logea chez M. l'Abbé *Leroi*. Il y fut témoin du furieux orage qui s'éleva le 18 du mois d'Août assez subitement, & qui renversa onze grands clochers dans le voisinage de cette Abbaye & de Vitry-le-François ; ébranla plusieurs maisons ; dépouilla la plupart des toits, & obligea les Habitans à se renfermer, pour n'être pas exposés en sortant à une mort certaine. Cet événement lui parut si extraordinaire, qu'il crut devoir en conserver le récit à la postérité. Il en fit, à cette fin, imprimer une relation sous le titre de *Relation de l'Ouragan de Champagne*. Il travailla aussi dans cette Abbaye à la continuation de son grand ouvrage de la perpétuité de la Foi. Il revint à Paris lorsqu'il l'eut achevé, pour y mettre la dernière main, avec M. *Arnaud*, au jugement duquel il crut devoir le soumettre. Il alla dans ce dessein demeurer chez lui rue des Postes.

Ce Livre parut enfin, & il fut reçu avec les plus grands applaudissemens. Vingt-sept Prélats, tant Evêques qu'Archevêques s'empressèrent à lui donner leur approbation : &, ce qui est encore une preuve plus convaincante de son mérite, il convertit plusieurs Ministres Protestans. M. *de Turenne* le trouva si lumineux

neux & ſi ſolide, qu'il abjura auſſi le Proteſtantiſme, pour embraſſer la Religion Chrétienne. Cela devoit faire un honneur infini à NICOLE, & le combler de gloire: mais ſon amour du bien public & ſa modeſtie étoient au-deſſus de cette exquiſe ſatisfaction. Il ſavoit que ce n'eſt point aſſez qu'un ouvrage ſoit excellent; il faut encore que les qualités de l'Auteur annoncent ſa capacité dans le genre qui en eſt l'objet. C'eſt ce qui le porta à engager M. *Arnaud* à paſſer pour l'Auteur du Livre de la Perpétuité de la Foi, quoiqu'il n'eût d'autre part à ce Livre que les avis qu'il avoit donnés à NICOLE. *Vous êtes Prêtre & Docteur*, dit-il à ſon ami, *& moi je ne ſuis qu'un Clerc. Il eſt convenable qu'on n'enviſage que vous dans un travail où il faut parler au nom de l'Egliſe, & défendre ſa foi dans des points ſi importans.*

Ce Livre eſſuya pluſieurs critiques de la part de quelques Théologiens, tant Catholiques que Proteſtans. Le Miniſtre *Claude* ſur-tout l'attaqua très-fortement; & NICOLE ſe joignant à M. *Arnaud*, répondit à ſes critiques. On croit qu'il demeuroit alors à Saint-Denis: mais Madame la Ducheſſe *de Longueville* ayant eu un procès avec Madame *de Nemours*, il vint quelque temps loger chez elle avec

M. *Arnaud*, pour travailler enſemble aux Factums de cette Princeſſe. Ce travail fini, il ne penſa plus qu'à ſe retirer dans quelque Monaſtère où il fût peu connu. Il jetta les yeux ſur l'Abbaye de Saint-Denis près de Paris, & ayant obtenu de M. le Cardinal *de Rets* un logement dans la Maiſon Abbatiale, avec la permiſſion d'y demeurer autant de temps qu'il lui plairoit, il y alla au commencement du mois de Mai 1671. Il y vécut dans une grande retraite. Il ſortoit peu; il étudioit beaucoup, & ne voyoit preſque perſonne. Son valet faiſoit ſa cuiſine, en quoi il étoit fort peu habile; mais notre Philoſophe étoit très-dur à lui-même, malgré la délicateſſe de ſon tempérament & ſes infirmités habituelles. *Il eſt bon*, dit-il dans une de ſes Lettres, *d'accoutumer le corps aux viandes communes & qu'on trouve partout, pour n'être pas miſérable quand on n'a pas ce qu'on ſe ſeroit rendu néceſſaire.* Lorſque ſon valet avoit fait encore plus mal qu'à l'ordinaire, loin de le reprendre avec vivacité, il lui repréſentoit ſa faute avec douceur, pour ne pas trop l'humilier. C'étoit ſon caractère d'être toujours prêt à excuſer les fautes d'autrui, & à pardonner volontiers toutes celles qui ne regardoient que lui.

Il ne demeura à Saint-Denis que juſqu'au mois d'Août. Ce lieu étoit trop proche de Paris pour qu'il n'y reçût pas de fréquentes viſites. On le tiroit malgré lui de ſa ſolitude, & il étoit expoſé aux inconvéniens qu'il avoit voulu éviter en quittant la Ville. Pour s'en délivrer, il ſe réfugia dans le déſert de Port-Royal des Champs, où il trouva MM. *Arnaud de Sainte-Marthe*, & *de Sacy*, que le même eſprit de recueillement avoit amenés. Il mangeoit cependant peu avec eux, & il ne les voyoit guère que dans la néceſſité. Il prenoit ſes repas dans ſa chambre, pendant leſquels ſon valet lui faiſoit quelque lecture; & il ne ſe trouvoit jamais mieux que lorſqu'on le laiſſoit ſe livrer en liberté aux exercices qu'il s'étoit preſcrits.

Ce fut dans cette ſolitude qu'il publia les *Préjugés légitimes contre les Calviniſtes*, leſquels parurent en 1671. M. *Claude* attaqua cet ouvrage: mais NICOLE n'avoit ni aſſez de force, ni aſſez de ſanté pour s'engager dans le travail qu'exigeoit ſa réponſe. Quoiqu'il eſtimât M. *Claude* à bien des égards, il le regardoit comme un homme avec lequel il y avoit trop à faire. *C'eſt*, dit-il dans ſa vingt-cinquième Lettre, *un déclamateur de profeſſion, qui écrit ſans aucune bonne foi & ſans ſincérité, qui*

pouſſe des figures à perte de vue, & qui ne témoigne jamais plus de confiance que quand il eſt plus foible. D'ailleurs un travail plus important l'occupoit, c'étoit ſes *Eſſais de Morale*, dont le premier volume parut en 1671.

Quelque temps après qu'il eut publié ce volume, il accompagna M. *Arnaud* à Angers, qui alloit voir ſon frère, Evêque de cette Ville. Ils y furent reçus avec beaucoup de diſtinction. La Ville leur envoya des Députés pour leur faire des préſens, & pour les remercier de l'honneur qu'ils leur faiſoient. Ils revinrent au bout d'un mois; & à ſon retour, NICOLE accepta un logement aux écuries de Madame *de Longueville*, dans le Fauxbourg Saint Jacques à Paris, pour être proche de M. *Arnaud*, qui logeoit dans le même Fauxbourg.

Ce fut dans ce temps-là que ſes amis le ſollicitèrent à prendre les Ordres ſacrés. Il goûta fort leur avis; mais avant que de ſe déterminer, il voulut en conférer avec M. *Pavillon*, Evêque d'Alet en Languedoc, qu'il avoit coutume de prendre pour ſon conſeil. A cette fin il partit de Paris au commencement du printemps. Il alla d'abord à Troyes, où il conſomma le projet qu'il avoit formé d'établir des

Ecoles pour des jeunes filles. En paſſant par Avignon, il lui arriva une petite aventure, qui auroit mortifié un homme moins Philoſophe que lui. Parmi les choſes rares qu'on lui montra dans cette Ville, on lui propoſa de lui faire voir l'Epitaphe du Prince *de Conti*, dont le corps repoſe dans l'Egliſe de Villeneuve-lès-Avignon. C'étoit NICOLE même qui avoit fait cette Epitaphe en 1666; mais on ignoroit à Avignon cette circonſtance. Cette pièce n'étoit pas belle, & les meilleurs eſprits de cette Ville n'en faiſoient pas grand cas. Auſſi l'un de ceux qui accompagnoient notre Philoſophe, le détourna d'aller à Villeneuve, s'il n'avoit pas d'autre motif. Cette Epitaphe ne vaut rien, dit-il, & ne mérite pas d'être vue. *Tout le monde en demeure d'accord*, répondit tranquillement NICOLE, *& moi auſſi, bien réſolu d'en faire mon profit.*

Après avoir paſſé ſucceſſivement à Niſmes, à Montpellier, & à Carcaſſonne, NICOLE arriva à Alet chez M. *Pavillon.* Il lui expoſa le motif de ſon voyage. M. *Pavillon* décida bientôt le parti qu'il avoit à prendre. Pour entrer dans les Ordres ſacrés, vous avez beſoin, lui dit-il, du conſentement de l'Evêque de Chartres, dont vous êtes Diocéſain; & cet

Evêque s'obstine à vous les refuser. De-là il étoit aisé de conclure que NICOLE devoit rester tranquillement dans l'Ordre de la Cléricature, & c'est la résolution qu'il prit.

D'Alet, notre Philosophe se rendit à Grenoble, d'où il partit pour Annecy près Genève, & revint à Paris. Il s'y occupa à revoir des écrits de divers Particuliers, à repousser les attaques & les persécutions de ses ennemis, & à détruire les mauvais bruits qu'ils faisoient courir sur les motifs de son voyage. Son père étant mort alors, il alla à Chartres pour mettre ordre à ses affaires, & de-là à Troyes, pour affermir son établissement des petites Ecoles. Dans ce temps-là (en 1679) sa protectrice, Madame la Duchesse *de Longueville* mourut, & il crut qu'il n'y avoit pas de sûreté à rester en France. Outre cela, il venoit de perdre successivement trois logemens; l'un à Paris, c'étoit celui que lui donnoit Madame *de Longueville*; l'autre à S. Denis, par la mort du Cardinal *de Rets*; & le troisième à Beauvais, par celle de M. *de Buzenval*. *J'étois logé dans ces trois lieux*, dit-il dans sa vingt-cinquième Lettre, *très-petitement à la vérité; mais tout est grand à ceux qui ne le sont pas.* Dans une position si fâcheuse, il prit le parti que je viens de

dire : ce fut de quitter la France, pour éviter les mauvais traitemens dont il étoit menacé de la part d'ennemis puiſſans, que Madame *de Longueville* ne contenoit plus.

Il ſe retira donc à Bruxelles, où M. *Arnaud* vint le trouver pour ſe dérober aux mêmes perſécutions. Ce Docteur voulut l'engager à paſſer en Hollande, pour y être, diſoit-il, plus en ſûreté : mais quelque fortes que fuſſent les raiſons qu'il donna, afin de le déterminer, notre Philoſophe ne s'y rendit point. Il allégua pour excuſe les fréquens accès de ſon aſthme, dont il étoit attaqué depuis l'âge de 30 ans, ſa mauvaiſe ſanté, le mauvais air de la Hollande, la diſette de la bonne eau, qui étoit preſque ſa ſeule boiſſon, & la réſolution qu'il avoit priſe de ne plus ſe mêler de rien, & d'aller paſſer le reſte de ſes jours, s'il lui étoit poſſible, dans le repos d'un Monaſtère.

En attendant, il étoit iſolé dans une terre étrangère, & preſque réduit à n'avoir de converſation qu'avec des chênes & des hêtres. C'en auroit été aſſez pour un Philoſophe Grec; mais NICOLE n'étoit pas accoutumé à un ſéjour ſidéſert. Pour diſſiper une mélancolie qu'avoit amené le dégoût, il penſa à retourner à Paris. Il falloit, afin d'y être en ſûreté,

avoir la protection de M. *de Harlay*, Archevêque de Paris. Or ce Prélat étoit très-courroucé contre lui, à cauſe de la part qu'il avoit eue à la Lettre que MM. les Evêques d'Arras & de Saint-Pons avoient écrite au Pape Innocent XI, lors de ſon avénement à la Papauté, contre les relâchemens des Caſuiſtes. Il fut donc conſeillé de ſe juſtifier à cet égard, par une Lettre adreſſée à cet Archevêque. C'eſt ce que fit NICOLE. Il écrivit à M. *de Harlay*, qu'il n'avoit d'autre part à cette Lettre, que celle d'avoir prêté ſa plume pour exprimer leur intention, & qu'il n'avoit pas cru devoir le refuſer à leurs ſollicitations, & à la recommandation d'une Princeſſe qui lui faiſoit l'honneur de le loger chez elle.

Il paroît que notre Philoſophe étoit à Liége, lorſqu'il écrivit cette Lettre. Il en partit, après l'avoir envoyée, pour aller à Sedan; & il eſſuya pendant ce voyage beaucoup de fatigues, auxquelles il fut très-ſenſible. C'eſt ce qu'il exprime bien dans ſa vingt-cinquième Lettre du Tome II. *Qui m'auroit dit, il y a ſix mois, qu'il falloit me réſoudre à n'avoir ni feu ni lieu; à être à charge à tout le monde; à changer continuellement de demeure; à être décrié & condamné d'un conſentement mutuel par les gens du*

du monde & les amis ; à n'être plaint ni défendu de perſonne ; à coucher ſur la paille avec la fièvre dans des trous creuſés ſous les rochers de la Meuſe : en vérité cela m'auroit fait peur.

De Sedan, NICOLE alla à l'Abbaye de Châtillon, dans le deſſein d'y paſſer l'hiver ; mais il n'y reſta qu'un mois. Ses ennemis publièrent qu'il avoit choiſi cette retraite pour y cabaler plus aiſément, & afin de compoſer dans l'obſcurité de nouveaux Ecrits qui ne ſerviroient qu'à troubler & l'Egliſe & l'Etat. Notre Philoſophe crut devoir faire ceſſer ces faux bruits. Il quitta cet endroit, changea de nom, & ſe rendit à l'Abbaye d'Orval dans le Duché de Luxembourg. Mais il n'eſt point de lieu qui puiſſe nous dérober aux noirceurs de la calomnie.

Pendant ces voyages, M. *de Harlay* avoit reçu la Lettre de NICOLE. Il la répandoit, & ne manquoit pas de la faire valoir comme un acte de repentir de la part de celui qui l'avoit écrite. Ses ennemis publièrent par-tout qu'il avoit fait enfin abjuration de ſes ſentimens, & qu'il avoit retracté tous ſes ouvrages. Ses amis même le crurent. En vain voulut-il ſe diſculper : ils blâmèrent hautement la diſpoſition où il étoit, & lui écrivirent des Let-

tres fort vives & très-amères. Notre Philoſophe en fut ſi affligé, qu'il reſta longtemps ſans dormir. Pour comble de calamité, l'Abbé de l'Abbaye où il étoit, craignant que cette affaire ne lui en attirât de mauvaiſes, tant à ſon égard, qu'à ſa Communauté, le pria poliment de chercher un autre gîte; & afin de s'en débarraſſer plus promptement, lui fournit un carroſſe, pour le conduire à Saint Hubert, d'où il alla à Liége. Il y reçut la viſite de M. *Claude de Sainte-Marthe*, quelques mois après ſon arrivée, lequel alloit à Bruxelles voir M. *Arnaud*. NICOLE l'accompagna, & ils demeurèrent tous les deux quelque temps dans cette Ville.

Cependant il avoit encore de vrais amis à Paris, qui ſollicitoient ſon retour en France. Ils obtinrent pour lui de M. l'Archevêque la permiſſion de revenir ſecrétement à Chartres. Il en profita, & il s'occupa à compoſer la vie de deux perſonnes que le public croyoit ſaintes, & qu'il falloit détromper. Il revit auſſi dans le même temps pluſieurs petits Traités de Morale, qu'il avoit fait en différentes occaſions, leſquels ont été imprimés dans ſes Eſſais de Morale. Enfin il y compoſa deux petits ouvrages, l'un intitulé *Le Procès injuſte*; & l'autre, *Traité des Arbitrages*; & cela

à l'occaſion d'un Procès que ſes ſœurs avoient à Chartres, & qui fut terminé par un arbitrage. (Ils ſont imprimés dans le VIe volume des *Eſſais de Morale.*) Pendant qu'il étoit en cette Ville, il lui arriva une aventure que je vais rapporter en peu de mots.

On avoit découvert à Chartres des fontaines minérales d'une nature particulière : il fut curieux de les voir ; & ayant appris ce que les Savans en penſoient, il compoſa ſur ces fontaines un petit ouvrage, pour en faire part à ſes amis, s'il pouvoit retourner à Paris. Avant que d'y mettre la dernière main, il crut devoir s'aſſurer lui-même de la vérité d'un fait particulier, lorſque l'occaſion s'en préſenteroit. Un jour paſſant devant le Couvent des Filles-Dieu, qui eſt hors de la Ville, il s'informa s'il étoit vrai qu'il y eût dans le jardin de ce Couvent un puits qui eût les mêmes qualités que les fontaines nouvellement découvertes. Celui à qui il parloit lui répondit qu'il en avoit oui dire quelque choſe ; mais que pour en être mieux inſtruit, il falloit s'adreſſer à la Tourière. NICOLE la fit avertir. Elle vint ; & au lieu de ſatisfaire ſa curioſité, elle lui dit que Madame l'Abbeſſe vouloit lui parler. Notre Philoſophe s'en défen-

dit ; & la Tourière le preſſa ſi vivement, qu'il crut que ce ſeroit choquer l'Abbeſſe que de refuſer. Il alla donc au Parloir, où cette Religieuſe le reçut la grille fermée. Quoiqu'il portât un habit Eccléſiaſtique, la Tourière l'ayant annoncé comme un Fontainier, l'Abbeſſe ne lui parla d'abord que fontaines & eaux minérales. Mais NICOLE ayant ramené la converſation ſur les Livres du temps, cette Religieuſe lui parla aſſez mal & de ſes amis & de lui-même.

Cette hiſtoire courut bien vîte dans Chartres. Notre Philoſophe la conta lui-même à ſes amis. Ses ennemis la rapportèrent différemment à l'Evêque. Ils lui firent entendre qu'il avoit feint d'être Jardinier, afin de pénétrer dans l'intérieur du Couvent de ces Religieuſes. De ſorte que cette aventure qui n'étoit que plaiſante, devint une affaire fâcheuſe qui obligea NICOLE à ſe juſtifier ſérieuſement. Cela le fit connoître à toute la Ville de Chartres. L'Evêque en fut fâché. Comme il ne l'aimoit pas ſi proche de lui, il dit publiquement qu'il commençoit à ſe laſſer, & défendit à ſes Officiers de le voir. Notre Philoſophe comprit ce que cela vouloit dire : *Une laſſitude ſans cauſe*, diſoit-il à tout le monde, *eſt un ſymptôme*

dangereux, & marque une prochaine maladie.

Il prit donc le parti de ſortir de Chartres, & il reſta quelque temps dans pluſieurs endroits autour de Paris, où il eut enfin permiſſion de revenir. Il alla, en arrivant, loger au Fauxbourg Saint Antoine, d'où il ſe tranſporta à la rue Copeau, Fauxbourg Saint Marceau. Il y compoſa un Livre intitulé, *Les prétendus Réformés convaincus de ſchiſme*, pour répondre à deux Ecrits que le Miniſtre *Claude* avoit publiés contre ſes ouvrages. C'étoit M. *de Harlay* même qui avoit engagé NICOLE à compoſer ce Livre, dans une viſite qu'il fit à ce Prélat. Ses ennemis toujours jaloux de ſa gloire, voulurent empêcher que ce Livre ne vît le jour; mais M. *de Harlay* le ſoutint: l'ouvrage parut, & il reçut les éloges qu'il méritoit.

Cependant M. *Arnaud* ne ceſſoit de le conſulter ſur les Ecrits qu'il compoſoit contre la recherche de la vérité du P. *Malebranche* *. Mais l'occupation que cela lui donnoit, ne l'empêchoit pas de travailler à des ouvrages importans: c'étoit la reviſion de ceux de M. *Hamon*, célèbre Médecin, & la continuation de ſes Eſſais

* Voyez ci-après l'hiſtoire du P. *Malebranche*.

de Morale. Celui-ci eſt un de ceux qui ont fait le plus d'honneur à NICOLE. Il eſt plein de réflexions très-judicieuſes, exprimées avec une préciſion, une juſteſſe & une clarté admirables. Le ſeul défaut qu'on y pourroit trouver, ſi on peut appeller ainſi des opinions particulières, c'eſt un trop grand détachement des choſes de ce monde. Que doit-on conclure, par exemple, de cette penſée : que le monde n'eſt compoſé que de gens ſtupides qui ne penſent à rien ; *que ceux qui penſent un peu davantage, ne penſent pas mieux ;* que l'imagination trouble la raiſon, & que la folie eſt commencée dans la plupart des hommes * ; ſi ce n'eſt que l'homme eſt à tout prendre un être mépriſable, & que le plus parfait ne vaut rien. Et dans un autre endroit il dit : *les plus grands eſprits n'ont que des lumïeres bornées, & ils ont toujours des endroits ſombres & ténébreux* **. Que NICOLE connoiſſoit bien l'eſprit de l'homme ! Cela eſt vrai ſans contredit, ſi on compare les plus grands eſprits à des Anges. Mais pour juger des *grands eſprits*, il faut faire attention à la nature de l'homme, & comparer leurs lumieres avec celles des autres mortels, en

* *Eſſais de Morale*, Tome I, page 33.
** *Ibid.* Tome II, page 232.

les proportionnant toujours à la nature de l'eſprit humain. Il y a peut-être plus de vanité à rabaiſſer ainſi la nature humaine, qu'à lui ſuppoſer des qualités trop élevées.

Notre Philoſophe, tout grand homme qu'il étoit, n'étoit pas auſſi toujours exempt des préjugés ordinaires. Par exemple, ce qu'il dit des Grands, ſent un peu l'adulation. Preſcrire d'honorer les Grands à cauſe des avantages qu'on en retire, n'eſt point du tout d'un Philoſophe, qui ne rend hommage qu'à la vertu. D'ailleurs croire, comme on le penſe dans les Eſſais de Morale, qu'il eſt beaucoup mieux d'attacher la grandeur à la naiſſance qu'au mérite, ce n'eſt pas trop aimer l'humanité. Il peut y avoir de l'abus dans l'élection; mais l'inſtitution eſt toujours ſage, au lieu que le ſentiment contraire autoriſe le reſpect dû au vice comme à la vertu, &c. Au reſte ces réflexions & le petit nombre d'autres que je pourrois faire, ne portent point atteinte au mérite d'un Livre précieux qui eſt infiniment au-deſſus de mes remarques & de mes éloges.

NICOLE s'engagea enſuite avec M. *Arnaud* dans une diſpute ſur la nature de la Grace, & qui fit voir que l'amour de la vérité les avoit plutôt unis que celui de

leurs opinions particulières. Il prit part dans le même temps à l'affaire du Quiétiſme, dont les premiers Auteurs furent Madame *Guion* & le P. *Lacombe* Barnabite, ſoutenus par M. *de Fenelon* Archevêque de Cambray. Notre Philoſophe fut un des premiers qui ſe déclarèrent contre cette fauſſe ſpiritualité. Il manifeſta ſes ſentimens dans un ouvrage intitulé: *Moyen court & facile de faire l'Oraiſon.* C'eſt ici le dernier fruit de ſa plume.

Vers le mois de Septembre de l'année 1695, ſes incommodités redoublèrent ſi fort, & ſes accès devinrent ſi fréquens & ſi douloureux, que ne pouvant plus écrire de ſa propre main, il étoit obligé de dicter à ſon Domeſtique ce qu'il vouloit confier au papier. Enfin le 11 Novembre, étant dans ſon cabinet, occupé ſelon ſa coutume à lire & à méditer ſur ſa lecture, il ſe ſentit attaqué ſubitement d'une eſpèce d'apoplexie, qui, en ne lui ôtant ni la liberté de l'eſprit, ni l'uſage de la parole, lui laiſſa le pouvoir d'appeler du ſecours. Il ne ſe trouva alors chez lui que ſa Servante, laquelle appela Meſdemoiſelles *Richer* & *de Parville*, amies de NICOLE, & Penſionnaires au Couvent de la Crêche, où il demeuroit alors. Elles envoyèrent ſur le champ chercher M. *Morin*, de

l'Académie des Sciences, qui le fit ſaigner. Peu de temps après accoururent chez lui MM. *Dodart* & *Hecquet*, qui ordonnèrent l'émétique, de concert avec M. *Morin*. On mit notre Philoſophe au lit pour attendre l'effet de ce remède, qui n'eut point de ſuccès. Il demanda & reçut les Sacremens de l'Egliſe. Le 16 du même mois, après qu'on l'eut changé de lit, il lui prit quelques inquiétudes. Il voulut ſe lever, & ſe plaignit de ce qu'on le retenoit au lit, puiſque ſelon lui il pouvoit marcher. Mais ces inquiétudes étoient des avant-coureurs d'une ſeconde attaque d'apoplexie, laquelle le fit tomber dans une ſi grande foibleſſe, qu'il expira au bout d'une heure, âgé de près de 72 ans.

NICOLE étoit d'un caractère doux & extrêmement timide. On prétend même que cette timidité étoit ſi grande, qu'elle alloit juſqu'à la foibleſſe. Il oſoit, dit-on, ſortir à peine de chez lui, tant il appréhendoit les accidens imprévus. Il étoit, outre cela, ſi crédule, qu'il ajoutoit foi à tous les faits qu'on lui rapportoit, quelqu'abſurdes qu'ils puſſent être, parce qu'il ne pouvoit s'imaginer qu'on pût le tromper *. Ces imputations ne ſont pas à la

* *Méthode pour étudier l'Hiſtoire*, page 300 de l'Edit. in-12. Par M. *Langlet Dufreſnoy*.

vérité bien prouvées; mais quand notre Philoſophe auroit été tel qu'on nous le repréſente ici, cela ne ſerviroit qu'à prouver ſon extrême candeur. Il étoit ſi modeſte, qu'il a rapporté dans ſes Lettres des choſes dont ſon amour propre eût été bleſſé, s'il eût été capable de quelque foible bleſſe. On a vu ci-devant ſon ingénuité ſur l'Epitaphe du Prince de Conti, qu'il avoit compoſée: mais voici un trait encore plus remarquable de ſa modeſtie. Il nous apprend qu'un de ſes amis chargé de faire le Panégyrique d'un Saint, lui montra celui qu'il avoit fait. NICOLE le lut, le trouva mauvais, & s'engagea à lui en faire un: ce qu'il exécuta. Son ami adopta ce Panégyrique, & le déclama fort bien; mais il ne fut goûté de perſonne. Un des Auditeurs qui connoiſſoit notre Philoſophe, vint même lui dire, que puiſqu'il étoit ami du Prédicateur, il devoit l'avertir de ne plus ſe mêler d'un *métier* dont il s'acquittoit ſi mal. Le Prédicateur ne ſe rebuta pas cependant de ce mauvais ſuccès. Il exigea de NICOLE une ſeconde fois la même corvée; & celui-ci l'accepta d'autant plus volontiers, qu'il croyoit que le Prédicateur avoit défiguré le premier Sermon par quantité de lambeaux mal couſus qu'il y avoit ajoutés. Il aſſiſta comme

la première fois à ce Panégyrique. Son ami le rendit mot pour mot, & le *déclama mieux qu'il ne méritoit*. Malgré cela, ce Sermon eut le même ſuccès que le premier, & excita les mêmes plaiſanteries. Notre Philoſophe conclut de-là qu'il n'étoit pas propre pour les ouvrages qui demandent de l'invention, & où il faut ſe ſoutenir de ſoi-même; & qu'il ne pouvoit réuſſir qu'à des choſes où il falloit prouver & raiſonner. Au reſte il n'a jamais mis ſon nom à aucun de ſes ouvrages, & il en a cédé volontiers l'honneur à M. *Arnaud*, à qui on attribue par cette raiſon une partie de ſon art de penſer, dont je vais faire connoître le ſyſtême.

Syſtême de NICOLE *ſur l'art de penſer.*

Si l'on définiſſoit la penſée, la faculté de produire des idées, il eſt certain qu'il n'y auroit point d'art de penſer, parce qu'on ne peut point réduire en art une ſimple propriété. Mais ſi on conſidère les ſuites de la faculté de penſer, c'eſt-à-dire toutes les actions de l'eſprit, les idées ſimples, les jugemens, & les raiſonnemens, & qu'on mette tout cela au nombre des penſées, on concevra qu'on pourra preſcrire une méthode pour bien diriger

toutes ces actions, ou, ce qui revient au même, former un art de penſer. C'eſt ſous ce point de vue qu'eſt conçu le ſyſtême que je vais expoſer.

Il y a quatre opérations de l'eſprit, qui ſont, concevoir, juger, raiſonner & ordonner. *Concevoir* eſt la ſimple vue que nous avons des choſes qui ſe préſentent à notre eſprit. *Juger* eſt l'action de l'eſprit par laquelle nous comparons diverſes idées pour connoître l'une par l'autre. *Raiſonner* eſt l'action de l'eſprit par laquelle nous formons un jugement de pluſieurs autres. Et *Ordonner* eſt l'action de l'eſprit par laquelle ayant ſur un même ſujet diverſes idées, divers jugemens, & divers raiſonnemens, nous les diſpoſons de la manière la plus propre pour faire connoître ce ſujet. Toutes ces opérations ſe font naturellement, & l'art conſiſte ſeulement à réfléchir ſur ce que la raiſon nous fait faire : ce qui ſe réduit à trois principes.

1°. A être aſſurés que nous uſons bien de notre raiſon.

2°. A découvrir & à expliquer plus facilement l'erreur ou le défaut qui ſe peut rencontrer dans les opérations de notre eſprit.

3°. A nous faire mieux connoître la

nature de notre eſprit par les réflexions que nous faiſons ſur ſes actions.

On peut de ſoi-même faire uſage de ces principes, pour diſcerner le vrai d'avec le faux, en exerçant l'eſprit ſur des choſes difficiles, comme les Mathématiques, parce qu'elles lui donnent une certaine étendue, & qu'elles l'accoutument à s'appliquer davantage, & à ſe tenir plus ferme dans ce qu'il connoît. Mais pour les pratiquer avec plus de certitude & de facilité, on les ſoumet aux règles qui forment véritablement l'art de penſer.

Je l'ai dit : la première action de l'eſprit eſt concevoir. Or ceci eſt l'ouvrage des idées, parce que nous ne pouvons avoir aucune connoiſſance de ce qui eſt hors de nous, que par leur entremiſe, & les réflexions que nous faiſons ſur ces idées, font tout le fond de cet art. Il s'agit donc de ſavoir en combien de manières on peut conſidérer les idées. Premièrement, on doit les conſidérer ſuivant leur nature; en ſecond lieu, ſelon la différence des objets qu'elles repréſentent; troiſièmement, ſelon leur ſimplicité ou compoſition; quatrièmement, ſelon leur étendue ou reſtriction, c'eſt-à-dire leur univerſalité, particularité, ſingularité;

& enfin ſelon leur clarté & obſcurité, ou diſtinction & confuſion.

On appelle *Idée* tout ce qui eſt dans notre eſprit, lorſque nous concevons une choſe de quelque manière que nous la concevions. Ainſi nous ne pouvons rien exprimer par nos paroles, lorſque nous entendons ce que nous diſons, que nous n'ayons idée de la choſe dont nous parlons, quoique cette idée ſoit quelquefois plus claire & plus diſtincte, quelquefois plus obſcure & plus confuſe *.

Tout ce que nous concevons eſt repréſenté ou comme ſubſtance, ou comme manière de ſubſtance, ou comme ſubſtance modifiée. La *Subſtance* eſt ce qu'on conçoit comme ſubſiſtant par ſoi-même. La *manière de ſubſtance*, ou *attribut de ſubſtance*, eſt ce qui étant conçu dans la ſubſtance, & comme ne pouvant ſubſiſter ſans elle, la détermine à être d'une certaine manière, & à la faire nommer telle. Et on entend par *ſubſtance modifiée*, la ſubſtance déterminée d'une certaine façon. Un corps, par exemple, eſt une ſubſtance: il eſt rond; cette rondeur eſt une manière d'être de ce corps; & ce

* Voyez, pour l'origine des idées le ſyſtême de *Loke*.

corps conſidéré comme rond, eſt la ſubſtance modifiée.

Nous conſidérons ici un objet en lui-même & dans ſon propre être, ſans porter la vue de l'eſprit à ce qu'il peut repréſenter. Mais ſi on ne regarde un objet que comme en repréſentant un autre, cette idée qu'on appelle *Signe*, renferme deux idées, l'une de la choſe qui repréſente, l'autre de la choſe repréſentée, & ſa nature conſiſte à exciter la ſeconde par la première. Tant que cette double idée eſt excitée, le ſigne ſubſiſte, quand même la choſe ſeroit détruite en ſa propre nature. On peut cependant concevoir le mode, ſans faire une attention expreſſe & diſtincte à la choſe modifiée, comme on peut concevoir la prudence, ſans faire attention à un homme qui eſt prudent. Cette ſéparation du mode de ſon ſujet s'appelle *abſtraction*. Or cette abſtraction eſt néceſſaire pour comprendre les choſes un peu compoſées, parce qu'on les conſidère par parties, & comme par les différentes faces qu'elles peuvent recevoir; & en conſidérant ainſi les parties ſéparément, on parvient plus aiſément à la connoiſſance du tout. C'eſt ainſi que les idées de compoſées deviennent ſimples, & que quoique ces idées ſoient toujours ſingu-

lières, elles produiſent néanmoins pluſieurs eſpèces d'idées.

On diſtingue encore deux ſortes d'idées: celles qui ne nous repréſentent qu'une ſeule choſe, qu'on nomme *Particulières*, comme l'idée que chacun a de ſoi-même; & d'autres qui peuvent en repréſenter pluſieurs, comme lorſqu'on conçoit un triangle en général, ce qui renferme l'idée de tous les autres triangles. Ces ſecondes idées s'appellent *Univerſelles*. Dans celles-ci il y a deux choſes à conſidérer, la compréhenſion & l'étendue. On entend par *Compréhenſion* les attributs qu'une idée univerſelle renferme en ſoi, & qu'on ne peut lui ôter ſans la détruire. Et on donne le nom *d'Etendue* aux ſujets à qui cette idée convient.

Voilà en quoi conſiſtent les idées, qui ſont ou claires ou confuſes, ſelon que nous en ſommes affectés. Une idée qui nous frappe intimement ou vivement ſans aucune ſuite qui puiſſe laiſſer le moindre doute, eſt une *idée claire*. Telle eſt l'idée que nous avons de la ſubſtance & de ce qui lui convient, comme la figure, le mouvement, le repos, &c. Une idée au contraire qui ne rend que les qualités ſenſibles, comme des douleurs, des ſons, des odeurs, du froid, du chaud, &c. eſt une

idée

idée confuſe, parce qu'on ne ſauroit concevoir clairement comment le froid, le chaud, les odeurs, &c. font impreſſion ſur nous, & de quelle nanière ils excitent le ſentiment qui leur convient.

Une idée peut encore devenir confuſe par l'attention que nous faiſons quelquefois aux mots, en nous ſervant du même mot pour exprimer différentes choſes. Le moyen d'éviter cette confuſion, c'eſt de définir la choſe que le mot repréſente. Sur quoi il faut diſtinguer deux ſortes de définitions, la définition du nom & la définition de la choſe. Dans la *Définition du nom*, on ne regarde que le mot (ou ſon) comme n'ayant encore point de ſens, & qui devient enſuite le ſigne d'une idée qu'on déſigne par d'autres mots. Dans la *Définition de la choſe*, on laiſſe au terme qu'on définit ſon idée ordinaire, dans laquelle ſont contenues d'autres idées. D'où il ſuit que les définitions des noms ſont arbitraires, & que celles des choſes ne le ſont pas. Car chaque mot (ou ſon) étant indifférent de ſoi-même & par ſa nature à ſignifier toutes ſortes d'idées, il eſt permis pour quelque uſage particulier, & pourvu qu'on en avertiſſe, de déterminer un mot à ſignifier préciſément une choſe, ſans mêlange d'aucun autre. Il n'en eſt pas de

même de la définition des choſes. Il ne dépend pas de la volonté des hommes, que les idées comprennent ce qu'ils voudroient qu'elles compriſſent. De ſorte que ſi en voulant les définir nous attribuons à ces idées quelque choſe qu'elles ne contiennent pas, nous tombons néceſſairement dans l'erreur.

Cela fait voir qu'il eſt très-important de ſe ſervir des définitions exactes qui expliquent la nature des choſes par leurs attributs eſſentiels. Or une définition eſt exacte, 1°. lorſqu'elle eſt *Univerſelle*, c'eſt-à-dire qu'elle comprend tout le défini; 2°. quand elle eſt *Propre*, c'eſt-à-dire qu'elle ne convient qu'au défini; 3°. & quand elle eſt *Claire*, c'eſt-à-dire quand elle nous ſert à avoir une idée plus claire & plus diſtincte de la choſe qu'on définit; & qu'elle nous en fait, autant qu'il eſt poſſible, comprendre la nature.

Après avoir conçu les choſes par les idées, nous comparons ces idées enſemble, & nous trouvons que les unes conviennent entr'elles, & que les autres ne conviennent pas. Nous les lions ou nous les délions: ce qui s'appelle *Affirmer* ou *Nier*, & généralement *Juger*. Ce jugement ſe nomme auſſi *Propoſition*, laquelle a toujours deux termes; l'un de qui l'on affirme

ou de qui l'on nie, qu'on appelle *Sujet*; & l'autre que l'on affirme ou que l'on nie, qu'on nomme *Attribut*. Quand le ſujet d'une propoſition eſt un terme commun qui eſt pris dans toute ſon étendue, la propoſition s'appelle *Univerſelle*, ſoit qu'elle ſoit affirmative ou négative, comme *tout homme eſt raiſonnable*, ou *nul homme n'eſt animal*. Si le terme commun n'eſt pris que ſelon une partie indéterminée, la propoſition eſt *Particulière*.

Les propoſitions ainſi diſtinguées, pour juger de leur vérité ou de leur fauſſeté, il ne ſuffit pas de conſidérer des deux idées qui la compoſent, celle qui en eſt le ſujet, qu'on appelle le *Petit terme*, & celle qui en eſt l'attribut, qu'on nomme le *Grand terme*, parce qu'il eſt plus étendu que le ſujet : il eſt encore néceſſaire de recourir à une troiſième idée à laquelle on donne le nom de *Moyen*, qui ſert à comparer le petit terme avec le plus grand, afin de connoître l'un par rapport à l'autre. Et cette manière de procéder s'appelle un *Raiſonnement*, qui eſt toujours compoſé de trois membres au moins. Je veux ſavoir, par exemple, ſi les méchans ſont dangereux, & pour cela je forme ce raiſonnement.

Les méchans ſont ennemis de l'ordre.

Mais ceux qui ſont ennemis de l'ordre, ſont dangereux.

Donc les méchans ſont dangereux.

J'ai dit qu'un raiſonnement devoit avoir au moins trois termes, parce qu'il pourroit en avoir davantage. En effet, ſi après avoir conſulté une troiſième idée pour ſavoir ſi un attribut convient ou ne convient pas à un ſujet, & après l'avoir comparé à un des termes, on ne ſait point s'il convient ou ne convient pas au ſecond terme, on en choiſit un quatrième, un cinquième, &c. ſi cela ne ſuffit pas, juſqu'à ce qu'on vienne à un terme qui eſt l'attribut de la concluſion avec le ſujet. Exemple : On veut ſavoir ſi les ambitieux ſont heureux, & pour cela on fait d'abord ce raiſonnement.

Ceux-là ne ſont point heureux qui déſirent toujours.

Or les ambitieux déſirent toujours.

Donc les ambitieux ne ſont point heureux.

Voilà un raiſonnement compoſé de trois termes. Or pour qu'il fût ſatisfaiſant, il faudroit avoir prouvé que ceux qui ont quelque choſe à déſirer, ne ſont point heureux. Il faut donc faire entrer cette raiſon dans le raiſonnement, & alors les trois termes ne ſuffiſent pas. Il eſt donc néceſſaire d'en chercher un quatrième qui

expoſe le malheur de ceux qui déſirent, & cela peut ſe faire ainſi.

Les ambitieux ſont pleins de déſirs.

Ceux qui ſont pleins de déſirs, manquent de beaucoup de choſes, parce qu'il eſt impoſſible qu'ils ſatisfaſſent tous leurs déſirs.

Or ceux qui manquent de ce qu'ils déſirent, ne ſont point heureux.

Donc les ambitieux ne ſont point heureux.

Les deux premiers membres d'un raiſonnement, qui forment les deux propoſitions particulières, s'appellent *Prémices*, parce qu'ils ſe préſentent d'abord à l'eſprit, & que la concluſion en eſt une ſuite néceſſaire. Ainſi ſi les prémices ſont vrais, la concluſion eſt néceſſairement vraie. D'où l'on tire les règles ſuivantes pour faire un bon raiſonnement.

I. Le moyen ne peut être pris deux fois particulièrement, mais il doit être pris au moins une fois univerſellement, parce qu'il ne peut être pris pour deux différentes parties du même tout, & qu'on ne pourroit rien conclure néceſſairement.

II. Les termes de la concluſion ne peuvent être pris plus univerſellement dans la concluſion que dans les prémices, parce qu'on ne peut rien conclure du particulier au général.

III. On ne peut rien conclure de deux propoſitions négatives, ces deux prôpoſitions ſéparant le ſujet & l'attribut du moyen.

IV. On ne peut trouver une propoſition négative par deux propoſitions affirmatives: car de ce que deux termes de la concluſion ſont unis avec un troiſième, on ne peut pas prouver qu'ils ſoient déſunis entr'eux.

V. La concluſion ſuit toujours la plus foible partie; c'eſt-à-dire, que s'il y a une des deux propoſitions qui ſoit négative, elle doit être négative; & s'il y en a une particulière, elle doit être particulière. Sans cela le moyen ſeroit déſuni des deux parties de la concluſion.

VI. Ce qui conclut le général, conclut le particulier.

VII. De deux propoſitions particulières il ne s'enſuit rien, par la raiſon qu'on ne conclut rien lorſque le moyen eſt pris deux fois particulièrement.

La quatrième partie de l'art de penſer, a pour objet la manière de diſpoſer de divers raiſonnemens pour faire connoître un ſujet: ce que nous avons appelé *Ordonner*, & ce qu'on appelle généralement *Méthode*. Or cette action de l'eſprit peut être dirigée par ces règles.

I. Ne laiſſez aucun des termes un peu obſcurs ſans les définir.

II. N'employez dans les définitions que des termes parfaitement connus, ou déja expliqués.

III. Ne demandez en axiomes que des choſes parfaitement évidentes.

IV. Prouvez toutes les propoſitions un peu obſcures, en n'employant à leur preuve que des définitions qui auront précédé ou les axiomes qui auront été accordés, ou les propoſitions qui auront déja été démontrées, ou la conſtruction de la choſe même dont il s'agira, lorſqu'il y aura quelqu'opération à faire.

V. N'abuſez jamais de l'équivoque des termes, en manquant d'y ſubſtituer mentalement des définitions qui les reſtreignent & qui les expliquent.

VI. Traitez les choſes autant qu'il eſt poſſible dans leur ordre naturel, en commençant par les plus générales & les plus ſimples, & expliquant tout ce qui appartient à la nature du genre, avant que de paſſer aux eſpèces particulières.

VII. Diviſez, autant qu'il ſe peut, chaque genre en toutes ſes eſpèces, chaque tout en toutes ſes parties, & chaque difficulté en tous ſes cas.

Et telles ſont les règles qu'on doit ſui-

vre pour acquérir le bon ſens & la juſteſſe de l'eſprit dans le diſcernement du vrai & du faux, & pour donner à la raiſon l'exactitude, qui eſt une choſe généralement utile dans toutes les parties & dans tous les emplois de la vie.

BIBLIOTECA NAZIONALE V. E. III

LOKE.*

L'ART de penſer, dont je viens de faire l'analyſe, renferme la partie la plus importante de la Métaphyſique, & doit ſervir par conſéquent d'introduction à la connoiſſance entière de cette Science, dont je vais expoſer les grands principes. Le Succeſſeur de M. *Nicole* s'eſt propoſé de développer la nature de l'eſprit humain; de prendre, pour ainſi dire, un état de ſes facultés; d'examiner l'étendue de ſes forces, & de déterminer ce qui eſt proportionné à ſa capacité. Cela a été exécuté avec une méthode, une profondeur, & une ſubtilité qui laiſſent bien loin les Métaphyſiciens, ſes Prédéceſſeurs en ce genre de travail, puiſque tous les Philoſophes, qui avant lui avoient écrit ſur la nature de l'entendement humain, avoient donné dans des extrémités vicieuſes. Les uns perſuadés que cet entendement ne ſau-

* *Eloge de Loke* dans le VIe. Tome de la *Bibliothèque choiſie* de M. *Leclerc*. *Eloge de Loke* dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, mois de Février 1705. *Dictionnaire Hiſtorique & Critique* de M. *Chauffepié*, article Loke. *Jacobi Brukeri Hiſtoria Critica Philoſophiæ*, Tome IV, *Pars altera*. Et ſes Ouvrages.

roit tout comprendre, & qu'il y a évidemment des connoiſſances qui ſont au-deſſus de ſa portée, ont prétendu qu'il ne pouvoit connoître la vérité par le ſecours de la raiſon, avec une parfaite & entière certitude. Les autres au contraire ſe ſont infatués que toutes les choſes de ce monde étoient l'objet naturel de l'eſprit humain; que l'homme pouvoit en acquérir une connoiſſance certaine, & qu'il n'y avoit abſolument rien qui excédât ſa portée. Quelques Sages avoient bien compris qu'il étoit un milieu entre ces deux extrêmes; mais perſonne n'avoit déterminé ce milieu. M. *Paſcal* conſidérant la choſe du côté de la Morale, s'étoit contenté de dire qu'il étoit également dangereux de faire trop connoître à l'homme ſa puiſſance, & de lui trop expoſer ſa baſſeſſe *. Et M. *Nicole* avoit remarqué que l'eſprit humain eſt foible, borné, étroit, perpétuellement ſujet à s'égarer, & en même temps ſi préſomptueux, qu'il n'y a rien dont il ne ſe puiſſe croire capable **. Ces ſentimens étoient très-propres à jetter l'homme dans une lâche oiſiveté & dans une entière inaction, ou à renouveller un dangereux pyrrhoniſme. Il falloit donc, pour préve-

* *Penſée de Paſcal.*

** *Eſſais de Morale*, Tom. I, pag. 31.

nir ces malheurs, examiner avec ſoin la capacité de l'Entendement; découvrir juſqu'où peuvent aller ſes connoiſſances; fixer ce qu'il peut concevoir & ce qui paſſe ſon intelligence; en un mot, faire connoître véritablement ſa nature en conſidérant tous les objets, par rapport à la proportion qu'ils ont avec ſes facultés. Voilà la tâche que s'impoſa & que remplit le Philoſophe dont on va lire l'Hiſtoire.

Jean LOKE naquit à Wrington, à ſept ou huit milles de Briſtol, le 29 Août de l'année 1632. Son père, nommé *Jean Loke*, qui étoit Capitaine dans l'Armée du Parlement pendant les Guerres Civiles, eut un ſoin tout particulier de ſon éducation. Il lui fit faire ſes premières études à Londres; & lorſqu'il eut 19 ans, il l'envoya à l'Académie d'Oxford, où il obtint pour lui une place d'aggrégé au Collége de Chriſt-Church (c'eſt-à-dire de l'Egliſe du Chriſt.) Le jeune LOKE s'y diſtingua d'abord; mais comme il ne pouvoit goûter les choſes qu'on lui apprenoit, il ſe dégoûta de l'Académie, & en négligea les exercices qui ne lui paroiſſoient d'aucune utilité. Un jour en cherchant quelque Livre qui contînt une Doctrine plus ſatisfaiſante que celle qu'on profeſſoit à l'Académie, il parcourut la

Philoſophie de *Deſcartes*. Cette lecture lui fit un plaiſir infini; & il en retira tant de fruit, qu'il n'attribua point comme auparavant, le peu de progrès qu'il avoit fait dans la ſcience de la Philoſophie, à ſon défaut de pénétration, mais aux Auteurs qu'il avoit lus & conſultés. Il ſe livra donc de nouveau à l'étude, & principalement à celle de la Médecine. Il y devint ſi habile, qu'il acquit l'eſtime des plus ſavans Médecins. Il fit même un petit Ouvrage que le fameux M. *Sydenham* approuva beaucoup. Il ne voulut cependant pas prendre des grades dans la Faculté : il ſe contenta du titre de Maître-ès-Arts.

LOKE avoit alors 32 ans. C'étoit un âge aſſez avancé pour qu'il dût ſonger à prendre un parti : mais l'amour de la Philoſophie l'abſorboit entièrement, & il ſentoit le prix d'une vie libre. Il ſe laiſſa pourtant gagner par l'Envoyé du Roi d'Angleterre en Allemagne, qui étoit bien aiſe d'avoir pour compagnon de voyage un homme auſſi éclairé que notre Philoſophe. LOKE partit avec lui pour l'Allemagne & la Pruſſe; & il s'attacha pendant cette courſe à étudier les hommes & à les connoître. De retour à Oxford, après un an d'abſence, il reprit le cours de ſes études. Cette vie retirée qu'il menoit dans

cette Ville, n'étoit sûrement pas propre à lui procurer un état ou une fortune beaucoup plus aisée que celle dont il jouissoit : il le savoit, & ne s'en embarrassoit pas beaucoup. Il y a même apparence qu'il eût toujours vécu dans la retraite, si on ne l'eût contraint d'en sortir. Milord *Ashley* ayant eu occasion de connoître ce qu'il valoit dans une seule conversation, l'engagea à venir chez lui; & afin de l'obliger à s'y fixer, c'est-à-dire à profiter des avantages qu'il vouloit lui procurer, il le chargea du soin de sa santé. Ce fut une raison pour LOKE de se tenir auprès de lui. Ce Comte étoit naturellement fort haut; mais ce n'étoit point avec LOKE qu'il prenoit ce ton de supériorité qui lui étoit ordinaire. Il l'écoutoit toujours favorablement & avec beaucoup de déférence. Il le gratifia même d'une pension considérable. Notre Philosophe n'avoit cependant encore rien publié qui pût annoncer ce qu'il devoit être un jour. Mais ce Milord se connoissoit en mérite; & quelque modeste que fût LOKE, sa profonde sagacité perçoit à travers sa modestie. Ces deux qualités d'autant plus estimables qu'elles sont rarement réunies, accompagnées d'une extrême candeur, lui concilièrent l'amitié des personnes de

la première diſtinction, parmi leſquels on nomme le Duc de *Buckingham* & Milord *Halifax*, qui avoient de l'eſprit & de la lecture, & qui ſe plaiſoient beaucoup à ſa converſation. Quoiqu'il eût l'air ſérieux, & qu'il leur parlât toujours avec des égards, il mêloit cependant dans ſes diſcours mille traits agréables & aſſez libres. Un jour ces Seigneurs, au lieu de converſer comme à leur ordinaire, demandèrent des cartes & jouèrent. LOKE les regarda jouer pendant quelque temps : après quoi ayant tiré des tablettes de ſa poche, il ſe mit à écrire avec beaucoup d'attention. Un de ces Seigneurs y prit garde, & lui demanda ce qu'il écrivoit. *Milord*, dit-il, *je tâche de profiter autant que je puis en votre compagnie ; car ayant attendu avec impatience l'honneur d'être préſent à une aſſemblée des plus ſages & des plus ſpirituels hommes de notre temps, & ayant eu enfin ce bonheur, j'ai cru que je ne pouvois mieux faire que d'écrire votre converſation ; & en effet j'ai mis ici en ſubſtance ce qui s'eſt dit depuis une heure ou deux.* On comprit par cette réponſe le ridicule qu'il y avoit à s'occuper de la ſorte. On quitta le jeu, & on paſſa le reſte du jour à s'entretenir de choſes également agréables & utiles.

Ce fut par cette manière de ſe com-

porter que notre Philoſophe devint ſi ami de Milord *Ashley*, que celui-ci ne pouvoit ſe paſſer de lui; de ſorte qu'étant tombé malade à ſa maiſon de campagne, LOKE ne fut pas ſeulement chargé de lui adminiſtrer les remèdes qui lui étoient néceſſaires: il eut auſſi ſoin de mettre ordre à ſes affaires tant civiles qu'eccléſiaſtiques.

Dans ce temps-là le Comte de *Northumberland* & ſon épouſe lui proposèrent de faire avec eux le voyage de France & d'Italie. Cette propoſition étoit trop attrayante, par l'envie que notre Philoſophe avoit de voir ces deux Etats, pour qu'il ne l'acceptât point. Les Mémoires ſur ſa vie ne nous ont point inſtruit de ſes occupations dans des Pays peuplés d'illuſtres Savans, & où il dût faire une ample moiſſon de connoiſſances. Nous ſavons ſeulement qu'il y perdit le Comte; & que de retour à Londres, il logea comme auparavant chez Milord *Ashley*, qui étoit Chancelier de l'Echiquier, & qui le pria de ſe charger de perfectionner l'éducation de ſon fils unique âgé de 15 à 16 ans. LOKE s'acquitta de cette fonction avec tant de ſageſſe & de prudence, que les parens de ſon élève lui laiſsèrent le ſoin de le marier. Ce fut ici la dernière

complaiſance qu'eut notre Philoſophe. Dégagé de tout ſoin, il ſe retira dans un endroit ſolitaire, & y forma le projet de ſon *Eſſai ſur l'Entendement humain*. Il avoit trente-huit ans. Il fut reçu alors de la Société Royale de Londres. Sa retraite ne fut pas longue: on l'en tira malgré lui. Milord *Ashley*, qui étoit devenu Comte de Schafteſbury, & Grand Chancelier d'Angleterre en 1672, eut la préférence. LOKE conſentit à accepter un appartement dans ſon Hôtel; & en reconnoiſſance de cette faveur, ce Seigneur lui donna la Charge de Secrétaire de la Préſentation des Bénéfices. L'année ſuivante il encourut la diſgrace du Roi, & LOKE fut enveloppé dans cette diſgrace. Cela ſuſpendit les fonctions & les émolumens de ſa Charge. Pour le dédommager, on le fit Secrétaire d'une commiſſion qui regardoit le Commerce, & dont le revenu étoit de 500 livres ſterlings; mais cette place ayant été ſupprimée au mois de Décembre 1674, il demeura ſans emploi. Par ſurcroît de malheur, il ſe ſentit attaqué d'étiſie. On lui conſeilla de changer d'air; & quoiqu'il prît alors des grades dans la Faculté de Médecine, où il venoit d'être reçu Bachelier, il quitta Londres pour ſe rendre à Paris. Il y lia amitié

avec les perſonnes les plus diſtinguées. Dans cet intervalle, le Comte ayant regagné les bonnes graces de ſon Souverain, LOKE retourna en Angleterre (en 1679) & il ſe retira à la campagne pour y reſpirer un air plus pur que celui de la Ville. A peine fut-il arrivé, que ſon Bienfaiteur le Chancelier perdit encore les bonnes graces du Roi. Cette nouvelle diſgrace l'allarma encore plus que la première. Il en craignit les ſuites. Pour ſe mettre en ſûreté, il alla à Amſterdam, ſous prétexte de ſa ſanté. C'eſt là qu'il perfectionna ſon Ouvrage de l'Entendement humain. Cette fuite indiſpoſa le Roi. Sa Majeſté manifeſta ſon reſſentiment par un ordre qu'elle donna au Collége de Chriſt-Church à Oxford, de rayer le nom de LOKE, malgré les prières de l'Evêque de cette Ville, *Jean Fel.* Ce fut là un ſujet à notre Philoſophe de s'affermir en quelque ſorte à Amſterdam. Dans cette vue, il forma une Société compoſée de MM. *Limborch*, *Leclerc*, & quelques autres Savans. Cette nouvelle parvint à ſes amis, qui en furent affligés. L'un d'eux (M. *Guill. Penn*) employa ſon crédit auprès du Roi, pour obtenir le pardon de LOKE; & il eût été exaucé, ſi celui-ci n'eût répondu à la lettre que cet ami lui écrivit à ce ſujet, qu'il n'avoit pas beſoin de par-

don, puiſqu'il n'avoit commis aucun crime. Le Roi fut ſans doute informé de cette réponſe ; car il le fit demander comme un mauvais Sujet aux Etats Généraux, par ſon Envoyé à la Haye, avec quatre-vingt-quatre perſonnes, qui mécontentes du Gouvernement, s'étoient attachées au Duc *de Monmouth*, lequel avoit formé une entrepriſe contre ſa Patrie auſſi téméraire que mal concertée. Notre Philoſophe paſſa ainſi pour un des adjoints au Duc *de Monmouth*. C'étoit une injuſtice bien grande qu'on lui faiſoit. Non-ſeulement il n'avoit aucune liaiſon avec ce Duc : il en faiſoit encore peu de cas. Afin de détruire ce ſoupçon, il quitta Amſterdam où étoit M. *de Monmouth*, & ſe réfugia à Utrecht. A la recommandation de M. *Limborch* & de M. *Guenelon*, chez lequel il logeoit, il fut très-bien reçu dans cette Ville de M. *Veen*, qui n'oublia rien pour lui rendre ſervice, & qui obtint même des Magiſtrats qu'ils le feroient avertir, ſi le Roi continuoit à le demander. Cela tranquilliſa LOKE. Cependant quelqu'un lui ayant perſuadé qu'il ſeroit plus en ſûreté à Cléves, il s'y rendit, & s'y tint caché. Enfin en 1689 il obtint la permiſſion de retourner chez lui, & repartit pour l'Angleterre. Il fit le voyage ſur la flotte qui y conduiſit la Princeſſe d'Orange.

Son premier ſoin fut de ſe faire rétablir dans ſa place du Collége de l'Egliſe du Chriſt à Oxford, non dans le deſſein d'y retourner, mais pour montrer qu'on l'avoit déplacé injuſtement. La place étoit remplie ; & comme on ne put ſe réſoudre à remercier celui qui l'occupoit, on lui offrit une place de ſurnuméraire qu'il refuſa. Il ſongea après cela à ſa fortune. Il ne tint qu'à lui d'obtenir un Emploi conſidérable ; mais il ſe contenta d'être l'un des Commiſſaires des Appels, Charge qui rend 200 livres ſterlings par an. Vers le même temps on lui offrit un caractère public ; & il eut à ſon choix d'aller en qualité d'Envoyé chez l'Empereur, chez l'Electeur de Brandebourg, ou à quelqu'autre Cour, où il croiroit pouvoir réſider dans un air convenable à ſa ſanté. LOKE étoit trop Philoſophe pour être ſenſible à un faſte qui charme tant les gens du monde. Il connoiſſoit les douceurs de la retraite, & il les préféroit à tout l'éclat des honneurs. Il refuſa donc heureuſement cette offre. Je dis heureuſement : car en ſe renfermant chez lui, il mit la dernière main à ſon Eſſai ſur l'Entendement humain : ouvrage qui lui a acquis plus de gloire que toutes les dignités, & qui a été plus utile aux hommes que les ſervices qu'il auroit pu leur rendre dans

les poſtes les plus éminens. Cet Ouvrage parut en 1697. Le ſuccès qu'il eut l'engagea à le perfectionner autant que cette perfection pouvoit dépendre de lui; de ſorte qu'il en publia une belle édition en 1706. Il mit au jour cette même année un Traité ſur le Gouvernement Civil, ſous le titre *De Imperio Civili*, dans lequel il combat le deſpotiſme abſolu.

A Londres comme dans toutes les Villes policées, on n'y laiſſe pas languir le mérite. Si le Philoſophe s'obſtine à vivre dans la médiocrité, le Gouvernement de ſon côté ne le quitte point qu'il ne l'ait comblé de biens & d'honneurs. On s'étoit rendu aux raiſons de LOKE, lorſqu'il avoit refuſé un caractère dans les Cours étrangères; mais une place parmi les Seigneurs Commiſſaires établis pour l'intérêt du Commerce & des Plantations, s'étant trouvée vacante, on le força en quelque ſorte à l'accepter. Notre Philoſophe obéit. Il exerça cet Emploi pendant pluſieurs années; & on dit qu'il étoit l'ame de ce noble Corps. Cependant il étoit obligé de reſter à Londres, où l'air incommodoit toujours plus ſa mauvaiſe poitrine. Cette puiſſante raiſon le contraignit à ſe démettre de ſa Charge. Il réſolut donc de s'en dépouiller entre les mains du

Roi; & il ſe comporta dans cette occaſion avec un déſintéreſſement que les hommes ordinaires regarderoient comme ſans exemple, mais que les Philoſophes trouvent très-conformes à la raiſon & à la juſtice. Cette Charge lui rapportoit mille livres ſterlings de revenu. Avant que de donner ſa démiſſion, il lui étoit facile d'entrer dans une eſpèce de compoſition avec tout prétendant, qui, averti en particulier de cette nouvelle, & appuyé de ſon crédit, auroit été en état d'emporter la place vacante ſur tout autre concurrent. Notre Philoſophe le ſavoit, & il n'en fut que plus circonſpect ſur la réſolution qu'il avoit priſe de n'en parler qu'au Roi. La choſe faite, on ne manqua pas de lui faire ſentir l'avantage qu'il auroit pu ſe procurer, & même en forme de reproche. *Je le ſavois bien*, répondit-il; *mais ç'a été pour cela même que je n'ai pas voulu communiquer mon deſſein à perſonne. J'avois reçu la place du Roi, j'ai voulu la lui remettre, pour qu'il en pût diſpoſer ſelon ſon bon plaiſir.*

Il ſongea après cela à chercher quelqu'endroit dans la campagne, où il pût reſpirer un bon air. Il en parla au Comte de *Pembrock*, ſon ami, lequel lui conſeilla de choiſir la Terre du Comte de *Masham*, à vingt-cinq milles de Londres, dans la

Province d'Eſſex. Il s'offrit de l'accompagner, & l'aſſura que ce Comte, qu'il connoiſſoit très-particulièrement, ſeroit extrêmement flatté qu'il lui donnât la préférence. LOKE ſe rendit à ſes raiſons. Il partit de Londres avec M. *de Pembrock*, & il fut reçu de M. le Comte *de Masham* & de Madame la Comteſſe ſon épouſe le plus gracieuſement du monde. Ils prirent l'un & l'autre tant de ſoin de lui, que ſa ſanté ſe rétablit en peu de temps. Il profita de cette ſituation heureuſe & de ſon loiſir, pour compoſer un Traité de l'éducation des Enfans. En même temps il publia une Lettre ſur la Tolérance. Il travailla enſuite ſur le Commerce; & il comprit que pour le rendre plus floriſſant, il falloit réduire les monnoies à leur juſte prix. C'eſt ce qu'il établit avec tant de ſolidité en 1695, qu'on lui adjugea une penſion de mille livres d'Angleterre ſur la Compagnie du Commerce & des Colonies.

En cette même année il mit au jour un Diſcours, où il prouve que le Chriſtianiſme eſt très-conforme à la raiſon (*Chriſtianiſmum rationi maximè conformem.*) Il n'y a rien, dit LOKE, dans les décrets de la Religion Chrétienne, tels qu'on les trouve dans les Ecrits ſacrés, qui ſoit contraire

aux notions vraies & réfléchies que la raiſon nous procure. Cet Ouvrage lui ſuſcita beaucoup d'ennemis. Tous les Théologiens crièrent hautement contre cette Propoſition. Le fameux M. *Samuel Bernard*, & M. *Edvard Stillingfleet* Evêque de Worceſter, l'examinèrent particulièrement & la condamnèrent. LOKE répondit à ces critiques; & comme les diſputes théologiques ſont toujours déſagréables, parce que la Religion y eſt intéreſſée, il prit le parti d'abandonner cette controverſe. Il renonça même à tout projet d'ouvrage. Il crut que cette affaire étoit un avertiſſement de vivre un peu pour lui. Il ſe livra à cette penſée avec d'autant plus de plaiſir, qu'il jouiſſoit quelquefois de l'entretien de ſes amis, conſtamment de la compagnie de Madame *de Masham*, qu'il eſtimoit beaucoup, & qu'il ſentoit le prix d'une vie auſſi douce que tranquille. D'ailleurs ſa ſanté s'affoibliſſoit de jour en jour. Il eût été téméraire de trop s'appliquer dans cet état. Notre Philoſophe comprit tout cela. Réfléchiſſant ſur le danger où il étoit, il crut que la ſeule choſe qui lui reſtoit à faire, étoit de s'occuper de l'étude de l'Ecriture Sainte. C'eſt auſſi ce qu'il fit juſqu'à la fin de ſa vie. Il jugea qu'elle approchoit par une obſervation

qu'il fit ſur l'affoibliſſement dans lequel il tomba au commencement de l'Eté. Cette ſaiſon, bien loin de produire cet effet chez lui, lui avoit toujours redonné quelques degrés de vigueur. De cette contrariété il conclut que ſa conſtitution étoit totalement dérangée. Il en parloit aſſez ſouvent, mais toujours avec beaucoup de ſérénité. Quoiqu'il penſât qu'il n'y avoit point de remède à ſon mal, il n'oublia rien pour ſe procurer les ſecours que ſon habileté dans la Médecine pouvoit lui fournir, afin de prolonger ſa vie. Sa prédiction ne tarda pas néanmoins à s'accomplir. Ses jambes commencèrent à s'enfler; & cette enflure augmentant tous les jours, ſes forces diminuèrent d'une manière très-ſenſible. Il vit clairement alors qu'il lui reſtoit peu de temps à vivre, & il ſe diſpoſa à quitter ce monde. Enfin les forces lui manquèrent tout à coup, & on le crut à l'extrémité. On lui demanda s'il penſoit qu'il touchât à ſa dernière heure : il répondit que cela arriveroit dans trois ou quatre jours. Il eut tout de ſuite une ſueur froide, & qui ſe diſſipa heureuſement. La nuit étant venue, tout le monde ſortit de ſa chambre, & Madame *de Masham* ſe trouvant ſeule, LOKE lui dit, *qu'il avoit vécu aſſez long-tems, & qu'il remercioit Dieu d'avoir paſſé heureuſement*

reuſement ſes jours, mais que cette vie ne lui paroiſſoit que pure vanité. Il pria en même temps cette Dame, qu'on ſe ſouvînt de lui dans la prière du ſoir. Elle répondit que s'il le vouloit, toute la famille viendroit prier Dieu dans ſa chambre : à quoi il conſentit, pourvu, dit-il, que cela ne cauſe pas trop d'embarras. On s'y rendit donc, & on pria en particulier pour lui.

Entre onze heures & minuit il parut un peu mieux. Madame *de Masham* ſe diſpoſoit à le veiller; mais il ne le voulut pas permettre, & il lui dit qu'il croyoit qu'il dormiroit, & que s'il ne dormoit point, il la feroit appeler. Il paſſa la nuit ſans fermer l'œil. Le lendemain il ſe fit porter dans ſon cabinet; & là ſur un fauteuil & dans une eſpèce d'aſſoupiſſement, quoique maître de ſes penſées, comme il paroiſſoit par ce qu'il diſoit de temps en temps, il rendit l'eſprit vers les trois heures après midi le 8 Novembre de l'année 1704, âgé de 72 ans.

LOKE étoit prudent ſans être fin. Ses manières douces & polies lui avoient acquis l'eſtime & l'amitié de toutes les perſonnes qui le connoiſſoient. Quoiqu'il aimât les converſations ſur des ſujets utiles, il croyoit que le temps étoit également employé dans celles où l'on parle beau-

coup pour dire des riens ; & il disoit que pour employer utilement une partie de cette vie, il falloit passer l'autre à de simples divertissemens. Aussi se livroit-il volontiers à une conversation libre & enjouée. Il savoit plusieurs contes agréables, qu'il rendoit encore plus piquans par la manière dont il les racontoit. La raillerie étoit aussi fort de son goût, mais c'étoit la raillerie innocente & délicate. Toujours aisé dans sa conduite, il dédaignoit ces airs de gravité par lesquels les Savans veulent se distinguer du reste des hommes. Il se divertissoit même à tourner cette gravité en ridicule, & il citoit avec plaisir à cette occasion cette définition de M. *de la Rochefoucault* : la gravité est un mystère du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit. Il aimoit sur-tout l'ordre, & il l'observoit en toutes choses avec une exactitude admirable. Comme il n'estimoit les occupations des hommes qu'à proportion de leur utilité, il faisoit peu de cas de ces Critiques purs Grammairiens, qui consument leur temps à composer des mots & des phrases. Il goûtoit encore moins les disputeurs de profession. Et il mépriſoit ouvertement ces Ecrivains qui ne travaillent qu'à détruire, sans rien établir eux-mêmes. *Un bâtiment*, dit-il, *leur*

déplaît, ils y trouvent de grands défauts : qu'ils le renverſent à la bonne heure, pourvu qu'ils tâchent d'en élever un autre à la place, s'il eſt poſſible. Il conſeilloit de jetter ſur le papier ce qu'on avoit aſſez médité, afin de ſoulager l'eſprit dans l'effort qu'il fait pour retenir clairement une longue ſuite de conſéquences, & d'en pouvoir mieux juger en le voyant tout enſemble. Il vouloit auſſi qu'on communiquât ſes penſées à quelque ami, ſur-tout lorſqu'on ſe propoſoit d'en faire part au Public; parce que, diſoit-il, notre eſprit eſt trop borné & trop ſujet à erreur, pour ne nous pas défier de nos lumières. Il étoit fort libéral de ſes avis, & ne les refuſoit à perſonne; mais l'expérience lui avoit appris qu'on doit être très-circonſpect ſur cet article. En effet tout le monde n'a pas l'eſprit aſſez bien fait pour recevoir des avis; & en général les bons conſeils ne ſervent point à rendre les gens plus ſages. Au reſte perſonne n'a jamais mieux connu l'art de s'accommoder à la portée de toutes ſortes d'eſprits. Avec un Jardinier il parloit jardinage, avec un Jouailler pierreries, avec un Horloger Montres, &c. *Par là*, diſoit-il, *je plais à tous ces gens-là, qui pour l'ordinaire ne peuvent parler pertinemment d'autre choſe. Comme ils voyent que je fais cas de leurs*

occupations, ils ſont charmés de me faire voir leur habileté, & moi je profite de leur entretien. Il avoit acquis ainſi une aſſez grande connoiſſance des Arts, dont il faiſoit un cas infini. Quant à ſon humeur, il étoit naturellement aſſez ſujet à la colère; mais ſes accès ne lui duroient pas long-temps, & il ſe blâmoit ſouvent lui-même de cette foibleſſe. Par le détail de ſa vie on a vu qu'il a vécu en honnête homme, & qu'il eſt mort pénétré de la bonté de Dieu. Comme ce dernier article eſt très-important pour ſa mémoire, je vais copier ici une Lettre qu'il écrivit à M. *Collins* peu de jours avant ſa mort, dans laquelle il expoſe ſes derniers ſentimens.

Lettre de LOKE *à M. Collins.*

» Je ſai que vous m'avez aimé pendant
» ma vie, & que vous conſerverez le ſou-
» venir de ma mémoire après ma mort.
» Tout l'uſage que vous en devez faire,
» c'eſt de reconnoître que cette vie eſt une
» ſcène de vanité qui paſſe bientôt, &
» qui ne procure de véritable ſatisfaction
» qu'autant qu'on ſe rend témoignage d'a-
» voir bien fait, & qu'on nourrit l'eſpé-
» rance d'une autre vie: c'eſt ce que je
» puis vous aſſurer par expérience, & ce

» dont vous reconnoîtrez la vérité quand » vous en viendrez au compte. Adieu : je » vous laiſſe mes vœux les plus doux. » *Jean Loke* *.

Syſtême de LOKE *ſur la nature & les facultés de l'Entendement humain.*

Un principe étoit reçu dans l'antiquité : c'eſt que toutes nos idées viennent des ſens. Ce principe fut renouvellé à la renaiſſance des Lettres, adopté & combattu **. Ceux qui l'attaquèrent, prétendirent qu'il y avoit des vérités, comme *ce qui eſt, eſt ; il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même temps*, &c. dont tous les hommes conviennent généralement; & cela ne peut être, dit-on, à moins que ces vérités ne ſoient innées. A cela on répond que les enfans & les idiots n'en ont pas la moindre idée, & n'y penſent en aucune manière. Et ſur ce qu'on réplique que les hommes ne donnent leur conſentement à ces vérités que quand ils ont atteint l'âge de raiſon, on demande qu'eſt-ce que la raiſon, ſi ce n'eſt la faculté de déduire de

* *Collection of Several, Pieces of M. John Loke*, pag. 328.

** Voyez *la Logique* ou *l'Art de penſer*, pag. 10 & ſuiv. de la ſixième Edition.

principes déja connus des vérités inconnues? Cela étant, on ne peut regarder comme un principe une vérité innée, ce qu'on ne ſauroit découvrir que par le moïen de la raiſon; car il faudroit admettre pour vérités innées toutes les vérités que la raiſon peut nous faire connoître; & dès-lors il n'y auroit plus de différence entre les vérités les plus ſenſibles & les vérités les plus abſtraites, entre les axiomes des Mathématiciens & les théorêmes qu'ils en déduiſent. Le ſens raiſonnable qu'on peut donner à cette propoſition, que les hommes donnent leur conſentement à ces vérités lorſqu'ils viennent à faire uſage de la raiſon, eſt que l'eſprit venant à ſe former des idées générales & abſtraites, & à comprendre les noms généraux qui les repréſentent, dans le temps que la faculté de raiſonner commence à ſe déployer, & tous ces matériaux ſe multipliant à meſure que cette faculté ſe perfectionne, il arrive ordinairement que les enfans n'acquierent ces idées générales, & n'apprennent les noms qui ſervent à les exprimer, que lorſqu'ayant exercé leur raiſon pendant un aſſez long-temps ſur des idées familières & plus particulières, ils ſont devenus capables d'un entretien raiſonnable, par le commerce qu'ils ont eu avec d'autres hommes. Un enfant, par

exemple, ne vient à connoître que 3 & 4 ſont égaux à 7, que lorſqu'il eſt capable de compter juſqu'à 7 ; qu'il a acquis l'idée de ce qu'on nomme égalité, & qu'il ſait comment on la nomme. Quand il en eſt venu là, dès qu'on lui dit que 3 & 4 ſont égaux à 7, il n'a pas plutôt compris le ſens de ces paroles, qu'il donne ſon conſentement à cette propoſition, ou pour mieux dire, qu'il en apperçoit la vérité.

De-là il ſuit que [quoiqu'il y ait pluſieurs propoſitions générales, qui ſont toujours reçues avec un entier conſentement, lorſqu'on les propoſe à des perſonnes qui ſont parvenues à un âge raiſonnable, & qui étant accoutumées à des idées abſtraites & univerſelles, ſavent les termes dont on ſe ſert pour les exprimer ; cependant comme ces vérités ſont inconnues aux enfans dans le temps qu'ils connoiſſent d'autres choſes, on ne peut point dire qu'elles ſoient reçues d'un conſentement univerſel de tout être doué d'intelligence ; & par conſéquent on ne ſauroit ſuppoſer en aucune manière qu'elles ſoient *innées*. Car il eſt impoſſible qu'une vérité *innée* (s'il y en a de telles) puiſſe être inconnue du moins à une perſonne qui connoît déja quelqu'autre choſe ; parce que s'il y a des vérités innées, il faut qu'il y ait des pen-

ſées innées : car on ne ſauroit concevoir qu'une vérité ſoit dans l'eſprit, ſi l'eſprit n'a jamais penſé à cette vérité. D'où il s'enſuit évidemment que s'il y a des vérités *innées*, il faut de néceſſité que ce ſoient les premiers objets de la penſée, la première choſe qui paroiſſe dans l'eſprit].

La conſéquence qu'on tire de ce raiſonnement, eſt que nous n'avons d'idées que des choſes ſenſibles, ou que celles qui paroiſſent ne point venir des ſens ſont en quelque ſorte des idées de définition, c'eſt-à-dire des idées formées par des mots qu'on a définis, ou auxquels on a attaché un ſens. Le mot *Dieu* ne nous donne point aſſurément l'idée du Créateur ; mais il exprime un Être ſuprême, tout-puiſſant, infiniment ſage, doué d'une intelligence infinie, toutes qualités que nous ne connoiſſons que par la définition des mots dont nous nous ſervons pour les exprimer *.

Cela poſé, le Comte de *Schatesbury* demande ſi l'idée d'une femme & ce qu'on en déſire eſt une idée innée, & ſi elle s'enſeigne dans quelque Catéchiſme. Si nous n'avions, dit-il, ni Ecoles de Venus, ni des Livres qui nous inſtruiſiſſent là-deſſus,

* Voyez ci-après la démonſtration de *Clarck* ſur l'exiſtence de Dieu.

nous

nous ſerions donc dans une parfaite ignorance à cet égard, juſqu'à ce que nos parens nous euſſent donné des leçons ſur cette matière. Et ſi la tradition venoit à ſe perdre, le genre humain pourroit fort bien périr *.

Cette objection porte ſur l'appétit propre aux hommes, ſur certains penchans qui leur ſont naturels, qu'on confond avec nos connoiſſances. Car [la nature a mis dans tous les hommes l'envie d'être heureux, & une forte averſion pour la misère. Ce ſont là des principes de pratique véritablement *innés*, & qui ſelon la deſtination de tout principe de pratique ont une influence continuelle ſur toutes nos actions. On peut d'ailleurs les remarquer dans toutes ſortes de perſonnes de quelqu'âge qu'elles ſoient, en qui ils paroiſſent conſtamment & ſans diſcontinuation : mais ce ſont là des inclinations de notre ame vers le bien, & non pas des impreſſions de quelque vérité, qui ſoient gravées dans notre Entendement. Je conviens (c'eſt *Loke* qui parle) qu'il y a dans l'ame des hommes certains penchans qui y ſont imprimés naturellement, & qu'en conſéquence des premières impreſſions que les hommes re-

* *Several Letters Written by a Nobleman*, Lett. VIII.

çoivent par le moyen des ſens, il ſe trouve certaines choſes qui leur plaiſent, & d'autres qui leur ſont déſagréables, certaines choſes pour leſquelles ils ont du penchant, & d'autres dont ils s'éloignent & qu'ils ont en averſion : mais cela ne ſert de rien pour prouver qu'il y a dans l'ame des caractères innés, qui doivent être les principes de connoiſſance, qui règlent actuellement notre conduite. Bien loin qu'on puiſſe établir par là l'exiſtence de ces ſortes de caractères, on peut inférer au contraire qu'il n'y en a point du tout : car s'il y avoit dans notre ame certains caractères qui y fuſſent gravés naturellement comme autant de principes de connoiſſance, nous ne pourrions que les appercevoir agiſſant en nous, comme nous ſentons l'influence que les autres impreſſions naturelles ont naturellement ſur notre volonté & ſur nos déſirs : je veux dire l'envie d'être heureux, & la crainte d'être miſérables. Deux principes qui agiſſent conſtamment en nous, & les motifs inſéparables de toutes nos actions, auxquelles nous ſentons qu'ils nous pouſſent & nous déterminent inceſſamment].

Voilà donc deux principes innés : mais ces principes ne renferment-ils pas une idée du moins confuſe du bonheur & de la misère ?

Quoi qu'il en ſoit, s'il n'y a point d'idées innées, l'ame eſt comme une table raſe, vuide de tous caractères, ſans aucune idée quelconque. Cela étant (ou ſuppoſé) comment reçoit-elle des idées? D'où puiſe-t-elle tous ces matériaux, qui ſont comme le fond de tous ſes raiſonnemens & de toutes ſes connoiſſances? De l'expérience. Les obſervations que nous faiſons ſur les objets extérieurs & ſenſibles, ou ſur les opérations intérieures de notre ame que nous appercevons, & ſur leſquelles nous réfléchiſſons nous-mêmes, fourniſſent à notre eſprit les matériaux de toutes ſes penſées. Ce ſont là les deux ſources d'où découlent toutes les idées que nous avons ou que nous pouvons avoir naturellement.

Premièrement, nos ſens frappés par les objets extérieurs, font entrer dans notre ame pluſieurs perceptions diſtinctes des choſes, ſelon les diverſes manières dont ces objets agiſſent ſur nos ſens. C'eſt ainſi que nous acquérons les idées que nous avons du *blanc*, du *jaune*, du *chaud*, du *froid*, du *dur*, du *mou*, du *doux*, de *l'amer*, & en général de tout ce que nous appelons *qualités ſenſibles*.

La ſeconde ſource, c'eſt la perception des opérations de notre ame ſur les idées

qu'elle a reçues par les ſens : opérations, qui devenant l'objet des réflexions de l'ame, produiſent dans l'entendement une autre eſpèce d'idées, que les objets extérieurs n'auroient pu lui fournir : telles ſont les idées de ce qu'on appelle *appercevoir*, *penſer*, *douter*, *croire*, *raiſonner*, *connoître*, *vouloir*, & toutes les actions de notre ame, de l'exiſtence deſquelles étant pleinement convaincus, parce que nous les trouvons en nous-mêmes, nous recevons par leur moyen des idées auſſi diſtinctes que celles que les corps produiſent en nous, lorſqu'ils viennent à frapper nos ſens.

Ainſi les objets extérieurs fourniſſent à l'eſprit les idées des qualités ſenſibles, & l'eſprit fournit à l'entendement les idées de ſes propres opérations. D'où il ſuit que l'homme n'a d'autres idées que celles qui y ont été produites par ces deux voies.

Les idées que les objets extérieurs nous fourniſſent, entrent dans notre ame de quatre manières différentes. Nous acquérons les unes par un ſeul ſens. Les autres entrent dans l'eſprit par plus d'un ſens. Les troiſièmes y viennent par la ſeule réflexion. Et nous recevons les quatrièmes par toutes les voies de la ſenſation auſſi bien que de la réflexion. Il y a des idées qui n'entrent

dans l'eſprit que par un ſeul ſens. La lumière & les couleurs entrent uniquement par les yeux; le bruit & le ſon entrent par les oreilles; les différens goûts par le palais, & les odeurs par le nez. Les organes ou nerfs, après avoir reçu les impreſſions de dehors, les portent au cerveau, qui eſt pour ainſi dire *la chambre d'audience*, où elles ſe préſentent à l'ame; & ſi quelques-uns de ces organes viennent à être détraqués, en ſorte qu'ils ne puiſſent point exercer leur fonction, ces ſenſations n'y ſont point admiſes: elles ne peuvent plus ſe préſenter à l'entendement, & en être apperçues par aucune autre voie.

Les idées qui s'introduiſent dans l'eſprit par toutes les voies de la ſenſation & par réflexion, ſont le *plaiſir*, la *douleur* ou *l'inquiétude*, *l'exiſtence*, *l'unité* & *la puiſſance*.

On entend par *Plaiſir* & *Douleur* tout ce qui nous plaît ou nous incommode, ſoit qu'il procéde des penſées de notre eſprit, ou de quelque choſe qui agiſſe ſur notre corps. Ainſi quoiqu'on appelle l'un *ſatisfaction*, *contentement*, *bonheur*, *&c.* & l'autre *inquiétude*, *peine*, *douleur*, *tourment*, *affliction*, *misère*, *&c.* ce ne ſont là dans le fond que différens degrés de la même choſe, leſquels ſe rapportent à des idées de plaiſir & de douleur, de contentement ou

d'inquiétude. L'une (la douleur) & l'autre (le plaiſir) ſont ſouvent produites par les mêmes objets & par les mêmes idées qui nous cauſent du plaiſir. C'eſt ainſi que la chaleur, qui dans un certain degré nous eſt agréable, venant à s'augmenter, nous cauſe de la douleur.

L'*Exiſtence* & l'*Unité* ſont deux autres idées qui ſont communiquées à l'entendement par chaque objet extérieur, & par chaque idée que nous appercevons en nous-mêmes. Lorſque nous avons des idées dans l'eſprit, nous les conſidérons comme y étant actuellement; de même que nous conſidérons les choſes comme étant actuellement hors de nous, c'eſt-à-dire comme actuellement *exiſtantes* en elles-mêmes. D'autre part, ce que nous conſidérons comme une ſeule choſe, ſoit que ce ſoit un être réel ou une ſimple idée, ſuggère à notre entendement l'idée de l'*unité*.

Et la *Puiſſance* eſt une de ces idées ſimples que nous recevons par ſenſation & par réflexion. Lorſque nous obſervons en nous-mêmes que nous penſons & que nous pouvons penſer, & que nous pouvons quand nous voulons mettre en mouvement certaines parties de notre corps qui ſont en repos, nous avons alors l'idée de la *puiſſance*. Cette idée s'acquiert par les ſenſa-

tions que ſont en nous les effets que les corps ſont capables de produire les uns ſur les autres, & par la réflexion que nous faiſons ſur ces ſenſations.

Reſte encore une dernière idée plus abſtraite que les autres dont je viens de parler, c'eſt celle de la *ſucceſſion*. Elle naît de la réflexion que nous faiſons ſur nos idées, quand nous les conſidérons de ſuite l'une ſe ſuccédant à l'autre, ſans aucune intermiſſion.

Ce ſont là preſque les ſeules idées que nous ayons, & dont notre eſprit tire toutes ſes autres connoiſſances. Nous les retenons de deux manières : la première, en conſervant l'idée qui a été introduite par l'eſprit, actuellement préſente pendant quelque temps ; ce qu'on appelle *attention* ou *contemplation* : l'autre manière, en rappelant & ranimant, pour ainſi dire, dans l'eſprit ces idées, qui après y avoir été imprimées, avoient diſparu, & avoient été entièrement éloignées de ſa vue. On donne à cette ſeconde faculté de l'entendement le nom de *répétition* ou de *réminiſcence*. L'attention & la répétition ſervent beaucoup à fixer les idées dans la mémoire ; & comme celles qui font des impreſſions plus durables & plus profondes ſont plus aiſées à retenir, telles que celles qui ſont accom-

pagnées de plaiſir ou de douleur, elles ſont auſſi plus aiſées à rappeler. D'où il ſuit, que quoique les idées qui ont été déja imprimées dans l'eſprit ne lui ſoient pas conſtamment préſentes, elles lui ſont pourtant connues à l'aide de la réminiſcence, comme y ayant été auparavant empreintes.

L'eſprit a une autre faculté qui conſiſte à diſcerner ou à diſtinguer ſes différentes idées, & par laquelle il juge de l'évidence & de la certitude de pluſieurs propoſitions, de celles-là même qui ſont les plus générales; de ſorte qu'il apperçoit que deux idées ſont ſemblables ou différentes entr'elles. Cela s'opère par pluſieurs actes qui forment d'autres idées tirées des idées ſimples qu'il a reçues, & qui ſont les matériaux & les fondemens de toutes ſes penſées. Ces actes conſiſtent principalement, 1°. A combiner pluſieurs idées ſimples en une ſeule; & par ce moyen décompoſer toutes les idées complexes qui ſont formées de pluſieurs idées ſimples miſes enſemble, comme une *Armée*, l'*Univers*, *&c.* 2°. A joindre deux idées enſemble, tant ſimples que complexes, & à les placer l'une près de l'autre, en ſorte qu'on les voie tout à la fois ſans les combiner en une ſeule idée: c'eſt par là que l'eſprit ſe forme toutes les idées de relation. 3°. Et à ſéparer des idées d'a-

vec toutes les autres qui exiſtent actuellement avec elles : c'eſt ce qu'on nomme *abſtraction* ; & c'eſt par cette voie que l'eſprit forme toutes les idées générales.

Par cette faculté que l'eſprit a de répéter & de joindre enſemble des idées, il peut varier & multiplier à l'infini les objets de ſes penſées au-delà de ce qu'il reçoit par ſenſation ou par réflexion : mais ces idées ſe réduiſent toujours à ces idées ſimples que l'eſprit a reçues de ces deux ſources, & qui ſont les matériaux auxquels ſe réſolvent enfin toutes les compoſitions qu'il peut faire, comme on va le voir.

Les principales idées ſimples ſont celles du plaiſir & de la douleur : je l'ai déja dit. Or toutes les choſes ſont bonnes ou mauvaiſes relativement à ces deux ſentimens, d'où découlent toutes les idées du bien & du mal. En effet, nous nommons BIEN, *tout ce qui eſt propre à produire & à augmenter le plaiſir en nous, ou à diminuer & à abréger la douleur* ; ou bien *à nous procurer ou conſerver la poſſeſſion de tout autre bien en l'abſence de quelque mal que ce ſoit.* Au contraire nous nommons MAL, *ce qui eſt propre à produire ou augmenter en nous quelque douleur, ou à diminuer quelque plaiſir que ce ſoit* ; ou bien *à nous cauſer du mal, ou à nous priver de quelque bien que ce ſoit.*

Ces deux ſentimens ſont les pivots ſur leſquels roulent toutes nos paſſions. En réfléchiſſant ſur le plaiſir qu'une choſe abſente ou préſente peut produire en nous, nous avons l'idée que nous appelons *Amour*. Au contraire la réflexion du déſagrément ou de la douleur qu'une choſe préſente ou abſente peut produire en nous, nous donne l'idée de ce que nous nommons *Haine*. L'inquiétude que nous reſſentons pour une choſe qui donneroit du plaiſir ſi elle étoit préſente, c'eſt ce qu'on nomme *Déſir*, lequel eſt plus ou moins grand, lorſque cette inquiétude eſt plus ou moins ardente.

La *Joie* eſt un plaiſir que l'ame reſſent, lorſqu'elle conſidère la poſſeſſion d'un bien préſent ou futur comme aſſurée; & nous ſommes en poſſeſſion d'un bien, lorſqu'il eſt de telle ſorte en notre pouvoir que nous pouvons en jouir quand nous voulons. La *Triſteſſe* eſt une inquiétude de l'ame, lorſqu'elle penſe à un bien perdu, dont elle auroit pu jouir plus long-temps, ou quand elle eſt tourmentée d'un mal actuellement préſent. L'*Eſpérance* eſt ce contentement de l'ame que nous trouvons en nous-mêmes, lorſque nous penſons à la jouiſſance qu'elle doit probablement avoir d'une choſe qui eſt propre à lui donner du plaiſir. La

Crainte eſt une inquiétude que nous reſſentons, quand nous penſons à un mal futur qui peut nous arriver. Le *Déſeſpoir* eſt la penſée qu'on a qu'un bien ne peut être obtenu: penſée qui agit différemment dans notre eſprit; car quelquefois elle y produit l'inquiétude & l'affliction, & quelquefois le repos & l'indolence. La *Colère* eſt cette inquiétude ou ce déſordre que nous reſſentons après avoir reçu quelque injure, & qui eſt accompagnée d'un déſir de nous venger. Enfin l'*Envie* eſt une inquiétude de l'ame, cauſée par la conſidération d'un bien que nous déſirons, lequel eſt poſſédé par une autre perſonne, que nous eſtimons ne l'avoir pas ſi bien mérité que nous.

Ces deux dernières paſſions ne ſont pas ſimplement produites en elles-mêmes par la douleur ou par le plaiſir; mais elles renferment certaines conſidérations de nous-mêmes & des autres jointes enſemble. Et comme tous les hommes n'ont pas de l'eſtime de leur propre mérite, ou le déſir de la vengeance, qui ſont les mobiles de ces deux paſſions, elles ne ſe trouvent pas chez tous les hommes. A l'égard des autres qui ſe terminent purement à la douleur & au plaiſir, tout le monde les reſſent. Car nous *aimons*, nous *déſirons*, nous nous *réjouiſſons*,

nous eſpérons ſeulement par rapport au plaiſir. Au contraire, c'eſt uniquement en vue de la douleur que nous *haïſſons*, que nous *craignons*, & que nous nous *affligeons*.

Concluons donc que nous n'avons d'autre objet de nos penſées & de nos raiſonnemens que nos propres idées, qui ſont la ſeule choſe que nous contemplions ou que nous puiſſions contempler, & que par conſéquent c'eſt ſur ces idées que roule toute notre connoiſſance. On donne le nom de *CONNOISSANCE à la perception de la liaiſon & convenance, ou de l'oppoſition & diſconvenance qui ſe trouvent entre deux de nos idées.* Cette convenance ou diſconvenance ſe réduit à quatre eſpèces, qui ſont: 1. *Identité* ou *Diverſité*. 2. *Relation*. 3. *Coexiſtence* ou *Connexion néceſſaire*. 4. *Exiſtence réelle*.

L'Identité & la Diverſité ſont un acte de l'eſprit, par lequel il apperçoit les idées qu'il a; voit ce que chacune eſt en elle-même; diſtingue leur différence, & comment chacune n'eſt pas l'autre. La Relation eſt la perception du rapport qui eſt entre deux idées de quelque eſpèce qu'elles ſoient, ſubſtances, modes ou autres. La troiſième eſpèce de convenance ou de diſconvenance qu'on peut trouver dans nos idées, & ſur laquelle s'exerce l'eſprit, c'eſt la Coexiſtence ou la Non-coexiſtence dans

le même ſujet : ce qui regarde particuliè-rement les ſubſtances. Enfin la dernière eſ-pèce de convenance, c'eſt celle d'une Exiſtence actuelle & réelle, qui convient à quelque choſe dont nous avons l'idée dans l'eſprit.

Les idées qu'on fait intervenir pour montrer la convenance de deux autres, on les nomme des *Preuves*. Et lorſque par le moyen de ces preuves on vient à ap-percevoir la convenance ou la diſconve-nance des idées que l'on conſidère, on a une *Démonſtration*, par laquelle l'eſprit voit clairement que la choſe eſt ainſi & non autrement. On donne le nom de *Sa-gacité* à la diſpoſition que l'eſprit a de trouver ces idées moyennes, qui mon-trent la convenance ou la diſconvenance de quelqu'autre idée, & à les appliquer comme il faut.

On appelle cette connoiſſance, *connoiſ-ſance démonſtrative*, pour la diſtinguer de la connoiſſance de ſimple vue, qu'on nom-me *intuitive*. Cette dernière eſt plus par-faite que l'autre, parce que l'eſprit apper-çoit la vérité dès qu'elle eſt tournée vers lui, comme l'œil voit la lumière à l'inſ-tant que la vue eſt dirigée vers un corps lumineux : au lieu que dans une démonſ-tration, ce n'eſt point par une ſeule vue

paſſagère qu'on peut la découvrir, mais en s'engageant dans une certaine progreſſion d'idées faites peu à peu & par degrés: ce qui ne ſe fait pas ſans peine & ſans attention.

Au reſte, à chaque pas que l'eſprit fait dans une démonſtration, il faut qu'il apperçoive par une connoiſſance de ſimple vue la convenance ou la diſconvenance de chaque idée, qui lie enſemble les idées entre leſquelles elle intervient pour montrer la convenance ou la diſconvenance des deux idées extrêmes. Sans cela, on auroit encore beſoin de preuves pour faire voir la convenance ou la diſconvenance que chaque idée moyenne a avec celles entre leſquelles elle eſt placée, puiſqu'il n'y a point de connoiſſance, lorſqu'il n'y a point de perception d'une telle convenance ou diſconvenance.

Les deux premiers degrés de connoiſſance ſont donc l'intuition & la démonſtration. Tout ce qui ne peut pas ſe rapporter à l'un d'eux, avec quelqu'aſſurance qu'on le reçoive, eſt *Foi* ou *Opinion*, & non point connoiſſance du moins à l'égard de toutes les vérités générales. Car l'eſprit a encore une perception qui regarde l'exiſtence particulière des êtres finis hors de nous: connoiſſance qui va au-delà de la

ſimple probabilité, mais qui n'a pourtant pas toute la certitude des deux degrés de connoiſſance dont on vient de parler: c'eſt celle qui regarde l'exiſtence des objets particuliers qui exiſtent hors de nous, en vertu de cette perception & de ce ſentiment intérieur que nous avons de l'introduction actuelle des idées qui nous viennent de la part de ces objets. Ceci forme une troiſième connoiſſance qu'on appelle *Senſitive*, qui a, comme les deux précédentes, je veux dire l'*Intuitive* & la *Démonſtrative*, différens degrés & différentes voies d'évidence & de certitude.

De tout cela il ſuit: I. Que nous ne pouvons avoir aucune connoiſſance où nous n'avons aucune idée.

II. Que nous ne ſaurions avoir de connoiſſance qu'autant que nous pouvons appercevoir la convenance ou la diſconvenance de nos idées: ce qui ſe fait, comme on a vu, de trois manières; ou par *Intuition*, c'eſt-à-dire en comparant immédiatement deux idées; ou par *Raiſon*, en examinant la connoiſſance de deux idées par l'intervention de quelques autres idées; ou par *Senſation*, en appercevant l'exiſtence des choſes particulières.

III. Que nous ne ſaurions avoir une connoiſſance intuitive qui s'étende à toutes

nos idées, & à tout ce que nous voudrions ſavoir ſur leur ſujet, parce que nous ne pouvons point examiner & appercevoir toutes les relations qui ſe trouvent entr'elles, en les comparant immédiatement l'une avec l'autre.

IV. Que notre connoiſſance raiſonnée ne peut point embraſſer toute l'étendue de nos idées; parce qu'entre deux différentes idées que nous voudrions examiner, nous ne ſaurions trouver toujours des idées moyennes, que nous puiſſions lier l'une à l'autre par une connoiſſance intuitive dans toutes les parties de la déduction; & par-tout où cela manque, la connoiſſance & la démonſtration nous manquent auſſi.

V. Que la connoiſſance ſenſitive eſt beaucoup moins étendue que les deux autres, parce qu'elle ne s'étend pas au-delà de l'exiſtence des choſes qui frappent actuellement nos ſens.

Ainſi l'étendue de notre connoiſſance eſt non-ſeulement au-deſſous de la réalité des choſes; mais elle ne répond point encore à l'étendue de nos propres idées. Cela forme des bornes très-étroites; & il eſt viſible que notre ignorance a beaucoup plus d'étendue. Les choſes les moins conſidérables & les plus communes ont des

côtés

côtés obſcurs où la vue la plus pénétrante ne ſauroit rien diſcerner. Les cauſes de cette ignorance ſont telles. Nous manquons d'idées. Nous ne ſaurions découvrir la connexion qui eſt entre les idées que nous avons. Nous négligeons de ſuivre & d'examiner exactement nos idées.

Premièrement, nous n'avons que des idées imparfaites & incomplettes des corps qui ſont à notre diſpoſition; & pour que nous acquérions à leur égard une véritable connoiſſance, il faudroit que nos idées fuſſent claires & complettes. En ſecond lieu, nous ne pouvons trouver la connexion qui eſt entre les idées que nous avons actuellement; parce qu'il y a dans pluſieurs de nos idées des relations & des liaiſons qui ſont ſi viſiblement renfermées dans la nature des idées mêmes, qu'il eſt impoſſible de concevoir qu'elles en puiſſent être ſéparées par quelque puiſſance que ce ſoit; comme nous ne pouvons découvrir aucune connexion entre la manière dont les ſenſations des couleurs & des ſons ſe produiſent en nous avec aucune idée que nous ayons. Enfin là où nous avons des idées complettes, & où il y a entr'elles une connexion certaine que nous pouvons découvrir, nous ſommes ſouvent dans l'ignorance, parce que nous ne

ſuivons point ces idées que nous avons ou que nous pouvons avoir, & que nous ne trouvons point les idées moyennes qui peuvent nous montrer quelle eſpèce de convenance ou de diſconvenance elles ont l'une avec l'autre.

En nous renfermant donc dans le cercle de nos connoiſſances, nous pouvons les étendre, en acquérant & fixant dans notre eſprit des idées claires, diſtinctes & complettes, autant que nous pouvons les avoir, & en leur aſſignant des noms propres & d'une ſignification conſtante. Ainſi tout l'art de devenir ſavant ou d'étendre la capacité de l'entendement, conſiſte 1°. A acquérir & à établir dans notre eſprit des idées déterminées des choſes dont nous avons des noms généraux ou ſpécifiques, ou du moins de toutes celles que nous voulons conſidérer, & ſur leſquelles nous voulons raiſonner & augmenter notre connoiſſance. 2°. A trouver des idées moyennes qui puiſſent nous faire voir la convenance ou l'incompatibilité des autres idées qu'on ne peut comparer immédiatement.

En méditant ſur ce ſyſtême, on ſaura ce que c'eſt que l'Entendement; quelles ſont les ſources de ſes connoiſſances; comment il les acquiert, & de quelle

manière il peut en étendre les limites.

Syſtême de LOKE *ſur l'éducation des enfans.*

Le bonheur dont on peut jouir dans le monde, conſiſte à avoir l'eſprit bien réglé & le corps en bonne diſpoſition. (*Mens ſana in corpore ſano*, dit *Juvenal.*) Ces deux avantages renferment tous les autres. Celui qui poſsède tous les deux, n'a preſque rien à déſirer; & celui qui eſt privé de l'un ou de l'autre, eſt aſſurément malheureux. Car ſi l'on n'a pas l'eſprit droit, on ne trouve jamais le véritable chemin du bonheur; & quand notre corps eſt foible & mal-ſain, on ne ſauroit faire de grands progrès. Tout l'art de bien élever les enfans conſiſte donc à leur former un bon tempérament, & à bien régler leur eſprit.

I. La première choſe à laquelle on doit prendre garde quand un enfant vient au monde, c'eſt de ne pas le couvrir trop chaudement en Eté comme en Hiver. Car la chaleur tient les pores extrêmement ouverts, facilite une tranſpiration trop abondante, affoiblit par là le corps, & occaſionne pluſieurs maladies qui ne viennent que de la ſuppreſſion de la tranſpiration. En

nous conformant à la nature, nous devrions aller tout nuds, & nous ſentirions moins les effets du froid & du chaud. Lorſque nous venons au monde, le viſage n'eſt pas moins tendre qu'aucune autre partie du corps : c'eſt la coutume d'être à découvert qui l'endurcit & lui rend le froid ſupportable. Il y a des gens en Angleterre qui portent les mêmes habits en Hiver qu'en Eté, ſans être plus ſenſibles au froid que les autres hommes, & ſans en ſouffrir aucun inconvénient. Mais la partie du corps qu'on doit couvrir le moins, c'eſt la tête ; car il n'y a rien qui cauſe plus de maux de tête, de rhumes, de toux, &c. que de ſe tenir la tête chaude. Ainſi les enfans doivent aller le jour en plein air la tête nue, & coucher même ſans bonnet, la nature ayant pris ſoin d'endurcir la tête comme il convient, & de la couvrir de cheveux.

Il faut auſſi accoutumer les pieds au froid. A cette fin, il faut ſouvent laver les pieds pour les fortifier, & prévenir par ce moyen les incommodités, comme les engelures, les corps aux pieds qui viennent d'ordinaire aux perſonnes élevées d'une autre manière, lorſqu'elles ſe mouillent les pieds. C'eſt au Printemps qu'on doit commencer à laver les pieds aux

enfans. On commencera d'abord par l'eau tiéde; on ſe ſervira après d'eau toujours plus froide; & on continuera ainſi en Eté comme en Hiver.

Les habits des enfans doivent être plutôt larges qu'étroits, ſur-tout autour de la poitrine. Autrement cette partie de leur corps ſe rétrécit; leur haleine devient courte & puante; ils gagnent des maux de poulmon, & deviennent tout voutés. C'eſt donc une mauvaiſe invention que celle des corps de baleine qu'on met aux jeunes filles, pour rendre leur taille fine & déliée, puiſqu'ils ne ſervent qu'à la leur gâter.

On ne doit nourrir les enfans qu'avec des alimens communs & ſimples. Peu de ſucre & de ſel dans leurs mets, & point d'épicerie. Du pain & quelque ſorte de laitage ou de fromage à leur déjeûner; de la viande ordinaire & ſans apprêt à leur dîner & à leur ſouper; & du pain ſeul entre les repas. Il faut varier l'heure de ces repas tous les jours, & n'en fixer aucune: car ſi l'appétit n'étoit pas ſatisfait lorſqu'il ſe fait ſentir, les enfans deviendroient chagrins & de mauvaiſe humeur, & leur eſtomac ſouffriroit. Mais on ne doit pas permettre qu'ils boivent ſans avoir mangé; & il eſt même important d'attendre qu'ils ayent mangé raiſonnablement quand ils

ſont échauffés, avant que de les laiſſer boire. L'eau eſt ſans contredit la meilleure boiſſon. Un peu de vin ne peut cependant pas leur faire de mal; mais la moindre liqueur forte leur ſeroit très-préjudiciable. Excepté les pêches & les melons, on peut leur donner toutes ſortes de fruits.

Quant au ſommeil, laiſſez-les dormir tant qu'ils le demandent. Mais comme la nature n'exige pas un ſommeil de vingt-quatre heures, accoutumez-les à ſe lever matin, parce que cette habitude une fois priſe, ils s'accoutument à dormir peu, ce qui eſt autant de gagné pour la vie. S'il ſe trouvoit cependant des enfans qui aimaſſent le ſommeil, ne leur accordez que huit heures, & éveillez-les doucement ſans bruit pour ne pas les émouvoir. Leur lit doit être tantôt haut tantôt bas à la tête ou aux pieds, afin qu'ils s'accoutument à dormir de toutes façons.

Enfin ſoyez attentifs à leur tenir le ventre libre, pour faciliter le mouvement périſtaltique des boyaux. Le temps le plus convenable aux évacuations eſt le matin; & on peut être aſſuré que les ſecrétions ſe font bien lorſqu'un enfant ſatisfait à ce beſoin de la nature dans ce temps-là. Afin qu'il en contracte l'habitude, préſentez-le tous les jours après ſon déjeûner au lieu

convenable, crainte que ſes jeux ne le diſtraient & n'empêchent qu'il n'y aille lui-même.

II. Voilà pour le corps. Quant à l'ame, on doit ſonger à former de bonne heure les mœurs. Une attention très-importante pour cela, eſt de ne point contenter les vaines fantaiſies des enfans; parce que le principe des vertus & du véritable mérite conſiſte à vaincre ſes propres déſirs, lorſqu'ils ne ſont pas autoriſés par la raiſon. Ainſi lorſqu'on leur a refuſé une fois quelque choſe, il faut ſe réſoudre à ne la point accorder à leurs cris ou à leurs importunités, à moins qu'on ne veuille leur apprendre à devenir impatiens & chagrins.

Accoutumez-les à être ſoumis à votre volonté. Tenez-les toujours dans le reſpect ſans les humilier; car l'humiliation détruit la vivacité & l'induſtrie, & flétrit l'ame. C'eſt pourquoi il ne faut les frapper qu'à la dernière extrémité, & même point du tout, ſi cela ſe peut, le châtiment rendant le tempérament ſervile. Le moyen le plus propre pour les corriger comme il faut, c'eſt après leur avoir donné une forte idée de la honte & de l'infamie, de les mépriſer & de les regarder froidement lorſqu'ils font mal; comme la meilleure récompenſe qu'on puiſſe leur

donner quand ils font bien, eſt de les careſſer & de les louer, en leur faiſant ſentir le prix des éloges & des careſſes. Au reſte, il faut leur permettre de s'amuſer à des jeux innocens.

Lorſque le temps de leur inſtruction eſt venu, ne chargez point leur mémoire de trop de préceptes. Donnez-leur des règles ſimples, & faites les leur réduire en pratique. Soyez polis devant eux, ſi vous voulez qu'ils le deviennent. Prenez garde que les Domeſtiques ne les gâtent. Et veillez à ce qu'ils ne fréquentent pas de mauvaiſes compagnies. Pour parer à cet inconvénient, il ſeroit avantageux qu'un enfant fût élevé dans la maiſon de ſon père, s'il pouvoit le faire comme il faut.

Quand on inſtruit les enfans, on doit ne leur rien preſcrire ſous l'idée du devoir, & avoir égard à leur humeur en les inſtruiſant. C'eſt encore une choſe importante à obſerver, que de ne pas les laiſſer ſans rien faire. Ayez auſſi attention de leur bien inculquer dans l'eſprit, qu'en commettant des fautes, ils ſe couvriront de confuſion; ſe rendront mépriſables, & encourront votre diſgrace. Lors même que vous les châtiez, repréſentez-leur la honte du châtiment, & non la douleur qu'il produit. Souvenez-vous ſur-tout de ne pas les châtier

châtier dans l'inſtant qu'ils ont commis des fautes, mais quelque temps après les leur avoir fait connoître, afin qu'ils n'attribuent pas la peine que vous leur infligez à une paſſion de votre part. Empêchez qu'ils ne pleurent, & inſpirez-leur du courage, en leur faiſant comprendre qu'en toute occaſion un homme doit ſe poſſéder tranquillement, & demeurer conſtamment dans ſon devoir, de quelque mal qu'il ſoit preſſé, & à quelque danger qu'il ſoit expoſé.

Il eſt inutile de dire qu'on doit inſpirer aux enfans l'amour de toutes les vertus, comme la charité, l'humanité, la modeſtie, &c. Mais on ne ſauroit trop répéter qu'il faut les corriger principalement de l'opiniâtreté, qui eſt le plus grand de tous les vices.

Dès qu'un enfant ſait parler, apprenez-lui à lire & à écrire. Dans ſes études fixez ſon eſprit à ce qu'il apprend, & détournez-le adroitement de toute autre penſée, afin qu'il conçoive avec plus de facilité, & qu'il faſſe plus d'attention à ce que vous lui dites. C'eſt ici le grand art de l'inſtruction, lequel conſiſte à rendre l'eſprit de ſon Ecolier attentif. Si l'on y parvient, on peut être aſſuré qu'il fera de grands progrès. Faites-lui entendre que vous n'avez

d'autre vue que ſon bien, en lui preſcrivant le plan de ſes études. Attachez-vous par-deſſus toutes choſes à ce plan. Dans l'Hiſtoire il faut ſuivre l'ordre des temps; dans la Philoſophie celui de la nature, &c. Quel que ſoit le ſujet des travaux de votre Ecolier, accoutumez-le à ſe former des idées claires & diſtinctes de tous les objets où l'eſprit peut découvrir quelque différence réelle, & à éviter en même temps avec autant de ſoin les diſtinctions purement verbales, par-tout où il n'a point d'idées qui ſoient clairement & réellement diſtinctes.

Enfin faites réfléchir les enfans; meublez leur mémoire des plus beaux paſſages des meilleurs Auteurs; & obligez-les à revenir ſouvent ſur leurs propres penſées.

C'eſt là le meilleur moyen de former le jugement, d'où dépendent preſque toutes les vertus morales.

C.P.R.

SPINOSA

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE V. EM.

SPINOSA. *

J'Ai dit au commencement de cet Ouvrage (a), que la Métaphyſique n'eſt pas une Science ſimple, de même que la Géométrie ou l'Aſtronomie; qu'on ne voit point dans ſon Hiſtoire les travaux des Métaphyſiciens enchaînés en quelque ſorte les uns aux autres; & qu'on n'y apperçoit nullement les progrès qu'on y a faits à meſure qu'on l'a plus étudiée. Comme elle a pour objet tout l'Univers moral ou intellectuel, chaque Métaphyſicien a été en droit de s'attacher à la partie de cet Univers qui l'a affecté davantage, ou à laquelle il étoit plus propre, ſans être tenu de s'aſſujettir à un ordre particulier. Voilà pourquoi il n'y a point de liaiſon intime entre les découvertes ou les ſyſtêmes métaphyſiques. Je viens d'expoſer l'anatomie entière de l'eſprit humain; & il va être queſtion de la nature de Dieu & de celle des Êtres, quoique tout ce qu'on a publié juſqu'ici ſur

* *Vie de Spinoſa* par *J. Colerus*, ſeconde Edition. *Eloge de Spinoſa* par *Lucas*, dans les *Nouvelles Littéraires* de *Duſauzet*, pag. 40. *Dictionnaire de Bayle*, art. *Spinoſa*. *Jac. Brukeri*, *Hiſtoria critica Philoſophiæ*, Tom. IV, *pars altera*. Et ſes Ouvrages.

(a) Voyez *le Diſcours préliminaire*.

l'Homme n'ait point épuiſé la matière, comme on le verra dans la ſuite Mais telle eſt la marche des Métaphyſiciens que leur génie leur a fait faire, & que je dois par conſéquent ſuivre. Que le lecteur ſoit donc prévenu que la ſcène actuelle de cette Hiſtoire a changé, & que la vie du Philoſophe qui doit nous occuper, & ſes découvertes, forment un des plus hardis, je dirois preſque des plus téméraires tableaux qui aient paru.

Ce Philoſophe eſt *Benoît* SPINOSA, né à Amſterdam au mois de Novembre de l'année 1632, de parens Juifs Portugais. On le nomma *Baruche*, lorſqu'on le circoncit; & il changea lui-même ce nom dans la ſuite en celui de *Benoît*. SPINOSA montra dès ſon enfance beaucoup d'ardeur pour l'étude. Il apprit d'abord l'Hébreu, ſuivant l'uſage des Juifs. Les Rabbins qui l'inſtruiſoient, s'attachèrent davantage à lui enſeigner cette Langue par mémoire, qu'à la lui montrer par principes. Cette inſtruction de pure routine donnoit ſans ceſſe lieu à des objections de la part du jeune Ecolier, qu'on réſolvoit d'une manière plus propre à augmenter ſes doutes qu'à les éclaircir. Il avoit 15 ans, lorſqu'il comprit que l'autorité de ſes Maîtres n'étoit pas des raiſons, & qu'il falloit ſe ſervir de ſes propres lumières, s'il vouloit apprendre

comme il faut la Langue Hébraïque. Dans cette vue, il ſe livra à l'étude de l'Ecriture Sainte, & de la collection du droit des Juifs, que ces Peuples appellent *Talmud*. Il y fit tant de progrès, qu'il acquit l'eſtime d'un Juif très-conſideré par ſon ſavoir, nommé *Morteira*. Il ne diſoit pas cependant tout ce qu'il penſoit ſur le Judaïſme : mais ayant eu une converſation avec deux amis ſur la nature de Dieu, ſur celle des Anges, ſur l'Ame, &c. il leur fit part de ſes doutes. Ce fut là une imprudence ; car il devint dès-lors ſuſpect de pyrrhoniſme, & on ſoupçonna même ſa Religion. Pour s'en mieux éclaircir, on l'émenda devant les Juges, pour faire ſa profeſſion de foi, & pour répondre à l'accuſation d'avoir mépriſé la Religion de ſa Patrie. Il nia cette accuſation. On lui répondit, en produiſant les faux amis à qui il avoit communiqué ſes ſentimens, leſquels ſoutinrent qu'il avoit dit des blaſphêmes ſur la Religion & la Foi des Juifs : ce qui excita une indignation ſi univerſelle, qu'on cria tout haut anathême ſur SPINOSA. Cette affaire fit grand bruit ; & *Morteira* qui aimoit notre Philoſophe, voulut en prévenir les ſuites. Il tâcha d'obtenir de lui un déſaveu de ſes ſentimens : à quoi il ne put réuſſir. Quoique jeune, SPINOSA

oſa mépriſer hautement toutes les menaces. Il encourut ſans s'émouvoir les foudres de la Synagogue; & comme il étoit expoſé à un plus grand châtiment, il quitta les Juifs & ſe refugia chez les Chrétiens.

Son premier ſoin, lorſqu'il ſe crut en ſûreté, fut de ſe concilier la bienveillance des Savans de cette Religion, afin de s'aſſurer un aſyle. Il réuſſit. Les Savans lui conſeillèrent d'étudier le Grec & le Latin. SPINOSA ſaiſit cet avis avec empreſſement; & après avoir appris les premiers élémens de la Langue Latine d'un Allemand, il étudia la Langue Grecque ſous *François vanden Ende*, qui la profeſſoit à Amſterdam. Ce Profeſſeur avoit une fille ſi ſavante en cette Langue, qu'elle en donnoit des leçons, & SPINOSA en prenoit volontiers d'elle.

Suffiſamment Latiniſte & Greciſte, notre Philoſophe étudia la Théologie. Il voulut enſuite s'appliquer à la Phyſique. Dans ce deſſein, il chercha quelque Auteur qui pût lui ſervir de guide; & les Ouvrages de *Deſcartes* lui tombèrent ainſi entre les mains. La lecture qu'il en fit l'affecta tellement, qu'il adopta les principes de ce grand Homme. Il fut ſur-tout charmé de celui-ci, de ne rien admettre que d'évident.

Mais quoique SPINOSA fût à Amsterdam chez les Chrétiens, il étoit aussi parmi les Juifs, avec lesquels il affectoit de ne pas se trouver. Il évitoit aussi de passer devant leur Synagogue. Les Juifs remarquèrent cette affectation : ils la prirent en mauvaise part; & comme ils faisoient cas de son mérite, ils voulurent l'engager à rentrer dans leur Religion. Ils lui offrirent une pension de mille florins, à condition qu'il reprendroit la suite de son travail sur les écrits des Juifs, qu'il avoit commencé. SPINOSA refusa ces offres, parce qu'il ne crut pas devoir embrasser une Religion par intérêt. Ce refus leur déplut, & ils le témoignèrent. Ce fut un avertissement pour notre Philosophe de se tenir en garde contre leurs sollicitations. Les Juifs ne se rebutèrent point. Ils employèrent d'abord l'adresse, & finirent par des voies de fait. Un Juif l'attendit à la sortie de la Synagogue, suivant *Colerus*, & de la Comédie, si l'on en croit *Bayle*, & lui donna un coup de couteau. La blessure fut légère, quoiqu'on eût sans doute intention de l'assassiner. SPINOSA comprit qu'il étoit temps d'abandonner les Juifs & leur Religion, & d'embrasser le Christianisme, dans lequel il étoit comme initié. Cette démarche

alluma tellement la colère de ceux-ci, qu'ils lancèrent publiquement contre lui les foudres de leur excommunication. Il courut même un bruit qu'on vouloit le faire arrêter. Notre Philoſophe, pour ſe mettre en ſûreté, ſe refugia chez ſon Profeſſeur M. *vanden Ende*; & il diſſipa ſes inquiétudes en ſe livrant à l'étude des Mathématiques. Il s'attacha particulièrement à l'Optique; il travailla à polir des verres pour les Inſtrumens qui ont rapport à cette Science. Il réuſſit ſi bien à ce travail, qu'on venoit lui acheter des verres de toutes parts; de ſorte qu'il ſe procura ainſi un modique revenu.

Cependant les Juifs ne le perdoient pas de vue. Ils étoient toujours acharnés à ſa perte. Ils ne ceſſoient de le calomnier, & ils lui donnoient les noms les plus odieux. Enfin ils firent tant, qu'ils perſuadèrent que c'étoit un impie & un blaſphémateur. En conſéquence ils le déférèrent comme tel aux Magiſtrats d'Amſterdam, & demandèrent qu'il fût chaſſé de la Ville: ce qu'ils obtinrent d'autant plus aiſément, que notre Philoſophe abſorbé dans l'étude, ne ſongeoit qu'à perfectionner l'Optique, & nullement à ſe défendre.

SPINOSA ſe refugia d'abord dans la maiſon de campagne d'un de ſes amis;

mais comme il ne s'y crut pas en ſûreté, il ſe retira à Rhenorburge, Ville d'Hollande, ſituée proche Leyde. Il y vécut dans une profonde ſolitude. Seulement il recevoit de temps en temps la viſite de quelques amis, leſquels étoient preſque tous Cartéſiens, & qui faiſant une eſtime particulière du mérite de notre Philoſophe, venoient lui propoſer leurs doutes ſur la doctrine de leur Maître.

SPINOSA avoit un principe métaphyſique oppoſé à celui de *Deſcartes :* ſavoir, qu'il n'y a dans l'Univers qu'une ſeule ſubſtance ſuſceptible de deux modifications, dont l'une conſiſte dans la penſée, & l'autre dans l'étendue; & il avouoit qu'il ne connoiſſoit pas d'autre manière de philoſopher. Cette idée ſe répandit & allarma les Cartéſiens. Cela donna lieu à une prière que lui firent ſes amis: ce fut d'expoſer ſon ſentiment touchant la doctrine de *Deſcartes :* ce qu'il fit en 1664 dans un Ouvrage intitulé : *Renati Deſcartes Principiorum Philoſophiæ, part. I & II, more geometrico demonſtratæ, per Benedictum de Spinoſa, Amſtelodamenſem. Acceſſerunt ejuſdem cogitata metaphyſica in quibus difficiliores, quæ tam in parte metaphyſica generali, quam ſpeciali occurrunt, quæſtiones breviter explicantur.*

A la tête de cet Ouvrage eſt une Préface de *Louis Meyer*, par laquelle il paroît que le deſſein principal de SPINOSA eſt d'éclaircir & de confirmer toujours plus la plupart des opinions de *Deſcartes*, afin de plaire aux Cartéſiens qui vouloient apprendre de lui la Philoſophie Cartéſienne. On trouve auſſi dans cette Préface des éclairciſſemens ſur la doctrine de SPINOSA, qui a pour objet l'entendement, la volonté & la liberté, que notre Philoſophe ne diſtinguoit point.

Cet ouvrage réveilla la jalouſie que le mérite de *Deſcartes* avoit jadis excitée. On craignit qu'il ne répandît trop la gloire de ce grand Homme; & pour en empêcher le progrès, on publia que les hypothèſes Cartéſiennes avoient conduit SPINOSA à l'Athéïſme, quoique la Métaphyſique de notre Philoſophe fût diamétralement oppoſée à celle de *Deſcartes*. SPINOSA comprit le mal que cela pouvoit lui faire. En homme ſage, il ſongea à le prévenir. Il ſe retira à Worbuge, petite Ville diſtante d'un mille de la Haye, où il étoit. C'étoit du moins ce que faiſoit entendre notre Philoſophe, pour colorer ſa retraite: mais les perſonnes inſtruites voyoient que ce n'étoit ici qu'un prétexte pour ſe dérober aux perſécutions que de-

voient naturellement lui ſuſciter deux Ouvrages qui venoient de paroître, ſi on découvroit qu'il en fût l'Auteur. Le titre du premier eſt, *De Jure Eccleſiaſticorum*, dans lequel il abaiſſe l'autorité Eccléſiaſtique, & relève celle des Rois & des Magiſtrats. Le ſecond eſt intitulé, *Tractatus Theologico-Politicus.* Il parut en 1670, & il a été traduit en François en 1678 ſous ces trois titres: I, *Réflexions curieuſes d'un eſprit déſintéreſſé ſur les matières les plus importantes au ſalut, tant public que particulier.* II, *Traité des cérémonies ſuperſtitieuſes des Juifs, tant anciens que modernes.* Et le dernier titre eſt, *la Clef du Sanctuaire.* Le but que SPINOSA s'y eſt propoſé, eſt de détruire toutes les Religions, & particuliérement le Judaïſme & le Chriſtianiſme, & d'introduire la liberté de toutes les Religions. Il y ſoutient qu'elles ont été inventées pour porter les hommes à vivre honnêtement, à obéir aux Loix, & à s'adonner à la vertu, non pour l'eſpérance d'aucune récompenſe après la mort, mais pour l'excellence de la vertu elle-même, & pour les avantages que ceux qui la pratiquent en reçoivent en cette vie. Enfin il inſinue que Dieu n'eſt pas un Être doué d'intelligence, infiniment parfait & heureux, comme nous nous l'imaginons;

mais que ce n'eſt autre choſe que cette vertu de la nature, qui eſt répandue dans toutes les créatures.

Des principes ſi extraordinaires ſoulevèrent tous les gens de bien. Il parut pluſieurs Ecrits, où on les combattit victorieuſement. Mais la réfutation qui eut le plus de ſuccès, ce fut celle que publia un Bourgeois de Rotterdam, nommé *Jean Bredenbourg*, ſous ce titre : *Joannis Bredenburgii Tractatus Theologico-Politici, una cum demonſtratione geometrico ordine diſpoſita*, Naturam non eſſe Deum; *cujus effati contrario, prædictus Tractatus unice innititur*, in-4°. On trouve dans ce Livre une analyſe très-fidelle des principes de notre Philoſophe, & une méthode ſi ſubtile de raiſonnement, qu'on y dévoile tout le fond de ſes principes, & qu'on les renverſe abſolument.

SPINOSA avoit ſans doute raiſon de garder l'*incognitò*: il eût mieux fait encore de ne pas compoſer ſon Traité Théologico-Politique. Il s'en défendit toute ſa vie, & ce n'a été qu'en comparant la doctrine répandue dans ce Traité, avec celle qu'on trouve dans ſes Œuvres poſthumes, qu'on juge qu'il en eſt l'Auteur.

Quoi qu'il en ſoit, il ſe tint caché pendant quelque temps. Il alla enſuite de Worbuge à Utrecht, où il reçut des viſites

des plus forts eſprits de la Ville, & même de pluſieurs filles de qualité, qui ſe piquoient d'avoir l'eſprit au-deſſus de leur ſexe. Et lorſqu'il crut que l'orage étoit diſſipé, il revint à la Haye. Il ſe logea chez un Peintre, qui connoiſſant ſa frugalité, n'exigea pour ſon entretien qu'une très-modique penſion. Là, entièrement livré à la Philoſophie, & à la compoſition de ſon grand Syſtême, qui n'a paru qu'après ſa mort, il menoit une vie très-ſolitaire. Peu d'amis avoient accès chez lui. Il ſe contentoit d'entretenir un commerce de lettres avec les plus grands Philoſophes. Ses ſeuls délaſſemens conſiſtoient à conſtruire des inſtrumens d'Optique. Ce grand recueillement, ſa profonde application & ſon auſtère frugalité lui causèrent une maladie. On voulut l'engager à prendre plus de repos & à ſe mieux nourrir, pour rétablir ſa ſanté; mais il ne ſe ſoucioit ni de vin, ni de bonne chère, ni d'argent.

Dans les différens petits comptes qu'on a trouvés parmi ſes papiers après ſa mort, on voit qu'il a vécu un jour entier d'une ſoupe au lait accommodée avec du beurre, ce qui lui revenoit à trois ſols, & d'un pot de bierre d'un ſol & demi. Un autre jour il n'a mangé que du gruau apprêté avec des raiſins & du beurre; & ce plat

lui avoit coûté quatre ſols & demi. On lit auſſi dans ces comptes, qu'il ne buvoit qu'une pinte de vin par mois. Et quand on l'invitoit à dîner, il diſoit qu'il aimoit mieux manger du pain ſec chez lui, que de faire bonne chère aux dépens de quelqu'un. Il ne ſouhaitoit d'amaſſer d'argent qu'autant qu'il en faudroit pour le faire enterrer avec bienſéance. Il ſe vêtiſſoit proprement & modeſtement. *Ce n'eſt point*, diſoit-il, *l'air de mal-propreté & négligé qui nous rend ſavans. Au contraire, cette négligence affectée eſt la marque d'une ame baſſe, où la ſageſſe ne réſide point, & où les ſciences ne peuvent trouver qu'impureté & corruption.* Il étoit obligé de ſe gêner d'ailleurs pour ſe mettre de cette manière: mais cette gêne ne le faiſoit point départir de la réſolution qu'il avoit priſe de n'avoir recours à perſonne pour fournir à ſon entretien. Ses amis lui offroient en vain leur bourſe: il répondoit qu'il ſavoit ſe contenter de peu, & qu'il ne dépenſeroit jamais plus qu'il ne pouvoit gagner. L'un d'eux, nommé *Simon de Vries*, ſe haſarda cependant à lui faire préſent de deux mille florins, & SPINOSA ne voulut point les recevoir. Il refuſoit auſſi les dons qu'on lui faiſoit par teſtament. Il céda même à ſes ſœurs ſes droits ſur l'héritage de ſon

père, moyennant une penſion fort modique. *Colerus* dit même qu'il ne prit de tout l'héritage qu'un lit; & cela eſt très-conforme à ſon grand déſintéreſſement, comme on en peut juger par la manière dont il ſe comporta envers les héritiers de M. *de Witt*, Grand Penſionnaire de Hollande. Ce Seigneur lui faiſoit une penſion de 200 florins. Après ſa mort, SPINOSA montra le titre de cette penſion aux héritiers, qui firent quelque difficulté de la continuer. Notre Philoſophe, ſans s'émouvoir, leur remit ſon titre entre les mains, avec autant de tranquillité que s'il eût eu des fonds conſidérables.

Cette manière de vivre, ces ſentimens & ſa grande ſagacité lui acquirent une réputation brillante. On venoit exprès à la Haye pour le voir. *Charles-Louis*, Electeur Palatin, voulut l'attirer à ſa Cour: il lui offrit une Chaire de Philoſophie à Heidelberg, qu'il refuſa, comme un emploi incompatible avec le déſir qu'il avoit de rechercher la vérité ſans interruption. M. le Prince *de Condé*, qui étoit auſſi ſavant que brave, étant à Utrecht en 1673, le fit prier de le venir voir. SPINOSA ſe rendit à cette invitation. Le Prince, après s'être entretenu long-temps avec lui, voulut l'engager à le ſuivre à Paris, & à y

reſter auprès de lui, en l'aſſurant de ſa protection, d'une penſion de mille écus, d'un beau logement & de ſa table. SPINOSA s'excuſa de ne pouvoir accepter ſes offres. Il lui fit connoître qu'il avoit beaucoup d'ennemis, & que l'oreille des Grands n'eſt pas toujours fermée à la calomnie. Il s'en retourna donc chez lui, où il fut très-mal reçu. Pendant ſon abſence, on avoit fait courir le bruit qu'il étoit d'intelligence avec les ennemis de l'Etat. Son hôte à qui on l'avoit perſuadé, voulut le mettre à la porte : mais SPINOSA le raſſura, & cette affaire n'eut point de ſuite. Rendu ainſi à ſon domicile, ce grand Métaphyſicien content de peu, mépriſant les honneurs & les richeſſes, & jouiſſant d'une foible ſanté, vécut preſque continuellement dans la retraite. Il entroit dans la 45e année de ſon âge, lorſqu'une maladie lente le mit au tombeau le 21 Février (d'autres diſent le 21 Mai) 1667, aſſiſté d'un ſeul Médecin, qu'on croit être *Louis Meyer*. Son hôte étoit au Sermon avec ſa femme, & ils le trouvèrent mort à leur retour, quelque tranquille qu'ils l'euſſent laiſſé avant que de partir.

Comme SPINOSA avoit l'odieuſe réputation d'athée, on répandit après ſa mort qu'il n'avoit voulu voir perſonne pendant

pendant sa maladie ; qu'il avoit le suc d'une Mandragore qui le rendoit insensible à la douleur ; & qu'il s'écrioit quelquefois, *Miserere Deus peccatoris miseri.* Mais cela sent la fable. Rendons plus de justice à sa mémoire, en finissant par ces vérités. Il ne disoit jamais rien en conversation qui ne fût édifiant. Il ne juroit jamais. Il parloit toujours avec révérence de l'Être suprême. Il assistoit quelquefois aux Sermons, & il exhortoit les autres à être assidus aux Temples. Son entretien étoit poli & agréable. Il vécut tranquillement & modestement sans aucune prétention, étant parfaitement désintéressé & fort réglé dans ses mœurs. Affable, honnête, officieux & obligeant pour tout le monde, il ne fut incommode à personne, & tâcha d'être toujours utile à ceux qu'il connoissoit, quelque mécontentement qu'il en reçût. Quand on lui apprenoit que quelqu'un à qui il avoit donné sa confiance le trahissoit & parloit mal de lui, il répondoit que la calomnie ne doit pas nous empêcher d'aimer la vertu & de la pratiquer. Enfin toujours content de son sort & sans inquiétude, il souffrit patiemment sans se plaindre, & les maux moraux, & les maux physiques.

Il étoit petit, jaunâtre, & avoit quel-

que choſe de noir dans la phyſionomie.

Syſtême de SPINOSA *ſur la nature de Dieu & ſur celle des Êtres.*

Je ne connois point de Syſtême ſi obſcur, ſi embrouillé, ſi plein de contradictions, & en même temps ſi fameux que celui-ci. MM. *Bayle* (*a*), *Boulainvilliers*, *de Fenelon*, *Dom Lami* (*b*), *Maclaurin* (*c*), *de Jariges* (*d*), y ont reconnu mille défauts. Malgré cela, il a des partiſans, à cauſe de ſa nouveauté & de ſa ſingularité. Tout le monde convient que c'eſt la choſe la plus abſurde : mais on avoue auſſi que rien n'eſt plus ingénieux ni plus ſpirituel. C'en eſt aſſez pour plaire & pour occuper agréablement ; & cette viſion ou chimère, quoique déſapprouvée par la raiſon, peut amuſer un moment. Perſuadé que ſon expoſition ne peut produire que cet effet, je vais procurer ce plaiſir au Lecteur.

(*a*) *Dictionnaire Hiſtorique & Critique*, art. *Spinoſa*.

(*b*) *Réfutation des erreurs de Benoît Spinoſa*, par M. *de Fenelon*, Archevêque de Cambray ; par le P. *Lami*, Bénédictin ; & par le Comte de *Boulainvilliers*. L'écrit de ce dernier eſt plutôt une adoption du ſyſtême de *Spinoſa*, qu'une refutation.

(*c*) *Expoſition des découvertes Philoſophiques du Chevalier Neuton*.

(*d*) *Mémoires de l'Académie Royale de Berlin*, Tom. I, II, &c.

Il n'y a qu'une ſubſtance dans la nature, c'eſt l'étendue, & l'Univers n'eſt qu'une ſeule ſubſtance unique. On appelle *Subſtance* ce qui eſt en ſoi, ce qui ſe conçoit par ſoi-même. Cette ſubſtance exiſte par elle-même : elle eſt éternelle, indépendante de toute cauſe ſupérieure. Elle doit exiſter néceſſairement par l'idée vraie que nous en avons : car de même que *Deſcartes* a conclu de l'idée d'un Etre infiniment parfait exiſtant néceſſairement, qu'un tel Etre devoit exiſter ; ainſi de l'idée vraie que nous avons de la ſubſtance, on conclut qu'elle doit néceſſairement exiſter, ou que ſon exiſtence & ſon eſſence ſont une vérité éternelle. La ſubſtance a donc toutes les propriétés inſéparables de l'Etre exiſtant par lui-même. Elle eſt ſimple & exempte de toute compoſition. Elle ne peut être diviſée en parties ; car ſi elle pouvoit avoir des parties, ou chaque partie de la ſubſtance ſeroit infinie & exiſteroit par elle-même, de ſorte que d'une ſubſtance il en naîtroit pluſieurs ; ce qui eſt abſurde, & ces parties n'auroient encore rien de commun avec leur tout ; ce qui n'eſt pas moins abſurde : ou les parties ne conſerveroient point la nature de la ſubſtance : ainſi la ſubſtance diviſée, en perdant ſa nature, ceſſeroit d'être ou de ſub-

ſiſter par elle-même. De-là il ſuit qu'il ne peut pas y avoir deux ſubſtances, & qu'une ſubſtance ne peut point en produire une autre.

Mais ſi la ſubſtance exiſte en ſoi, qu'elle ne tienne ſon exiſtence que de ſa propre nature, qu'elle ſe conçoive par elle-même, & qu'elle ſoit éternelle, ſimple, indiviſible, unique, infinie, la ſubſtance & Dieu ſont ſynonymes. Elle eſt donc douée d'une infinité de perfections. Comment! une étendue aura une infinité de perfections? Ceci mérite attention.

La ſubſtance comme ſubſtance n'a ni puiſſance, ni perfections, ni intelligence. Ces attributs découlent de ſes modifications, d'une infinité deſquelles elle eſt ſuſceptible: ces modifications ou affections exiſtent dans la ſubſtance, & ne ſe conçoivent que par elle. Ce ſont elles qui forment ſon intelligence & ſa puiſſance. Ainſi en ſe modifiant, la ſubſtance a formé les aſtres, les plantes, les animaux, leurs mouvemens, leurs idées, leurs déſirs, &c. Modifiée en étendue, elle produit les corps & tout ce qui occupe un eſpace. Et modifiée en penſée, cette modification eſt l'ame de toutes les intelligences. L'Univers n'eſt donc autre choſe que la ſubſtance ou Dieu avec tous ſes attributs, c'eſt-à-dire toutes ſes modifications.

Voici les conſéquences qu'on tire de là.

1. Il n'y a rien dans la nature de contingent; tout découle de l'Etre ſuprême (ou ſubſtance) & eſt déterminé par ce même Etre.

2. La volonté de Dieu n'eſt point une cauſe libre, mais néceſſaire; de manière que tout ce qui émane de lui n'eſt pas l'ouvrage d'une volonté ſpontanée, mais l'effet de ſa propre nature; & quand il agit, il le fait par la néceſſité de ſa nature. Ou ce qui revient au même, Dieu a tout prédéterminé, non par la liberté de ſa volonté, mais par ſa nature abſolue & ſa puiſſance infinie.

3. Tout eſt en lui, & tout dépend tellement de lui, que rien ne peut exiſter ni être conçu que par lui.

4. La puiſſance de Dieu eſt ſon eſſence même; & tout ce que nous concevons dans la puiſſance de Dieu eſt néceſſaire.

5. Rien ou aucune choſe n'exiſte, de la nature de laquelle il ne ſuive un effet.

En un mot, pour avoir une idée juſte & accomplie de l'Etre abſolu exiſtant dans ſes affections ou modifications, il faut faire abſtraction de l'Etre, toutes les fois qu'on veut imaginer le changement modal de chaque individu; de ſorte que ce qui exiſte, ce qui eſt animé eſt dans l'abſtrac-

tion de l'Etre, & tous les corps ſont dans l'abſtraction de l'étendue.

A l'égard de la penſée, c'eſt un attribut ou une modification de la ſubſtance : ce qui ſignifie que Dieu eſt la choſe même qui penſe; car la ſubſtance ſans égard à ces affections n'eſt pas Dieu; elle ne l'eſt que lorſqu'elle eſt modifiée, puiſque l'intelligence eſt une modification. Dieu eſt donc l'ame de l'homme. Or Dieu a l'idée de ſon eſſence & de toutes les choſes qui en découlent néceſſairement; & cette idée eſt une ou ſimple, quoiqu'elle ſe diviſe en pluſieurs manières. Car l'ordre & la connexion des idées ſont les mêmes que l'ordre & la connexion des choſes : ce qui forme le fond de nos connoiſſances, comme on va le voir.

Le corps de l'homme eſt un compoſé de pluſieurs individus de différente nature. De ces individus les uns ſont fluides, les autres mols, les troiſièmes durs. Quand la partie fluide du corps humain eſt dérangée par un corps étranger, ce corps étranger en change l'économie, & il y imprime les veſtiges de ce qu'il eſt. Pour que le corps humain ſe conſerve, il faut qu'il ſoit renouvellé par pluſieurs corps étrangers; mais le corps humain a toujours la puiſſance de mouvoir & de diſpoſer les corps

étrangers en pluſieurs manières.

De ces principes il ſuit que l'eſprit humain a d'autant plus de facultés, que le corps de l'homme peut recevoir différentes modifications; ou ce qui pourroit bien revenir au même, qu'il a plus de ſenſations. Ce ſont ces modifications qui forment toutes ces idées. Par exemple, ſi le corps eſt affecté de telle ſorte, ou modifié par l'impreſſion immédiate de quelque corps étranger, ou que ce corps étranger s'incorpore en lui; alors l'eſprit a l'idée de ce corps comme s'il lui étoit préſent, juſqu'à ce que cette impreſſion ou cette incorporation n'ayent plus lieu, ou que le corps reçoive une autre modification.

Lorſque pluſieurs corps affectent à la fois le corps de l'homme, ou s'y incorporent en même temps, ils forment une nouvelle idée & en rappellent d'autres. L'eſprit acquiert alors & ſe reſſouvient de ce qu'il avoit déja acquis; car la mémoire n'eſt qu'un certain enchaînement d'idées qui ont pour objet la nature des choſes qui ſont hors le corps humain, & qui ſont rangées dans l'eſprit ſuivant l'ordre & les affections de l'homme.

Cela étant, l'eſprit humain ne peut pas connoître ſon propre corps, & il ne ſait qu'il exiſte que par les idées que donnent

les modifications différentes dont ce même corps eſt ſuſceptible. D'où il réſulte qu'un homme a d'autant plus d'eſprit, que ſon corps a plus de rapport avec les corps étrangers ; parce qu'il eſt ſuſceptible d'un plus grand nombre de modifications, & qu'il a conſéquemment plus d'idées.

Cependant l'eſprit n'apperçoit pas ſeulement ces modifications ou affections : il voit encore les idées de ces mêmes affections ; & il ſe connoît lui-même par ces mêmes idées. Toutes ces idées ſont vraies lorſqu'elles ſe rapportent à Dieu, & alors elles ſont parfaites. Au contraire, elles ſont fauſſes lorſqu'elles ſont confuſes & imparfaites. Les conſéquences qu'on tire de là ſont :

1°. Que toutes nos forces ſont en Dieu ; que nous tenons à ſa nature, & que nous ſommes d'autant plus parfaits, que nous avons une connoiſſance plus diſtincte de l'Etre ſuprême.

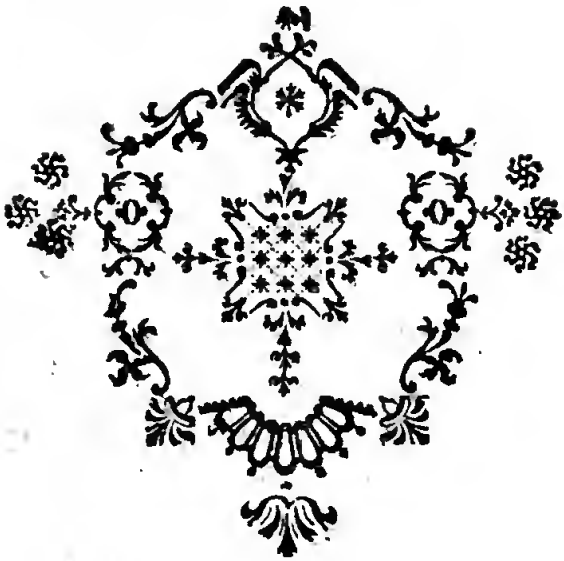
2°. Que toutes choſes émanant de Dieu & de ſon eſſence, nous devons nous ſoumettre à tout ce qui arrive, parce que tous les événemens ſont néceſſaires & déterminés.

3°. Que nous ne ſommes pas libres ; que nous ſommes déterminés par les ſenſations ou modifications qui forment les

idées,

idées, & que ces idées déterminent la volonté.

Ces principes ſont développés dans les Œuvres poſthumes de SPINOSA, ſous le titre d'*Ethice*, ou Philoſophie morale, laquelle eſt diviſée en cinq parties. Dans la première, il eſt queſtion de Dieu; dans la ſeconde, de l'origine & de la nature de l'eſprit; dans la troiſième, de l'origine & de la nature des affections; dans la quatrième, de la force des affections; & dans la cinquième, de la liberté humaine. Le titre de ces Œuvres poſthumes eſt: *B. D. S. Opera poſthuma, quorum ſeries poſt præfationem exhibetur*, 1677. On ne lit ici que les premières lettres du nom de SPINOSA; parce que ce Philoſophe avoit exigé avant de mourir qu'on ne le nommât point à la tête de ſon *Ethice*, parce qu'il ne vouloit point, diſoit-il, qu'on donnât ſon nom à ſon Syſtême.



BIBLIOTECA NAZIONALE AN. III
V. EM

MALEBRANCHE.*

S'IL étoit permis d'aſſigner des rangs aux Métaphyſiciens, après avoir mis *Loke* au premier, je placerois le Philoſophe dont on va lire l'hiſtoire. Celui-là l'emporte ſans doute ſur tous les autres par la force & la ſubtilité du raiſonnement; celui-ci par la ſublimité & la netteté des penſées. L'un a déterminé les facultés de l'eſprit humain; le ſecond a fixé les ſources de ſes erreurs. Ainſi ces deux grands hommes ont preſque perfectionné la Métaphyſique proprement dite. On vient de voir en quoi conſiſtent les découvertes de *Loke*: on jugera bientôt de celles de MALEBRANCHE.

Nicolas MALEBRANCHE naquit à Paris le 6 Août 1638, de *Nicolas Malebranche*, Secrétaire du Roi, & de *Catherine de Lauzon*. Il étoit le dernier de dix enfans. Une complexion foible & des

* *Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences de* 1715. *Jacobi Bruckeri Hiſtoria critica Philoſophiæ*, Tom. IV, *Pars altera. Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Hommes Illuſtres*, par *Niceron*, Tom. II. *Dictionnaire Hiſtorique & Critique* de M. *Chaufepié*, & ſes Ouvrages.

infirmités continuelles furent un grand obſtacle aux progrès de ſon éducation. Il ne put ſuivre le cours ordinaire des Colléges, & un Précepteur lui apprit dans la maiſon de ſon père le Latin & le Grec. L'âge & les ſoins qu'on avoit eus de ſa ſanté, ayant fortifié ſon tempérament, on le mit au Collége de la Marche, afin d'y faire ſon cours de Philoſophie. Il alla enſuite étudier la Théologie en Sorbonne. Dans ſes études rien n'annonça ce que devoit être MALEBRANCHE. Seulement on remarqua qu'il avoit du goût & pour la retraite, & pour une ſorte d'indépendance. Il crut pouvoir ſatisfaire ces deux penchans dans la Congrégation de l'Oratoire. Il demanda à y entrer, & y fut reçu à l'âge de 22 ans.

La première connoiſſance qu'il fit dans cette maiſon, fut celle du Père *Lecointe*. Cet Oratorien l'engagea à faire des recherches ſur les antiquités Eccléſiaſtiques; & le P. MALEBRANCHE ſe livra à l'étude des anciens Ecrivains Eccléſiaſtiques. Mais quoiqu'il travaillât nuit & jour, & avec une ardeur inconcevable, il n'avançoit guères, parce que ſa mémoire étoit ſi ingrate, qu'il oublioit aiſément tout ce qu'il avoit lu. Il comprit par là que cette étude ne lui convenoit pas, & qu'il devoit

en choiſir une qui exigeât moins de mémoire. Le Père *Richard Simon*, ſi célèbre par ſon Hiſtoire critique de l'ancien & du nouveau Teſtament, crut que l'étude de la critique ſacrée lui conviendroit mieux : il la lui conſeilla. Le P. MALEBRANCHE ſuivit ce conſeil ; mais comme il n'y faiſoit pas grand progrès, il réſolut d'abandonner l'étude, & d'attendre de la Providence & du temps des lumières plus abondantes. Le haſard développa ſon goût.

Un jour en paſſant devant la Boutique d'un Libraire, il lut une affiche qui annonçoit une nouvelle édition des Ouvrages de *Deſcartes*. Il entra chez le Libraire, demanda ces Ouvrages, y jetta les yeux, & fut ſi ſaiſi de la doctrine de l'Auteur, qu'il en fit l'acquiſition. De retour chez lui, il ne les lut pas, il les dévora. Il étoit même obligé d'en interrompre de temps en temps la lecture, pour ſuſpendre les accès d'une palpitation de cœur qu'elle lui cauſoit. Il prit ainſi tant de goût à la Philoſophie de *Deſcartes*, qu'il abandonna toute étude qui ne conduiſoit point à cette Philoſophie. Il voulut en démêler le nœud. Pour y parvenir, après s'être profondément recueilli en lui-même, il forma le projet de chercher une voie ſûre de connoître la vérité. Il examina d'abord quel obſtacle pouvoit

apporter à la connoiſſance de la vérité, l'union qu'il y a entre l'ame & le corps, & celle de l'ame avec Dieu. Il travailla enſuite à découvrir la nature de l'ame & à évaluer ſes forces. Et il forma le projet de ſon grand Ouvrage *de la Recherche de la Vérité*, dans lequel il prétend que les lumières de l'entendement viennent immédiatement de Dieu. L'ame, dit-il, ne peut avoir aucune influence ſur le corps; & lorſque la matière, comme cauſe occaſionnelle, fait impreſſion ſur nos ſens, Dieu produit une idée dans notre ame; & réciproquement quand nous produiſons un acte de volonté, Dieu agit immédiatement ſur le corps en conſéquence de cette volonté. Ainſi l'homme n'agit & ne penſe qu'en Dieu: ce qui ſignifieroit que Dieu ſeul agit & penſe pour nous. Développons mieux cette idée qui forme le grand principe du P. MALEBRANCHE.

Les corps ne ſont viſibles que par le moyen de l'étendue. Cette étendue eſt infinie, ſpirituelle, néceſſaire, immuable: ce ſont des attributs de Dieu. Or tout ce qui eſt en Dieu eſt Dieu. C'eſt donc en Dieu que nous voyons les corps. Donc l'idée de Dieu ne ſe préſente à notre ame que par ſon union intime avec elle. Donc il n'y a que Dieu qu'on connoiſſe par lui-

même, comme on ne connoît tout que par lui.

Des idées auſſi ſubtiles ne pouvoient ſortir que de la tête d'un grand Métaphyſicien. Il paroît même que la nature l'avoit formé tel : car la Recherche de la Vérité, qui eſt un des plus beaux Ouvrages qu'on ait publiés ſur la Métaphyſique, étoit ſon coup d'eſſai. MALEBRANCHE n'avoit que 32 ans quand il l'eut fini. En homme ſage & prudent, il voulut ſavoir ce que les Savans en penſoient avant que de le donner au Public. Il communiqua d'abord à différentes perſonnes le manuſcrit du premier volume. On le fit lire à M. l'Abbé *de Saint-Jacques*, qui diſpoſoit de la Librairie ſous M. le Chancelier d'*Aligre* ſon père ; & il en fut ſi content, qu'il en fit expédier le privilége *gratis*.

Ce ſuffrage détermina notre Philoſophe à faire imprimer ſon Livre, qui eut le ſort de toutes les belles productions, c'eſt-à-dire des approbations & des critiques. Les meilleurs eſprits remarquèrent qu'il y régnoit une métaphyſique très-ſubtile & très-lumineuſe, de très-belles penſées, des raiſonnemens judicieux, des réflexions extrêmement fines, & avec cela, ſuivant la remarque de M. *de Fontenelle*, un grand art de mettre des idées

abſtraites dans leur véritable jour, de les lier enſemble, & de les fortifier par leur liaiſon, le tout ſoutenu par une diction pure & châtiée, & qui a toute la dignité que les matières demandent, & toute la grace qu'elles peuvent ſouffrir. Mais il y eut des gens difficiles qui ne virent point ces beautés, ou qui en récusèrent quelques-unes. M. l'Abbé *Foucher*, Chanoine de Dijon, fut un de ceux-là. Il attaqua la *Recherche de la Vérité*; & le Père *Gabets*, grand partiſan de cet Ouvrage, répondit. C'étoit là une Critique prématurée; car MALEBRANCHE, qui ſe joignit au P. *Gabets*, fit voir que M. *Foucher* ou n'avoit pas entendu ſes principes, ou les avoit déguiſés.

Le Public parut en convenir, & ſouhaita que notre Philoſophe méprisât toutes ces objections, & ne s'occupât que de la perfection de ſon Livre. Il y avoit ſur-tout un point qui l'affectoit extrêmement: c'étoit la promeſſe qu'il faiſoit de former un ſyſtême de Religion qui devoit s'accorder avec la Philoſophie. M. le Duc de *Chevreuſe*, qui cultivoit les Sciences par goût, & qui les protégeoit avec ſuccès, exhorta le P. MALEBRANCHE à ne pas laiſſer ce projet imparfait. Senſible à cette exhortation, notre Philoſophe compoſa un Ou-

vrage intitulé : *Converſations Chrétiennes*, où il traite de l'exiſtence de Dieu, de la corruption de la nature humaine par le péché originel, & de la néceſſité d'un Médiateur & de celle de la Grace. Sur ce dernier article, le P. MALEBRANCHE avoit un ſentiment particulier, qui étoit oppoſé à celui du fameux P. *Queſnel*, Prêtre de l'Oratoire, & Diſciple de M. *Arnaud*. Cet Oratorien en fit part à ſon Maître, & lia entre lui & notre Philoſophe une partie chez un ami commun. Il s'agiſſoit de ſavoir ſi l'ordre de la Grace avoit la même défectuoſité que celui de la nature. Le P. MALEBRANCHE ſoutenoit l'affirmative, & M. *Arnaud* étoit de l'avis contraire. On diſputa beaucoup dans cette entrevue, on ne s'entendit guères, & on ſe ſépara ſans rien conclure. Seulement on convint de mettre leurs ſentimens par écrit, c'eſt-à-dire de donner au public le ſpectacle d'un combat, dont il devoit ſans doute retirer peu de fruit. Notre Philoſophe entra le premier en lice. Il publia un *Traité de la Nature & de la Grace*. Cet Ouvrage s'imprima en Hollande; & comme M. *Arnaud* s'y étoit retiré, il apprit de l'Imprimeur que ſon adverſaire lui tenoit la parole qu'il lui avoit donnée. Soit par zèle pour ſon opinion, ou pour le Père

MALEBRANCHE, il voulut empêcher la publication de cet Ouvrage ; mais n'ayant pu en venir à bout, il ne ſongea plus qu'à répondre.

Dans cet intervalle, notre Philoſophe compoſa des *Méditations Chrétiennes & Métaphyſiques*, dans leſquelles il met ſes principes dans un nouveau jour, & les fortifie de nouvelles preuves. Ces Méditations parurent en 1683 ; & cette même année, M. *Arnaud* publia un Ouvrage contre le P. MALEBRANCHE, ſous ce titre : *Des vraies & fauſſes Idées*. Ce n'étoit point une réponſe au Traité de la Nature & de la Grace, mais une nouvelle querelle que le Docteur faiſoit à l'Oratorien ſur une matière bien différente. Il étoit queſtion de cette opinion ſi chère au P. MALEBRANCHE, & expoſée avec tant de ſoin dans ſa Recherche de la Vérité : Que nous voyons toutes choſes en Dieu. M. *Arnaud* avoit vanté autrefois ce ſentiment, & il le cenſuroit ſans ménagement dans ſon Traité des vraies & fauſſes Idées. Son intention étoit de mortifier le Père MALEBRANCHE, en détruiſant ſes plus chères ſpéculations métaphyſiques ; de lui inſpirer moins de confiance pour les autres ; & de le préparer ainſi à recevoir avec plus de docilité la critique qu'il méditoit

du Traité de la Nature & de la Grace. M. *Arnaud* réuſſit en partie dans ſon deſſein. Notre Philoſophe fut très-ſenſible à cette diverſion. Il ſe plaignit de ce que ſon adverſaire, au lieu de répondre à ſes objections, cherchoit à détourner l'attention du Public, en attaquant une opinion métaphyſique, & d'autant plus ſuſceptible de mauvaiſes interprétations, qu'elle n'étoit à la portée que d'un très-petit nombre de perſonnes. Le Père MALEBRANCHE répondit; & comme M. *Arnaud* le traitoit fort durement, & qu'il ſuſpectoit même ſa Religion, ſa Philoſophie fut ébranlée. Dans cette perplexité il s'adreſſe à Dieu, & le prie de retenir ſa plume & les mouvemens de ſon cœur.

Pendant cette vive conteſtation, notre Philoſophe mit au jour un Traité de Morale, qu'il avoit compoſé depuis long-temps, & dans lequel il tire tous nos devoirs, même ceux du Chriſtianiſme, de principes purement philoſophiques. L'intention du Père MALEBRANCHE, en publiant cet Ouvrage, étoit peut-être de rompre ſa diſpute avec M. *Arnaud :* mais celui-ci ne perdoit pas ſon projet de vue. Après avoir ainſi inquiété notre Philoſophe, & diſpoſé les eſprits à ſe défier de ſes

ſyſtêmes, il attaqua directement le Traité de la Nature & de la Grace. MALEBRANCHE répondit, & enfin ramaſſa toutes les matières conteſtées dans des *Entretiens ſur la Métaphyſique & ſur la Religion*, qui furent imprimés en 1688.

Les idées des hommes de génie ne ſont pas ordinairement à la portée de tous les eſprits. Toujours fines & ſubtiles, il eſt difficile d'en bien ſaiſir le ſens, quelqu'évidentes qu'elles ſoient par elles-mêmes. Telles étoient la plupart de celles du Père MALEBRANCHE; & comme elles étoient auſſi nouvelles, il étoit naturel ou qu'on ne les entendît pas, ou qu'on les combattît. Parmi ces idées, on diſtinguoit ſur-tout celles-ci. La première eſt que nous jugeons ſouvent de la grandeur des objets, non par les ſens, mais par l'imagination; de ſorte que quoique la Lune nous paroiſſe plus grande à l'horiſon qu'au méridien, nos ſens ne nous la repréſentent pas cependant de différente grandeur. C'eſt notre imagination qui la ſuppoſe plus grande là qu'ailleurs, parce qu'elle la juge plus éloignée à l'horiſon qu'au méridien. M. *Regis*, ſavant Phyſicien, attaqua cette opinion. Le Père MALEBRANCHE répondit, & réduiſit la queſtion à ſavoir ſi la grandeur apparente d'un objet dé-

pend uniquement de la grandeur de ſon image, & du jugement naturel que l'ame porte de ſon éloignement; de ſorte que tout le reſte étant égal, elle doive le voir d'autant plus grand qu'elle le juge plus éloigné. M. *Regis* avoit pris le premier parti, & notre Philoſophe le ſecond. Ainſi il ſoutenoit qu'un Géant ſix fois plus haut qu'un Nain, & placé à douze pieds de diſtance, ne laiſſoit pas de paroître plus haut que le Nain placé à deux pieds, malgré l'égalité des images qu'ils formoient dans l'œil; & cela parce qu'on voyoit le Géant plus éloigné, à cauſe de l'interpoſition de différens objets. M. *Regis* ne ſe rendit pas à ces raiſons; & pour terminer la diſpute, il ſoumit ſon ſentiment à quatre Géomètres des plus fameux, leſquels déclarèrent que » les preuves qu'il apportoit de » ſon ſentiment étoient démonſtratives & » clairement déduites de l'Optique » *. Ces Géomètres étoient M. le Marquis *de l'Hopital*, M. l'Abbé *Catelan*, M. *Sauveur*, & M. *Varignon*.

M. *Regis* attaqua auſſi la ſeconde queſtion; mais elle devint ſi métaphyſique, que perſonne n'oſa ſe porter pour Médiateur. Il s'agiſſoit de ſavoir ſi le plaiſir nous

* *Hiſtoire du renouvellement de l'Académie Royale des Sciences. Eloge de M. Regis.*

rend heureux. MALEBRANCHE disoit qu'oui, & M. *Regis* prétendoit le contraire. M. *Arnaud* & M. *Bayle* se mêlèrent de cette dispute. Le premier prit le parti de M. *Regis*, & le dernier celui du Père MALEBRANCHE. (Voyez ci-après *l'Histoire de Bayle.*)

Pendant que cette dispute s'échauffoit, M. *Arnaud* mourut (en 1694) & on s'attendoit qu'elle seroit terminée; mais elle renaquit en quelque sorte de ses cendres, par deux Lettres posthumes de ce Docteur sur les idées & les plaisirs. Notre Philosophe y répondit, & ajouta à sa réponse un petit *Traité contre la prévention*, dans lequel il prétend prouver que M. *Arnaud* n'est point l'Auteur des Ecrits qui ont paru contre lui.

Dans ce temps-là l'Académie Royale des Sciences fut renouvellée, & on pensa à donner au P. MALEBRANCHE une place d'Honoraire. Ce n'étoit point sa qualité de Métaphysicien qui lui valut cette distinction. Cet illustre Oratorien étoit encore Physicien; & on vouloit reconnoître particulièrement ce mérite. Pour répondre à cette idée qu'on avoit de lui, il étudia les phénomènes de la nature, & l'aide des tourbillons de *Descartes*, il voulut expliquer la dureté des corps, leur res-

ſort, leur peſanteur, la génération du feu, la cauſe des couleurs, &c. & tout cela d'après cette hypothèſe, que la matière ſubtile répandue dans notre tourbillon eſt diviſée en une infinité de petits tourbillons preſqu'infiniment petits, dont la vîteſſe eſt fort grande. C'étoit alors le règne des tourbillons; & le mérite du P. MALEBRANCHE donnoit du poids à cette explication.

Pendant qu'il étoit ainſi occupé à faire un ſyſtême général de l'Univers, il reçut une Lettre de l'Evêque de Roſalie qui étoit à la Chine, & qui lui marquoit que ſa Philoſophie y étoit ſi goûtée, que les Chinois déſiroient qu'il voulût bien compoſer quelque écrit qui pût contribuer à leur inſtruction particulière. Ce travail n'étoit pas fort attrayant; car quelle gloire à acquérir pour des Peuples qu'on ne connoît pas? Mais l'eſtime qu'on faiſoit de lui, & la condition qu'on s'étoit impoſée de ne recevoir perſonne à la Chine, qui ne ſût les Mathématiques & ſa doctrine, exigeoient de ſa part quelque marque de reconnoiſſance. Ces conſidérations l'obligèrent à compoſer un petit Dialogue, qu'il intitula: *Entretien d'un Philoſophe Chrétien & d'un Philoſophe Chinois ſur la nature de Dieu.*

L'ardeur infatigable de notre Philoſo-

phe pour l'étude, & ſon zèle pour la vérité, ne lui permettoient pas de prendre quelque repos, ſur-tout quand il étoit queſtion de défendre cette vérité. Un Livre devenu fameux ſous le nom *De l'action de Dieu ſur les Créatures* (par M. *Bourſier*) faiſoit beaucoup de bruit. On y traitoit de la prémotion phyſique, c'eſt-à-dire de la ſcience qui eſt en Dieu; & en conſervant le nom de liberté, on l'anéantiſſoit. Le ſyſtême qu'on établiſſoit à cette fin, ne fut pas goûté par le P. MALEBRANCHE. Il le crut faux. Dans cette perſuaſion, il publia contre cet Ouvrage des *Réflexions ſur la prémotion phyſique.* Ce fut là ſa dernière production. Elle parut en 1715; & cette même année il fut attaqué d'une maladie dont il mourut. Une défaillance de cœur, ſans fluxion, mais accompagnée de vives douleurs, le conduiſit dans quatre mois au tombeau. Son corps s'affoiblit peu à peu & ſe deſſécha, juſqu'à n'être plus qu'un vrai ſquelette; & quoiqu'il fût réduit à très-peu de choſe, ſon eſprit conſerva néanmoins toute ſa vigueur. Il fut ainſi tranquille ſpectateur de ſon agonie: il en vit approcher le dernier moment, qui arriva le 13 Octobre, avec une ſi grande tranquillité, qu'il étoit déja mort qu'on le croyoit encore en vie.

Peu

Peu de Savans ont été tant en vénération que le P. MALEBRANCHE. M. *de Fontenelle* rapporte dans l'éloge de ce grand Homme, » qu'il ne venoit preſque point » de Savans étrangers, qui ne lui rendiſſent » leurs hommages. On dit que des Princes » Allemands y ſont venus exprès pour lui; » & je ſai (c'eſt M. *de Fontenelle* qui parle) » que dans la Guerre du Roi *Guillaume*, » un Officier Anglois priſonnier ſe conſo- » loit de venir ici (à Paris) parce qu'auſſi- » bien il avoit envie de voir Louis XIV & » M. MALEBRANCHE. Il a eu l'honneur » de recevoir une viſite de *Jacques* II, » Roi d'Angleterre (*a*).

Les Savans du premier ordre, ceux dont le ſuffrage eſt de ſi grand poids, parce qu'il eſt toujours éclairé, faiſoient un cas infini du P. MALEBRANCHE. M. *Jacques Bernoulli* ſe félicitoit de s'être rencontré avec lui dans ſon explication de la dureté des corps (*b*). L'Auteur ingénieux de *l'Analyſe des Jeux de haſard* (M. *de Monmaurt*) dans une Lettre adreſſée à M. *Nicolas Bernoulli*, & imprimée à la fin de la ſeconde édition de cet Ouvrage, parle en

(*a*) Eloge du P. *Malebranche*. *Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences* 1715, pag. 113, Edition de Paris.

(*b*) Eloge de M. *Bernoulli*, Tom. II de l'*Hiſtoire du renouvellement de l'Académie*.

ces termes de la Recherche de la Vérité & de l'Auteur : » Vous verrez que ce grand » Homme a porté dans ces matières cette » netteté d'idées, cette ſublimité de génie » & d'invention, qui brillent avec tant d'é- » clat dans ſes Traités de Métaphyſique ». M. *Loke* appelle le P. MALEBRANCHE Auteur ſubtil & ſavant ; & il donne les plus grands éloges à la Recherche de la Vérité, quoiqu'il cenſure fortement cette opinion, que nous voyons toutes choſes en Dieu, & que Dieu nous montre les idées en lui-même à l'occaſion de la préſence des corps à nos ſens. Cela eſt avancé, ſelon M. *Loke*, fort gratuitement. Car pourquoi Dieu ne fera-t-il pas appercevoir des idées quand il lui plaît, ſans qu'il y ait aucun des corps préſens aux yeux ? M. *Loke* prouve que cette opinion peut auſſi bien ſe ſoutenir que celle du P. MALEBRANCHE *. Quoi qu'il en ſoit, rien n'eſt ſi beau que le ſyſtême de ce Philoſophe pour connoître la vérité. On en va juger par l'analyſe ſuivie que je vais en faire.

Syſtême de MALEBRANCHE *pour connoître la vérité.*

L'erreur eſt l'origine de la misère des

* Voyez les *Œuvres diverſes de Loke.*

hommes. Elle eſt le principe de tous les maux qui nous affligent; & nous ne pouvons eſpérer de bonheur ſolide & véritable qu'en travaillant ſans ceſſe à l'éviter. Pour cela, on ne doit jamais donner de conſentement entier aux propoſitions, qui paroiſſent ſi évidemment vraies, qu'on ne puiſſe le leur refuſer, ſans ſentir une peine intérieure & des reproches ſecrets de la raiſon; c'eſt-à-dire, ſans connoître clairement qu'on feroit mauvais uſage de ſa liberté, ſi on vouloit étendre ſon pouvoir ſur des choſes ſur leſquelles elle n'en a plus. Voilà pour les Sciences. A l'égard de la Morale, on ne doit jamais aimer abſolument un bien, ſi l'on peut ſans remords ne le point aimer. D'où il ſuit que pour éviter l'erreur, il faut modérer l'empreſſement & l'ardeur de la volonté pour les ſeules apparences de la vérité; ſe délivrer de ſes préjugés; avoir une juſte défiance de nos facultés; car toutes ces manières d'appercevoir nous ſont autant d'occaſions de nous tromper. Il s'agit donc de connoître les chefs de ces manières d'appercevoir, & de déſigner les différentes erreurs auxquelles ils peuvent donner lieu.

L'ame peut appercevoir les choſes en trois manières; par l'*Entendement*, c'eſt-à-dire par la faculté que l'ame a de rece-

voir différentes idées ; par l'*Imagination* & par les *Sens*. Par l'entendement, l'ame apperçoit non-ſeulement les choſes matérielles, l'étendue avec ſes propriétés; mais encore les notions communes, celles qui ſont univerſelles, & généralement toutes ſes penſées, lorſqu'elle les connoît par la réflexion qu'elle fait ſur elle-même. Par l'imagination, l'ame apperçoit les êtres matériels, quoiqu'ils ſoient abſens, en s'en formant pour ainſi dire des images dans le cerveau. Enfin l'ame n'apperçoit par les ſens que les objets ſenſibles, lorſqu'étant préſens, ils font impreſſion ſur les organes extérieurs du corps, & que cette impreſſion ſe communique juſqu'au cerveau ; ou lorſqu'étant abſens, le cours des eſprits animaux fait dans le cerveau une ſemblable impreſſion.

L'ame n'apperçoit que de ces trois manières; & l'on doit regarder ces trois facultés comme les chefs auxquels ſe rapportent nos erreurs & la cauſe de ces erreurs. Il s'agit donc de ſavoir comment ces facultés trompent, & de quelle manière nous devons éviter les erreurs qu'elles occaſionnent.

I. Les erreurs des ſens ſont ſi conſidérables, que ces ſens ne ſont abſolument rien connoître par eux-mêmes.

Premièrement, nous ne pouvons juger par la vue, ni de la figure, ni de l'étendue, ni du mouvement des corps. Nous avons beau regarder la ſituation de deux objets, ou d'un objet relativement à nous, il eſt impoſſible que nous déterminions la diſtance de l'un à l'autre. Quoique nous ayons une ligne, un cercle ou un quarré immédiatement ſous les yeux, nous ne pouvons point décider ſi la ligne eſt droite, ſi le cercle n'eſt pas un ellipſe, & ſi le quarré n'eſt pas un parallélograme ou quarré long. Quant au mouvement, il eſt certain que nous ne ſaurions rien déterminer: car nous ne pouvons juger de la grandeur du mouvement d'un corps que par la longueur de l'eſpace que le corps a parcouru. Or nous ne pouvons déterminer avec les yeux la longueur de l'eſpace. Donc la vue ne peut pas nous faire connoître la grandeur du mouvement.

En ſecond lieu, nous connoiſſons plus ou moins parfaitement les objets par les ſens, ſuivant que les ſens ſont bien ou mal organiſés, que les parties qui les compoſent ſont plus ſaines, plus délicates ou plus ſenſibles. Une perſonne qui a bonne vue, voit mieux les objets qu'une autre qui a la vue foible. De même celui qui a les oreilles bien organiſées, entend mieux que celui qui les

a mal organiſées. Une même perſonne peut encore juger diverſement des mêmes objets dans différens temps, ſuivant qu'il ſera malade ou en bonne ſanté. Un bilieux voit preſque jaunes tous les objets, & il ne connoît qu'il s'eſt trompé que quand il eſt guéri. Celui qui a reçu quelque coup bruſque dans les yeux, voit les objets rouges. En un mot les objets font des impreſſions plus ou moins grandes ſur les ſens, ſuivant que les ſens ſont plus ou moins parfaits ou mieux conſtitués.

La troiſième cauſe de l'erreur des ſens provient de ce qu'ils ne nous repréſentent que les impreſſions qu'ils reçoivent, & que ces impreſſions ſont quelquefois ſi ſemblables à d'autres, que nous ne pouvons les diſtinguer. Par exemple, lorſque nous ſommes dans un bateau qui eſt emporté par le courant d'une rivière ſans aucun balancement, ſi nous regardons le rivage, nous le verrons fuir, & nous nous croirons immobiles. Un homme qui marchera dans le même ſens que nous, mais beaucoup plus lentement, nous paroîtra reculer. Si nous faiſons tourner avec vîteſſe un charbon de feu allumé, nous jugerons que c'eſt un cerle de feu que nous voyons. Et pour dernier trait, lorſque nous regardons quelqu'objet qui eſt placé derrière un autre,

nous le jugeons contigu à cet autre objet, quoiqu'il en ſoit ſouvent diſtant de pluſieurs toiſes.

Enfin la dernière eſpèce d'erreur dans laquelle les ſens nous font tomber, eſt que nous n'avons aucune ſenſation de dehors qui ne renferme quelque faux jugement. En effet l'ame ne connoît les objets que quand les ſens en ſont affectés. Elle les voit donc uniquement dans les ſens même. Si elle apperçoit, par exemple, des Etoiles, elle les voit dans le corps même; & puiſque ces Etoiles ſont immédiatement unies à l'ame, leſquelles ſont les ſeules que l'ame puiſſe voir, elles ne ſont donc pas dans les cieux. D'où il ſuit que tous les hommes qui voyent les Etoiles dans les cieux, & qui jugent enſuite volontairement qu'elles y ſont, font deux faux jugemens, dont l'un eſt naturel & l'autre libre. Le premier eſt un jugement des ſens, ou une ſenſation compoſée qui eſt en nous, ſans nous, & même malgré nous, & ſelon laquelle on ne doit pas juger. L'autre eſt un jugement libre de la volonté que l'on peut s'empêcher de faire, & par conſéquent qu'on ne doit pas faire, ſi l'on veut éviter l'erreur.

Pour ſe garantir donc de toutes ces erreurs, on doit ſuivre cette règle: *Ne jugez jamais par les* SENS *de ce que les choſes ſont*

par elles-mêmes, mais ſeulement du rapport qu'elles ont avec nos corps.

II. La ſource des erreurs de l'imagination, vient de la nature de l'imagination même. Nous n'imaginons des objets qu'en nous formant des images; & ces images ne ſont formées que par les traces que les eſprits animaux font dans le cerveau. Nous imaginons les choſes d'autant plus fortement, que ces traces ſont plus profondes & mieux gravées, & que les eſprits animaux y ont paſſé plus ſouvent & avec plus de violence. Et lorſque les eſprits animaux y ont paſſé pluſieurs fois, ils y entrent avec plus de facilité que dans d'autres endroits tout proches, par leſquels ils n'ont jamais paſſé, ou par leſquels ils n'ont point paſſé ſi ſouvent.

C'eſt là la cauſe de la confuſion & de la fauſſeté de nos idées. Car les eſprits animaux qui ont été dirigés par l'action des objets extérieurs, même par la réflexion, pour produire dans le cerveau de certaines traces, en produiſent ſouvent d'autres, qui à la vérité leur reſſemblent en quelque choſe, mais qui ne ſont point les traces de ces mêmes objets, ni celles qu'on vouloit ſe repréſenter; parce que les eſprits animaux ſe portent toujours avec plus d'abondance dans les traces profondes

des

des idées qui nous ſont plus familières, & ne vont qu'en petite quantité vers les endroits où ils devroient actuellement ſe diriger.

Telle eſt la ſource de toutes les erreurs qui viennent de l'imagination. Préoccupés de quelque objet, nous rapportons tout ce que nous voyons à cet objet. C'eſt ainſi que ceux qui ſe ſont imaginés que la Lune étoit une tête, parce qu'ils ſe ſont familiariſés avec cette idée, en voyant des images de la Lune qu'on repréſente comme un viſage, y voyent ordinairement deux yeux, un nez & une bouche; que des perſonnes voyent dans les nues des chariots, des hommes, des lions ou d'autres animaux, quand il y a quelque rapport entre leurs figures & ces choſes-là; & que ceux qui ont coutume de deſſiner, voyent quelquefois des têtes d'hommes ſur des murailles, & même des figures, des groupes, &c. ſur du papier où l'on a donné pluſieurs coups de crayon.

C'eſt par la même raiſon qu'on juge de la nature des choſes ſuivant l'idée qu'on s'en eſt formée. Une maladie eſt nouvelle & fait des ravages étonnans. Cela imprime des traces ſi profondes dans le cerveau, que cette maladie eſt toujours préſente à l'eſprit. Si on l'appelle le ſcorbut, toutes

les maladies nouvelles ſeront le ſcorbut. Une perſonne s'applique à un genre d'étude. Les traces du ſujet de ſon occupation s'impriment ſi profondément dans ſon cerveau, qu'elles confondent & qu'elles effacent quelquefois les traces des choſes même fort différentes.

Il y a un Auteur, par exemple, qui a fait pluſieurs volumes ſur la croix. Cela lui a fait voir des croix par-tout. Un Chymiſte entièrement rempli de ſon art, quand il raiſonne de quelque corps, les trois principes de Chymie lui viennent d'abord dans l'eſprit. Un Péripatéticien penſe d'abord aux quatre élémens. Un Cartéſien voit par-tout des tourbillons. Et un Neutonien eſt perſuadé que tous les phénomènes ſont des effets de l'attraction. Ainſi il ne peut rien entrer dans l'eſprit d'un homme, qui ne ſoit infecté des erreurs auxquelles il eſt ſujet, & qui n'en augmente le nombre. La raiſon de ceci eſt que nous ne pouvons apprendre quoi que ce ſoit, ſi nous n'y apportons de l'attention; & nous ne ſaurions être guères attentifs à quelque choſe, ſi nous ne l'imaginons. Or nous ne pouvons rien imaginer, que nous ne faſſions plier quelque partie de notre cerveau, pour former les traces auxquelles ſont attachées les idées que nous imaginons. De ſorte que ſi

les fibres du cerveau ſe ſont un peu durcies, elles ne ſeront capables que de l'inclination & des mouvemens qu'elles auront eus autrefois. D'où il ſuit que l'ame ne pourra imaginer ni par conſéquent être attentive à ce qu'elle vouloit, mais ſeulement aux choſes qui lui ſont familières.

Concluons donc qu'on ne peut éviter les erreurs de l'imagination, qu'en s'exerçant à méditer ſur toutes ſortes de ſujets, afin d'acquérir une certaine facilité de penſer à ce qu'on veut. Or le meilleur moyen d'acquérir cette habitude, c'eſt de s'accoutumer dès ſa jeuneſſe à chercher la vérité des choſes fort difficiles, parce qu'à cet âge les fibres du cerveau ſont ſuſceptibles de toutes ſortes d'inflexions ; car dans l'âge mûr on a trop de difficultés à vaincre pour éviter les erreurs de l'imagination.

Premièrement, on a de la peine à ſe livrer à la méditation.

Secondement, on a peu d'amour pour les vérités abſtraites, qui ſont le fondement de tout ce qu'on peut connoître ici bas.

En troiſième lieu, on a de la ſatisfaction à connoître les reſſemblances qui ſont agréables & fort touchantes, parce qu'elles ſont appuyées ſur des notions ſenſibles.

Mais une choſe ſur laquelle on doit être en garde dans tous les temps, c'eſt de ne ſe

point laiſſer préoccuper par l'air des perſonnes avec qui l'on parle, & d'examiner avec attention ce qu'elles diſent, ſans ſe laiſſer prévenir par la manière dont elles parlent. Ainſi on doit ſavoir: 1°. Que l'air de fierté & de brutalité eſt l'air d'un homme qui s'eſtime beaucoup, & qui néglige aſſez l'eſtime des autres. 2°. Que l'air modeſte eſt l'air d'un homme qui s'eſtime peu, & qui eſtime aſſez les autres. 3°. Que l'air grave eſt l'air d'un homme qui s'eſtime beaucoup, & qui déſire fort d'être eſtimé. 4°. Que l'air ſimple eſt l'air d'un homme qui ne s'occupe guères ni de lui ni des autres. 5°. Enfin qu'il eſt des gens qui ont aſſez d'eſtime d'eux-mêmes & de mépris des autres, pour s'être fortifiés dans un certain air de fierté mêlé de gravité & d'une feinte modeſtie qui préoccupe & qui gagne ceux qui les écoutent.

III. Les erreurs qui dépendent de l'eſprit pur ou de l'entendement, ſont encore plus abondantes que celles qui proviennent de l'imagination. La plupart des hommes n'ont guères fait attention à la nature de l'eſprit, quand ils ont voulu l'employer à la recherche de la vérité; & comme ils n'ont jamais été bien convaincus de ſon peu d'étendue, & de la néceſſité qu'il y a de le bien ménager, & même de l'augmenter,

ils tombent dans des erreurs ſans nombre & très-conſidérables. Ils s'occupent davantage à méditer ſur des objets infinis, ou ſur des queſtions qui demandent une capacité infinie, que ſur d'autres qui ſont à la portée de leur eſprit. Perſuadés que leurs lumières ſont ſans bornes, ils rejettent avec dédain tout ce qu'ils ne peuvent y ſoumettre. Cette haute idée qu'ils ont de la force de l'eſprit humain, les porte à croire qu'ils ſont capables d'acquérir toutes ſortes de connoiſſances, & de s'appliquer même à pluſieurs ſciences à la fois; & par cette faute ils mettent une telle confuſion dans les idées, qu'ils rendent leur eſprit incapable de quelque ſcience véritable.

En un mot, pour éviter les erreurs de l'entendement, il faut être bien convaincu que notre eſprit n'eſt point infini; qu'il a une capacité fort médiocre; que cette capacité eſt ordinairement remplie par les ſenſations de l'ame; & enfin que l'eſprit recevant ſa direction de la volonté, ne peut regarder fixement quelqu'objet, ſans être détourné par ſon inconſtance & par ſa légéreté. Voici quelques exemples de ces ſortes d'erreurs.

1°. Comme le néant n'a point d'idée qui le repréſente, l'eſprit eſt porté à croire que les choſes dont il n'a point d'idée n'exiſtent

point. 2°. Lorſque nous conſidérons quelqu'objet, nous ne l'enviſageons ordinairement que par un côté; & nous ne nous contentons pas de juger du côté que nous avons conſidéré, mais nous jugeons de l'objet tout entier. 3°. Parce qu'on a d'autres idées de ſubſtance que celle de l'eſprit & du corps, c'eſt-à-dire d'une ſubſtance qui penſe & d'une ſubſtance étendue, on croit avoir droit de conclure que tout ce qui exiſte eſt ou eſprit ou matière. Voilà pour la Phyſique.

En Morale, cette facilité que l'eſprit trouve à imaginer des reſſemblances partout où il ne remarque pas viſiblement des différences, fait porter des jugemens très-faux envers les hommes. Un François ſera avec un Anglois. Cet Anglois aura ſon humeur particulière, il ſera fier & incommode: de-là ce François jugera que tous les Anglois ont le même caractère; qu'ils ſont fiers & incommodes. Un Religieux de tel Ordre eſt un grand homme, un homme de bien: on en conclut que tout l'Ordre eſt rempli de gens de bien & de grands hommes. Au contraire, un Religieux d'un Ordre eſt dans de mauvais ſentimens; donc tout l'Ordre eſt corrompu & dans de mauvais ſentimens, &c.

Telles ſont les erreurs qui dépendent des

trois facultés de notre ame, je veux dire des ſens, de l'imagination & de l'entendement. Nous avons encore en nous d'autres ſources d'égaremens : ce ſont nos inclinations & nos paſſions, qui éblouiſſent notre eſprit par de fauſſes lueurs, & le rempliſſent de ténèbres. Ainſi nous devons nous tromper lorſque nous ſuivons ces faux jours qu'elles produiſent en nous. Mais quels ſont ces faux jours ? Ce ſont ceux que donnent, 1°. l'inclination que nous avons pour le bien en général ; 2°. pour l'amour de nous-mêmes ; 3°. pour l'amour du prochain : trois nouvelles ſources d'erreurs.

IV. Cette inclination que tous les hommes ont pour le bien en général, les porte ordinairement dans deux excès. Les uns veulent croire ou croyent volontiers aveuglément ; & les autres veulent toujours voir évidemment. Les premiers n'ayant preſque jamais fait uſage de leur eſprit, croyent ſans diſcernement tout ce qu'on leur dit. Les autres au contraire voulant toujours faire uſage de leur eſprit ſur des matières même qui le ſurpaſſent infiniment, mépriſent indifféremment toutes ſortes d'autorités. Ceux-là ſont ordinairement des ſtupides, des eſprits foibles, comme les enfans & les femmes. Ceux-ci ſont des eſprits ſuperficiels & libertins ou

orgueilleux. Il n'y a que les perſonnes qui prennent un juſte milieu entre ces deux excès, qui puiſſent éviter les erreurs qui en ſont les ſuites, en ne cherchant point l'évidence dans les choſes qui n'en ſont pas ſuſceptibles, par une vaine agitation d'eſprit, & ne croyant point ſans évidence des opinions fauſſes par une déférence indiſcrette, ou par une baſſe ſoumiſſion d'eſprit.

La ſeconde inclination que l'Auteur de la nature imprime ſans ceſſe dans notre volonté, c'eſt l'amour de nous-mêmes ou de notre propre conſervation. De ſorte que nous ſouhaitons trois choſes qui peuvent ſatisfaire cette inclination. Ce ſont le *Plaiſir*, l'*Excellence* & la *Grandeur*, d'où naît l'indépendance. Le *Plaiſir* eſt une manière d'être, que nous ne ſaurions recevoir actuellement, ſans devenir actuellement plus heureux. L'*Excellence* nous élève au-deſſus des autres hommes, comme la ſcience & la vertu. Et la *Grandeur*, en nous donnant quelqu'autorité ſur eux, en nous rendant plus puiſſans, comme les dignités & les richeſſes, ſemble nous rendre en quelque ſorte indépendans. Mais l'amour du plaiſir nous entraîne aiſément dans l'erreur lorſque cet amour n'eſt point éclairé; parce que nous prenons ſouvent pour véritable plaiſir ce qui n'en a que l'apparence. Le

désir de la science nous porte à paroître savans. A cette fin, on n'examine guères quelles sont les sciences qui sont à notre portée, & qui sont les plus nécessaires, soit pour se conduire en honnête homme, soit pour perfectionner sa raison. Les sciences les plus solides & les plus nécessaires étant assez communes, elles ne font ni admirer, ni respecter assez promptement ceux qui les possèdent, & ne réveillent point en eux ces idées de science qu'ils se sont formées. Ils cherchent donc à heurter les choses les plus naturelles; à se jouer de la vérité par des paradoxes, & à éblouir par un air & un ton de singularité. On fait gloire de savoir les choses rares, extraordinaires, éloignées, les choses que les autres ne savent pas; parce qu'on a attaché, par un renversement d'esprit, l'idée de savoir à ces choses, & qu'il suffit, pour être savant, de savoir ce que les autres ignorent, quand même on ignoreroit les vérités les plus nécessaires & les plus belles. C'est ainsi qu'on acquiert la science qui n'est que folie & que sottise.

L'inclination pour les dignités & les richesses nous empêche encore de trouver la vérité, & nous engage dans le mensonge & dans l'erreur. En effet, lorsqu'on possède des dignités & des richesses, on a de

grandes affaires à conduire, & on n'eſt guères propre par conſéquent à la recherche de la vérité. 1°. Parce qu'on a fort peu de temps à y employer. 2°. Parce qu'on ne ſe plaît point dans cette recherche qu'on regarde comme inutile. 3°. Parce qu'on eſt très-peu capable d'attention, la capacité de l'eſprit étant partagée par le grand nombre de choſes que l'on a ou que l'on ſouhaite. 4°. Parce qu'on s'imagine tout ſavoir, & qu'on a de la peine à croire que des gens qui nous ſont inférieurs ayent plus de raiſon que nous. 5°. Parce qu'on eſt accoutumé à être applaudi en toutes ſes imaginations, quelque fauſſes & éloignées du ſens commun qu'elles puiſſent être. 6°. Et enfin parce qu'on s'arrête plus aux notions ſenſibles, qui ſont plus propres aux converſations ordinaires, & à conſerver l'eſtime des hommes, qu'aux idées pures & abſtraites de l'eſprit, qui ſervent à découvrir la vérité.

Mais de toutes ces inclinations, celles qui nous jettent le plus dans l'erreur, ſont l'amitié, la faveur, la reconnoiſſance, & en général tous les motifs qui nous engagent à parler trop avantageuſement des autres en leur préſence. Car nous n'aimons pas ſeulement la perſonne de nos amis & de nos bienfaiteurs : nous aimons encore

avec eux toutes les choſes qui leur appartiennent en quelque façon. Et lorſqu'ils témoignent aſſez de paſſion pour la défenſe de leur opinion, ils nous inclinent inſenſiblement à les croire, à les approuver, & à les défendre même. Ainſi nous adoptons leurs erreurs, de même que nous pouvons communiquer les nôtres à nos amis, par la même raiſon.

V. Que l'homme eſt malheureux! Ce n'eſt pas ſeulement contre ſes ſens, ſon imagination, ſon entendement & ſes inclinations, qu'il a à ſe prémunir pour éviter l'erreur: ſes paſſions ſont encore dans lui un obſtacle à la connoiſſance de la vérité. Nous jugeons de toutes choſes ſelon nos paſſions, & par conſéquent nous nous trompons en toutes choſes, les jugemens des paſſions n'étant jamais d'accord avec les jugemens de la vérité. Nous attribuons aux objets qui les cauſent ou qui ſemblent les cauſer, toutes les diſpoſitions de notre cœur, notre bonté, notre douceur, notre malice, notre aigreur, & toutes les autres qualités de notre eſprit. Lorſque nous aimons quelque perſonne, nous ſommes naturellement portés à croire qu'elle nous aime, & nous avons de la peine à nous imaginer qu'elle ait deſſein de nous nuire, ni de s'oppoſer à nos déſirs. Tout nous paroît

aimable dans cette perſonne. Sa difformité n'a rien de choquant. Ses grimaces ſont des agrémens. Ses geſtes mal compoſés ſont juſtes, ou pour le moins naturels. Si elle ne parle jamais, c'eſt qu'elle eſt ſage. Si elle parle toujours, c'eſt qu'elle eſt pleine d'eſprit. Si elle parle de tout, c'eſt qu'elle eſt univerſelle. Si elle interrompt les autres ſans ceſſe, c'eſt qu'elle a du feu & de la vivacité. Enfin ſi elle veut toujours primer, c'eſt qu'elle le mérite.

Mais ſi la haine ſuccède à l'amour, ces bonnes qualités ſe changent en vices. Tout nous déplaît en elle. Nous prenons ſes actions en mauvaiſe part. Nous ne pouvons croire qu'elle nous veuille du bien; & nous ſommes toujours dans la défiance à ſon égard, quoiqu'elle ne penſe pas à nous, ou qu'elle cherche même à nous rendre ſervice.

Ajoutons à ceci qu'il y a des erreurs & des vérités de certains temps. Les paſſions cauſant des factions, produiſent des vérités ou des erreurs auſſi inconſtantes que la cauſe qui les excite.

VI. Après avoir connu les ſources de nos erreurs, c'eſt-à-dire les illuſions des ſens, les viſions de l'imagination, les abſtractions de l'eſprit, les inclinations de la volonté, & les paſſions du cœur, il s'agit de ſavoir

comment on doit ſe conduire dans la recherche de la vérité, pour ſe garantir de ces erreurs. Mais un point eſſentiel qui doit précéder cette connoiſſance, c'eſt de mépriſer pour un temps toutes les opinions vraiſemblables; de ne point s'arrêter aux conjectures, quelque fortes qu'elles ſoient; de négliger l'autorité de tous les Philoſophes, & d'être autant qu'il ſera poſſible ſans préoccupation, ſans intérêt & ſans paſſion. Avec cette diſpoſition on eſt preſque ſûr de ne point s'égarer dans les voies étroites qui conduiſent au vrai, ni de ſe fatiguer en les ſuivant. L'entrée de ces voies eſt l'attention, qui rend toutes nos perceptions claires & diſtinctes.

Tout l'art de connoître la vérité conſiſte donc dans les moyens qui nous rendent plus attentifs, afin de pouvoir conſerver l'évidence dans nos raiſonnemens, & de voir même tout d'une vue une liaiſon néceſſaire entre toutes les parties de nos plus longues déductions. Il y a en nous différens degrés d'attention. L'eſprit n'apporte pas naturellement une égale attention à toutes les choſes qu'il apperçoit : il s'applique infiniment plus à celles qui le touchent, qui le modifient & qui le pénètrent, qu'à celles qui lui ſont préſentes, mais qui ne le touchent pas, & qui ne lui

appartiennent pas. C'eſt ainſi que nous nous occupons entièrement des qualités ſenſibles, ſans pouvoir même nous appliquer aux idées pures de l'eſprit. Et nous nous plaiſons davantage aux choſes que nous imaginons, qu'aux idées abſtraites de l'entendement pur.

D'où il ſuit, que quand on veut s'appliquer ſérieuſement à la recherche de la vérité, on doit 1°. éviter, autant que cela ſe peut, toutes les ſenſations trop fortes, comme le grand bruit, la lumière trop vive, le plaiſir, la douleur, &c. 2°. Veiller ſans ceſſe à la pureté de ſon imagination, en empêchant qu'il ne ſe trace dans le cerveau de ces vertiges profonds qui inquiétent & diſſipent continuellement l'eſprit. 3°. Et arrêter ſur-tout les mouvemens des paſſions, qui font dans le corps & dans l'ame des impreſſions ſi puiſſantes, qu'il eſt comme impoſſible que l'eſprit penſe à d'autres choſes qu'aux objets qui les excitent. Quand on ſera ainſi diſpoſé, on pourra trouver la vérité, en faiſant uſage des règles ſuivantes.

1. Conſervez toujours l'évidence dans vos raiſonnemens.

2. Ne raiſonnez que ſur des choſes dont vous avez les idées claires.

3. Commencez par les choſes les plus

ſimples & les plus faciles, & arrêtez-vous-y long-temps, avant que d'entreprendre la recherche des plus compoſées & des plus difficiles.

4. Concevez clairement l'état de la queſtion que vous vous propoſez de réſoudre.

5. Découvrez par quelqu'effort d'eſprit une ou pluſieurs idées moyennes, qui puiſſent ſervir comme de meſure commune, pour reconnoître par leur moyen les rapports qui ſont entr'elles.

6. Retranchez avec ſoin du ſujet que vous devez conſidérer, toutes les choſes qu'il n'eſt point néceſſaire d'examiner, pour découvrir la vérité que vous cherchez.

7. Diviſez le ſujet de votre méditation par parties, & conſidérez-les toutes les unes après les autres ſelon l'ordre naturel, en commençant par les plus ſimples, c'eſt-à-dire par celles qui renferment moins de rapport; & ne paſſez jamais aux compoſées, avant que d'avoir reconnu diſtinctement les plus ſimples, & ſe les être rendu familières.

8. Abrégez les idées, & rangez-les enſuite dans votre imagination, ou écrivez-les ſur le papier, afin qu'elles ne rempliſſent plus la capacité de l'eſprit.

9. Comparez les idées ſelon les règles de la combinaiſon, alternativement les

unes avec les autres, ou par la ſeule vue de l'eſprit, ou par l'imagination accompagnée de la vue de l'eſprit, ou par le calcul de la plume, joint à l'attention de l'eſprit & de l'imagination.

10. De tous les rapports trouvés par ce moyen, retranchez ceux qui ſont inutiles à la réſolution de la queſtion; rendez-vous les autres familiers; abrégez-les & rangez-les par ordre dans votre imagination, ou les exprimez ſur le papier: comparez-les enſemble ſelon les règles des combinaiſons; & voyez ſi le rapport compoſé que vous cherchez, eſt un des rapports compoſés qui réſultent de ces nouvelles comparaiſons. Si cela n'eſt pas, il faut retrancher tous ces rapports inutiles, & ſe rendre les autres familiers.

Et telles ſont les règles qu'on doit ſuivre pour découvrir la vérité, c'eſt-à-dire un rapport réel, ſoit d'égalité, ſoit d'inégalité: car la vérité n'eſt autre choſe que cela. Elle eſt ce qui eſt; au lieu que la fauſſeté n'eſt point, & ſi l'on veut, elle eſt ce qui n'eſt point.

BAYLE.

C.P.R.
BAYLE

BAYLE.*

IL n'y a point de Philoſophe ſi célèbre & ſi décrié que BAYLE. La beauté de ſon génie & la hardieſſe de ſes penſées ſont également connues: mais cette hardieſſe qui dégénère ſouvent en témérité, a étendu en mal la réputation qu'il s'eſt acquiſe par ſes Ouvrages. Depuis quelque temps un cri s'eſt élevé contre cet homme illuſtre, parce que quelques Auteurs ont fait un pernicieux uſage de ſes principes, & qu'on les a peut-être trop analyſés. Quoi qu'il en ſoit, il y auroit à craindre que les Lecteurs qui ſe ſont laiſſés prévenir contre lui, dédaignaſſent de jetter les yeux ſur ſon hiſtoire, ſi je ne commençois à donner une juſte idée de ce docte perſonnage. BAYLE a ſans doute abuſé quelquefois de ſes talens: il s'eſt trompé plus qu'aucun Ecrivain, je le veux; mais

* *Eloge de Bayle*, par M. *Baſnage dans l'Hiſtoire des Ouvrages des Savans. Hiſtoire de Bayle & de ſes Ouvrages*, par M. *de la Monnoye. La vie de Bayle*, par M. *des Maiſeaux. Mémoires des Hommes Illuſtres*, par le P. *Niceron*, Tome VI. *Nouveaux Mémoires de Littérature, &c.* par M. *l'Abbé d'Artigny*, Tome I. *Dictionnaire* de M. *Chauffepié*, art. *Bayle & Jurieu. Lettres de Bayle.* Et ſes Ouvrages.

que de belles choſes ce Philoſophe ne nous a-t-il pas appriſes! A-t-il jamais paru un plus grand Dialecticien? Tout ſeroit perdu, ſi parce qu'il y a des erreurs dans un Livre, il falloit le proſcrire, ſans égard aux vérités qu'il contient. Déteſtons-les ces erreurs; mais recueillons ces vérités. Un homme comme BAYLE n'a dû aimer que le bien; & s'il s'eſt quelquefois égaré, il faut rejetter cela ſur le malheur des temps & des circonſtances, & ſur les infirmités de l'eſprit humain. Voici en effet le caractère de ce Philoſophe, tel qu'on le lit dans l'*Hiſtoire de Bayle & de ſes Ouvrages*, par M. *de la Monnoye*, page 49.

[M. BAYLE fut un Savant du premier ordre dans l'Hiſtoire & dans les Belles-Lettres, un grand Philoſophe, un excellent Métaphyſicien. Il avoit un eſprit juſte, délicat, pénétrant, aiſé; une imagination vive, brillante & féconde; une mémoire prodigieuſe par ſa facilité à ſaiſir les faits avec leurs circonſtances, ſans les oublier jamais. Son cœur étoit bon, droit, accommodant, d'un commerce doux & aiſé; il y mettoit toujours beaucoup plus du ſien, qu'il n'en exigeoit des autres. D'un naturel tendre & officieux pour ſes parens & pour ſes amis, il ne leur manquoit jamais en rien. Son humeur étoit ſi pacifique, qu'il

ne voulut point entrer dans les Académies, à cauſe des diſſenſions & des querelles de jalouſie, qui y règnent trop ſouvent à la honte des Gens de Lettres. Il avoit les mœurs très-pures. Ceux qui l'ont connu plus particulièrement, aſſurent qu'il n'a jamais eu la moindre apparence de commerce avec les femmes.

Sobre, tempérant, détaché de l'amour des plaiſirs, des honneurs & des richeſſes, il ſavoit ſe paſſer de tout Domeſtique, & vivre ſans revenu & ſans indigence. Exempt de la vanité qui n'eſt que trop ordinaire aux Savans, il louoit volontiers les Ouvrages des autres. Il loua même un de ceux de ſon plus violent Accuſateur, M. *Jurieu*, dans le temps qu'il ne pouvoit ſouffrir les juſtes louanges qu'on lui donnoit de toutes parts.

Plus ſenſible au plaiſir d'apprendre qu'au déplaiſir d'être trompé, il recevoit des Savans les avis qu'il leur avoit demandés ſur ſes Ouvrages. Il les ſuivoit avec une docilité ſurprenante, & en marquoit ſa reconnoiſſance par des remercimens ſincères & publics.

Laborieux & infatigable, il travailla juſqu'à l'âge de 40 ans quatorze heures par jour; & il écrivoit à un de ſes amis, *que depuis l'âge de 20 ans il ne ſe ſouvenoit*

pas d'avoir eu aucun loiſir. (Lettre à M. *des Maiſeaux*, Tome II.)

Il avoit une ſanté très-délicate, qu'il ne ménageoit point, tant étoit grande ſon indifférence pour la vie.

Son ſtyle approchant un peu de celui de *Montagne*, étoit vif, hardi, naturel, aiſé, aſſez régulier: mais ſa grande mémoire le jettoit ſouvent dans de longues & inſtructives digreſſions, qu'il avoit cependant l'art de ramener comme utiles & même néceſſaires aux conſéquences qu'il vouloit tirer.

Heureux s'il eût toujours conſervé dans ſes Ecrits l'eſprit de la Religion Chrétienne, & ne ſe fût jamais écarté des expreſſions qu'elle autoriſe!]

Voilà quel étoit BAYLE. On va juger de la vérité de ce caractère par l'hiſtoire de ſa vie.

PIERRE BAYLE naquit le 18 Novembre 1647 au Carlat, petite Ville du Comté de Foix, de *Jean Bayle* & de *Jeanne de Brugniere*, tous deux de la Religion Proteſtante. Son père, qui étoit Miniſtre du Carlat, étoit d'une bonne famille originaire de Montauban; & ſa mère appartenoit à la Maiſon de Ducaſſe. BAYLE fit voir dès ſa première jeuneſſe une mémoire prodigieuſe & une grande vivacité

d'eſprit. Il interrogeoit ſes parens avec un air empreſſé & attentif, & il profitoit de tout ce qu'on lui diſoit. Ses heures de récréation il les paſſoit dans ſa chambre pour y méditer. Il connoiſſoit déja les plaiſirs qui naiſſent de l'application à l'étude. Cette application fut ſi conſtante, qu'elle lui procura une maladie. Il guérit, & il retomba peu de temps après par la même cauſe. Son père, pour lui faire changer d'air & le priver de l'étude, l'envoya à Saverdun chez M. *Bayze*, qui étoit ſon beau-frère : mais le jeune BAYLE y ayant trouvé par malheur des Livres, y gagna une autre maladie : ce fut une fièvre dangereuſe, dont il put à peine guérir. Ayant enfin recouvré la ſanté, il retourna à Carlat. Il y continua ſes études dans la maiſon de ſon père.

A l'âge de 19 ans il alla à Puylaurens faire ſes Humanités ſous la direction d'un Profeſſeur habile. On l'envoya enſuite à Toulouſe au Collége des Jéſuites, où il il refit ſa Logique ſous le Père *Ignace*. Il avoit alors 22 ans, & c'étoit par conſéquent s'y prendre un peu tard. C'eſt un reproche que BAYLE fait à ſes parens dans ſes Ouvrages. Quoi qu'il en ſoit, il eut dans ce Collége une diſpute ſur la Religion avec un Prêtre qui logeoit dans la

même maiſon que lui ; & les doutes que celui-ci lui fit naître ſur la Religion de ſon père qu'il avoit embraſſée, joints à la lecture qu'il avoit faite à Puylaurens de quelques Livres de controverſe qui l'avoient beaucoup ébranlé, l'engagèrent à abjurer la Religion Proteſtante pour entrer dans la Romaine. La nouvelle de ſon changement pénétra de douleur toute ſa famille, & particulièrement ſon père qui l'aimoit tendrement. Ce fut bien pis quand il vit une Thèſe que BAYLE avoit ſoutenue, dédiée à la Vierge. Quoique cet acte eût fait un honneur infini à ſon fils, il en devint inconſolable. Dès ce moment il ne voulut plus entendre parler de lui ; & l'Evêque de Rieux, au défaut du père ; ſe chargea de fournir à ſon entretien.

Les choſes en étoient là, lorſqu'un des amis de M. *Bayle*, nommé M. *de Pardals*, vint à Toulouſe. Il étoit chargé de voir le jeune BAYLE, & de le ramener, s'il étoit poſſible, à la Religion de ſes parens. C'eſt ce que fit auſſi M. *de Pardals*. Il gagna tellement les bonnes graces de BAYLE, que dans différentes converſations qu'il eut avec lui, notre Etudiant lui avoua qu'il croyoit qu'il avoit été trop vîte dans le nouveau parti qu'il avoit pris, & qu'il trouvoit véritablement pluſieurs choſes

dans la Religion Romaine qui lui faiſoient de la peine. Charmé de cet aveu, M. *de Pardals* s'empreſſa d'en informer ſa famille, & cette nouvelle lui cauſa une joie inexprimable. Elle réſolut d'envoyer à Toulouſe ſon frère aîné qui étoit Miniſtre, & de prier M. *de Pardals* de lui ménager une entrevue avec le jeune BAYLE. Cela s'exécuta ainſi. Lorſque le frère fut arrivé, M. *de Pardals* invita notre Etudiant à dîner, comme il avoit coutume de le faire, ſans lui parler de l'arrivée de ſon aîné. Celui-ci ſe cacha dans un cabinet pendant qu'on ſe mit à table; & après que M. *de Pardals* ſe fut entretenu quelque temps avec le jeune BAYLE, il fit ſigne à ſes Domeſtiques de ſe retirer. Alors M. *Bayle* parut. Cette ſurpriſe cauſa une ſi grande joie à ſon cadet, qu'il ne put proférer une ſeule parole, tant il étoit ſaiſi. Il ſe jetta aux genoux de ſon frère, qu'il arroſa de ſes larmes. Celui-ci ne put retenir les ſiennes. Et cette tendre entrevue ne ſervit qu'à pervertir entièrement notre jeune Philoſophe. Il promit de renoncer à la Religion Romaine, & de quitter Toulouſe le plutôt qu'il pourroit. M. *de Pardals* & ſon frère ne jugèrent cependant pas à propos de faire cette rupture d'une manière trop bruſque, crainte d'irriter l'Evê-

que de Rieux & les Jéſuites. On crut qu'il falloit uſer de ménagement ; & ce ne fut qu'au mois d'Août 1670 qu'on conſomma ce projet.

BAYLE ſortit ſecrétement de Toulouſe. Il ſe rendit à une Maiſon de campagne de M. *du Vivier*, à trois lieues du Carlat. Son frère s'y tranſporta auſſi avec quelques Miniſtres du voiſinage ; & le jour ſuivant il fit ſon abjuration. Il partit ſur le champ pour Genève, où il arriva le 2 de Septembre, & y reprit le cours de ſes études.

BAYLE avoit étudié chez les Jéſuites la Philoſophie d'*Ariſtote*, & il la défendoit très-bien. Mais comme on profeſſoit à Genève la Philoſophie de *Deſcartes*, il fut obligé de l'apprendre. Il ne tarda pas à ſentir la ſupériorité de celle-ci ſur l'autre. Il s'y diſtingua même d'une manière ſi éclatante, que le Syndic de la République, nommé M. *de Normandie*, le pria de ſe charger de l'éducation de ſes fils. Notre Philoſophe accepta cette propoſition. Il alla demeurer chez le Syndic, où il trouva M. *Baſnage*, avec lequel il contracta une amitié qui a duré juſqu'à la mort. Il ſe lia auſſi par la même occaſion avec M. *Minutoli*.

Deux ans s'étoient écoulés depuis ſon arrivée à Genève, lorſque le Comte de *Dhona*,

Dhona, Seigneur de Copet, pria M. *Baſnage* de lui chercher un Gouverneur pour ſes fils. M. *Baſnage* lui nomma BAYLE comme très-capable de les bien inſtruire. Il en parla en même temps à notre Philoſophe, qui ſe détermina avec bien de la peine à perdre les agrémens qu'il trouvoit à Genève, pour s'enterrer dans une Maiſon de campagne. Il y alla néanmoins, & il égaya ſa ſolitude par un commerce de lettres qu'il entretint & avec M. *Minutoli* & avec M. *Conſtant*. Il leur écrivoit ſur la Philoſophie, la Littérature, & principalement ſur les Nouvelles Politiques qu'il aimoit paſſionnément. Malgré cet adouciſſement à ſes ennuis, le ſéjour de la campagne lui déplaiſoit ſi fort, qu'il prit la réſolution de quitter ce lieu. Il en informa M. *Baſnage*, qui étoit alors en France, en lui demandant ſes bons offices. M. *Baſnage* lui répondit qu'un de ſes parens, qui avoit étudié à Genève, ayant ordre de revenir à Rouen, il pouvoit d'autant mieux profiter de cette occaſion pour venir en cette Ville, qu'il ſeroit charmé qu'il l'accompagnât; & il lui promit en même temps de lui procurer quelque choſe à Rouen. Cette réponſe fit grand plaiſir à BAYLE: mais il falloit un prétexte pour quitter le Comte; & notre Philoſophe

ſuppoſa que ſon père lui avoit fait écrire qu'il étoit dangereuſement malade, & qu'il lui ordonnoit de partir en toute diligence pour ſe rendre auprès de lui.

Il quitta donc Copet le 29 du mois de Mai de l'année 1674, après avoir donné à ſes Elèves une perſonne capable de les conduire. Il ne s'arrêta à Genève qu'autant de temps qu'il en fallut pour voir ſes amis, & il arriva à Rouen avec le parent de M. *Baſnage* le 15 du mois de Juin.

M. *Baſnage* le plaça chez un Marchand pour y avoir ſoin de l'éducation de ſon fils. Ce Marchand avoit une Terre auprès de Rouen, où BAYLE fut obligé d'aller paſſer cinq ou ſix mois avec ſon Diſciple. L'ennui qui l'avoit chaſſé de Copet, vint le retrouver dans cette Campagne. Il uſa des mêmes remèdes pour le diſſiper. Il écrivit à ſes parens & à ſes amis; & il s'amuſa auſſi à compoſer quelques petits Ouvrages. Etant de retour à Rouen au commencement de l'Hiver, il ſe lia avec M. *Baſnage* le père, M. *Bigot*, M. *Laroque*, & quelques autres perſonnes diſtinguées par leur ſavoir & leur mérite. Il ne paſſa à Rouen que cet Hiver; car ayant reconnu que ſon Elève n'avoit aucune diſpoſition à l'étude, il en avertit ſes parens & le quitta. Avant que de partir, il ſe fit peindre pour ſatisfaire

aux désirs de sa mère, & il lui envoya son portrait avec une lettre qui fait honneur à son cœur.

La passion que BAYLE avoit pour les Lettres, lui faisoit souhaiter ardemment de venir à Paris, où il devoit trouver tout ce qui pouvoit satisfaire son inclination. Dans cette vue, il pria un de ses amis de lui faciliter les moyens de rester dans cette grande Ville. Celui-ci découvrit une place auprès d'un jeune Gentilhomme qui y étoit attendu; & BAYLE partit de Rouen pour s'y rendre. Il n'y trouva pas le jeune homme qu'on lui destinoit; mais à la recommandation du Marquis de *Ruvigny*, il fut fait Gouverneur de MM. *de Beringhem*.

Le séjour de Paris mit BAYLE au comble de ses désirs. Il jouissoit du commerce des Gens de Lettres, & se trouvoit à portée de consulter toutes sortes de Livres. M. *Basnage* étoit alors à Sedan, où il achevoit ses études de Théologie. BAYLE lui faisoit part de ce qu'il y avoit de nouveau dans la Littérature; & M. *Basnage* lisoit ses lettres à M. *Jurieu*, Ministre & Professeur de Théologie dans l'Université de Sedan. Ce M. *Jurieu* avoit l'esprit pénétrant, l'imagination féconde: il écrivoit bien & facilement; mais il étoit

préſomptueux & vain à l'excès. Eſprit impérieux & turbulent, il vouloit dominer par tout. Tel étoit l'homme à qui M. *Baſnage* fit connoître BAYLE. Ce Profeſſeur charmé des Lettres de notre Philoſophe, s'intéreſſa en ſa faveur. Il s'employa d'abord avec feu pour lui rendre ſervice, & il devint dans la ſuite ſon plus cruel ennemi.

Dans ce temps-là une Chaire de Philoſophie vint à vaquer à Sedan. M. *Baſnage*, toujours ami zélé de BAYLE, le propoſa à M. *Jurieu* pour la remplir. Celui-ci promit qu'il le ſerviroit de tout ſon pouvoir; & il y étoit d'autant mieux diſpoſé, qu'on travailloit à y placer un homme qu'il n'aimoit pas. Pour être plus ſûr de réuſſir, il pria M. *Baſnage* d'écrire à BAYLE de venir inceſſamment à Sedan. Notre Philoſophe refuſa d'abord de partir, parce qu'il craignoit d'être reconnu & inquiété comme relaps, & d'être puni en conſéquence ſuivant la rigueur des Ordonnances. Mais M. *Baſnage* l'ayant raſſuré par une ſeconde lettre, il partit de Paris le 22 Août. Il trouva un grand nombre de concurrens, dont chacun avoit un parti conſidérable. Cela formoit une brigue qui inquiétoit ceux qui devoient diſpoſer de la Chaire vacante. Pour ſortir d'em-

barras ſans déſobliger perſonne, on convint de nommer à la place vacante celui qui la remporteroit par la diſpute. On donna aux Prétendans *Le Temps* pour ſujet. BAYLE s'enferma donc avec ſes concurrens, & il compoſa dans ce recueillement ces Thèſes fameuſes, où l'on voit tous les principes qu'il a publiés depuis. La diſpute dura deux après-dînées entières, & la victoire ſe rangea du côté de BAYLE. On lui adjugea la palme. Il fut reçu le 2 Novembre, prêta ſerment le 4, & fit l'ouverture de ſes leçons publiques le 11.

Pendant les vacances, notre Philoſophe, pour ſe délaſſer de ſes travaux, vint faire un tour à Paris, & de-là il paſſa à Rouen, afin de voir M. *Baſnage*. Il apprit dans ce voyage l'affaire de M. *de Luxembourg*, qui étoit détenu dans les priſons, comme coupable de maléfices, d'impiété & d'empoiſonnement, crimes fictices dont il fut déchargé dans la ſuite. Cette affaire faiſoit alors beaucoup de bruit, à cauſe de certaines particularités qui la rendoient ſingulière. BAYLE voulut s'en amuſer & en réjouir le Public. Il compoſa à cet effet une Harangue, où M. *de Luxembourg* plaidoit ſa cauſe devant ſes Juges, & ſe juſtifioit d'avoir fait un pacte avec le Diable; 1°. Pour jouir de toutes les femmes; 2°.

pour être toujours heureux à la Guerre; 3°. pour gagner tous les procès; 4°. pour avoir les bonnes graces du Roi. Ces quatre points faiſoient la diviſion de la Harangue. C'étoit une ſatire très-ingénieuſe, mais très-vive, & par cela même très-blâmable. BAYLE ne ſe fit point connoître, & cette pièce ne fournit qu'un amuſement paſſager.

Dans ce voyage, on procura à notre Philoſophe un Livre qui venoit de paroître, compoſé par le P. *Valois*, Jéſuite de Caen, ſous le nom de *Louis de la Ville*, & intitulé: *Sentimens de M. Deſcartes ſur l'eſſence & la propriété des corps, oppoſés à la Doctrine de l'Egliſe*, &c. BAYLE lut ce Livre qu'il trouva bien écrit. Il jugea qu'on y prouvoit invinciblement ce qu'on vouloit établir; c'eſt-à-dire, que les principes de *Deſcartes* étoient contraires à la Foi de l'Egliſe Romaine. Mais il n'en eſtima pas moins les principes de ce grand Homme. Il fit à ce ſujet ſoutenir des Thèſes à ſes Ecoliers, & compoſa ſur la même matière une diſſertation, où en défendant les principes de *Deſcartes*, il rétablit les raiſons de MM. *Clercelier*, *Rohault* & le P. *Malebranche*, en faveur de ce Philoſophe, & que le P. *Valois* avoit attaquées; & ruine entièrement toutes les ſubtilités de ce Jéſuite. Il

s'attache ſur-tout dans cette diſſertation, à prouver que la pénétrabilité de la matière eſt impoſſible.

Il parut à la fin de 1680 cette fameuſe Comète, dont on a tant parlé, & qui allarmoit alors tout le Peuple. BAYLE, en qualité de Profeſſeur, étoit continuellement expoſé aux queſtions de pluſieurs perſonnes allarmées de ce prétendu mauvais préſage : il les raſſuroit autant qu'il pouvoit ; mais il gagnoit peu avec des raiſonnemens philoſophiques. On lui répondoit toujours, que Dieu montre ces grands phénomènes, afin d'avertir de faire pénitence. Il falloit donc oppoſer à cette réponſe quelque raiſon théologique. Après avoir rêvé à cela, BAYLE trouva celle-ci : *Si les Comètes étoient un préſage de malheur, Dieu auroit fait des miracles pour confirmer l'idolâtrie dans le monde.* Cette raiſon lui parut ſi triomphante, qu'il crut devoir la rendre publique. A cette fin, il envoya une Lettre à l'Auteur du *Mercure Galant*, en forme d'Ouvrage, en le priant de la donner à ſon Imprimeur, pour en obtenir la permiſſion du Lieutenant de Police. Notre Philoſophe garda l'*incognito* ; & comme il ne vit pas paroître ſa Lettre, il demanda ſon manuſcrit, que l'Auteur du Mercure (M. *de Viſé*) lui rendit, en lui

disant que M. *de la Reynie*, Lieutenant de Police, ne pouvoit permettre l'impreſſion de cet Ouvrage, & qu'il falloit avoir l'approbation des Docteurs. Mais notre Philoſophe ne jugea pas à propos de prendre cette voie.

Il poſſéda paiſiblement ſa Chaire juſqu'en 1681, qu'elle fut ſupprimée par un Arrêt du Conſeil. Il ſe trouva ainſi ſans emploi. Tous les gens de bien prirent part à ſa ſituation, & nommément M. *van Zoelen*, qui avoit logé à Sedan avec lui, & qui avoit beaucoup profité de ſes converſations. Ce Monſieur en parla à un de ſes parens, nommé M. *Paets*, l'un des Conſeillers de la Ville de Rotterdam, lequel favoriſoit les Gens de Lettres, & dont le mérite lui avoit acquis une grande autorité. Ce Magiſtrat écrivit à BAYLE, pour lui offrir ſes ſervices; & celui-ci, en le remerciant, lui demanda la continuation de ſa bienveillance.

Notre Philoſophe reſta encore cinq ou ſix ſemaines à Sedan, ſans entendre parler de M. *Paets*. Ennuyé de ne pas recevoir de ſes nouvelles, il quitta cette Ville & partit pour Paris. Il demeura quelque temps dans cette Capitale, ſans ſavoir s'il devoit y fixer ſon ſéjour. Pendant ce temps, le Comte de *Guiſchard* fit tous ſes

efforts pour le porter à embraſſer la Religion Romaine : mais quelque grands que fuſſent les avantages qu'il lui offrit, il ne put le convertir. Enfin il étoit prêt à paſſer en Angleterre, lorſqu'il reçut une lettre de M. *Paets*, qui lui marquoit que la Ville de Rotterdam lui donnoit une Chaire de Philoſophie & une penſion. Il ajoutoit qu'on placeroit auſſi M. *Jurieu*, que l'Arrêt du Conſeil avoit dépouillé de ſa Chaire de Sedan, & pour lequel BAYLE s'étoit intéreſſé. Ainſi BAYLE quitta Paris le 8 Octobre, & il arriva le 30 à Rotterdam, où il fut reçu très-gracieuſement par la famille de M. *van Zoelen*, & par M. *Paets*. M. *Jurieu* ſuivit de près ; & à peine fut-il arrivé, qu'il lui échappa quelques bruſqueries, qu'on ne lui pardonna qu'en conſidération de ſon ami. La Ville de Rotterdam érigea en leur faveur une Ecole, qu'on appella l'*Ecole illuſtre*. M. *Jurieu* en fut nommé Profeſſeur de Théologie, & BAYLE Profeſſeur de Philoſophie & d'Hiſtoire, avec cinq cens florins de penſion annuelle. Il prononça ſa harangue d'entrée le 5 Novembre, & donna ſa première leçon le 8.

Quelque temps après ſon inſtallation, BAYLE publia ſa Lettre ſur les Comètes, ſans ſe faire connoître ; mais le ſuccès

qu'elle eut ne put contenir le Libraire: il le décela. Cela auroit procuré à notre Philoſophe une douce ſatisfaction, ſi elle n'eût été mêlée du chagrin qu'il eut de perdre Madame *Paets*. Cette Dame, qui l'eſtimoit ſingulièrement, lui légua à ſa mort deux mille florins pour acheter des Livres; & il a conſervé toute ſa vie le ſouvenir de ſa généroſité.

Il eût été à déſirer pour le repos de BAYLE, qu'il eût joui tranquillement de l'honneur que lui faiſoit ſa Lettre ſur les Comètes, ou qu'il eût écrit ſans attaquer perſonne. Quelqu'intéreſſé qu'il pût être à le faire, il auroit évité des perſécutions qui empoiſonnèrent le reſte de ſes jours. Mais il ſe trouvoit maltraité dans un Ouvrage intitulé l'*Hiſtoire du Calviniſme*, par M. *Maimbourg*, où les Réformés de France étoient tancés durement, & il crut qu'il devoit réfuter cette Hiſtoire. C'eſt auſſi ce qu'il fit par un Ecrit qui n'étoit qu'un badinage ingénieux, plus triomphant qu'une réfutation ſolide. Cette Critique plut beaucoup, mais on la trouva répréhenſible pour le fond; & M. *Maimbourg* en fut ſi irrité, qu'il ſollicita vivement M. *de la Reynie* à la condamner. N'ayant pu réuſſir, il s'adreſſa au Roi, qui lui accorda un ordre à ce Magiſtrat de faire brûler la

Critique de l'Hiſtoire du Calviniſme par la main du Bourreau, & d'en défendre la publication, ſous des peines très-ſévères. M. *de la Reynie* obéit, quoiqu'avec d'autant plus de regret, qu'il avoit lu cette Critique avec plaiſir. Il laiſſa la liberté à M. *Maimbourg* de mettre dans la Sentence ce qu'il jugeroit à propos; & celui-ci aveuglé par ſa paſſion, y employa le ſtyle d'un Auteur irrité. Il peignoit ſa colère ſi vivement, qu'on ne pouvoit le méconnoître. Pour répandre davantage le ridicule qu'il ſe donnoit ainſi, M. *de la Reynie* fit imprimer plus de trois mille exemplaires de cette Sentence, & ordonna qu'on l'affichât par-tout Paris: ce qui excita tellement la curioſité du Public, que la première Edition de cette Critique fut enlevée dans peu de jours, & qu'il fallut pour le ſatisfaire en publier une ſeconde, laquelle parut bientôt augmentée de moitié. On ignoroit cependant le nom de ſon Auteur, & on l'attribuoit fauſſement à M. *Claude*. Ce ne fut que par haſard qu'on découvrit que c'étoit BAYLE. En répondant à une Lettre qu'on lui avoit écrite ſur cet Ouvrage, il avoit oublié de retirer ſon manuſcrit, & ſon écriture le démaſqua. M. *Jurieu* fit auſſi une Critique de l'Hiſtoire de M. *Maimbourg*, qu'on mé-

priſa autant qu'on avoit loué l'autre. L'amour propre de ce Profeſſeur en fut cruellement bleſſé. Il regarda dès-lors notre Philoſophe comme ſon concurrent, & il ne put lui pardonner d'avoir plus d'eſprit que lui. De-là naquirent une jalouſie & une haine qui n'ont que trop éclaté depuis.

Sur la fin de 1682, on ſollicita fortement BAYLE de ſe marier. On lui propoſoit une Demoiſelle jeune, jolie, de très-bon ſens, maîtreſſe de ſes volontés, & qui avoit au moins quinze mille écus de dot : mais quelqu'avantageux que fût ce parti, il le refuſa. Les ſoins & les embarras d'une famille ne conviennent point, diſoit-il, à un Philoſophe, qui fait conſiſter ſon bonheur dans l'étude & dans la méditation.

Il publia en 1683 une nouvelle Edition de ſes *Penſées diverſes ſur les Comètes*. Et il mit au jour l'année ſuivante un *Recueil de quelques Pièces curieuſes ſur la Philoſophie de M. Deſcartes*, précédé d'une Préface, dans laquelle il fait l'hiſtoire de ces Pièces. Au milieu de ſes occupations, il avoit formé le projet de faire imprimer en Hollande un Journal ſemblable au Journal des Savans. Il étoit ſurpris que dans un endroit où l'on avoit une ſi grande liberté

d'imprimer, & dans lequel il y avoit tant de Gens de Lettres, on ne ſe fût pas aviſé de compoſer un Journal. Il fut tenté pluſieurs fois de le faire : mais conſidérant qu'un pareil ouvrage demandoit beaucoup de temps & d'application, il s'en abſtint. Cependant un Chirurgien ayant publié une eſpèce de Journal très-mal fait, cette entrepriſe réveilla ſon projet. Il en parla à M. *Jurieu*, qui le preſſa fortement de le mettre à exécution, parce qu'il étoit bien aiſe d'avoir une plume aſſurée qui fît l'éloge de ſes Ouvrages. Ses raiſons le déterminèrent. Il publia ſon Journal ſous le titre de *Nouvelles de la République des Lettres*, le 2 Mars 1684. Cette nouvelle production fut reçue comme elle méritoit de l'être, c'eſt-à-dire avec un applaudiſſement univerſel. C'eſt en effet un des meilleurs Journaux qui ait paru. BAYLE ſait renfermer dans de courts extraits l'idée la plus préciſe d'un Livre, ſans y rien mettre d'ennuyeux. Les matières les plus abſtraites y ſont égayées par des traits vifs, piquans ingénieux. Auſſi ces *Nouvelles* lui procurèrent-elles toutes ſortes de ſatisfactions, qui ne furent troublées que par une petite aventure.

Notre Philoſophe inſéra dans ſon Jour-

nal une Lettre entière de *Chriſtine*, Reine de Suède, contre la conduite de la France envers les Huguenots, après la révocation de l'Edit de Nantes. Et il y joignit des réflexions qui déplurent à la Reine, ſur-tout celle-ci : *Cette Lettre eſt un reſte de Proteſtantiſme.* La colère de *Chriſtine* éclata d'abord par une Lettre très-vive, pleine de hauteur & de menaces, qu'écrivit à BAYLE un Officier de la Reine. Pour ſe diſculper, notre Philoſophe publia des Réflexions apologétiques ; mais elles ne calmèrent pas l'eſprit irrité de *Chriſtine.* Une ſeconde Lettre part auſſi vive & auſſi menaçante que la première. BAYLE y répondit par une Lettre également ſpirituelle & reſpectueuſe, adreſſée à la Reine même. Il ſe juſtifia ſi bien, que Sa Majeſté lui fit une réponſe très-obligeante. Elle l'engagea en même temps à publier que *Chriſtine renonça à la Religion de ſa naiſſance, dès qu'elle eut l'âge de raiſon.* Et comme les mots, *reſte de Proteſtantiſme*, la choquoient toujours, elle exigea auſſi une rétractation de la part de BAYLE à cet égard. Enfin elle lui impoſa *pour pénitence* de lui envoyer déſormais tout ce qu'il y auroit de nouveau en France, & ſur-tout ſon Journal.

En faiſant l'analyſe des Livres, notre

Journaliſte ſe trouva engagé dans une diſpute avec M. *Arnaud*, à l'occaſion d'un Ouvrage que ce Docteur publia contre ce ſentiment du P. *Malebranche : Que tout plaiſir eſt un bien, & rend actuellement heureux celui qui le goûte.* BAYLE adopta cette propoſition, & ſoutint, *que tout plaiſir rend heureux celui qui en jouit, pour le temps qu'il en jouit, & que néanmoins il faut fuir les plaiſirs qui nous attachent au corps.* M. *Arnaud* lui répondit par un Ecrit intitulé : *Avis à l'Auteur des Nouvelles*, &c. Notre Philoſophe répliqua. Et quoique M. *Arnaud* mît au jour un ſecond Ecrit pour répondre à cette réplique, la diſpute ſe termina là.

Le mérite de BAYLE faiſoit tant de bruit dans le monde ſavant, que les Etats de la Province de Friſe jettèrent les yeux ſur lui pour remplir la Chaire de Profeſſeur de Philoſophie dans l'Académie de Franker, avec 900 florins d'appointemens, ce qui formoit une ſomme preſque deux fois plus conſidérable que celle qu'il recevoit à Rotterdam. Mais BAYLE penſoit trop noblement pour préférer ſon avantage à ce qu'il devoit à ſes Bienfaiteurs. Il remercia donc poliment les Etats de Friſe. Il perdit dans ce temps-là ſon frère, mort au Château Trompette, où il étoit détenu pour cauſe

de Religion, & ſon père, qui décéda peu de mois après. Cette double perte le jetta dans la plus grande conſternation. Accablé de douleur & de triſteſſe, il chercha un ſoulagement à ſon chagrin. Comme il attribuoit la mort de ſes parens à la manière dure dont on traitoit en France les Proteſtans, il voulut faire voir que cette conduite n'étoit pas conforme à la douceur de l'Evangile. A cette fin, il compoſa un Ouvrage qui parut ſous ce titre: *Commentaire Philoſophique ſur ces paroles de Saint Luc: compelle intrare* (contrains-le d'entrer.) L'Auteur y établit d'abord pour principe fondamental, *que la lumière naturelle ou les principes généraux de nos connoiſſances ſont* (philoſophiquement parlant) *la règle matrice & originelle de toute interprétation de l'Ecriture, en matière de mœurs principalement.* Il examine enſuite les raiſons qui tendent à prouver la tolérance des différentes Religions, & à renverſer le ſens littéral de ces paroles: *Compelle intrare.* On trouve après cela la réponſe à pluſieurs objections. Et le Commentaire eſt terminé par une réfutation des raiſons particulières, dont *S. Auguſtin* s'eſt ſervi, pour juſtifier les perſécutions contre les Hérétiques.

Il donna au Public vers ce temps-là une petite Pièce intitulée: *Ce que c'eſt que la France*

France toute Catholique ſous le règne de Louis le Grand, qui a depuis fait ſervir d'introduction au *Commentaire Philoſophique.* Le but de l'Auteur eſt de prouver qu'on doit ſouffrir *la tolérance de toute Religion ou Secte, qui n'a aucun principe tendant à troubler le repos, & qui ne fait pas injure à la Divinité, qu'elle fait profeſſion de croire.*

M. *Jurieu* attaqua cet Ouvrage par un Traité intitulé : *Des droits de deux Souverains en matière de Religion, la conſcience & le Prince, pour détruire le dogme de la tolérance univerſelle établie dans le Commentaire Philoſophique.* M. *Saurin* fit une critique de ce Livre, & convainquit l'Auteur de mille bévues, & d'autant de contradictions.

Au reſte dans ce Commentaire, BAYLE paroît douter ſi les Sociniens & les Anabaptiſtes, qui rejettent le dogme de la contrainte, ne ſont pas les ſeuls qui ont conſervé la foi pure & dans ſon entier. Il y blâme auſſi la conduite de Genève, qui défendit en 1535 tout exercice de la Religion Romaine, & qui ordonna que ceux qui ne vouloient pas embraſſer la réformation, ſortiſſent de la Ville, à peine de priſon ou d'exil. Enfin il y condamne l'abolition de la Meſſe, & les Sentences contre *Servet*, &c.

La grande application que BAYLE apporta à cet Ouvrage, jointe à la plaie que la mort de ſes parens avoit faite à ſon cœur, dérangea ſi fort ſa ſanté, qu'il fut obligé de diſcontinuer ſon Journal en 1687 au mois de Février, qu'il n'acheva pas. Il eut pour ſucceſſeur M. *Beauval de Baſnage*, lequel en publia la continuation ſous ce titre : *Hiſtoire des Ouvrages des Savans ;* parce que, diſoit-il, » en lui don-» nant celui de *Nouvelles de la République* » *des Lettres*, on auroit cherché l'illuſtre » Auteur qui leur a donné naiſſance ; & » le titre mal ſoutenu n'auroit ſervi qu'à » redoubler les regrets d'un homme ini-» mitable.

Cependant la ſanté de BAYLE alloit de mal en pis. Il étoit tourmenté d'une fièvre qui ne le quittoit pas. Pour s'en délivrer, il alla à Aix-la-Chapelle y prendre les eaux, qui le rétablirent aſſez bien. Avec un peu de repos & beaucoup de tranquillité, ſon tempérament ſe fût fortifié : mais on ne trouve ni l'un ni l'autre dans la République des Lettres. Elle eſt ſujette comme les Empires à des révolutions ; & malheureuſement il en arriva une terrible qui porta une atteinte mortelle à la vie de notre Philoſophe.

Il parut en 1690 un Ouvrage intitulé :

Avis aux Refugiés ſur leur prochain retour en France. C'eſt un Ecrit en forme de Lettre, dans lequel on raille les Refugiés ſur les eſpérances qu'ils avoient conçues de voir des événemens extraordinaires en 1689, prédits par M. *Jurieu* aux Réformés. On l'attribua à BAYLE, qui le déſavoua toujours. Malgré ce déſaveu, M. *Jurieu* rompit tout d'un coup avec lui d'une manière bruſque & féroce. Il fit part en quelque ſorte de cette incartade au Public, par un *Examen d'un Libelle contre la Religion, contre l'Etat, & contre la Révolution d'Angleterre, intitulé: Avis important aux Refugiés ſur leur prochain retour en France.* Il accuſa de plus notre Philoſophe d'être l'Auteur d'une cabale dévouée à la France, pour perdre l'Angleterre, la Hollande & leurs Alliés, avec tout le Proteſtantiſme; & cela parce qu'il avoit voulu faire imprimer un projet de paix que l'Auteur (M. *Goudet*, Marchand de Genève) lui avoit adreſſé. Il étoit fort aiſé à BAYLE de démontrer cette calomnie: c'eſt ce qu'il fit dans un Ouvrage intitulé: *La Cabale chimérique, ou Réfutation de l'Hiſtoire fabuleuſe & des calomnies que M. Jurieu vient de publier malicieuſement contre un certain projet de paix, & touchant le Libelle intitulé: Avis important*, &c. Il parut en même

temps un Factum contre lui, par un ſoi-diſant de ſes amis, dont le titre eſt : *Nouvelles convictions contre l'Auteur de l'Avis*, &c. Et notre Philoſophe fit une belle réponſe ſous ce titre : *La Chimère de la Cabale de Rotterdam démontrée*, &c.

Cette diſpute fut calmée pendant quelque temps, à cauſe de la maladie de l'Accuſateur. Elle paroiſſoit même aſſoupie, lorſqu'un ami de M. *Jurieu* la réveilla par cet Ouvrage : *Le Philoſophe dégradé, ou Réfutation de la Chimère*, &c. BAYLE y fit deux réponſes, l'une intitulée *Avis au petit Auteur des petits Livrets*, & l'autre *Nouvel Avis*, &c. dans leſquels il ſe moque fort agréablement de ſon Adverſaire.

Tous ces Ecrits humilièrent un peu M. *Jurieu* & ſes Partiſans. Mais ce Profeſſeur voyant qu'il ne lui étoit pas avantageux de combattre avec des raiſons, crut devoir employer la force. Comme il ne pouvoit mettre BAYLE en défaut du côté de l'eſprit, il attaqua les qualités du cœur. Non content de le traiter de traître, de conſpirateur d'Etat, d'impie & d'athée, M. *Jurieu* forma des cabales artificieuſes pour le perdre; & il eut le crédit de faire dénoncer par un Conſiſtoire Flamand, le Livre des Comètes, aux Bourgmeſtres de

Rotterdam, comme un Livre dangereux & impie. Il leur fit entendre qu'il n'étoit pas décent de donner penſion à un Profeſſeur qui avoit de tels ſentimens. On a écrit que les Bourgmeſtres, qui n'entendoient rien à la doctrine des Comètes, mais qui écoutoient les calomnies de M. *Jurieu*, crurent devoir déférer à ſes avis, & qu'en conſéquence ils ne ſe contentèrent pas de dépoſer BAYLE, qu'ils révoquèrent encore la permiſſion qu'ils lui avoient donnée d'enſeigner en particulier.

Cependant, ſi l'on en croit M. *des Maiſeaux* *, la vraie cauſe de ſa diſgrace venoit du Roi d'Angleterre, qui lui attribuant le Projet de Paix, s'imagina qu'il y avoit une cabale pour faire conclure la Paix, à peu près comme on avoit procuré celle de Nimègue, par des Ecrits ſemés à Amſterdam & ailleurs. C'eſt-à-dire, que Sa Majeſté penſoit que BAYLE avoit travaillé pour engager les Hollandois à conclure la paix avec la France à ſon préjudice. Dans cette perſuaſion, elle ordonna aux Magiſtrats de lui ôter ſa Chaire.

Quoi qu'il en ſoit, notre Philoſophe perdit ſa place le 20 Octobre 1683. Privé de ſon revenu, & peu accommodé des

* *Vie de Bayle*, Tome II, page 56.

biens de la fortune, il ſe trouva dans une ſituation fort triſte. Mais ſa Philoſophie ne l'abandonna pas. Elle lui fit regarder comme inutile ce qui lui manquoit; & l'eſprit de déſintéreſſement, la tempérance & la ſobriété lui tinrent lieu d'un revenu ſuffiſant. Cette patience & cette modération, bien loin de faire revenir ſes ennemis, ranimèrent au contraire leur fureur. Ils répandirent par-tout que la dépoſition de BAYLE étoit fondée ſur la dénonciation de l'*Avis aux Refugiés*, & de la *Cabale chimérique*, &c. BAYLE les laiſſa dire, & ſongea à tirer parti de ſes talens. Il imagina de faire un Dictionnaire qui relevât toutes les fauſſetés que pouvoient contenir les Dictionnaires & les autres Ouvrages de conſéquence, & qui les rectifiât. Il devoit l'intituler par cette raiſon, *Dictionnaire Critique*, & il l'appeloit *La Chambre des Aſſurances de la République des Lettres*. Mais le projet & les fragmens qu'il en publia ne furent pas goûtés. Il abandonna donc cette entrepriſe; & en même temps il forma le deſſein de ſon *Dictionnaire Hiſtorique & Critique*, auquel il travailla avec beaucoup de diligence. Cet Ouvrage qui contient une métaphyſique très-ſubtile, eut un ſuccès étonnant. Il fut ſur-tout ſi eſtimé en Angleterre, que

le Duc de *Shrewsbury*, qui avoit beaucoup de mérite, désira que cet Ouvrage lui fût dédié. Il chargea à cet effet M. *Basnage* d'assurer BAYLE qu'il lui témoigneroit sa reconnoissance par un présent de deux cens guinées. Mais ni cette offre, ni les sollicitations les plus pressantes de la part de ses amis, ne purent le gagner. Il répondit à ceux qui se mêloient de cette affaire, qu'il s'étoit moqué si souvent des dédicaces, qu'il n'oseroit s'exposer aux railleries qu'encouroient ceux qui en faisoient. Ce n'étoit là qu'un prétexte. Le véritable motif de ce refus est qu'il ne vouloit louer personne qui eût quelque rang à la Cour du Roi, dont il avoit sujet de se plaindre ; & le Duc de *Shrewsbury* étoit alors dans le Ministère.

Dans ce Dictionnaire, BAYLE n'avoit pas oublié les menées de M. *Jurieu* contre lui. Il s'en venge un peu en relevant les fautes qui sont dans ses Ouvrages. De son côté, M. *Jurieu* ne perdoit pas BAYLE de vue. Il disoit que ses ennemis étoient les ennemis de Dieu ; & à l'exemple de Tartuffe, il couvroit toute l'horreur de sa méchanceté sous le voile de la Religion. Dans la Chaire de Vérité, cet ennemi implacable osoit débiter les choses les plus odieuses, dès qu'elles favorisoient sa pas-

ſion. Tous les gens de bien furent ſurpris d'entendre prêcher une morale ſi ſcandaleuſe. Notre Philoſophe la dénonça dans une feuille volante intitulée : *Nouvelle Héréſie dans la Morale, touchant la haine du prochain, prêchée par M. Jurieu dans l'Egliſe Wallone de Rotterdam, dénoncée à toutes les Egliſes réformées*. Cette nouvelle querelle eut des ſuites. Un Officier ami de BAYLE voulut la terminer par une réconciliation : mais BAYLE lui en fit voir l'impoſſibilité. S'il ſe réconcilioit avec moi, dit-il, il faudroit qu'il ſe reconnût lui-même un infame calomniateur ; & ſi je me réconciliois avec lui, il faudroit que je me reconnuſſe coupable.

M. *Jurieu*, qui épioit cependant toutes les occaſions où il pourroit nuire à notre Philoſophe, en ſaiſit une à laquelle le Dictionnaire Hiſtorique donna lieu. Les Libraires de Paris inſtruits du cas qu'on faiſoit de ce Dictionnaire, voulurent le faire imprimer. Ils en demandèrent la permiſſion à M. le Chancelier, qui commit M. l'Abbé *Renaudot* pour l'examiner. Celui-ci en porta un jugement ſi défavorable, que M. le Chancelier refuſa la permiſſion qu'on demandoit. M. *Jurieu* fut inſtruit de ces démarches : il ſe procura ce jugement & le publia. M. de Saint-Evremont

mont y répondit d'abord officieuſement ; & BAYLE ſe contenta de déclarer que ſi jamais il le réfutoit, ce ne ſeroit qu'après s'être aſſuré que M. l'Abbé *Renaudot* le reconnoîtroit pour ſien. Mais cette affaire étant devenue plus ſérieuſe qu'il ne l'avoit cru, il fut obligé de ſe juſtifier par un Ecrit public. On répliqua : & l'éternel M. *Jurieu* qui avoit juré la perte de notre Philoſophe, eut aſſez de crédit pour faire procéder le Conſiſtoire de l'Egliſe Wallone de Rotterdam contre ce Dictionnaire. On trouve dans l'*Hiſtoire de Bayle & de ſes Ouvrages*, pag. 33, le détail de cette affaire, tiré d'une Lettre que BAYLE fit imprimer en 1698.

Ce ne furent pas là les ſeules tracaſſeries qu'occaſionna cet Ouvrage. Les Libraires qui l'avoient fait imprimer en éprouvèrent d'autres de la part de ceux de leurs confrères qui avoient le privilège du *Dictionnaire de Moreri*. Ils prétendirent que le nouveau *Dictionnaire Hiſtorique & Critique* étoit ſemblable à celui-ci. Quelque mal fondée que fût cette objection, les Libraires de BAYLE n'obtinrent un privilège des Etats Généraux, qu'à condition que l'Auteur ſe nommeroit dans le titre. Et c'eſt ici le premier Ouvrage où notre Philoſophe ait mis ſon nom. On va juger s'il

peut avoir quelque rapport avec *Moreri*, que les Anglois nomment le *Dictionnaire Bourgeois* *, par un précis de celui de BAYLE.

On peut regarder ce Dictionnaire comme diviſé en deux parties. L'une eſt purement hiſtorique, & l'autre eſt un mêlange de preuves & de diſcuſſions, en forme de commentaire, mêlées de réflexions philoſophiques. Il y règne une variété infinie. Dans le texte ou le corps des articles, l'Auteur fait avec beaucoup d'exactitude & de préciſion l'hiſtoire des perſonnes dont il parle; mais il ſe dédommage dans les remarques qui ſont au-deſſous du texte, & qui lui ſervent de commentaire. Il donne le caractère de ces perſonnes: il démêle les circonſtances de leur vie & les motifs de leur conduite: il examine le jugement qu'on en a fait & qu'on en peut faire. Il traite des matières très importantes de Religion, de Morale & de Philoſophie. Il ſemble même que le texte ait quelquefois été fait pour les remarques. Les actions ou les ſentimens d'une perſonne obſcure & preſqu'inconnue, lui donnent occaſion d'inſtruire ou d'amuſer agréablement le Lecteur. Ainſi pluſieurs articles qui ſemblent

* Voyez la Préface du *Dictionnaire Hiſtorique & Critique* de *M. Chauffepié.*

ne rien promettre, ſont ſouvent accompagnés de choſes les plus curieuſes. Il fait partout la fonction d'un Hiſtorien exact, fidele, déſintéreſſé, & d'un Critique modéré, pénétrant & judicieux. En parlant des Philoſophes, il s'attache à découvrir leurs opinions, & à en faire ſentir le fort & le foible.

Perſuadé que les diſputes de Religion, qui ont cauſé des maux infinis dans le monde, ne viennent que de la trop grande confiance que les Théologiens de chaque parti ont en leurs lumières, il prend à tâche de les humilier, & de les rendre plus retenus & plus modérés, en montrant qu'une Secte auſſi ridicule que celle des Manichéens leur peut faire des objections ſur l'origine du mal & la permiſſion du péché, qu'il n'eſt pas poſſible de réſoudre. Il va même plus loin. Il établit en général, que la raiſon humaine eſt plus capable de réfuter & de détruire, que de prouver & de bâtir; qu'il n'y a point de matière théologique ou philoſophique, ſur quoi elle ne forme de très-grandes difficultés; de maniere que ſi on vouloit la ſuivre avec un eſprit de diſpute auſſi loin qu'elle peut aller, on ſe trouveroit ſouvent réduit à de fâcheux embarras: qu'il y a des doctrines certainement véritables, qu'elle combat par des objections inſolubles; qu'il faut alors n'avoir point d'é-

gard à ces objections, mais reconnoître les bornes étroites de l'eſprit humain, l'obliger elle-même à ſe captiver ſous l'obéiſſance de la foi, & qu'en cela la raiſon ne ſe dément point, puiſqu'elle agit conformément à des principes raiſonnables. Il donne en même temps pluſieurs exemples des difficultés que la raiſon trouve dans la diſcuſſion des ſujets les plus importans, & le plus ſouvent il le fait en ſimple rapporteur.

Il tâche d'inſpirer la même retenue à l'égard des matières hiſtoriques. Il fait voir que pluſieurs faits qu'on n'avoit jamais révoqué en doute, ſont très-incertains, ou même évidemment faux : d'où il eſt facile de conclure qu'il ne faut pas croire légérement les Hiſtoriens, mais plutôt s'en défier & ſuſpendre ſon jugement, juſqu'à ce qu'un examen rigoureux nous ait aſſuré de la vérité de leur récit.

Voilà l'analyſe qu'a donnée M. *des Maiſeaux* * du Dictionnaire de BAYLE, & que j'ai trouvé ſi exacte & ſi juſte, que je n'ai pas cru devoir y rien changer.

Le ſuccès qu'eut cet Ouvrage fit un honneur infini à notre Philoſophe. Il en reçut de toutes parts des témoignages de conſidération & d'eſtime. En 1700 la Princeſſe *Sophie*, Electrice Douairière d'Hanovre,

* *La vie de Bayle*, Tome II, page 99.

& l'Electrice de Brandebourg ſa fille, depuis Reine de Pruſſe, voulurent voir la France & la Hollande. Comme elles aimoient les Lettres, qu'elles connoiſſoient le mérite de BAYLE, & qu'elles l'eſtimoient, le déſir de voir la Hollande s'augmenta par le plaiſir de connoître perſonnellement un homme auſſi illuſtre. A peine arrivées à Rotterdam, elles envoyèrent prier BAYLE de les venir voir; mais il étoit fort tard, & notre Philoſophe étoit au lit, où une migraine le retenoit: il ne put avoir cet honneur. Ces Princeſſes partirent le lendemain pour la Haye, ſans avoir vu BAYLE. M. le Comte de *Dhona*, pour leur faire ſa cour, fit connoître à M. *Baſnage*, qui étoit alors dans cette Ville, le déſir qu'elles avoient de le voir. M. *Baſnage* l'écrivit à BAYLE, qui partit ſur le champ pour la Haye. Il fut reçu des deux Princeſſes avec beaucoup de diſtinction. La Princeſſe Sophie s'entretint long-temps avec lui en particulier; & l'Electrice de Brandebourg lui témoigna ſon eſtime en lui montrant ſes Ouvrages qu'elle faiſoit porter toujours par-tout où elle alloit. Notre Philoſophe demeura chez M. le Comte de *Dhona* pendant ſon ſéjour à la Haye. Les Princeſſes voulurent le mener à Delft;

mais il apporta quelque retardement à ce départ, & on ſe ſépara.

De retour chez lui, il reçut de Milord Comte de *Shaftesbury* * des lettres pleines de complimens les plus flatteurs. Elles étoient accompagnées ordinairement de préſens qu'il n'acceptoit qu'avec peine. Il s'abſtenoit même de lui envoyer ſes Ouvrages, pour ne pas donner occaſion à ſes libéralités. La Société de Dublin lui donna auſſi des marques publiques de ſon eſtime, par une lettre que le célèbre *Edouard Smith* lui écrivit de ſa part. Enfin Milord Comte d'*Albemarle* lui fit écrire à la Haye, par le Baron de *Walef*, la lettre la plus polie & la plus obligeante, pour le déterminer à l'aller joindre & demeurer auprès de lui à la Haye avec toute liberté. On lui marquoit dans cette lettre qu'il avoit aſſez honoré la Ville de Rotterdam par ſa préſence, & que la Capitale de la Hollande étoit en droit, avec tous ſes avantages, de l'inviter à la préférer à un ſéjour deſtiné pour le commerce. BAYLE s'excuſa ſur l'uniformité de la vie, qui lui convenoit comme à un homme caſſé, & à la foibleſſe de ſon tempérament.

En effet toutes ces diſtinctions venoient trop tard. Les chagrins & un travail forcé

* Voyez l'Hiſtoire de ce Philoſophe, dans le ſecond volume de cet Ouvrage.

avoient ruiné la ſanté de notre Philoſophe. Il étoit attaqué outre cela d'une maladie de poitrine, mal héréditaire dont pluſieurs de ſes parens étoient morts, & elle s'étoit déclarée depuis ſix mois. Dans cette ſituation, BAYLE étoit hors d'état de rien faire. Cependant comme M. *Jacquelot* avoit attaqué vivement ſa Religion, & que M. *Leclerc* s'étoit déclaré l'accuſateur, BAYLE s'appliqua à repouſſer cette accuſation par un imprimé qu'on trouve à la fin du quatrième volume de ſa réponſe aux queſtions d'un Provincial. Ce fut là ſon dernier Ouvrage. Son ardeur de poitrine, ſa fièvre lente, ſa toux & ſon amaigriſſement augmentoient à vue d'œil. Il convenoit qu'il ſe hâtât à y apporter remède; mais il ne vouloit uſer d'aucun. Il diſoit *qu'il préféroit la mort à une vie languiſſante, & qu'il valoit mieux laiſſer agir la nature & lui laiſſer faire ſon coup, que de la traverſer par des médicamens. Elle ſera plus expéditive, quoique les Médecins la faſſent plus avancer que reculer.* Malgré ſes maux & ſa foibleſſe, il compoſa encore un petit Ecrit intitulé: *Entretiens de Maxime & Themiſte*, où il défend ſa Religion contre ſes Adverſaires.

Cependant la nouvelle de ſa maladie ſe répandit parmi les Savans. L'un d'eux d'un mérite diſtingué, & de ſes amis particuliers, obtint de M. *Fagon*, premier Médecin du

Roi, une très-belle consultation, qui commence ainsi : » On ne peut apprendre » sans douleur que l'indifférence pour la vie » ait porté l'illustre M. BAYLE à négliger les » progrès d'une maladie, dont les moindres » établissemens sont formidables ». Cette consultation vint trop tard. BAYLE n'existoit plus lorsqu'elle arriva. Ce grand homme mourut sans être alité, & sans avoir rien changé à sa façon de vivre. Seulement deux mois avant sa dernière heure il ne recevoit aucune visite, crainte d'augmenter son mal de poitrine. Il avoit donc défendu qu'on laissât entrer personne : mais sachant qu'on avoit refusé sa porte à M. *Terson* son ami, il voulut lui en faire des excuses par ce billet qu'il écrivit quelque temps avant que d'expirer : *Mon cher ami, ce n'étoit pas pour vous que j'avois donné des ordres qui m'ont privé de vous voir encore une fois. Je sens que je n'ai plus que quelques momens à vivre. Je meurs en Philosophe Chrétien, persuadé & pénétré des bontés de la miséricorde de Dieu. Je suis*, &c. *

Il vit venir la mort à pas lents sans la désirer ni la craindre, & conserva jusqu'au dernier moment toute sa tranquillité. Il parla à son Imprimeur peu de temps avant que de

* *Mémoires secrets de la République des Lettres*, page 1068.

mourir, & enſuite à ſon Hôteſſe, à laquelle il demanda ſi ſon feu étoit fait. Ce furent ſes dernières paroles. Elle le trouva mort dans ſon lit, ſans qu'on lui eût entendu pouſſer ſeulement un ſoupir, le 28 Décembre 1706, âgé de 59 ans, 1 mois & 10 jours.

Il fut généralement regretté. *Le Journal des Savans* (*a*) annonça ſa mort en ces termes : » L'année ne pouvoit guères finir par » une perte plus ſenſible à la République » des Lettres ». On trouva un Teſtament, par lequel il diſpoſoit de ſon Bien & de ſes Manuſcrits en faveur de M. *de Brugniere*, l'un de ſes couſins : mais les héritiers *ab inteſtat*, qui étoient ſes plus proches parens, prétendirent qu'étant fugitif à cauſe de la Religion, & qu'étant mort dans le Pays prohibé, il n'avoit pu diſpoſer de ſon Bien. Ils avoient pour eux les Edits, les Déclarations, & la juriſprudence des Arrêts. Néanmoins la Grand'Chambre du Parlement de Toulouſe crut devoir paſſer par-deſſus les règles en faveur d'un ſi grand Homme. Et M. *de Senaux*, digne Magiſtrat, ſoutint par ces raiſons les dernières volontés de notre Philoſophe. » Les Savans, dit-il, ſont de » tous les Pays. Il ne faut point regarder » comme fugitif celui que l'amour des Bel- » les-Lettres a appelé dans le Pays étran-

(*a*) *Journal des Savans*, mois de Janvier 1707.

» ger; & il eſt indigne de déclarer pour » étranger celui que la France ſe glorifie » d'avoir produit. Eh! comment, s'écria-» t-il, BAYLE ſeroit-il mort civilement, » puiſque pendant tout le cours de cette » mort civile, ſon nom a éclaté dans toute » l'Europe? (*a*)

Après tant de témoignages d'eſtime & de vénération, que faut-il de plus pour mériter à BAYLE des éloges? Quand il auroit fait l'*Avis aux Refugiés*, comme il y a tout lieu de le croire, à en juger par le ſtyle de cet Ouvrage, fauſſement attribué ſans doute à M. *Laroque*; & quand la ſource de l'inimitié entre lui & M. *Jurieu* viendroit de ce qu'il faiſoit l'amour à la femme de celui-ci (*b*), quoique ce ſoupçon ait été aſſez détruit (*c*), BAYLE ne ſera pas moins un homme vrai, & le plus grand Dialecticien qu'il y ait eu. Il a déterminé les bornes de notre raiſon. Perſonne n'a pouſſé plus loin les reſſources de l'eſprit. Et s'il s'eſt quelquefois égaré, rendons cette juſtice à ſes mœurs qu'il avoit ſi pures, qu'il évitoit même juſqu'aux occaſions de tentation.

(*a*) *Mémoires des Hommes Illuſtres*, par le P. *Niceron*, Tom. X, Part. I, pag. 169 & 170.

(*b*) *Nouveaux Mémoires d'Hiſtoire & de Critique*, par M. l'Abbé *d'Artigny*, pag 334.

(*c*) *Dictionnaire Hiſtorique & Critique* de M. *Chauffepié*, Article BAYLE.

C.P.R

Allégorie d'Abbadie

BIBLIOTECA NAZIONALE
VEMANUELE III

ABBADIE. *

QUOIQUE ce Philoſophe jouiſſe d'une grande réputation, on ne connoît guères la manière dont il a vécu. Il faut que ſa vie ait été aſſez obſcure & aſſez tranquille, & cela fait honneur à ſon caractère. Les Auteurs des Hommes Illuſtres en ont dit très-peu de choſe, quelqu'eſtime qu'ils faſſent de ſon mérite. Ils n'ont pu ſans doute être mieux inſtruits, & je n'ai pas été plus heureux qu'eux, quelque recherche que j'aie faite. Qu'on ne s'attende donc pas à trouver ici de grands événemens. Je n'ai rien ajouté aux Mémoires ſur leſquels j'ai travaillé, & j'ai choiſi les plus authentiques, parce que je ſai que cette Hiſtoire ne doit pas ſeulement contribuer à l'amuſement paſſager du Lecteur, mais à ſon inſtruction véritable.

Jacques ABBADIE naquit en 1654 à Naï, Ville de France ſituée à quatre lieues de Pau en Bearn. On ne ſait point quels étoient ſes

* *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Hommes Illuſtres*, par le P. *Niceron*, Tom. 33. *Dictionnaire Hiſtorique & Critique* de M. *Chauffepié*, Art. *Abbadie*. Et ſes Ouvrages.

parens: mais on eſt certain que le fameux M. *la Placette*, Miniſtre de Naï, prit ſoin de ſon éducation, & lui fit faire lui-même ſes premières études. On l'envoya enſuite ſucceſſivement à Puylaurens, à Saumur & à Sedan, pour y étudier la Philoſophie & la Théologie. Il fut reçu Docteur dans l'Académie de cette dernière Ville.

Quelques Auteurs prétendent que ſon premier voyage fut en Hollande. Le Père *Niceron* dit au contraire qu'il vint à Paris, où il fit connoiſſance avec le Comte d'*Eſpence*, premier Ecuyer de l'Electeur de Brandebourg, qui l'engagea à le ſuivre à Berlin. Ce Seigneur lui procura en arrivant la place de Miniſtre de l'Electeur dans l'Egliſe Françoiſe de Berlin, qu'il conſerva quelques années. Pendant ſon ſéjour en cette Ville, il alla pluſieurs fois en Hollande, tant pour faire imprimer des Ouvrages qu'il avoit compoſés, que pour d'autres affaires. Le premier de ſes Ouvrages parut en 1680. Ce ſont des Sermons ſur divers textes de l'Ecriture, & un Panégyrique de l'Electeur. Il publia quatre ans après un *Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne* en deux volumes. Ce Livre enleva tous les ſuffrages. Enhardi par ce ſuccès, notre Philoſophe mit au jour en 1685. des *Réflexions ſur la préſence réelle*

du Corps de J. C. dans l'Euchariſtie. Cette production n'eut pas le même ſort que la précédente, & pluſieurs Théologiens la trouvèrent peu intelligible. Cela n'empêcha pas que ſa réputation n'en acquît un nouvel éclat. Son nom parvint au Maréchal de *Schomberg*, lequel inſtruit encore plus particulièrement de ſa grande ſagacité, réſolut de ne rien oublier pour ſe l'attacher. Ses ſollicitations & ſes lumières déterminèrent enfin notre Philoſophe à le ſuivre en Irlande ſur la fin de l'Eté de 1689 : mais ce Maréchal ayant été tué le 22 Juillet de l'année 1690 à la Bataille de Boyne, ABBADIE quitta l'Irlande pour ſe rendre à Londres.

Il fut reçu dans cette grande Ville comme il méritoit de l'être. On commença d'abord à le placer à l'Egliſe Françoiſe de Savoye en qualité de Miniſtre. Peu de temps après, le Doyenné de Killalow en Irlande étant venu à vaquer, il fut promu à cette dignité, dont il a joui juſqu'à ſa mort. Il ne quitta même cet endroit que pour venir en Hollande, afin d'y faire imprimer ſes Ouvrages, qui parurent dans l'ordre ſuivant. I. *L'Art de ſe connoître ſoi-même, ou la Recherche de la ſource de la Morale*, en deux Parties in-12, 1692. Ce Livre jouit d'une eſtime univerſelle. Il a

été réimprimé pluſieurs fois, & on l'a traduit en diverſes Langues. II. *Défenſe de la Nature Britannique, où les droits de Dieu, de la Nature & de la Société ſont clairement établis au ſujet de la Révolution d'Angleterre, contre l'Auteur de l'Avis important aux Refugiés.* Londres 1692. III. *Panégyrique de la Reine d'Angleterre.* La Haye 1695. IV. *Hiſtoire de la dernière Conſpiration d'Angleterre*, &c. Londres 1695. Cette Hiſtoire fut compoſée par ordre du Roi *Guillaume*, ſur les Pièces originales que lui communiqua le Secrétaire d'Etat. V. *La vérité de la Religion réformée.* Rotterdam 1718. VI. *Le triomphe de la Providence & de la Religion, avec une très-ſenſible démonſtration de la Religion Chrétienne.* Amſterdam 1723.

Ses voyages & ſes travaux altérèrent beaucoup ſa ſanté déja affoiblie par l'âge. Il mourut de maladie à Sainte Marie la Bonne, près de Londres, le 25 Septembre 1727, âgé de 73 ans.

Perſonne n'a eu peut-être une mémoire ſi prodigieuſe qu'ABBADIE. Il compoſoit ſes Ouvrages dans ſa tête, & ne les écrivoit qu'à meſure qu'il les faiſoit imprim r. Cet vantage extraordinaire qu'il avoit de retenir tout le plan d'une compoſition, nous a privés de deux Livres im-

portans. C'étoient *une nouvelle manière de prouver l'immortalité de l'ame*, & des *Notes ſur le Commentaire Philoſophique* de *Bayle*. Cet illuſtre Métaphyſicien poſſédoit parfaitement les Langues ſavantes & les Auteurs claſſiques. Il étoit verſé dans l'Hiſtoire tant Eccléſiaſtique que Profane. Et il avoit ſur-tout une grande pénétration d'eſprit, beaucoup d'élévation dans le génie, & une éloquence mâle.

*Syſtême d'*ABBADIE *ſur l'art de ſe connoître ſoi-même.*

Le premier principe de la connoiſſance de ſoi-même, eſt que l'homme eſt très-peu de choſe. Tous ſes âges lui apportent quelque foibleſſe ou quelque misere particulière. L'enfance n'eſt qu'un oubli & une ignorance de ſoi-même, la jeuneſſe qu'un emportement, & la vieilleſſe qu'une mort languiſſante, ſous les apparences de la vie, tant elle eſt ſuivie d'infirmités. Le corps de l'homme eſt le centre des infirmités; ſon eſprit eſt rempli d'erreurs, & ſon cœur d'affections peu réglées. Il ſouffre par la conſidération du paſſé qui ne peut être rappelé, & par celle de l'avenir qui eſt inévitable. Son eſprit veut toujours connoître, & ſon cœur ne ceſſe de déſirer.

Quand il eſt dans la pauvreté, il fait ſeulement des vœux pour avoir le néceſſaire. Lorſqu'il a le néceſſaire à la nature, il demande le néceſſaire à la condition. Eſt-il parvenu à cet état, il cherche ce qui peut ſatisfaire ſa cupidité. Et quand il a obtenu tout ce que ſon cœur ſemble pouvoir déſirer, il forme encore, contre la raiſon, de nouveaux déſirs.

Tel eſt l'homme en général. Pour le connoître en particulier, il faut ſavoir quels ſont ſes devoirs & ſes obligations naturelles. Cette connoiſſance eſt fondée ſur deux principes. Le premier eſt que naturellement nous nous aimons nous-mêmes, étant ſenſibles au plaiſir, déſirant le bien, & ayant ſoin de notre conſervation. Le ſecond, qu'avec ce penchant de nous aimer, nous avons encore une raiſon pour nous conduire.

Nous nous aimons naturellement nous-mêmes; c'eſt une vérité de ſentiment. Nous ſommes capables de raiſon; c'eſt une vérité de fait. La nature nous porte à faire uſage de la raiſon pour diriger cet amour de nous-mêmes, parce que nous ne pouvons nous aimer véritablement, ſans employer nos lumières à chercher ce qui nous convient.

Cette loi de nature ou naturelle ſe diviſe en

en quatre autres, qui ſont ſes eſpèces particulières. La première eſt la loi de tempérance, laquelle nous fait éviter les excès & les débauches, qui ruinent notre corps & font tort à notre ame. La ſeconde eſt la loi de juſtice, qui nous engage à rendre à chacun ce qui lui appartient, & à le traiter comme nous ſouhaiterions qu'il nous traitât. La loi de modération eſt la troiſième. Elle nous défend de nous venger, en nous faiſant connoître que nous ne pouvons le faire qu'à nos dépens; & que reſpecter en cela les droits de Dieu, c'eſt avoir ſoin de nous-mêmes. Enfin la dernière loi ſe nomme loi de bénéficence, & elle nous porte à faire du bien à nos prochains.

Tout cela peut ſe réduire à ces deux facultés de l'homme, ſentiment & raiſon. La raiſon eſt le conſeiller de l'ame. Le ſentiment eſt comme la force ou le poids qui la détermine. Nous comparons dans nos actions l'une avec l'autre. L'ame conſidère non-ſeulement ce qui lui donne du plaiſir dans le moment, mais encore ce qui peut lui en donner dans la ſuite. Elle compare le plaiſir avec la douleur; le bien préſent avec le bien éloigné; le bien qu'elle eſpère avec les dangers qu'il faut courir; & elle ſe détermine ſelon l'inſtruction qu'elle reçoit dans ſes différentes recherches, ſa li-

berté n'étant que l'étendue de ſes connoiſſances, & l'obligation où elle eſt de ne choiſir qu'après avoir tout examiné.

Ainſi nous ne ſommes point avares lorſque nous craignons de faire tort à notre honneur par les baſſeſſes de l'intérêt. Nous ne ſommes point prodigues, ſi nous craignons de ruiner nos affaires, quoique nous aſpirions à nous faire eſtimer des autres par nos libéralités. La crainte des maladies nous fait réſiſter aux tentations de la volupté. Enfin l'amour propre nous rend modérés & circonſpects; & par orgueil nous paroiſſons humbles & modeſtes.

Le plaiſir & la gloire ſont les deux biens généraux qui aſſaiſonnent tous les autres. Ils en ſont comme l'eſprit & le ſel. Il y a néanmoins entr'eux cette différence, que l'eſprit ſe fait aimer & déſirer pour l'amour de lui-même, au lieu que la gloire ſe fait ſentir par la ſatisfaction qui l'accompagne. Cette ſatisfaction conſiſte en ce que nous gagnons l'eſtime des autres, & que l'eſtime que les autres font de nous, confirme la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes. Ainſi, de quelque manière que nous acquérions cette eſtime, ſoit réelle ou apparente, notre amour propre eſt flatté. De-là naiſſent la préſomption, la vanité, l'ambition & la fierté.

Le déſir exceſſif que nous avons de nous faire eſtimer des autres hommes, fait que nous déſirons avec paſſion d'être doué des qualités eſtimables, & que nous craignons extrêmement avoir des défauts qui nous faſſent tort dans l'eſprit des hommes, ou de nous trahir nous-mêmes, en ne donnant point une opinion aſſez avantageuſe de nous. Or comme on ſe perſuade ce qu'on déſire & ce qu'on craint trop fortement, ou nous concevons une trop bonne opinion de nous-mêmes, ou nous tombons dans une exceſſive défiance de nous. Le premier de ces défauts s'appelle *Préſomption*. Le ſecond *Timidité*. La préſomption eſt un orgueil confiant, & la timidité un orgueil qui craint de ſe trahir.

La vanité eſt la diſpoſition à s'attribuer des avantages qu'on n'a point, ou de rehauſſer ceux qu'on a. Son aliment le plus ordinaire eſt le luxe. La broderie & la dorure entrent dans la raiſon formelle de l'eſtime. Un homme bien vêtu eſt moins contredit qu'un autre. On donne ſon eſtime & ſa conſidération à des chevaux, à des équipages, à des ameublemens, à des livrées, &c. & la parure du corps partage la gloire qui nous paroît être la plus brillante parure de l'ame. *Cicéron* appeloit un homme qui oublioit la gloire de ſa profeſſion, pour

s'attacher à cette ridicule vanité, *vir in dicendis cauſis benè veſtitus.*

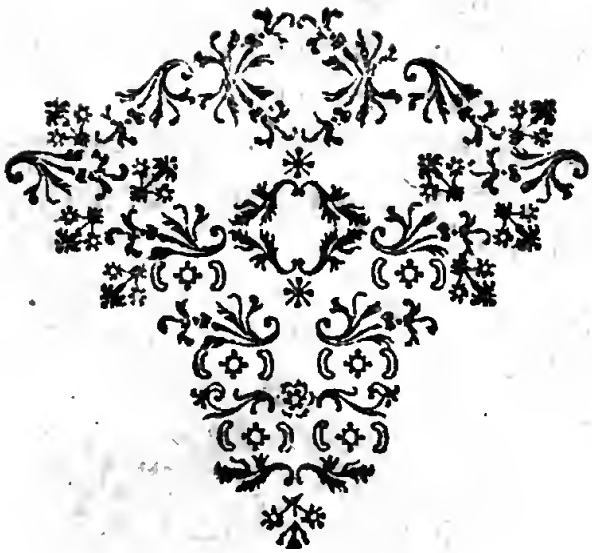
La vanité ſe nourrit encore de l'oſtentation. On ſe pique d'avoir de l'eſprit, & on fait tout ce qu'il faut pour perſuader qu'on en a véritablement. On contredit les autres, afin qu'on croye qu'on a plus de lumières qu'eux. On dédaigne ceux qui en ſavent plus que nous, afin qu'ils ne nous humilient pas. On parle avec un ton de confiance des choſes qu'on connoît très-ſuperficiellement, pour qu'on croye qu'on les entend parfaitement. En un mot, & dans les diſcours & dans les actions, on ſe ment ſans ceſſe à ſoi-même; c'eſt-à-dire, qu'on tâche de perſuader aux autres qu'on poſsède des qualités qu'on ſait bien ne point avoir.

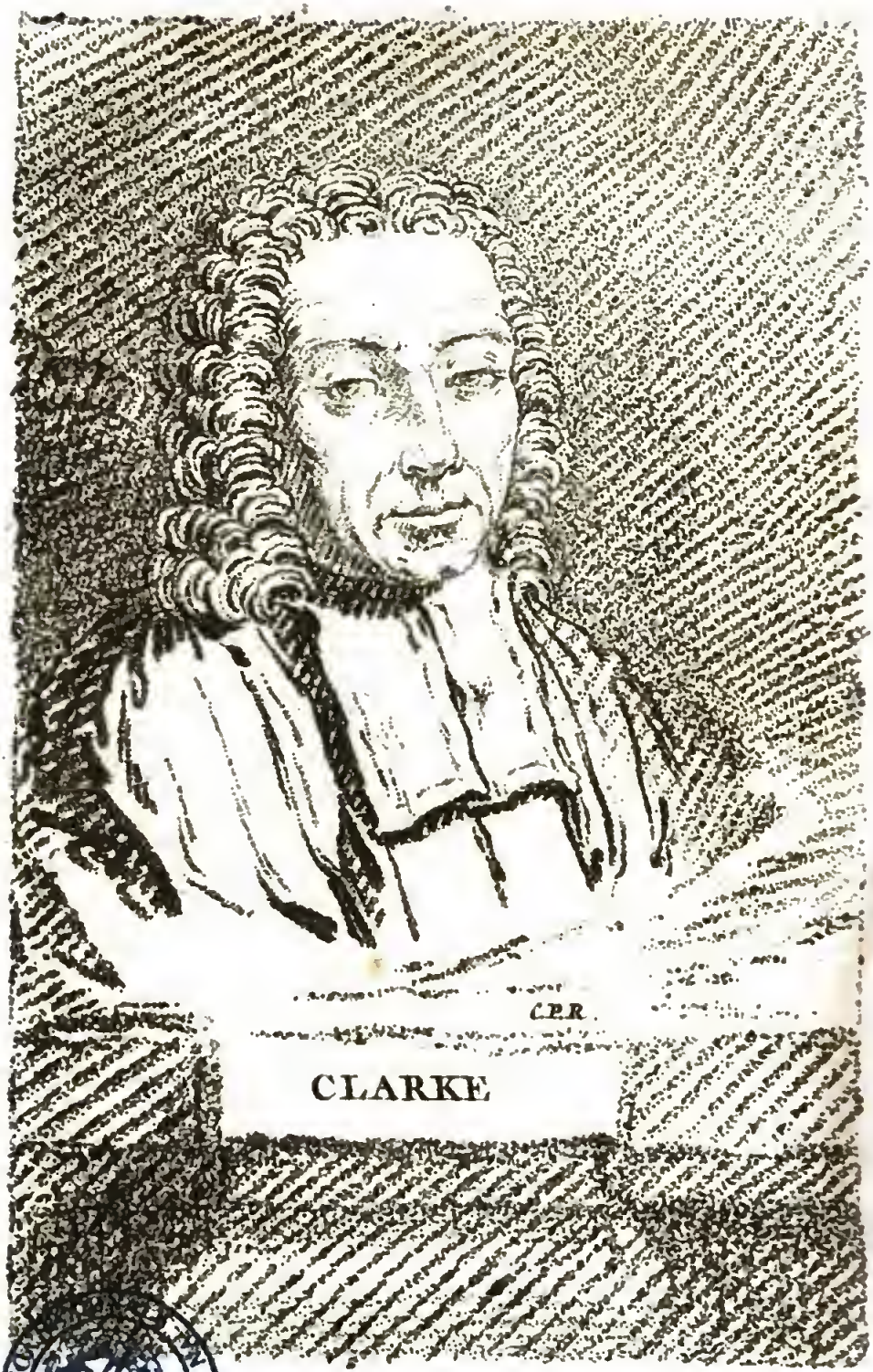
L'ambition eſt un déſir de s'élever au-deſſus des autres, déſir qui produit l'envie, ſentiment implacable qui vit autant que le mérite ſubſiſte. On vous pardonnera les derniers outrages qu'on aura reçus de vous; mais on ne vous pardonnera pas vos bonnes qualités.

La fierté & l'orgueil ſont une ſorte d'ivreſſe de l'ame, de même que la haine, l'envie & la malignité en ſont comme la fureur. Ce ſentiment eſt à peu près égal dans tous les hommes. Dans les uns il ſe

manifeſte davantage : dans les autres il eſt plus caché. Tous ne penſent pas à ſe faire eſtimer, parce qu'il y en a beaucoup à qui la pauvreté donne des occupations plus preſſantes : mais tout le monde a du penchant pour l'eſtime. Lorgueil vit de l'erreur des autres, & des illuſions qu'il ſe fait à lui-même. Pour ſe guérir de ces illuſions, il faut modérer l'amour de l'eſtime qui règne dans notre cœur.

C'eſt ainſi qu'en ſe connoiſſant on pourra ſe défaire de ſes défauts, & acquérir des perfections.





C.P.R.

CLARKE

BIBLIOTECA NACIONAL

CLARKE.*

CE ſeroit une choſe bien avantageuſe pour la Philoſophie, ſi tous les Philoſophes reſſembloient au Métaphyſicien dont je vais écrire l'Hiſtoire. La Nature l'avoit favoriſé d'une pénétration, d'un jugement exquis, & d'une mémoire prodigieuſe; & il avoit ſecondé ces belles qualités par une conſtante application à l'étude, & par une piété exemplaire. Il étoit doux, agréable, modeſte, obligeant, ſans aucune paſſion, proprement dite, & ſans vanité.

Heureux ceux qui ont pu jouir de ſa ſociété! C'eſt un bonheur que peu de perſonnes ont eu, & de la perte duquel on ne peut être dédommagé que par la lecture de ſes actions & de ſes Ouvrages. Je vais faire connoître les unes d'après les Mémoires les plus authentiques, & je tâcherai

* *Sermons du Docteur Clarke, contenant diverſes particularités de ſa vie*, par *Benjamin Hoadley*, Evêque de Salisbury. *Mémoires Hiſtoriques du Docteur Clarke*, par *Wiſthon*. *Eloge du Docteur Clarke*, par *Sykes*. Eloge de CLARKE dans le troiſième Tome des *Traités de l'exiſtence & des attributs de Dieu*, &c. *Dictionnaire Hiſtorique & Critique de M. Chauffepié*, art. *Clarke*.

d'analyſer les autres avec la plus grande attention : je dis avec la plus grande attention, parce qu'il s'agit ici principalement du ſujet le plus important & le plus difficile qu'on ait encore traité : c'eſt l'exiſtence & les attributs de Dieu. Il falloit autant de ſageſſe que de ſagacité pour toucher à cette matière ; & on peut dire qu'il y a eu très-peu de Métaphyſiciens qui ayent réuni ces deux avantages à un degré ſi éminent que *Samuel* CLARKE, né à Norwich le 11 d'Octobre 1675, d'*Edouard Clarke*, Ecuyer & Alderman, c'eſt-à-dire Echevin de cette Ville, & d'*Anne Parmenter*, fille d'un Négociant du même endroit. Dès ſa plus tendre jeuneſſe CLARKE fit voir ce qu'il devoit être un jour. Les premières ſenſations formèrent en lui de véritables connoiſſances qui ſe développoient à meſure que ſes organes ſe fortifioient. Il combinoit des choſes différentes dans un âge où les bons eſprits ont de la peine à les ſaiſir ſéparément. On s'en appercevoit, & ce n'étoit point ſans admiration. Ses parens ſe plaiſoient à lui faire des queſtions auxquelles il répondoit avec une juſteſſe ſurprenante. On lui demanda un jour ſi Dieu pouvoit faire tout : il répondit oui. Il peut donc mentir, lui dit-on ? & il répliqua non.

Il

Il étoit trop jeune pour comprendre pourquoi Dieu ne peut pas mentir ; mais il concevoit que la queſtion ſuppoſoit que c'étoit la ſeule choſe que Dieu ne pouvoit pas faire. On lui fit d'autres queſtions ſur le même ſujet ; & il raiſonna toujours comme un prodige, ſans jamais oſer affirmer qu'il y eût quelque autre choſe que Dieu ne pût pas faire. Il ſoutenoit pourtant que cet Etre ſuprême ne pouvoit point anéantir l'eſpace de la chambre dans laquelle ils étoient : ſentiment très-hardi & très-métaphyſique, & qui ſuppoſoit dans cette jeune tête, une organiſation bien différente de celle des autres hommes.

Ses parens ne manquèrent pas de cultiver des diſpoſitions auſſi heureuſes. Ils lui firent faire ſes premières études dans l'Ecole publique de Norwich, & on l'envoya enſuite au Collége de Caïus dans l'Univerſité de Cambridge. Il avoit alors 16 ans. On lui enſeigna dans ce Collége la Philoſophie de *Deſcartes*. C'étoit dans la Phyſique de M. *Rohault* qu'on puiſoit cette Philoſophie. Elle étoit traduite en très-mauvais Latin, parce qu'on s'y étoit plus attaché aux choſes qu'à la manière de les dire. Cependant on ſentoit que la doctrine qui y eſt contenue ſeroit d'une plus grande utilité, ſi elle étoit exprimée en meilleurs

termes : mais perſonne n'avoit oſé entreprendre ce travail. Quoique CLARKE fût Ecolier, on s'apperçut bientôt que ſi quelqu'un étoit capable d'y réuſſir, c'étoit lui. En très-peu de temps il n'acquit pas ſeulement la réputation de bon Philoſophe : il paſſa encore pour homme de goût. Ses lumières ſe manifeſtèrent à cet égard lorſqu'il prit le degré de Bachelier. Il prononça dans cette occaſion un Diſcours Latin, autant recommandable par la beauté de la diction, que par la ſolidité & la juſteſſe du raiſonnement. Le ſujet étoit tiré des principes mathématiques de M. *Newton*, dont le jeune CLARKE avoit pénétré les profondeurs : effort d'eſprit d'autant plus extraordinaire, que ce Livre étoit au deſſus de la portée même des Savans. Auſſi M. *Wiſthon*, qui en avoit raiſonné avec notre Ecolier, avoit dit hautement, qu'il ne connoiſſoit que deux perſonnes qui entendiſſent ces principes mathématiques auſſi bien que lui. CLARKE étoit donc l'homme qui pouvoit donner une bonne traduction de la Phyſique de *Rohault*. On n'en douta point, & ſon Profeſſeur l'engagea à s'occuper de ce travail. CLARKE obéit. Il joignit à ſa traduction des notes ſavantes, dans leſquelles il tâcha d'inſpirer à la jeuneſſe le goût de

la nouvelle Philoſophie, celle de M. *Newton*. Ce fruit de ſes veilles eut le plus grand ſuccès; & CLARKE à l'âge de 22 ans, jouit d'une ſatisfaction qui n'eſt ordinairement la récompenſe que d'une longue aſſiduité à l'étude: ce fut de fournir aux jeunes gens un ſyſtême de ſcience, que preſque toutes les Univerſités adoptèrent (*a*).

Après avoir fait ſes études, notre Philoſophe ſongea à prendre un état; & ayant choiſi l'état Eccléſiaſtique, il ne s'occupa plus que de la Théologie. Il s'attacha d'abord à l'Ecriture Sainte. Il ſe nourrit pendant long-temps de la lecture de l'ancien & du nouveau Teſtament. Il les liſoit la plume à la main, & marquoit les fautes des verſions ordinaires. Il étudia après cela les Ouvrages des Ecrivains des premiers ſiècles, tant pour y découvrir les véritables ſentimens & les pratiques de l'antiquité, que pour appuyer l'autorité & le vrai ſens des Livres ſacrés. Les réflexions que ce travail fit naître, formèrent le fond de deux Traités qu'il publia en 1699; l'un intitulé, *Trois Eſſais prati-*

(*a*) Cet Ouvrage eſt intitulé : *Jacobi Rohaulti Phyſica: Latinè vertit, recenſuit, & uberioribus jam annotationibus, ex illuſtriſſimi* Iſaaci Neutoni, *maximam partem hauſtis, amplificavit & ornavit* Samuel CLARKE.

ques ſur le Baptême, la Confirmation & la Repentance; & l'autre ſous le titre de *Réflexions ſur un Livre qui a pour titre* Amyntor, (attribué à M. *Dodwel*,) *en ce qui regarde les Ecrits des Pères de la primitive Egliſe, & les Canons du nouveau Teſtament.* Ces deux Traités lui firent beaucoup d'honneur; & le dernier eſt, ſuivant M. *Wiſthon*, l'Ouvrage le plus important qu'il ait jamais fait. On y voit briller, dit-il, ſon jugement & ſa pénétration comme ſa piété chrétienne.

Encouragé par ces ſuccès, CLARKE publia peu de temps après des Paraphraſes ſur les Evangiles de Saint *Mathieu*, de Saint *Marc*, de Saint *Luc* & de Saint *Jean*, en deux volumes in-8°, qui furent univerſellement goûtées. Le Clergé d'Angleterre lui en témoigna en particulier ſa ſatisfaction; & l'Evêque de Norwich, touché de la beauté du génie de notre Philoſophe, réſolut de lui procurer quelque poſte également honorable & lucratif. En attendant qu'il pût en trouver l'occaſion, il lui donna la Cure de Drayton proche de Norwich, & un autre Bénéfice dans cette Ville, tous les deux de peu de valeur. CLARKE les deſſervit avec beaucoup d'édification. Les Sermons qu'il prêchoit dans ſa Cure, procuroient d'autant plus

de fruit, qu'ils étoient entièrement Apoſtoliques. Il les prononçoit ſans s'échauffer, & avec ce ton qui perſuade. Ce n'étoient point des diſcours compoſés & qu'il récitât de mémoire : il préparoit ſeulement le ſujet, & par une grande facilité d'expreſſion, il trouvoit à point nommé les termes dont il avoit beſoin. Il gagna ainſi l'eſtime & le cœur du troupeau confié à ſes ſoins. Jaloux de mériter auſſi ceux du Public, il fit imprimer ſes Sermons qui rouloient tous ſur des ſujets intéreſſans : c'étoit ſur l'exiſtence & les attributs de Dieu, ſur les devoirs moraux de la Religion naturelle, & ſur la vérité & la certitude de la Religion Chrétienne. Le premier volume parut en 1705, & il publia le ſecond en 1706. Jamais Ouvrage n'a eu plus de ſuccès que celui-ci. Le Docteur *Smalridge*, depuis Evêque de Briſtol, diſoit que c'eſt le meilleur Livre qui ait été écrit ſur ces matières en quelque Langue que ce ſoit. Le Docteur *Sykes*, dans l'éloge de CLARKE, inſéré dans le Journal qui a pour titre, *Etat préſent de la République des Lettres* (*a*), convient que c'eſt l'Ouvrage de l'homme le plus pénétrant qu'il y ait eu au monde. Enfin l'E-

(*a*) *The preſent State of Republik of Letters.* Juil. art. 11, pag. 61.

vêque de Salisbury, en rendant compte de ces Sermons, dont il eſt l'Editeur, nous apprend qu'ils ont ſurpaſſé l'attente de ceux-là même qui eſpéroient les plus grandes choſes de CLARKE. C'eſt un édifice, dit-il, établi ſur un fondement inébranlable, & élevé d'étage en étage avec autant de force que de dignité.

Malgré ces éloges & un applaudiſſement univerſel, ſa démonſtration de l'exiſtence de Dieu, qui fait le ſujet d'un de ſes Sermons, fut attaquée par un nommé M. *Law*, dans des notes qu'il mit à l'*Eſſai ſur l'origine du mal*, du Docteur *King*, Archevêque de Dublin. Un homme d'eſprit, parent de notre Philoſophe, nommé *Jean Clarke*, répondit à cette Critique par un Ecrit intitulé, *Défenſe de la démonſtration de l'exiſtence & des attributs de Dieu*, du Docteur CLARKE, où l'on examine particulièrement la nature de l'eſpace, de la durée & de l'exiſtence néceſſaire, pour ſervir de réponſe à un Livre intitulé, *Traduction de l'Eſſai ſur l'origine du mal*, du Docteur *King*. M. *Law* répondit dans une ſeconde Edition qu'il donna de ſa Traduction. On répliqua. Pluſieurs Ouvrages parurent encore ſur cette matière; & CLARKE demeura toujours paiſible ſpectateur de cette guerre littéraire.

Notre Philoſophe eut vers ce temps-là la *Lecture* (*a*) fondée par M. *Boile*; & cette place le mit en état de ſe livrer entièrement à l'étude. Il s'attacha alors à une matière qui demandoit un grand recueillement & beaucoup de loiſir : ce fut d'examiner ſi la doctrine d'*Athanaſe* ſur la Trinité étoit celle des premiers ſiècles. En liſant les Auteurs anciens, il avoit cru s'appercevoir qu'elle ne l'étoit pas, & il ſe confirma dans cette idée. Ce travail n'eut pas d'autres ſuites. Il l'abandonna pour s'occuper de la nature de l'ame. Dans une Lettre adreſſée à M. *Henri Dodwell*, qu'il publia en 1706, il établit que l'ame eſt immortelle de ſa nature. Ce ſentiment fut attaqué par M. *Dodwell* même, lequel prétendit prouver par l'Ecriture & par les Pères de l'Egliſe, que l'ame eſt mortelle de ſa nature, & qu'elle eſt immortelle par la volonté de Dieu, pour la punir ou la récompenſer. CLARKE répondit à cette Lettre. Il y preſſa ſon adverſaire. Un des partiſans de M. *Dodwell*, M. *Collins*, ſentit les coups qu'il lui portoit, & crut devoir entrer en lice. La diſ-

(*a*) On appelle ainſi en Angleterre les Sermons extraordinaires que l'on prêche hors des heures accoutumées, & qu'on lit au lieu de les réciter de mémoire.

pute s'échauffa. Notre Philoſophe ſoutint ce qu'il avoit avancé : il publia même coup ſur coup quatre défenſes qui réduiſirent ſes adverſaires au ſilence.

Pendant le cours de cette diſpute, le haſard lui fit faire avec ſon père une découverte à Norwich. Comme ils obſervoient avec un Teleſcope d'environ ſoixante pieds l'anneau de Saturne, ils apperçurent diſtinctement une Etoile entre l'anneau & le corps de cette Planète, d'où ils conclurent que l'anneau étoit ſéparé de la Planète. Les Aſtronomes le croyoient ; mais il falloit cette preuve pour rendre la choſe certaine. Ceci le ramena naturellement à l'objet de ſes premières inclinations ; je veux dire à la Philoſophie de M. *Newton*. CLARKE ne ceſſoit d'admirer ce grand homme ; & il aimoit aſſez le Public pour lui procurer, autant qu'il étoit en lui, la même ſatisfaction. Dans cette vue, il traduiſit l'Optique de M. *Newton* en beau Latin. Celui-ci la lut & en fut ſi charmé, qu'il força notre Philoſophe d'accepter un préſent de 500 livres ſterlings, diſtribués à chacun de ſes enfans qui étoient au nombre de cinq. Cela ſuppoſe que CLARKE étoit marié ; & ſi, à l'exemple de pluſieurs de ſes Hiſtoriens, je n'ai pas parlé du temps

de cet engagement, c'eſt que ce trait ne forme pas un événement dans l'Hiſtoire de notre Philoſophe, que les Ouvrages d'eſprit ont abſorbé entièrement. Diſons ſeulement, puiſque l'occaſion s'en préſente, qu'il avoit épouſé la fille unique de M. *Lokwood*, Curé du *Petit Maſſingham*, dans le Comté de Norfolk, dont il eut ſept enfans.

Dans ce temps-là une Cure conſidérable vint à vaquer; & l'Evêque de Norwich, qui épioit avec ſoin toutes les occaſions où il pouvoit lui rendre ſervice, la lui procura. Ce Prélat, pour l'obliger plus efficacement, le produiſit enſuite à la Cour; & à ſa recommandation, il fut nommé Chapelain ordinaire de la *Reine Anne*. L'eſtime que cette Princeſſe conçut pour notre Philoſophe, ſe manifeſta peu de temps après cette nomination. La Cure de Saint James de Weſtminſter vint à vaquer. Le bienfaiteur de CLARKE, l'Evêque de Norwich, toujours plus empreſſé de l'enrichir, fit ſentir à la Reine que cette Cure convenoit à ſon nouveau Chapelain; & Sa Majeſté le nomma ſur le champ. (C'étoit en 1709.)

Notre Philoſophe pourvu de cette Cure, crut qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer de prendre le degré de Docteur en Théologie. Il

alla pour cela à l'Univerſité de Cambridge; & il ſoutint à cette occaſion deux Thèſes avec un applaudiſſement ſans exemple. Les ſujets de ſes Thèſes étoient, 1°. *Sans la liberté des actions humaines, il ne ſauroit y avoir de Religion.* 2°. *Nul article de la Foi chrétienne contenu dans la Sainte Ecriture, n'eſt oppoſé à la droite raiſon.* Un des principaux Argumentateurs fut le Docteur *James*, Profeſſeur en Théologie. Il pouſſa CLARKE très-vigoureuſement. D'abord il examina toutes les parties de ſes Thèſes, & les diſcuta chacune en particulier avec beaucoup de ſubtilité. Il argumenta enſuite avec force pendant tout le cours de la diſpute. Il falloit un homme tel que CLARKE pour ſoutenir cet aſſaut que ſa réputation lui avoit ſans doute procuré. Il parut ébranlé. Son imagination s'échauffa; & ce beau génie enflammé de l'amour de la gloire, fit voir qu'il étoit encore ſupérieur à lui-même. Il compoſa ſur le champ un diſcours qui dura près d'une demi-heure, & dans lequel il démêla ſi bien & avec tant d'aiſance la foibleſſe des argumens du Profeſſeur, que ceux même qui étoient préſens, pénétrés de l'admiration la plus profonde, doutoient s'ils devoient croire ce qu'ils venoient d'entendre, tant la choſe leur paroiſſoit extraordinaire. L'argumen-

tateur plus jaloux encore de l'approuver, que de ſoutenir ſa réputation & ſes ſentimens, s'écria tout haut : *Certes vous m'avez parfaitement exercé : Profecto me probè exercuiſti.* Vous ſeul (ajouta-t-il, en s'adreſſant toujours à CLARKE) êtes digne de la place que je remplis, & j'en donne dès l'inſtant ma démiſſion. Le Lecteur jugera à qui cette déclaration fait le plus d'honneur : mais que de grandeur d'ame dans M. *James !*

Un acte auſſi éclatant mit le comble à la réputation de CLARKE. Il étoit ſûr déſormais de l'immortalité, & il ne tenoit qu'à lui de ſe repoſer ſur ſes lauriers. Mais le travail eſt l'aliment des grands génies, comme la ſatisfaction d'avoir bien mérité des humains eſt leur récompenſe. Il eût été même fâcheux qu'un homme ſi éclairé n'eût pas procuré toutes les inſtructions qu'on pouvoit attendre de lui. D'abord pour ſe délaſſer, notre Philoſophe publia une nouvelle Edition des Commentaires de *Céſar*, qu'il dédia au Duc de *Marlborough*. Preſque dans le même temps il mit au jour un Ouvrage ſous le titre de *la Doctrine de l'Egliſe ſur la Trinité*, qui eſſuya pluſieurs critiques auxquelles il répondit *.

* On trouve la liſte des Ecrits qui parurent à ce ſujet dans le *Dictionnaire Hiſtorique & Critique* de M. *Chauffepié*, art. CLARKE, note Q.

Cette controverſe lui fit une affaire avec le Clergé. Dans une de ſes Aſſemblées, les Députés du ſecond Ordre portèrent plainte contre lui; & CLARKE, pour avoir la paix, fut obligé de donner certaines explications qu'il dénioit au fond du cœur. Il diſſipa ainſi un orage qui auroit pu lui être funeſte. Ce qui le lui avoit ſuſcité, c'eſt le peu d'égard qu'il avoit eu aux repréſentations des Miniſtres de la Reine *Anne*, & entr'autres de Milord *Godolphin*, de ne pas oublier ſon Livre dans un temps où il y avoit à craindre qu'il ne cauſât beaucoup de troubles, & d'attendre des circonſtances plus favorables. C'eſt ſans doute une faute que fit CLARKE de ne point adhérer à ces repréſentations; & le ſentiment de ſa conſcience qu'il donne pour excuſe, ne le juſtifie pas.

Afin de diſſiper le chagrin que lui cauſa cette affaire, notre Métaphyſicien reprit l'étude de la Philoſophie; car la Philoſophie conſole l'ame & l'occupe véritablement. Il y étoit encore engagé par un autre motif. Il s'agiſſoit de venir au ſecours de M. *Newton*, attaqué par M. *Leibnitz* ſur quelques points de Métaphyſique. M. *Newton* étoit un grand homme, & ne le cédoit point en cette qualité à M. *Leibnitz*. Mais le ſujet de leur conteſtation rou-

loit ſur la Métaphyſique, Science que celui-ci manioit avec beaucoup de dextérité. CLARKE étoit ſans contredit l'homme le plus capable de combattre ce ſavant Adverſaire de ſon ami; & M. *Newton* qui le comprit, l'engagea à prendre ſa défenſe.

M. *Leibnitz* reprochoit premièrement à M. *Newton* d'avoir une idée fauſſe de la Divinité. Celui-ci prétend que l'eſpace eſt l'organe ou le *ſenſorium* dont Dieu ſe ſert pour ſentir les choſes. Si cela eſt, diſoit M. *Leibnitz*, Dieu a donc beſoin de quelque moyen pour les ſentir: elles ne dépendent donc pas entièrement de lui, & ne ſont pas ſa production. CLARKE répondit que les conſéquences que M. *Leibnitz* tiroit de l'idée de M. *Newton*, n'étoient pas déduites immédiatement de cette idée, & il expliqua ainſi la penſée de ſon ami. Dieu étant préſent par-tout, apperçoit les choſes par ſa préſence immédiate dans tout l'eſpace où elles ſont, ſans l'intervention ou le ſecours d'aucun organe. Cela conduiſoit naturellement à une définition de l'eſpace, & CLARKE s'expliqua à ce ſujet de cette manière. M. *Leibnitz* prétendoit que l'eſpace n'étoit que l'ordre des choſes qui coexiſtent; mais il ſoutint que l'eſpace eſt une propriété ou

une ſuite de l'exiſtence de l'Etre infini & éternel. M. *Leibnitz* reprochoit encore à M. *Newton* de borner la puiſſance de Dieu, en établiſſant que le monde dépériroit, s'il n'y mettoit de temps en temps la main; & CLARKE trouvoit dans ce ſentiment l'idée de la Providence; & il en concluoit que bien loin d'avilir ſon Ouvrage, le Créateur en faiſoit connoître au contraire la grandeur & l'excellence. Enfin le troiſième reproche que le Philoſophe Allemand faiſoit au Philoſophe Anglois, étoit d'introduire les qualités occultes, en ſuppoſant une attraction réciproque dans les corps. CLARKE juſtifioit amplement ſon ami à cet égard. On ſent bien que ces ſujets maniés par des hommes tels que M. *Leibnitz* & notre Philoſophe, donnoient lieu à d'autres diſcuſſions auſſi ſubtiles que curieuſes. CLARKE rendit encore la diſpute plus intéreſſante, en y faiſant entrer le principe de la raiſon ſuffiſante ſi cher à M. *Leibnitz*, principe qu'il attaqua avec force. Cela forma une ſorte de ſpectacle, dont tous les Savans voulurent jouir. La feue Reine, alors Princeſſe de Galles, ſouhaita même y prendre part, ou du moins être témoin des coups que des hommes auſſi grands pouvoient ſe porter. Le combat fut

long. La dernière réplique ſur-tout que CLARKE fit à M. *Leibnitz* parut victorieuſe, & M. *Newton* lui aſſura *qu'il avoit touché Leibnitz au cœur.*

Preſqu'au milieu & dans le feu de cette controverſe, CLARKE s'engagea dans une autre diſpute ſur la liberté de l'homme. M. *Collins* venoit de publier un Ouvrage là-deſſus, où il établiſſoit que l'homme eſt toujours porté à vouloir ou à choiſir une choſe plutôt qu'une autre par des motifs; & que poſé ces motifs ou raiſons, il ne peut pas agir, ou du moins il ne lui arrive jamais d'agir d'une manière différente ou oppoſée: d'où il concluoit qu'il eſt déterminé dans toutes ſes actions (*a*). Notre Philoſophe s'éleva contre ce ſentiment. Il fit voir premièrement que l'homme eſt un être purement actif; que les raiſons & les motifs, les vues de plaiſir ou d'utilité ne ſauroient être la cauſe phyſique ou efficiente des actions de l'homme; puiſque ce ne ſont, dit-il, que des idées abſtraites ou des perceptions paſſives; & que les motifs offrent bien à la faculté matrice les occaſions d'agir, mais qu'ils ne la déterminent point. Ainſi, ajoute-t-il, elle peut agir ou n'agir pas malgré toutes ſortes de motifs & de raiſons; & c'eſt dans cette indépen-

(*a*) Voyez le Syſtême de M. *Collins*, après ſa vie.

dance abſolue que conſiſte la liberté de l'homme. Il objecta en ſecond lieu, que ſi le ſyſtême de M. *Collins* étoit vrai, il ne pourroit y avoir dans les êtres intelligens des mérites ou des démérites perſonnels; qu'ils ne ſeroient point des objets de récompenſe ou de châtiment; qu'il y auroit de l'injuſtice à Dieu d'infliger des punitions à des êtres purement paſſifs; enfin que s'il rendoit de pareils êtres heureux, ce ſeroit par un effet de ſon bon plaiſir, & non par égard pour leur conduite. On a reproché à CLARKE d'avoir trop fait valoir ce raiſonnement théologique, & de n'avoir pas combattu avec les ſeules armes de la Philoſophie; car cette ſcience, ſuivant la remarque du Docteur *Sykes*, Auteur de l'Eloge de CLARKE, nous met en état de décider les queſtions touchant la liberté & la néceſſité. Elle nous inſtruit des forces de la matière & du mouvement, & nous fournit les plus fortes preuves de l'influence de Dieu dans le gouvernement du monde.

M. *Collins* répondit à CLARKE, & choiſit pour Juge de leur différend M. *Leibnitz*. Il lui envoya ſes réponſes & ſes remarques. Ce Savant les examina, refuſa ſon approbation à pluſieurs d'entr'elles, &

& renvoya le tout à notre Philoſophe. Cette diſpute ſe termina là. Mais il reſtoit à M. *Leibnitz* à répondre à un dernier Ecrit de CLARKE ſur leur propre controverſe. Il ſe diſpoſoit à le faire lorſqu'il mourut. Ainſi finit en 1716 cette guerre philoſophique (*a*).

Il eût été à ſouhaiter pour le repos de CLARKE, qu'il ſe fût occupé plus longtemps à des matières de Philoſophie. Il ſe ſeroit épargné un chagrin que lui causèrent ſes études théologiques qu'il reprit à l'occaſion d'une nouvelle Edition de Pſeaumes & d'Hymnes choiſis pour l'uſage de l'Egliſe Paroiſſiale & des Chapelles dépendantes de l'Egliſe de Saint James. Ce Livre regardoit particulièrement CLARKE, comme Curé de Saint James; & par là il ſembloit qu'il étoit en droit d'y faire des remarques & de réformer les formules des Doxologies comme il le jugeroit à propos, d'autant mieux que ces formules ne ſont réglées ni par les loix, ni par aucune autorité eccléſiaſtique & civile. Ainſi le penſa notre Philoſophe. En conſéquence il changea ces formules.

(*a*) Toutes les Pièces de cette Controverſe ſont inſérées dans le *Recueil de diverſes Pièces ſur la Philoſophie, la Religion Naturelle, l'Hiſtoire, les Mathématiques, &c.* par MM. *Leibnitz, Clarke, Newton, &c.*

Cependant l'Evêque de Londres, ſans examiner ſes raiſons, & ſans aucun égard pour ſon mérite ſupérieur, oſa le cenſurer & l'accuſer de s'être laiſſé ſéduire par les illuſions *de l'orgueil & de l'amour propre*. L'Evêque décidoit d'après ſes propres lumières: mais n'eût-il pas été ſage de s'en défier vis-à-vis d'un génie tranſcendant, digne de la plus haute conſidération, & qui à coup ſûr en devoit ſavoir plus que lui? De quel côté étoit l'*amour propre* & l'*orgueil*, de celui de CLARKE, qui admiré par les plus grands Hommes, pouvoit fort bien ſe croire autoriſé à prendre quelque licence; ou de celui de l'Evêque qui condamnoit avec aigreur un Savant du premier ordre, que la Reine honoroit d'une eſtime particulière, que le grand *Newton* conſultoit, & qui étoit redoutable à l'illuſtre *Leibnitz*? En vérité, c'eſt une étrange choſe que la prévention!

En Angleterre il eſt permis de montrer la vérité au grand jour, & de n'avoir aucun égard au caractère des perſonnes qui peuvent l'avoir méconnue. Le fameux M. *Wiſthon* profita de ce privilége. Il prit le parti de CLARKE, & attaqua ſans ménagement l'Evêque de Londres. Celui-ci répondit, & cette controverſe eut des ſuites: mais notre Philoſophe ſe contenta

d'être tranquille ſpectateur du combat, & ſe renferma dans le ſilence.

Il paroît qu'on lui tint compte de ſa modération; car la Charge de Maître de l'Hôpital de Wigſtan étant devenue vacante, le Chancelier du Duché de Lancaſtre, Milord *Lechmere*, s'empreſſa à la lui offrir. CLARKE l'accepta avec d'autant plus de plaiſir, que cela ne l'obligeoit à aucune ſignature ni aucun ſervice qui euſſent rapport au ſymbole & à la doctrine d'*Athanaſe*. La ſeule reconnoiſſance qu'on exigeoit de lui, étoit qu'il enrichît le Public de quelques-unes de ſes productions. Il étoit donc invité à mettre quelque choſe au jour. Pour répondre à cette invitation, il fit imprimer dix-ſept Sermons prononcés en différentes occaſions, parmi leſquels il y en avoit onze qui n'avoient pas encore paru. Et l'année ſuivante (1725) il publia un *Diſcours ſur la connexion qu'il y a entre les Prophéties du vieux Teſtament, & l'application que les Ecrivains du nouveau Teſtament en font à J. C.* contre le Livre de M. *Collins*, intitulé : *Diſcours ſur les fondemens & les raiſons de la Religion Chrétienne.*

Il ſe préſenta peu de temps après une autre occaſion de reconnoître le mérite de CLARKE. M. *Newton* étant mort en

1727, on lui offrit la place d'Intendant de la Monnoie, qui rapporte annuellement 12 à 1500 livres ſterlings : mais ce revenu très-conſidérable n'éblouit point notre Philoſophe, qui connoiſſoit mieux le prix du temps que l'avantage des richeſſes : il le refuſa. La Philoſophie l'occupoit alors uniquement ; & on ſait que cette Science procure de ſi grandes ſatisfactions à ceux qui l'aiment véritablement, qu'ils ne déſirent rien avec tant de paſſion que de pouvoir s'y livrer tout entiers. Une Lettre ſur les forces vives, ou la proportion de la vîteſſe & de la force des corps en mouvement, fut le fruit de ſes méditations. Cette Lettre adreſſée à *Benjamin Hoadley*, parut dans les Tranſactions Philoſophiques (N°. 401.) CLARKE y prouve que la force des corps eſt proportionnée à la vîteſſe, & non au quarré de la vîteſſe : vérité que M. *de Mairan* a miſe dans le plus grand jour.

Enfin le dernier Ouvrage que publia notre Philoſophe, fut une verſion des douze premiers Livres de l'Iliade d'*Homère*, avec des notes ſavantes. La Cour lui avoit ordonné de la faire pour l'uſage du Prince *Guillaume*. Ce dut être un travail fort agréable pour lui ; car *Homère* avoit été ſon Poëte favori, & il portoit

l'admiration pour cet Auteur juſqu'à l'enthouſiaſme. Auſſi le traduiſit-il avec ſoin. On l'apperçoit bien dans ſa traduction & dans ſes notes, où tout le feu de ce beau génie de l'antiquité eſt totalement développé. Ce Livre eut un ſi grand ſuccès, qu'il lui valut le titre de Prince de tous les Auteurs. (*Longè omnium Princeps.*)

CLARKE avoit alors 54 ans, & il jouiſſoit d'une ſanté aſſez robuſte, pour qu'il dût ſe promettre une longue vie. Mais le 11 Mai 1729, en allant prêcher devant les Juges du Royaume dans leur Chapelle, il fut ſaiſi tout d'un coup d'un mal de côté, ce qui l'obligea de retourner chez lui. On le mit au lit, & il ſe trouva ſi ſoulagé, qu'il ne voulut point qu'on le ſaignât, comme les Médecins l'avoient ordonné. Néanmoins le mal de côté ayant repris le lendemain, on lui fit deux ſaignées, & on lui adminiſtra quelques remèdes, qui produiſirent un ſi bon effet, qu'on le crut abſolument hors de danger. C'étoit une erreur, & ſa convaleſcence n'étoit qu'apparente; car le 17 Mai ſa tête s'embarraſſa tout à coup: il perdit enſuite l'uſage de ſes ſens, & il expira le même jour ſur les huit heures du ſoir.

Sa mort fut un deuil pour tous les gens de bien & pour tous les Savans. Sa famille, ſes

Paroiſſiens & ſes amis verſèrent ſur ſa tombe des larmes amères. Un cortége nombreux aſſiſta à ſes Obsèques. Le fameux Docteur *Burnet*, Evêque de Salisbury, fit ſon Oraiſon funèbre; & il remarqua que le Défunt avoit un ſi grand reſpect pour Dieu, qu'il ne prononçoit jamais ſon ſaint Nom, qu'il n'eût fait auparavant une petite pauſe qui interrompoit viſiblement ſon diſcours.

CLARKE ne s'étoit pas ſeulement rendu recommandable par ſes Ecrits. Sa ſageſſe, la douceur de ſa converſation, ſon affabilité & ſa diſcrétion à l'égard des choſes qu'on lui confioit, l'avoient fait aimer & rechercher de tout le monde. La feue Reine l'honora conſtamment de ſon eſtime juſqu'à ſa mort. Elle conſerva toujours pour lui les ſentimens de reconnoiſſance qu'elle devoit aux inſtructions qu'elle en avoit reçu; & pour en conſerver la mémoire, elle fit mettre ſon buſte avec ceux de MM. *Newton*, *Loke* & *Wollaſton*, dans une grotte de ſes Jardins de Richmond.

Syſtême de CLARKE *ſur l'exiſtence & les attributs de Dieu.*

1. Un être quelconque a exiſté de toute éternité. En effet, puiſque quelque choſe

exiſte aujourd'hui, il eſt clair que quelque choſe a toujours exiſté : autrement il faudroit que les êtres qui exiſtent actuellement fuſſent ſortis du néant, & n'euſſent point de cauſe de leur exiſtence : ce qui implique contradiction. Tout ce qui exiſte doit donc avoir une cauſe de ſon exiſtence ; car il exiſte en vertu d'une néceſſité qu'il trouve dans ſa nature même, auquel cas il eſt éternel par ſoi-même ; ou en conſéquence de la volonté de quelqu'autre être ; & alors il faut que cet autre être ait exiſté avant lui au moins d'une priorité de nature & comme la cauſe eſt connue avant l'effet. C'eſt donc une vérité certaine & évidente, que *quelque choſe a exiſté réellement de toute éternité.*

2. Mais cette choſe ou cet être qui a exiſté de toute éternité, doit être un être indépendant & immuable, & duquel tous les autres qui ſont ou ont été, tirent leur origine. Si cela n'étoit pas, il faudroit qu'il y eût une ſucceſſion d'êtres dépendans & ſujets au changement, qui ſe fuſſent produits les uns les autres dans une progreſſion infinie, ſans avoir aucune cauſe originelle de leur exiſtence ; & cette ſucceſſion eſt impoſſible. Car il eſt évident que tout cet aſſemblage d'êtres ne peut avoir aucune cauſe interne de ſon exiſtence, parce

qu'il n'y a aucun être qui ne dépende de celui qui le précéde, & aucun n'eſt ſuppoſé exiſter par lui-même & néceſſairement : ce qui eſt pourtant la ſeule cauſe intérieure d'exiſtence. Or ſi aucune des parties n'exiſte néceſſairement, il eſt clair que le tout ne peut exiſter néceſſairement ; la néceſſité abſolue d'exiſter n'étant pas une choſe extérieure, relative & accidentelle, mais une propriété eſſentielle de l'être qui exiſte néceſſairement.

Une ſucceſſion infinie d'êtres dépendans ſans cauſe originelle & indépendante, eſt donc une choſe impoſſible : c'eſt ſuppoſer un aſſemblage d'êtres qui n'ont ni cauſe intérieure, ni cauſe extérieure de leur exiſtence ; c'eſt-à dire, des êtres qui conſidérés ſéparément, ont été produits par une cauſe, & qui conſidérés conjointement, n'ont été produits par rien : ce qui eſt contradictoire. D'où il ſuit qu'il faut admettre de toute néceſſité, qu'*un être immuable & indépendant a exiſté de toute éternité.*

3. Cela étant, cet être exiſte néceſſairement & par lui-même. Car tout ce qui exiſte eſt ou ſorti du néant ſans avoir été produit par aucune cauſe que ce ſoit, ou il a été produit par quelque cauſe extérieure, ou il exiſte par lui-même. Or il eſt impoſſible

ble qu'une choſe ſoit ſortie du néant ſans avoir été produite par aucune cauſe; & il eſt également impoſſible que tout ce qui exiſte ait été produit par des cauſes externes, puiſqu'on vient de voir que quelque être indépendant exiſte éternellement. Donc cet *être éternel & indépendant exiſte néceſſairement & par lui-même.*

Au reſte, exiſter par ſoi-même ne ſignifie pas s'être produit ſoi-même; car cette ſignification renfermeroit une contradiction: c'eſt donc exiſter en vertu d'une néceſſité abſolue originairement inhérente dans la nature même de la choſe qui exiſte.

4. Mais quelle peut être l'idée d'un être dont on ne ſauroit nier l'exiſtence? C'eſt la première & la plus ſimple de toutes nos idées, une idée à laquelle il n'eſt pas poſſible de nous ſouſtraire, ſans renoncer tout-à-fait à la faculté de penſer; c'eſt-à-dire, l'idée d'un être très-ſimple, éternel, original, indépendant & infini. Ces trois premiers attributs découlent néceſſairement de l'exiſtence d'un être. A l'égard de celui de l'infini, on conçoit qu'il lui eſt auſſi eſſentiel que les autres, quand après avoir fait tous nos efforts pour nous perſuader que rien d'éternel & d'infini n'exiſte, nous ne pouvons nous empêcher d'imaginer je ne ſai quel néant éternel & infini. Ainſi

nous ſommes réduits à dire le oui & le non, à affirmer qu'il y a quelque choſe de réel dans les idées de l'éternité & de l'immenſité, & à nier en même temps qu'il y ait de la réalité dans ces idées. Donc l'idée d'immenſité & d'infini eſt une idée néceſſaire, qu'il n'eſt pas poſſible de bannir de notre eſprit.

Cependant nous ne pouvons nous former l'idée de l'eſſence de cet être, & cette eſſence eſt une choſe incompréhenſible. Mais il eſt évident que cet être qui exiſte par lui-même, eſt néceſſairement éternel. Car exiſter par ſoi-même, c'eſt exiſter d'une néceſſité abſolue, d'une néceſſité de nature. Or cette néceſſité ne dépendant d'aucune cauſe extérieure, il eſt évident qu'elle doit être toujours la même, & que rien n'eſt capable de la changer, tout ce qui eſt ſujet au changement ne l'étant que par l'impreſſion qui lui vient de la part de quelque agent extérieur. Il eſt donc manifeſte qu'un être qui exiſte par lui-même, doit néceſſairement avoir exiſté de toute éternité, n'avoir point eu de commencement, & continuer à exiſter ſans qu'il y ait jamais de fin à ſon exiſtence.

5. Cet être qui exiſte néceſſairement, eſt donc un être original, indépendant, infini & éternel. Il eſt auſſi unique, & cela

découle naturellement de ces attributs, comme on le démontre par ce raiſonnement.

La néceſſité abſolue eſt ſimple & uniforme : elle ne reconnoît ni différence ni variété ; car toute différence ou variété d'exiſtence procède néceſſairement de quelque cauſe extérieure dont elle dépend. Or il y a une contradiction manifeſte à ſuppoſer deux ou pluſieurs natures différentes exiſtantes par elles-mêmes néceſſairement & indépendamment. En effet, chacune de ces natures étant indépendante de l'autre, on peut ſuppoſer que chacune d'elles exiſte toute ſeule ; & il n'y aura point dans cette ſuppoſition, de contradiction à imaginer que l'autre n'exiſte pas : d'où il s'enſuivra que ni l'une ni l'autre n'exiſteront néceſſairement.

Il n'y a donc que l'eſſence ſimple & unique de l'être exiſtant par lui-même, qui exiſte néceſſairement ; & tout ce qui eſt différent de cette eſſence ne ſauroit néceſſairement exiſter, puiſque la néceſſité abſolue ne connoît ni différence ni diverſité d'exiſtence. *L'unité de Dieu eſt donc une unité de nature & d'eſſence.*

6. Mais quels peuvent être les attributs particuliers de la Divinité ? Premièrement cette Divinité doit être intelligente, puiſ-

qu'elle eſt la cauſe de toutes les choſes différentes dont l'Univers eſt compoſé, & que ces choſes ont des qualités diverſes, ſoit en beauté, ſoit en perfection. Or il eſt dans l'ordre naturel des choſes, que la cauſe doit être plus excellente que l'effet. Donc Dieu ou l'être exiſtant par lui-même, poſsède dans le plus haut degré toutes les perfections de tous les autres êtres. Cette vérité ſe démontre ainſi.

Il eſt impoſſible que l'effet ſoit revêtu d'aucune perfection, qui ne ſe trouve auſſi dans la cauſe. Sans cela, il faudroit que cette perfection eût été produite par rien : ce qui eſt contradictoire. Or il eſt évident qu'un être qui n'eſt point intelligent, ne poſsède pas toutes les perfections de tous les êtres qui ſont dans l'Univers, puiſque l'intelligence eſt une de ces perfections. Donc toutes choſes n'ont pu tirer leur origine d'un être ſans intelligence; & par conſéquent l'être qui exiſte par lui-même, & à qui toutes choſes doivent leur origine, doit néceſſairement être *intelligent*.

7. De-là il ſuit que cet être doit être auſſi *libre*; car une intelligence ſans liberté n'eſt pas, à proprement parler, une intelligence. Otez la liberté à un être, vous lui ôtez le pouvoir d'agir. Il ne peut être la cauſe de rien. Il n'y a en lui rien d'actif: tout y eſt

purement paſſif; car agir néceſſairement n'eſt point agir du tout : c'eſt être patient & non agent.

8. Il eſt également évident que ce même être exiſtant par lui-même poſsède une *puiſſance infinie*. En effet, puiſqu'il n'y a que lui qui exiſte par lui-même; puiſque tout ce qui exiſte dans l'Univers a été fait par lui, & dépend abſolument de lui; & puiſqu'enfin tout ce qu'il y a de puiſſance dans le monde vient de lui, & lui eſt parfaitement ſoumiſe & ſubordonnée, comme on l'a ſuffiſamment démontré, il eſt évident que rien ne doit s'oppoſer à ſa volonté. Il a donc une puiſſance ſans bornes, & le pouvoir de faire ce qu'il lui plaît avec la plus grande facilité, & de la manière la plus parfaite qu'il ſoit poſſible de concevoir.

9. C'eſt encore une conſéquence néceſſaire de tout ce qui a été établi, que le Tout-Puiſſant poſsède *une ſageſſe infinie*. Il eſt en effet de la dernière évidence, qu'un être qui eſt infini, préſent par-tout, & ſouverainement intelligent, doit parfaitement connoître toutes choſes. Lui qui eſt ſeul éternel & exiſtant par lui-même, qui eſt la cauſe unique & l'auteur de tout ce qui exiſte, de qui ſeul, comme de ſa ſource, dérive tout ce que les êtres ont de faculté &

de puiſſance, doit néceſſairement connoître toutes les conſéquences dont il eſt lui-même l'auteur, c'eſt-à-dire toutes les poſſibilités des choſes futures. Il doit ſavoir ce qui s'accorde le mieux avec les règles de ſa bonté & de ſa ſageſſe. Revêtu d'ailleurs d'une puiſſance infinie, qu'eſt-ce qui peut s'oppoſer à ſa volonté, & empêcher qu'il ne faſſe ce qu'il connoît être le meilleur & le plus ſage? D'où il ſuit manifeſtement que tout ce que le Tout-Puiſſant a fait ne peut qu'être *infiniment ſage.*

10. Enfin un être infiniment ſage, & qui fait toujours ce qu'il connoît être le meilleur, doit ſans ceſſe agir conformément aux règles les plus ſévères de la bonté, de la vérité, de la juſtice, & des autres perfections morales. Et par conſéquent il poſsède *une bonté, une juſtice & une vérité infinies*, & toutes les autres perfections qui conviennent au ſouverain Gouverneur & au ſouverain Juge du monde.

C.P.R.

Allégorie de Collins

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III

COLLINS.*

VOICI un des plus ſubtils & en même temps un des plus dangereux Métaphyſiciens modernes. Il n'eût mérité que des éloges, s'il ſe fût toujours renfermé dans le cercle étroit des connoiſſances que peut acquérir l'eſprit humain: mais plus téméraire que ſage, il oſa toucher à des matières fort ſupérieures à ſes lumières. On dit que la corruption qui règne parmi les Chrétiens; & l'eſprit perſécuteur du Clergé, l'avoient porté à croire que la Religion, telle qu'elle étoit dans ſon temps, étoit pernicieuſe au genre humain. Cette erreur dans laquelle il étoit tombé, l'engagea à compoſer des Ouvrages qui ont indigné avec raiſon tous les gens de bien. Oublions, pour l'honneur de la Philoſophie, qu'il les a compoſés. Tirons un voile ſur des écarts qui tacheroient la réputation de ce beau génie. Rejettons-les ſur les foibleſſes de notre entendement: & con-

* *Hiſtory of Works of the Learned. Vol. IX. Bibliothèque raiſonnée*, Tom. IV, Part. I. *Critique déſintéreſſée des Journaux Littéraires. Dictionnaire Hiſtorique & Critique* de M, *Chauffepié*, Art. *Collins.* Et ſes Ouvrages.

tens d'en gémir en ſecret, arrêtons-nous à ſa profonde ſagacité dans les matières métaphyſiques. C'eſt le moyen de le voir tel qu'il eſt, & de remplir le plan de ce volume.

Antoine COLLINS naquit à Heſton, dans le Comté de Middleſex, le 21 Juin 1676, de *Henri Collins*, Gentilhomme aſſez riche. Ses études n'annoncèrent rien d'extraordinaire; & il ſe maria en 1698 avec la fille du Chevalier *François Child*, nommée *Marthe*, ſans avoir donné des marques de cette grande ſagacité qui lui a acquis une réputation ſi étendue. Mais ayant fait connoiſſance avec M. *Loke*, ſon génie ſe développa: cet illuſtre Anglois en porta un jugement avantageux. COLLINS entretint avec lui un commerce de lettres. Les lumières qu'il acquit par là, jointes à ſon application à l'étude, mirent enfin en jeu toutes les facultés de ſon entendement. Il redoubla d'ardeur; & s'étant livré à une profonde méditation, il compoſa un Ouvrage très-philoſophique *ſur l'uſage de la raiſon, dans les propoſitions dont l'évidence dépend du témoignage humain.* Il avança dans cet Ouvrage publié ſous le titre d'*Eſſai*, quelques opinions qui furent conteſtées par le Docteur *Clarke*; & il attaqua en même temps les *Réflexions ſur*

la Trinité du Docteur *François Gaſtrell*, depuis Evêque de Cheſter. Il ſe trouva ainſi engagé dans une petite diſpute qui l'entraîna dans une autre plus conſidérable. Ce fut avec MM. *Clarke* & *Dodwel*, qui étoient partagés ſur la queſtion de l'*immortalité naturelle*; & il publia pluſieurs Pièces ſur cette matière.

Il paroît que cette occupation lui donna du goût pour la controverſe; car il ſe mêla fort gratuitement d'une conteſtation purement théologique ſur ces queſtions: L'Egliſe a-t-elle le pouvoir d'ordonner des Rits & des Cérémonies? Et quelle eſt ſon autorité dans les controverſes de Foi? On prétend avec raiſon qu'il y fut porté par un motif perſonnel; car le titre de l'Ouvrage qu'il publia là-deſſus, décèle un homme chagrin & paſſionné. Ce titre eſt: *La Friponnerie Eccléſiaſtique portée à ſon comble; ou découverte de la fraude, par laquelle on a inſéré dans l'article XX de la Confeſſion de l'Egliſe Anglicane, que l'Egliſe peut ordonner des Rits*, &c. COLLINS ſoutenoit qu'elle ne le peut pas, & qu'elle n'a point d'autorité dans les controverſes de Foi. Il adopta ce ſentiment avec tant de chaleur, qu'il ne laiſſoit rien échapper de ce qui pouvoit lui donner atteinte. Son Ouvrage fut attaqué par un Prêtre, lequel le traita

fort durement dans un Ecrit intitulé : *Apologie de l'Egliſe Anglicane, contre les calomnies d'un Libelle intitulé : La Friponnerie Eccléſiaſtique*, &c. Notre Philoſophe répondit, & abandonna cette querelle pour s'occuper d'une autre matière qui l'affecta beaucoup.

L'Archevêque de Dublin ayant ſoutenu dans un Sermon, que la prédeſtination & preſcience divine étoient d'accord avec la liberté de l'homme, COLLINS fut frappé de cette propoſition. Il en fit le ſujet d'une Brochure qui donna lieu à deux Ouvrages fameux, & d'une métaphyſique très-ſubtile ; l'un ſur la liberté de penſer, & l'autre ſur la liberté de l'homme. Ce fut en 1711 qu'il en conçut le projet. En examinant ces deux ſujets, il en ſentit toute la difficulté & l'importance. Les embarras ſe multiplioient même ſous ſa plume. Dans cette perplexité, il crut devoir conſulter les Savans ſur cette matière. Après avoir vu à Londres ceux dont il pouvoit recevoir des lumières, il partit pour la Hollande, afin de communiquer ſes idées aux Philoſophes de ce Pays. Les uns ne les approuvèrent pas ; & on ignore ce que les autres en penſèrent.

Il revint à Londres à la fin de la même année ; & ce ne fut qu'en 1713 que parut

ſon Ouvrage ſur la liberté de penſer. Ce n'étoit qu'une Brochure, mais ſi pleine de choſes, & de choſes ſi répréhenſibles, qu'elle fut dénoncée au Gouvernement comme impie. Véritablement l'Auteur y avoit fait un abus étrange de ſon eſprit. Il oſoit attaquer ſans pudeur l'authenticité des Livres ſaints; & par une ſuite de cette haine qu'il avoit pour les mauvais Prêtres, il faiſoit un portrait odieux du Clergé. Cela étoit tourné généralement & d'une manière à faire croire qu'il en vouloit plutôt à l'Idolâtrie Païenne, & à ce qu'on appelle en Angleterre la ſuperſtition du Paganiſme, qu'au Chriſtianiſme même & aux Livres ſacrés. Cet artifice rendoit le mal encore plus dangereux. M. *Wiſthon* fut le premier qui le dévoila. Il repouſſa avec force les raiſonnemens de COLLINS; & ſon exemple lui ſuſcita pluſieurs adverſaires, qui publièrent coup ſur coup une foule de Brochures où les injures ne ſont point épargnées. Notre Philoſophe avoit gardé l'anonyme: mais ſon Imprimeur l'ayant découvert, il ne ſe crut point en ſûreté à Londres. Il ſe ſauva en Hollande, & de-là il paſſa en Flandres. Son deſſein étoit de venir à Paris: il avoit même donné des ordres aux Domeſtiques qu'il avoit laiſſés chez lui, de venir le trouver à Calais:

mais la mort d'un proche parent qui étoit auſſi ſon ami, l'obligea de retourner à Londres. Il y trouva ſes affaires pacifiées, & y vécut aſſez tranquille. Pour mettre cette tranquillité à profit, il travailla à ſon Ouvrage ſur la liberté de l'homme. Cet Ouvrage parut en 1715 ſous ce titre: *Recherches Philoſophiques ſur la liberté de l'homme;* & il eut le ſort de toutes les productions hardies, il fut admiré & fortement cenſuré *.

Des affaires convenables à ſon état occupèrent COLLINS pendant quelques années. Il exerça la charge de Juge de Paix & de Lieutenant de Province dans le Comté d'Eſſex pendant trois ans. Il en fut enſuite nommé Tréſorier: ce qui fit grand plaiſir aux Créanciers de ce Comté. Car notre Philoſophe ne paſſoit pas ſeulement pour homme de génie: il étoit encore eſtimé par les qualités du cœur. Extrêmement ſenſible & compatiſſant aux malheurs d'autrui, il mettoit tout en uſage pour les adoucir. On le ſavoit, & c'eſt ce qui cauſoit cette grande joie. En effet, quoique ce Comté dût des ſommes conſidérables, COLLINS arrangea ſi bien les affaires, qu'il les acquitta dans l'eſpace de quatre ans. Il commença d'abord à payer

* Voyez l'Hiſtoire de *Clarke*.

les pauvres de ſa propre bourſe : il promit aux riches de payer l'intérêt de leur argent, juſqu'à ce qu'il pût rembourſer le capital.

A peine COLLINS venoit de terminer cette bonne œuvre, qu'il perdit ſon fils. Ses entrailles s'émurent, & cette perte lui rappela encore avec plus de vivacité celle de ſon épouſe qu'il avoit faite quelque temps auparavant. Ses amis craignant que ſeul livré à ſa douleur & à ſes réflexions, il ne tombât dans quelque fâcheuſe maladie, employèrent tout le crédit que ſon amitié pour eux leur donnoit, pour le déterminer à prendre une nouvelle compagne. Ils y parvinrent, & COLLINS ſe remaria en 1724 avec la fille du Chevalier *Wotheſley*, Baronnet.

Il auroit été à ſouhaiter que ce nouvel engagement eût déſormais diſtrait notre Philoſophe de l'étude, ou que des emplois conformes à ſon état euſſent abſolument diſpoſé de ſon temps; le reſte de ſa vie auroit été plus tranquille, & nous n'aurions pas à gémir de ſes écarts. Mais un Prêtre lui ayant par malheur rappelé ſa diſpute ſur l'autorité de l'Egliſe Anglicane, il voulut mettre ſon ſentiment là-deſſus dans un plus grand jour. A cette fin, il publia un *Eſſai Hiſtorique & Critique*

ſur les trente-neuf articles de l'Egliſe Anglicane. C'eſt une réponſe à l'*Apologie de l'Egliſe Anglicane*, & à l'*Eſſai ſur les trente-neuf articles*, par le Docteur *Bennet.* Et comme cet Ouvrage l'engagea dans l'étude de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, il voulut examiner les fondemens de la Religion Chrétienne : examen qui, avec les diſpoſitions où il étoit, ne pouvoit que lui être nuiſible. Auſſi donna-t-il entièrement dans l'erreur. Son intention étoit d'abord de faire voir que le Chriſtianiſme eſt fondé ſur le Judaïſme; c'eſt-à-dire, que le nouveau Teſtament eſt fondé ſur l'ancien; que les preuves les plus convaincantes en faveur de la Religion Chrétienne, ſont tirées de l'accompliſſement des Prophéties; que ſi ces preuves ſont ſolides, la Religion Chrétienne eſt invinciblement établie; & que ſi elles ne le ſont pas, cette Religion eſt fauſſe. Or il crut que ces preuves étoient typiques & allégoriques. Ce fut en accumulant les ſophiſmes qu'il tâcha de ſe le perſuader. Il voulut auſſi le faire croire au Public; & pour cela il mit au jour un *Diſcours ſur les fondemens & les raiſons de la Religion Chrétienne*, &c. qui lui fit un tort conſidérable. On l'attaqua de toutes parts. M. *Wiſthon* fut un des principaux adverſaires. Quoique ce Diſ-

cours ſoit extrêmement ſubtil & captieux, M. *Wiſthon* y démêla fort bien les ſuppoſitions ou les propoſitions affirmatives, qui ne ſont ſoutenues d'aucune preuve réelle & authentique. Il en fit une liſte, & par là il mit en évidence la foibleſſe des argumens de COLLINS. Non content d'attaquer l'Ouvrage, M. *Wiſthon* en vient à des perſonnalités; & il faut avouer qu'il eût beaucoup mieux fait de les ſupprimer. C'eſt un fort mauvais moyen que celui des injures pour faire revenir quelqu'un de l'erreur. La vérité, & ſur-tout celle du Chriſtianiſme, doit être annoncée avec ſimplicité. On eſt aſſez perſuadé qu'un homme qui ſe fâche a tort; & dans une cauſe auſſi excellente que celle que M. *Wiſthon* ſoutenoit, le ton de la modération étoit le ſeul qu'il y avoit à prendre. Auſſi un Journaliſte Anglois * en rendant compte de l'Ouvrage de M. *Wiſthon*, remarque » que ſes expreſſions ſont un peu coléri-» ques, & que ſon antagoniſte pourra bien » être charmé de ſes emportemens, & y » trouver quelque motif ſecret de triom-» phe ». Il paroît certain que cela fit un peu tort à l'Ouvrage, & que ce fut là une des raiſons qui rendirent inutiles les dé-

* M. *Armand de la Chapelle. Bibliothèque Angloiſe*, Tom. XI, Part. I, pag. 283, &c.

marches qu'il fit auprès du Chancelier, pour obtenir la révocation de la Commiſſion de Juge de Paix qu'avoit COLLINS, & dont il croyoit qu'il s'étoit rendu indigne par ſon *Diſcours*.

Notre Philoſophe eut un adverſaire moins célèbre que M. *Wiſthon*, mais plus modéré que lui : ce fut M. *Gréene*, qui combattit ſon Ouvrage avec des raiſons d'autant plus victorieuſes, qu'elles étoient tout à la fois polies & ſolides. COLLINS en ſentit toute la force, & pour ſa défenſe il publia un Ecrit intitulé : *Lettre de l'Auteur du Diſcours des fondemens, &c. pour ſervir de réponſe aux Lettres de M. Gréen.* Il travailla enſuite à fortifier ſon Ouvrage par de nouvelles preuves ; & il mit au jour à cette fin un Livre intitulé : *Syſtême ſur le ſens littéral des Oracles, examiné par rapport à la diſpute agitée à l'occaſion d'un Livre publié depuis peu ſous ce titre : Diſcours ſur les fondemens, &c.* Dans ce *Syſtême*, après s'être défendu autant qu'il lui eſt poſſible, il finit par ces termes remarquables : » Le véritable & unique Syſtême ſe-
» lon lequel le monde doit & veut être
» conduit, ſe réduit à deux choſes. 1°. A
» établir une liberté de croire & de pra i-
» quer tout ce qu'on voudroit, & qui ne
» ieroit pas préjudiciable à la paix & au
» bonheur

» bonheur de la ſociété. Par là les hom-
» mes auroient le droit de ſuivre leur
» conſcience qui relève de Dieu ſeul.
» 2°. A ce que la loi naturelle ſeule, dont
» l'obſervation eſt abſolument néceſſaire
» à la ſociété, & tout ce qui peut être
» fondé ſur elle, fût appuyé par les ſanc-
» tions civiles des Magiſtrats; puiſque
» cette loi ne ſeroit jamais mieux enten-
» due, mieux établie & mieux pratiquée,
» que lorſqu'il n'y auroit de peines éta-
» blies que contre l'infraction ſeule qu'on
» y feroit, & qu'on mettroit un frein à la
» fureur & au zèle des hommes ſur d'au-
» tres ſujets à l'égard deſquels leur de-
» voir eſt entièrement perſonnel, & con-
» ſiſte à s'inſtruire le mieux qu'il leur eſt
» poſſible; à acquieſcer aux opinions à
» proportion du degré d'évidence qu'ils
» ont de leur vérité; & à pratiquer les cho-
» ſes (indifférentes) qu'ils ſont convaincus
» qu'il eſt de leur devoir d'obſerver, laiſ-
» ſant de la même manière aux autres la
» liberté de ſe conduire à leur gré. Oh!
» quelle piété, quel reſpect pour Dieu,
» (qui conſiſte en ce que chacun le ſerve
» ſuivant les mouvemens de ſa conſcience)
» quelle vertu, quel ordre, quelle paix
» ne verroit-on pas régner dans le mon-
» de, ſi les hommes n'avoient en vue que

» la piété, la vertu, l'ordre & la paix ;
» & qu'ils ne fiſſent cas de tout le reſte,
» que comme des moyens par rapport à
» la fin ! (*a*)

Des propoſitions ſi hardies, quelque philoſophiques qu'elles ſoient, ne pouvoient manquer d'être cenſurées, d'autant mieux qu'elles tenoient au fond du Syſtême entièrement repréhenſible. Auſſi tout l'Ouvrage le fut-il très-vigoureuſement par une foule d'Auteurs, & entr'autres par M. *Wiſthon*, zélé adverſaire de COLLINS (*b*). Ce ne fut pas ſans chagrin que notre Philoſophe vit fondre ſur lui cet orage. Il étoit ſujet depuis quelques années à des accès de gravelle. Ses douleurs provoquées apparemment par les violences qu'il ſe fit dans cette occaſion, ſe firent ſentir avec plus de vivacité, & il ſuccomba le 13 Décembre 1729. Avant que d'expirer, il déclara, qu'*ayant toujours travaillé le mieux qu'il lui avoit été poſſible à ſervir Dieu, ſon Roi & ſa Patrie, il étoit perſuadé qu'il alloit dans le ſéjour deſtiné à ceux qui l'aiment.* Il ajouta : *La Religion Catholique conſiſte à aimer Dieu & ſon prochain ;* & il

(*a*) *Syſtême ſur le ſens littéral des Oracles*, ch. 13.

(*b*) On peut voir la liſte des Ouvrages qui ont été publiés contre ce Syſtême, dans le *Dictionnaire Hiſtorique & Critique* de M. *Chauffepié*, Art. COLLINS.

exhorta ceux qui étoient autour de lui à ne jamais perdre ces principes de vue. Il fut enterré dans la Chapelle qui porte le titre d'Oxford, où sa femme lui fit ériger un monument avec une épitaphe.

Quoique COLLINS eût beaucoup d'ennemis, on le regretta presque universellement. Les Gens de Lettres perdirent en lui un bienfaiteur & un véritable ami; les pauvres, un père qui les soulageoit autant qu'il le pouvoit; & tous ceux qui connoissoient les qualités de son cœur, répandirent des larmes sur sa tombe. Sa Bibliothèque étoit ouverte à tous les Savans. Il se faisoit un plaisir de communiquer toutes les lumières & tous les secours qui dépendoient de lui. Cette bonté d'ame s'étendoit même sur ceux qui écrivoient contre ses Ouvrages: il étoit si obligeant, qu'il leur expliquoit ses sentimens, & leur indiquoit la manière de les attaquer avec avantage. Quel homme, s'il eût eu plus de docilité, ou si l'objet de ses études eût toujours été au niveau de ses lumières & des forces de l'esprit humain!

Système de COLLINS *sur l'usage de la raison, dans les propositions dont l'évidence dépend du témoignage humain.*

La raison est cette faculté de l'ame par

laquelle elle reconnoît la vérité ou la fauſſeté, la probabilité ou l'improbabilité d'une propoſition. Cette faculté tient ſa partie ſur toutes ſortes de propoſitions, & ſon acquieſcement eſt proportionné au degré d'évidence de chaque propoſition. Le témoignage peut produire cet acquieſcement; mais il faut que les témoins ſoient dignes de foi, & que les choſes qu'ils rapportent ſoient croyables. Les témoins ſont dignes de foi, lorſqu'ils ont eu les moyens d'être inſtruits, qu'ils ſont doués de la capacité néceſſaire pour comprendre, & qu'ils ont de la probité & du déſintéreſſement. Les choſes ſont croyables, 1°. lorſque les termes dont on ſe ſert répondent à des idées connues, ou à des idées que nous pouvons former; 2°. que les termes répondent aux idées auxquelles l'uſage ordinaire du langage les a appropriés; & 3°. que ces idées ne ſe combattent pas miſes en contradiction, & qu'elles ne ſont point contraires à ce que nous connoiſſons pour vrai par l'uſage de nos facultés.

Ainſi quand même une propoſition ſeroit abſolument improbable, ſi elle vient d'une perſonne digne de foi, & qu'elle ne contrediſe point une autre propoſition évidente par elle-même, ou reçue, ou dont les idées s'accordent par le moyen d'une

idée moyenne, on peut l'admettre comme une vérité.

Voilà ce qui rend un fait croyable, quel que ſoit le témoignage ſur lequel il eſt fondé.

Tout ceci ne regarde que les propoſitions dont l'évidence dépend du témoignage humain. Mais il eſt encore d'autres propoſitions où l'on doit faire un autre uſage de la raiſon : ce ſont celles qui regardent les choſes qu'on ſuppoſe, purement ſur le témoignage humain, venir de Dieu. Cet uſage conſiſte à trouver dans une révélation un ſens conforme aux principes de la raiſon, quoiqu'ils paroiſſent d'abord contraires à la raiſon, & en oppoſition les uns avec les autres. Il faut donc, pour qu'une révélation ſoit utile & croyable, que le ſens littéral ſoit faux, mais que le ſens réel ſoit conforme aux notions les plus juſtes de la raiſon. On doit donc examiner ſi les termes ſont ſuſceptibles d'une manière ou d'autre, d'un ſens raiſonnable.

Ce n'eſt point encore aſſez de donner un ſens vrai à des termes, qui pris à la lettre, expriment une choſe fauſſe : on doit encore avoir cet égard pour des Ecrits qu'on ſuppoſe, ſur le témoignage humain, venir de Dieu, de ne pas rejetter le tout à

cauſe de quelques paſſages, qu'on ne peut ſuppoſer qu'ils viennent de Dieu; mais il faut plutôt préſumer qu'ils ont été ajoutés au texte dans quelque vue particulière, & pour quelque deſſein: au lieu qu'on peut fort bien rejetter des Ecrits purement humains, ou nier qu'ils ſoient des Auteurs dont ils portent le nom, ſi l'on y trouve diverſes choſes incompatibles avec le caractère des Auteurs, ou qui ne conviennent pas au temps dans lequel ils ont vécu; parce qu'il n'y a point de raiſon qui puiſſe engager des gens zélés ou entreprenans à faire des additions à des Livres, qu'on ne regarde point comme néceſſaires pour réglér nos ſentimens & notre conduite.

De-là il ſuit qu'on doit bien diſtinguer entre les choſes qui ſont au-deſſus de la raiſon, & celles qui ſont contraires à la raiſon, afin d'être bien convaincu qu'on peut croire des choſes qu'on ne peut comprendre. Et voici comment.

Il y a deux ſortes de propoſitions; les unes où nous acquieſçons; les autres que nous ne pouvons admettre. Or les propoſitions, de quelque façon qu'elles nous ſoient énoncées, conſiſtant en des termes qui répondent à des idées & à leurs relations, nous y acquieſçons lorſque les rela-

tions, entre les idées jointes enſemble, ſont conformes à la raiſon, & nous les rejettons quand elles y ſont contraires. Ainſi l'acquieſcement ſuit la perception de l'accord des idées, comme la rejection eſt une ſuite de celle de l'oppoſition des idées.

Cela poſé, ſi l'on voit une démonſtration de la vérité d'une propoſition, & qu'on découvre d'un autre côté des abſurdités ou des paradoxes qui découlent de la choſe démontrée, on doit ſuſpendre ſon jugement, parce qu'il y a égalité d'évidence. Car l'abſurdité ou la contradiction renfermée dans une propoſition, eſt une démonſtration auſſi évidente de la fauſſeté de cette propoſition, qu'aucune preuve *à priori* le peut être de ſa vérité, parce que la perception de l'oppoſition de nos idées eſt auſſi claire que celle de leur convenance.

Tel eſt préciſément le cas où ſe trouvent les Ecrits de la révélation, auxquels nous devons par conſéquent notre acquieſcement, parce que le ſens réel eſt conforme à notre raiſon, quoique le ſens littéral ſoit faux.

En un mot, lorſque nous avons aſſez de capacité pour appercevoir la vérité d'une propoſition, nous en avons auſſi aſſez pour découvrir qu'il n'y a point d'oppoſition entre cette propoſition & une autre qui eſt véritable.

Syſtême de COLLINS *ſur la liberté.*

On définit la liberté le pouvoir de faire en tout temps des choſes différentes ou oppoſées. Ainſi l'homme eſt libre, s'il n'eſt pas toujours invinciblement déterminé à chaque inſtant par les circonſtances où il ſe trouve, & par les cauſes qui le meuvent, à faire préciſément l'action qu'il fait, & à ne pouvoir pas en faire une autre. Au contraire, il eſt un agent néceſſaire, ſi toutes ſes actions ſont tellement déterminées par les cauſes qui les précédent, qu'il ſoit impoſſible qu'il puiſſe ne pas les faire. La liberté ne conſiſte donc pas à faire ce qu'on veut, de telle ſorte que ſi on ne vouloit pas, on feroit même toute autre choſe; ou bien elle n'eſt pas le pouvoir de faire ou de ne pas faire une action, ſuivant la détermination ou la penſée de notre eſprit, par laquelle l'un eſt préféré à l'autre: car la liberté eſt priſe ici pour une exemption des empêchemens extérieurs qui peuvent s'oppoſer à une action, & ne convient nullement à la liberté proprement dite, qui eſt exempte de toute néceſſité.

Pour mettre ceci dans le plus grand jour, il faut examiner les actions de l'homme, qui

qui caractériſe en quelque ſorte ſa véritable liberté. Or ces actions ſont : 1°. la perception des idées : 2°. le jugement qu'on fait des propoſitions : 3°. la volonté : 4°. l'exécution de cette volonté.

1. La perception des idées eſt une action néceſſaire à l'homme. En effet, les idées de *ſenſation* & de *réflexion* * ſe préſentent à nous, ſoit que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, & nous ne ſaurions les rejetter. Lorſque nous ſommes éveillés, les objets font impreſſion ſur nos ſens malgré nous, & par là les idées de ſenſation ſont néceſſaires.

Quand nous penſons, nous ne pouvons point ne pas ſentir que nous penſons ; par conſéquent nos idées de réflexions ſont néceſſaires. Or ſi ces idées nous viennent néceſſairement, chaque idée eſt néceſſairement ce qu'elle eſt dans notre eſprit ; car il n'eſt pas poſſible qu'une choſe ſoit différente d'elle-même.

Cette première action néceſſaire (la perception) eſt donc le fondement & la cauſe de toutes les autres actions intelligentes de l'homme, & les rend auſſi néceſſaires.

2. La ſeconde action de l'homme par rapport à la liberté, eſt de juger des pro-

* Pour l'intelligence de ceci, voyez le Syſtême de *Loke* ſur la nature de l'entendement.

poſitions. Mais toute propoſition doit paroître ou évidente par elle-même, ou évidente par preuves, ou probable ou improbable, ou douteuſe ou fauſſe. Ce ſont là les différentes apparences ſelon leſquelles elles ſe préſentent à notre eſprit; & comme elles ſont fondées ſur notre capacité & ſur le degré de lumières que ces propoſitions renferment par rapport à nous, nous ne ſommes pas plus les maîtres de changer ces apparences, que nous le ſommes de changer l'idée qu'une couleur produit en nous. Nous ne pouvons pas non plus juger d'une manière contraire à ces apparences: car qu'eſt-ce que juger d'une propoſition, ſi ce n'eſt juger qu'une propoſition paroît être ce qu'elle paroît être? ce que nous ne ſaurions nous empêcher de faire ſans nous mentir à nous-mêmes, c'eſt-à-dire ſans faire une choſe impoſſible.

3. On appelle *Vouloir*, l'exercice de la volonté. Et on définit la *Volonté* le pouvoir que l'homme a de ſe déterminer à commencer ou à s'abſtenir de faire une action, à la continuer ou à la finir. Cela poſé, il s'agit de ſavoir ſi l'homme eſt libre de vouloir ou de ne vouloir pas. La réponſe à cette queſtion eſt qu'il n'a pas cette liberté. En effet, il ne peut pas reſter

dans l'incertitude ſans produire un acte de volonté pour cette ſuſpenſion. Il veut donc : il n'eſt donc pas libre de vouloir ou de ne vouloir pas. Ainſi toutes les fois qu'on nous propoſe quelque choſe à faire, il faut néceſſairement que nous produiſions quelqu'acte de volonté ; & nous ne ſommes pas moins déterminés à vouloir, parce que nous ſuſpendons notre volonté ou notre choix, puiſque la ſuſpenſion de la volonté eſt elle-même un acte de la volonté.

Mais cette ſuſpenſion ou cet acte, par lequel nous voulons préférer une choſe à une autre, faire celle-ci ou celle-là, n'eſt-elle point une liberté ? Non ſans doute. Car de pluſieurs objets entre leſquels nous voudrons choiſir, nous appercevrons quelque différence ; de ſorte que l'un, à tout prendre, nous paroîtra meilleur ou moins mauvais que les autres.

Vouloir ou *Préférer*, ſera donc la même choſe par rapport au bien & au mal, que juger par rapport au vrai ou au faux. Ce qui ſignifie que nous jugerons qu'une choſe eſt meilleure ou moins mauvaiſe qu'une autre, avant que de produire un acte de la volonté. C'eſt pourquoi, comme nous jugeons du vrai & du faux par les apparences, il faut auſſi que nous vou-

lions ou que nous préférions les choſes ſuivant ce qu'elles nous paroiſſent être, à moins que nous puiſſions nous mentir à nous-mêmes, c'eſt-à-dire, croire que la même choſe que nous croyons la meilleure eſt la plus mauvaiſe. Suppoſé qu'un être doué de ſentiment eſt capable de vouloir ou de préférer le mal pour le bien, c'eſt nier que cet être ſoit véritablement doué de ſentiment. Car tous les hommes, tant qu'ils ont l'uſage de la raiſon, cherchent le plaiſir & la félicité, & évitent la douleur & le malheur, & cela dans le temps même que leur volonté les porte à des actions qu'ils croyent devoir être ſuivies des conſéquences les plus terribles.

On demandera peut-être ſi nous n'avons pas la liberté du choix entre des choſes indifférentes ou ſemblables. Premièrement, ſi l'homme n'eſt libre qu'alors, il eſt preſque toujours *néceſſité*; car de tous les objets de la volonté, il n'en eſt qu'un très-petit nombre qui ſoit parfaitement ſemblable. Ainſi l'homme eſt un agent néceſſaire dans tous les cas où il y a une différence ſenſible entre les objets, & par conſéquent dans tous les cas qui regardent la Morale. Voilà donc la liberté réduite à rien, ou du moins à très-peu de choſe.

En ſecond lieu, lorſqu'on fait un choix,

il ne peut y avoir une égalité de circonſtances qui le précéde. Il ne ſuffit pas, pour rendre les choſes égales à la volonté, qu'elles ſoient ſemblables, ou qu'il y ait de la reſſemblance entr'elles. Toutes les différentes modifications de l'homme, ſes opinions, ſes préjugés; ſon tempérament, ſes habitudes, & la ſituation où il ſe trouve, ont part à ſon choix, & n'en ſont pas moins les cauſes que les objets extérieurs entre leſquels il choiſit. Et ces choſes-là feront toujours pencher ſa volonté, la détermineront, & lui rendront le choix qu'il fait préférable à tout autre, quelque reſſemblance qu'il puiſſe y avoir entre les objets qu'il choiſit.

Enfin, ſi l'on ſuppoſe abſolument une véritable & parfaite égalité ou indifférence, on ne pourra faire aucun choix. Car pour faire un choix, il faut un motif; il faut avoir la volonté de choiſir: autrement on ne choiſiroit point. Il eſt donc impoſſible qu'on faſſe un choix dans une véritable égalité de circonſtances. D'où il faut conclure que la volonté de l'homme eſt toujours déterminée néceſſairement.

4. Lorſque la volonté eſt formée, l'*action* doit ſuivre néceſſairement, parce que nous ne voulons que pour exécuter. Et s'il arrive que nous changions de volonté

après avoir commencé l'action, nous ſommes portés néceſſairement à ne pas continuer de la faire, & à ſuivre la nouvelle volonté que nous avons de ne pas agir. Pour être convaincu que l'homme eſt un agent néceſſaire, il n'y a qu'à faire attention que toutes ſes actions ont un commencement: or ce qui a un commencement doit avoir une cauſe, & toute cauſe eſt néceſſaire. Donc la liberté de pouvoir agir ou de n'agir pas, ou de faire des actions différentes ou oppoſées en vertu des mêmes cauſes, eſt une liberté impoſſible. Et cette conſéquence eſt très-conforme à la raiſon.

Un être raiſonnable, tel que l'homme, doit être néceſſairement déterminé par ce qui lui paroît évident, probable ou improbable. Qu'y a-t-il en effet de plus déraiſonnable & de plus contradictoire que d'être capable de regarder comme vrai ce qui nous paroît évidemment faux, & de regarder comme faux ce qui nous paroît évidemment vrai; c'eſt-à-dire, de donner un démenti à nos propres lumières?

D'ailleurs, ſi l'homme n'agiſſoit pas néceſſairement, s'il n'étoit pas néceſſairement déterminé par la douleur ou par le plaiſir, il n'auroit aucune idée du bien moral & de la vertu, ni aucun motif pour

s'y attacher. Ce ſeroit inutilement que dans la ſociété on propoſeroit des récompenſes, qui en ſont la baſe & le ſoutien. A quoi ſerviroient les loix, ſi le plaiſir & la douleur n'étoient point des cauſes qui puſſent déterminer ſa volonté? S'il pouvoit choiſir la douleur comme douleur, & éviter le plaiſir conſidéré comme tel, les récompenſes & les châtimens ne ſauroient lui fournir des motifs pour faire une action ou pour s'en abſtenir. Mais ſi l'eſpérance du plaiſir & la crainte de la douleur agiſſent néceſſairement ſur les hommes, & qu'il leur ſoit impoſſible de ne pas choiſir ce qui leur paroît bon, & de ne pas éviter ce qui leur ſemble mauvais, les châtimens & les récompenſes ſont des choſes néceſſaires.

Cela étant, on pourra demander de quelle utilité peuvent être les châtimens, puiſque les hommes ſont des agens néceſſaires? N'eſt-il pas injuſte de les punir pour des choſes qu'ils ont été forcés de faire? Non ſans doute. Ce n'eſt point comme agent libre qu'on punit un homme qui a commis quelque crime, mais comme agent volontaire. Les loix, conformément à la juſtice & à la raiſon, ne regardent que la volonté. Elles n'ont aucun égard aux autres cauſes qui ont précédé

l'action. C'eſt la crainte de la douleur, & l'eſpérance du plaiſir que promettent ces loix, qui a dû former la volonté. Si cela n'a pas ſuffi, & que par la force de la tentation, par de mauvaiſes habitudes ou par d'autres cauſes, il n'a pu éviter de faire le crime qu'il a commis, il n'eſt pas moins puni avec juſtice, puiſqu'il n'y a que le châtiment qui puiſſe lui faire connoître la douleur, & que l'idée de l'éprouver n'eſt pas aſſez puiſſante pour déterminer ſa volonté.

Ce châtiment eſt encore utile à ceux qui en ſont témoins, puiſque la vue du châtiment leur fait toujours plus connoître le mal, & contribue à former la volonté de l'éviter.

Il en eſt de même des menaces qu'on fait aux hommes pour les empêcher de violer les loix: car ces menaces ſont des cauſes qui peuvent déterminer à ſe conformer aux loix; & elles ſont par conſéquent utiles à tous ceux dont elles déterminent la volonté. Ceci s'applique auſſi aux conſeils, qui ſont des cauſes néceſſaires, leſquels portent la volonté de certaines perſonnes à faire néceſſairement ce que nous ſouhaitons. D'où il ſuit que ces conſeils ſont utiles par l'impreſſion qu'ils font ſur des êtres néceſſaires, qu'ils dé-

terminent néceſſairement à agir : au lieu qu'ils ne ſeroient d'aucun uſage, ſi les hommes étoient libres, ou s'ils n'étoient point capables de former leur volonté.

Et tout ceci eſt toujours fondé ſur cette volonté, laquelle dépend des ſenſations & des perceptions des idées qui ſont involontaires ; & dès qu'elle eſt formée, l'homme agit néceſſairement. Donc *il n'y a point de liberté exempte de néceſſité.* La ſeule liberté que l'homme a, conſiſte, comme on vient de voir, à faire ce qu'il veut ou ce qu'il lui plaît. C'en eſt aſſez pour qu'il puiſſe & doive répondre de ſes actions, mériter & démériter dans ce monde-ci & dans l'autre.

Sentiment de COLLINS *ſur la liberté de penſer.*

On entend par *liberté de penſer*, l'uſage qu'il eſt permis de faire de ſon eſprit, pour tâcher de découvrir le ſens de quelque propoſition que ce ſoit, en peſant l'évidence des raiſons qui l'appuient ou qui la combattent, afin d'en porter ſon jugement, ſelon qu'elles paroiſſent avoir plus ou moins de force. Cet uſage doit s'étendre ſur toutes ſortes de propoſitions, parce qu'il eſt fondé ſur le droit même

que nous avons de connoître la vérité. Et comme il n'y a point de vérités ſur leſquelles nous n'ayons droit, puiſque la connoiſſance de quelques-unes nous eſt ordonnée par Dieu même, & que pour le bien de la ſociété civile, il eſt néceſſaire de ſavoir les autres, il n'y a rien ſur quoi il ne nous ſoit pas *libre de penſer.*

En effet, ſans cette liberté, comment diſtinguera-t-on le vrai du faux ? Comment découvrira-t-on quelque choſe dans quelque ſcience ou quelque art que ce ſoit ? Non-ſeulement nous ignorerons les choſes ſur leſquelles nous n'oſerons porter nos penſées, mais même celles que nous croyons avoir droit de connoître. Car les Sciences & les Arts ont une telle liaiſon enſemble, & ont entr'eux une dépendance ſi réciproque, qu'il eſt impoſſible d'en poſſéder parfaitement un ſans la connoiſſance des autres. Mais comme ce n'eſt qu'à force de penſer qu'on parvient à leur perfection, ſi on ne jouit point de la liberté de le faire, on ſe précipitera dans les erreurs les plus groſſières, tant pour la théorie que pour la pratique.

En morale, cette liberté eſt encore plus eſſentielle, parce que les erreurs qui concernent les mœurs ſont de plus grande importance que celles de l'eſprit. Elle eſt

néceſſaire pour éviter de tomber dans la ſuperſtition, pour diſcerner le bon & le mauvais, & pour s'aſſurer de la vérité de la Religion.

Quoique ſur cette matière on veuille interdire à quelques égards cette liberté, il eſt certain qu'à la rigueur cette interdiction eſt impoſſible. On ne ſauroit preſcrire des bornes à notre penſée, ſans faire penſer à la raiſon pour laquelle il n'eſt pas permis de penſer. Il eſt donc permis d'examiner *avec toute liberté* la raiſon que l'on donne de cette interdiction ; parce que ſi cet examen ne ſe fait point librement, nous ne ſaurions connoître l'obligation que nous avons de nous arrêter au milieu de notre penſée, & nous pourrions la pouſſer ſans cela juſqu'au point que nous nous étions d'abord propoſé.

La liberté d'examen en général eſt donc une choſe qu'il eſt impoſſible de défendre ; & en particulier il eſt abſolument néceſſaire, afin que nous puiſſions faire tout ce qui eſt en nous, pour connoître la vérité. Et de cette manière nous ſatisfaiſons entièrement à la volonté de Dieu, qui ne peut exiger des hommes autre choſe, que de faire tous les efforts dont ils ſont capables pour connoître la vérité ; de ſorte qu'en adoptant même certaines propoſitions

erronées, nous ne devons pas moins lui être agréable que ſi elles étoient véritables.

En finiſſant, je dois avertir que ces deux derniers Syſtêmes de COLLINS ſont très-captieux ; & je déclare qu'en les analyſant je n'ai pas prétendu les adopter.

LETTRE

DE

M. FRANÇOIS, GRAVEUR,

A M. SAVERIEN,

Sur l'utilité du Deſſein & ſur la Gravure dans le goût du crayon.

MONSIEUR,

JE voudrois de tout mon cœur pouvoir donner au Public l'Ouvrage ſur l'utilité du Deſſein, que vous avez annoncé à la fin du *Proſpectus* de l'Hiſtoire des Philoſophes modernes, comme je vous en avois prié; mais la matière qui en fait le ſujet me paroît ſi étendue, & j'ai ſi peu de temps à moi, que je ne ſais quand je pourrai le finir. Cependant comme cet Ouvrage devoit ſervir en quelque ſorte de ſupplément à ce que vous vous propoſez de dire là-deſſus dans la Préface de cette Hiſtoire, à l'occaſion de la Gravure qui y entre, voici quelques réflexions qui pourront en tenir lieu.

C'eſt être bien malheureux que de ne pas connoître l'utilité du Deſſein ; & ce ſeroit être bien méchant que de le mépriſer, puiſqu'il ſert à inſtruire les hommes & à les immortaliſer. En effet, le Deſſein eſt l'ame de la Peinture, de la Sculpture, de la Gravure, de l'Architecture civile, des Fortifications, & de toutes les Manufactures. Eh ! de quoi eſt-on capable, quand on ne peut point apprécier ces différens Arts ? Tout le monde ſait combien ſeroient bornés nos connoiſſances & nos plaiſirs, ſi l'on ignoroit la manière de multiplier l'image des perſonnes chères à leurs amis, & quelquefois à l'humanité ; d'expoſer à nos yeux les plus beaux événemens de l'Hiſtoire ; de nous faire voir les choſes merveilleuſes de la nature & de l'art, qui ſe trouvent dans les différentes parties de l'univers ; & enfin de nous émouvoir par la repréſentation des ſujets qui intéreſſent notre cœur, ou de nous élever l'ame par des Tableaux qui nous donnent une idée des Myſtères de notre ſainte Religion. Ah ! Monſieur, que celui-là eſt à plaindre, qui n'eſt point aſſez inſtruit pour connoître toutes ces beautés ! Etre imparfait ou équivoque, il voit tout & ne ſent rien. Et ſi cet homme eſt à la tête d'un Gouvernement, quel

malheur pour un Etat ! On ne conſacrera point par de beaux monumens les hauts faits d'une Nation, & que viennent admirer de toutes les parties de l'univers ces hommes à ſentiment qui ſavent les appréeier. Les Manufactures foiblement protégées ou mal conduites, tomberont. Plus d'étoffes de goût. Plus de jolis ornemens, ſoit dans notre argenterie, ſoit dans nos meubles ou nos effets. Plus de ces petits riens que nos Merciers étalent avec tant de complaiſance, dont le Deſſein fait tout le mérite, & dont le commerce eſt ſi conſidérable dans le pays étranger. Ne le diſſimulons point, Monſieur : nos modes, nos bijoux n'ont preſque d'autre prix que l'élégance du Deſſein. Les Etrangers ne tiennent point à la vue de ces contours gracieux, de ces façons agréables, que le François formera toujours mieux que toutes les autres nations, quand il ſaura deſſiner. Dès-lors que de reſſources pour ceux qui feront une profeſſion ouverte de ce bel Art ! Les grands Deſſinateurs deviendront Peintres d'Hiſtoire. Ceux qui n'auront point la facilité de bien grouper des figures pour former un Tableau, feront des Portraits. Les perſonnes qui auront le talent de copier fidellement la nature, peindront des marines, des

payſages, des animaux, des fleurs, des fruits, &c. Et les uns & les autres en contribuant à notre inſtruction & à nos plaiſirs, recueilleront le fruit de leurs veilles. Les perſonnes même qui n'auront point le goût ou la volonté d'ajouter la couleur au Deſſein, feront des ornemens, deſſineront des broderies, & ſoutiendront nos Fabriques d'Etoffes. Ce dernier genre vous paroîtra, Monſieur, le plus petit, & il eſt peut-être le plus utile au commerce, & le plus lucratif pour celui qui l'exerce. Vous ne ſauriez croire combien la ſeule Fabrique de Lyon entretient de Deſſinateurs, l'accueil qu'on leur fait dans cette belle Ville, & les aiſances qu'on leur procure. C'eſt un des états le plus gracieux & le plus avantageux qu'on trouve dans la profeſſion des Arts.

C'eſt donc un Art bien eſtimable, Monſieur, que celui du Deſſein. La connoiſſance de cet Art eſt, comme vous voyez, néceſſaire aux Souverains, & à ceux qui ſont dépoſitaires de leur autorité. Il eſt utile à toutes les perſonnes bien nées, & il procure aux Artiſtes qui s'y diſtinguent, des ſatisfactions & des richeſſes. Le Deſſein doit donc entrer dans toutes les éducations. Les jeunes gens de condition apprennent ordinairement le Latin,

Latin, & enſuite les Sciences. Cela ſert à orner l'eſprit & à l'éclairer. Rien n'eſt mieux aſſurément. Mais l'entendement ſeul fait dans leurs études preſque tous les frais de leurs travaux. Et ſi on y faiſoit intervenir les ſens, croyez-vous, Monſieur, que les enfans ne fiſſent pas de plus grands progrès, & avec plus de facilité ? Les choſes, dit *Horace*, qui entrent dans l'eſprit par les yeux, pénétrent bien mieux que celles qui entrent par les oreilles. Cette vérité établie, le Deſſein ne ſeroit-il point d'un grand ſecours, ſurtout lorſqu'il s'agit de l'étude des Sciences ? Un Ecolier qui ſauroit deſſiner, aideroit ſon imagination, en peignant les différens objets qui l'occupent actuellement. Il repréſenteroit, par exemple, les différens ſyſtêmes qu'on lui explique : il s'en faciliteroit l'intelligence par les différentes figures qu'il en feroit ; & cette occupation qui ſeroit pour lui un amuſement, formeroit une inſtruction auſſi ſolide qu'agréable. Il y a long-temps qu'on l'a dit : Les Sciences & les Arts ſe tiennent par la main, & ſe prêtent des ſecours mutuels.

Il réſulteroit de là encore un grand avantage : c'eſt qu'un enfant qui ne ſeroit pas propre à l'étude des Sciences,

n'auroit pas perdu tout ſon temps. Comme la nature a traité tous les hommes en bonne mère, en refuſant à quelques-uns d'entr'eux les qualités néceſſaires pour devenir ſavans, elle aura bien pu leur donner des diſpoſitions convenables pour exceller dans les Arts. Et alors ſi c'eſt un enfant de condition, le Deſſein lui ſervira dans l'Art de la Guerre. Si c'eſt le fils d'un Bourgeois ou d'un Commerçant, il lui ſera utile dans le commerce de toutes ſortes de marchandiſes, ou dans la profeſſion de l'Art pour lequel il aura le plus de goût. En un mot, le Deſſein eſt profitable à tout le monde, ſoit pour les plaiſirs, pour la ſûreté ou pour la fortune. Il ne peut produire aucun mal. C'eſt toujours un amuſement innocent, quand on n'auroit que l'occupation en vue. Le beau ſexe ſur-tout peut y trouver un grand fonds d'avantages & de récréations.

Ces raiſons & une infinité d'autres que je pourrois alléguer, Monſieur, ont toujours fait regarder l'art du Deſſein comme devant entrer dans l'éducation publique. Auſſi trouve-t-on dans toutes les Villes policées des Ecoles de Deſſein. Il y a pluſieurs années qu'un homme d'eſprit propoſa d'établir dans cette Capitale des

Ecoles publiques de Deſſein. Il compoſa à cet effet un Ecrit judicieux, où il expoſoit fort clairement les avantages de cet établiſſement. Le célèbre Abbé *Desfontaines* qui goûta cet Ecrit, l'inféra dans ce *jugement ſur quelques Ouvrages nouveaux*, & il fut loué de tous les bons Citoyens. Enfin feu M. *Languet*, Curé de Saint-Sulpice, qui connoiſſoit ſi bien tous les moyens d'occuper utilement les hommes, avoit mis des Maîtres à deſſiner dans ſes Ecoles de charité (*a*).

Il me ſeroit aiſé, Monſieur, d'accumuler ici d'autres exemples & d'autres preuves de l'utilité du Deſſein. Mais ſi je ſuivois mon inclination; je ferois inſenſiblement le Traité que vous me demandez; & ma Gravure ne me permet pas de m'occuper plus long-temps à écrire.

Je ne puis cependant point me diſpenſer de dire deux mots ſur l'utilité du Deſſein

(*a*) Depuis la première édition de cette Lettre en 1760, on a établi à Paris des Ecoles publiques de Deſſein ſous la direction de M. *Bachelier*, de l'Académie Royale. Ce ne ſont aſſurément pas mes raiſons ni mes ſollicitudes pour un Etabliſſement ſi utile qui y ont donné lieu; mais il eſt toujours flatteur pour moi d'être un des premiers qui en ait fait ſentir l'utilité, & bien ſatisfaiſant de voir mon vœu accompli. Voyez le Diſcours ſur l'utilité des Ecoles du Deſſein, qui a remporté le Prix propoſé par M. le Lieutenant Général de Police, au jugement de l'Académie Françoiſe, en la préſente année 1767.

& de la Gravure, pour tranſmettre les grands Hommes, d'autant plus que ceci regarde particulièrement l'Hiſtoire des Philoſophes dont je grave les Portraits.

Il eſt certain que nous ne pouvons connoître les hommes que par leur image; & en ce ſens le Deſſein & la Gravure ſervent ſeuls à les tranſmettre: car le nom d'un Philoſophe ne le déſigne pas aſſez pour nous en former une idée. Quand nous diſons, par exemple, que c'eſt à *Eraſme* ou à *Malebranche* que nous devons telle découverte ou tels Ecrits, nous penſons qu'il y a eu un homme qui s'appeloit *Eraſme* ou *Malebranche*, à qui nous avons beaucoup d'obligation; & notre hommage ne porte ſur aucun être déterminé. Que l'image de ces Philoſophes ſoit ſous nos yeux, leurs traits échaufferont notre imagination; & quand nous parlerons d'eux, cette imagination nous repréſentera ces hommes, & fixera par-là l'objet de notre admiration. Si la mémoire nous rappelle alors leurs penſées, nous les connoîtrons entièrement, & nous diſtinguerons par les ſens, comme nous le faiſons par l'eſprit, *Eraſme* de *Malebranche*, & *Malebranche* d'*Eraſme*. Cette connoiſſance ſera ſur-tout utile aux jeunes gens qui étudient la doctrine des

Philoſophes, parce que leur image leur rappelera ce qu'ils auront étudié. Il eſt bon, dit l'Auteur judicieux des *Eſſais de Morale* (M. *Nicole*) que les jeunes gens ſe divertiſſent à regarder les Portraits des Hommes Illuſtres, & à y avoir recours toutes les fois qu'on en parlera devant eux; car tout cela ſert à arrêter les idées dans la mémoire.

Voilà, Monſieur, ce que je puis dire actuellement ſur l'utilité du Deſſein & ſur celle des Portraits des Philoſophes, dont vous écrivez l'Hiſtoire. Vous trouverez peut-être ceci très-foible & de peu de valeur; mais ne faites attention qu'au zèle qui l'a dicté, & penſez que ce n'eſt point l'ouvrage d'un homme de Lettres. C'en ſeroit bien aſſez pour moi de contribuer à la perfection du Deſſein & des Arts qui en dépendent par mon burin. Ç'a toujours été auſſi là l'objet de mes vœux & de mes travaux. Vous avez été témoin pluſieurs fois de mes recherches. Soyez le confident des ſatisfactions qu'elles m'ont procurées, par la découverte de la Gravure dans le goût du crayon.

En 1740 je formai le projet d'un Livre à deſſiner, & je compris que pour réuſſir il falloit trouver une façon de graver qui imitât le crayon. J'en fis un eſſai,

dont on peut voir les Eſtampes à la Bibliothèque du Roi. Cet eſſai ne me ſatisfit point aſſez pour que je continuaſſe. Je méditai, & je fis de nouvelles expériences; & peu content de mes ſuccès, j'attendis du temps & de mes réflexions de plus grandes lumières. Ce ne fut qu'en 1753 que je me haſardai à faire un nouvel eſſai d'après les Deſſeins d'un Profeſſeur de Paris. J'en fis voir des épreuves à pluſieurs perſonnes; mais je ne les diſtribuai point au Public. On m'engagea à perfectionner cette invention; & encouragé par ces ſollicitations, je parvins en 1756 à imiter aſſez bien le crayon; de ſorte qu'en 1757 j'eus ſix feuilles, que je crus pouvoir préſenter à M. le Marquis *de Marigni*, Directeur & Ordonnateur Général des Bâtimens du Roi & des Académies. J'en donnai auſſi à l'Académie Royale de Peinture, qui en parut fort ſatisfaite. M. le Marquis fut inſtruit de cet accueil qu'elle avoit fait à mon travail; & attentif comme il eſt à favoriſer les découvertes utiles, & à récompenſer ceux qui les font, il obtint du Roi une penſion, dont il me fit délivrer le Brevet. Ce généreux Protecteur des Arts ne ſe borna pas là. En 1758 il me donna le titre de Graveur des Deſſeins du Cabinet du

Roi. Cette nouvelle faveur me fut accordée à l'occaſion du rapport que l'Académie Royale de Peinture avoit fait de ma découverte, dont voici la teneur.

Extrait des Regiſtres de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture.

Du Samedi 26 Novembre 1757.

Le ſieur FRANÇOIS, *Graveur en Taille-douce, a fait préſenter à l'Aſſemblée des Eſtampes qu'il a gravées dans une manière non uſitée juſqu'à préſent, qui imite le maniement large du crayon. L'Académie a fort approuvé ce genre de Gravure, comme très-propre à perpétuer les Deſſeins des bons Maîtres, & à multiplier les exemples des plus belles manières de deſſiner. Les morceaux que le ſieur* FRANÇOIS *a exécutés dans cette manière, ayant pareillement été approuvés par la Compagnie, elle a chargé le Secrétaire de lui délivrer un Extrait de la préſente Délibération.*

Je ſouſſigné Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, certifie le préſent Extrait véritable & conforme à l'Original. A Paris ce 26 Novembre 1757. Signé COCHIN.

Vous qui connoiſſez, Monſieur, mon zèle pour le progrès des Arts, & mon déſir de bien mériter des humains, vous comprenez que de pareilles ſatisfactions devoient m'enflammer davantage. Auſſi je redoublai d'ardeur, & j'imaginai de graver les Deſſeins lavés & ceux au crayon noir & blanc ſur papier gris ou bleu. Je me ſuis contenté de faire voir juſqu'ici mes premiers eſſais, en attendant la perfection de ces idées. J'eſpère allier cette dernière manière de graver avec celle qui imite le crayon rouge, en réuniſſant la Planche du crayon rouge avec celle du crayon noir & blanc, afin de donner au Public des Planches qui imitent les trois crayons.

C'eſt ainſi que je parlois, Monſieur, en 1760; mais ce n'étoit alors qu'un projet qui a été ſaiſi avidement par quelques Artiſtes, & que je leur abandonne d'autant plus volontiers, que j'ai reconnu que cette Gravure demande des ſoins qui ne ſont pas dignes des grands Artiſtes. Il faut s'en tenir à une manière libre & ſimple, qui permette de joindre toutes les différentes Gravures ſur une même Planche. Pour la mettre à exécution, j'ai profité de l'occaſion que j'ai eue de graver un Portrait du docte M. *Queſnay*, Médecin

Conſultant

Conſultant du Roi, & ancien Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Chirurgie. On remarque ſur cette Planche, pour la Gravure, la même diverſité qu'il y a pour la Peinture dans un Tableau, ce qui juſqu'à préſent eſt ſans exemple. La tête du Portrait eſt comme une manière noire rengraiſſée; l'habit eſt au burin; le cadre & le fond ſont d'un crayon ſimple; les livres qui ſervent d'accompagnement contiennent des Deſſeins lavés, & le piédeſtal eſt au crayon noir & blanc. Les différens crayons qui s'y trouvent ſont travaillés de la manière ſimple & ſans méchanique. C'eſt cette manière que j'ai offerte à l'Académie, parce qu'elle eſt ſi facile, qu'il ne faut pas plus de peine ni d'autre mouvement que ſi l'on deſſinoit : ce qui la rend digne de nos grands Deſſinateurs. En effet, il n'eſt point queſtion de ciſelets ni de marteaux, comme dans la manière que j'ai montrée à mes Elèves lorſque je réſolus de ne m'occuper qu'à la perfection de celle-ci, pour laquelle je ne négligerai rien, quoique j'aie repris la Taille-douce au burin.

Tout le monde avoue déja que cette méthode de graver les Deſſeins que je me ſuis réſervée, eſt la vraie façon

propre à bien repréſenter les différens crayons qui font diſtinguer chaque manière de nos grands Artiſtes. C'eſt donc par elle qu'ils peuvent faire voir l'étendue de leurs talens. Je puis en faire convenir l'Artiſte le plus entêté. Il me ſuffira de lui mettre entre les mains les crayons, cuivre, papier, &c. préparés; & pour peu qu'il veuille en faire uſage, je lui prouverai aiſément qu'il a fait ainſi une Gravure, & non un Deſſein qu'il comptoit faire.

On n'en doit pas pour cela attendre des Eſtampes finies & careſſées au-delà de ce que nos Anciens ont fait par la Gravure ordinaire. Mais l'avantage précieux qui en réſulteroit, ce ſeroit de voir réunir dans ces Deſſeins multipliés les grandes compoſitions de *Pietre Tête*, le clair obſcur de *Vouet*, la force du Deſſein de *Lafage*, les grandes expreſſions de *Raphael* & de *le Brun*, de même que le beau vulgaire de *Wateau* à ceux de ce temps; & ſans abaiſſer l'Artiſte à l'eſclavage auquel entraîne une Gravure peignée en une ou pluſieurs Planches, je les conduirois, s'il le falloit, à faire du fini toujours ſans outils. Mais l'homme de goût préfère l'eſprit au fini. L'ouvrage de bonne main eſt déſiré partout, & préféré aux copies les plus ca-

reſſées : ce qui m'a fait diſcontinuer d'en faire, en propoſant la route qui conduit aux originaux.

Les grands Artiſtes en mettant plus ſouvent au jour leurs beaux Ouvrages, multiplieroient les Amateurs, & perfectionneroient ſans doute cette méthode en l'enrichiſſant chacun ſelon leurs idées, ſans qu'il leur en coûtât la peine & les ſoins qu'elle m'a coûté depuis que je la poſsède ſeul. Pluſieurs avis valent mieux qu'un. Il eſt vrai que dans tout ceci la fourberie & la jalouſie ſe ſont fait entendre; mais je ne répondrai pas à mille objections pitoyables que des gens auſſi ignorans que peu ſenſés ont formées là-deſſus : ces objections tombent d'elles-mêmes : le faux talent n'a qu'un temps : on ne m'a pas toujours entendu; mais je me flatte que les perſonnes juſtes & éclairées me rendront enfin juſtice.

Voilà, Monſieur, l'hiſtoire abrégée de mes travaux. Puiſſai-je la rendre plus conſidérable par la ſuite, & gagner ainſi la bienveillance des perſonnes éclairées qui aiment les Arts, & ceux qui les cultivent !

Je ſuis, &c.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit intitulé : *Hiſtoire des Philoſophes modernes ;* & je crois que l'impreſſion en peut être utile & agréable au Public. A Paris ce 31 Octobre 1759. GIBERT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le Sieur FRANÇOIS Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire réimprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titres : *Hiſtoire des Philoſophes modernes, Phyſiciens, Métaphyſiciens, &c.* avec leur Portrait, publiée par le Sieur FRANÇOIS, Graveur, Eſtampes & Ouvrages de Gravure en Taille-douce, au Burin, Eau-forte, ou manière noire, Cahier & Livre grand ou petit, & de quelque forme que ce ſoit, & toute Hiſtoire & Diſcours qui ſeront liés à ces Gravures, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A ces cauſes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire réimprimer leſdits Livres autant de fois que bon lui ſemblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de *vingt années* conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſon-

nes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire de réimpreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi de réimprimer ou faire réimprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire leſdits Livres, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que la réimpreſſion deſdits Livres ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & atrachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de les expoſer en vente, les Manuſcrirs & Imprimés qui auront ſervi de copie à la réimpreſſion deſdits Livres ſeront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Feydeau de Brou, le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Sécrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au

premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le douzième jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cent soixante-trois, & de notre Règne le quarante-huitième. Par le Roi en son Conseil. LE BEGUE.

Registré sur le Registre XV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 893, fol. 374, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenses art. 41, à toutes personnes, de quelques qualités & conditions qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susd. Chambre neuf Exemplaires prescrits par l'art. 108 du même Règlement. A Paris ce premier Février 1763.

LE BRETON, Syndic.

AP1 1452134

149
C
35-42